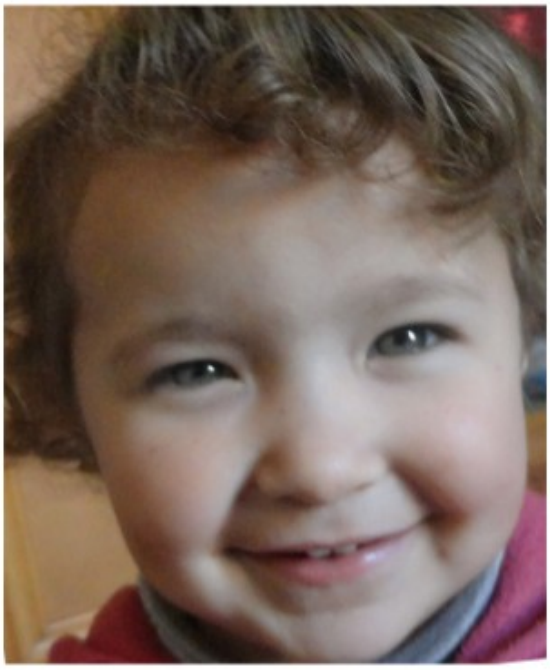
Kaddour Naïmi



DÉFENSE DES LANGUES POPULAIRES
Le cas algérien

Éditions Électrons Libres

ISBN 979-10-97177-02-7

Juillet 2018.
© Kadour NAÏMI.

Le contenu de ce livre est offert gratuitement. Cependant, *le travail intellectuel individuel est à respecter*. D'où le placement de cet ouvrage sous licence (cc) BY-NC-SA. Elle consiste à mentionner l'auteur, reproduire correctement ses écrits, fournir les références nécessaires et le lien, sans utilisation commerciale, identiques conditions de partage si œuvre dérivée. Pour toute utilisation sortant du cadre de la licence, telle, par exemple, une traduction du texte dans une autre langue, adresser une demande d'autorisation au courriel ci-dessous indiqué. Le but est uniquement de s'assurer de la fidélité de la traduction.

Pour information sur les prochaines publications, des commentaires ou un soutien financier selon le principe : *Prends ce que tu veux, donne ce que tu peux* :

contact@kadour-naimi.com

Photos de couverture :
Houda (à gauche) et Inès (à droite), mes nièces. Linguistiquement, leurs pères réciproques sont arabophones, et leurs mères amazighopones.

Fî khâtar chaĕb aldjazâìr
allî ĕarafnî b'guîmat al hadrât aloummìya.
Fî khâtar
alli yaĕtou làh al houriya al loughaouiya.

Aux gens du peuple d'Algérie
qui m'ont fait connaître la valeur de leurs langues maternelles.
À celles et ceux
qui lui offriront sa libération linguistique.

Table des matières

Avant-propos : Klâme gbal m'al bîdâya
Djazaïrbiya ? Dziriya ?
Tableau de transcription

I. INTRODUCTION : TAGDÎME
II. DÉFINITIONS : TAHDÎD
1. Quelle langue arabe ? Wach mane ĕarbya ?
2. La Djazaïbya (le parler algérien d'origine arabophone)
3. « Berbère », amazighe, tamazight, taqbaylit, etc.
4. Algérianité, arabité, identité
5. peuple : chaĕb
6. Intellectuels et élites : al gâryîne w'al fâhmîne
III. COMMUNICATION, DIRECTION, DOMINATION : BLÂGH, TAGYÎD, SAÏTARA
1. L'instrument linguistique : Al hadrâ ĕlâ hsâb al ĕgal (Le langage dépend de l'esprit)
2. Du langage maternel à la langue officielle : Màne yammâ la dàoulâ (De ma mère à l'État)
IV. DOUBLE DÉPENDANCE CONTRADICTOIRE : AL MOUKH LAHOUAL (Le cerveau qui louche)
1. Moi, c'est qui ? Anâ, chkoûn ?
2. Citoyens séparés : Yàd wàhda mâ tsaffàg (Une main n'applaudit pas)
3. Moi est un autre : Anâ wahd âkhoûr
4. Tentatives d'émancipation avortée : Zâd !… Bassah gatloûh ! (Il est né ! Mais ils l'ont tué !)
5. Les Trompettes de la Renommée : Al machkoûr magĕoûr (Celui dont on fait l'éloge est troué)
6. Négation des langues maternelles : Allì ikhallàt roûhhah mĕa a nkhàla yakloûh a djâj (Celui qui se mélange avec le déchet du blé sera mangé par les poules)
7. Corruption et régression... ou originalité et enrichissement ?
8. Du peuple et des intellectuels, qui est le plus victime d'aliénation servile ? Ma bga l'al ĕamya ghîr al khòl (Il ne reste à la femme aveugle qu'à se mettre du maquillage aux yeux)

V. RÉSILIENCE : A SLÂK
1. Identité nationale et identité linguistique
2. Conciliation : Guîmat al fhâma (La valeur de la compréhension)
VI. PROPOSITIONS
1. Actions préliminaires : Bâch nabdoû
2. Réalisations : takwinât
3. Officialisation : arraçmiya
4. Agents et moyens : Al mastaĕàmlîne w'al imkaniyâte
5. Plurilinguisme : Hadrâte makhtalfa
VII. CONCLUSION : AL KHLÂS

Avant-propos
Klâme gbal m'al bîdâya [1]

إذا سناسلك طاحو ورجعت حري
أ خطيك من الماليك و سالي الراعي.

Idhâ snâslak ttahhou wa rjaĕati hhourî
akhtîk mnal malîk ou sâl araĕî.
Si tes chaînes tombent et tu deviens libre,
écarte-toi du régnant et adresse-toi au berger.

Abdarahmâne Ould Kaki.

L'un des tourments actuels de l'Algérie est une guerre linguistique, plus exactement, une guerre *sociale* menée en employant l'instrument de la *langue*.

Pour comprendre les motifs de ce phénomène, il faut chercher jusqu'à la *racine*, afin de ne pas être victime de vision superficielle inopérante.

A mon retour au pays après 40 ans d'exil quasi continu, j'ai entendu avec une émotion profonde parler algérien, en langue arabe, à Oran, puis taqbaylit, en Kabylie, et touareg, au Sahara. Sans comprendre ces deux derniers langages, j'en ai apprécié la musicalité.

Ensuite, le hasard m'a fait lire un article intitulé :

> « Qu'aurait été l'Algérie si on avait osé institutionnaliser le dialecte algérien au lendemain de l'indépendance ? Peut-être une grande nation. »[2]

Puis, ma mère m'a raconté sa longue existence, dans notre idiome ; plus de vingt heures furent enregistrées. Enfin, j'ai reçu des sms et des courriels ; ils utilisaient notre langue maternelle, transcrite en lettres latines. « Mais, c'est possible ! Et c'est beau ! » ai-je constaté.

Le déclic décisif sur l'importance du langage maternel, le mien en particulier, fut mon contact approfondi avec l'une des langues les plus prestigieuses de la planète : la chinoise. Quand j'ai appris comment elle s'est formée, de vernaculaire jusqu'à devenir un instrument de connaissance et de culture, je me suis dit : pourquoi pas ma langue maternelle ?

1 Littéralement : Mots avant le commencement.
2 Fella Bouredji, quotidien *Al Watan*, 5.7.2012.

D'autres événements ont prépare cette prise de conscience, en fonction des pays où j'ai résidé. En France, en Belgique et en Italie, j'ai noté la renaissance des langues régionales et locales, leur richesse sémantique et leur beauté musicale. Au Viet Nam et au Laos, j'ai constaté les mêmes caractéristiques, dans les langues nationales et celles des minorités ethniques. Enfin, en Chine, j'ai appris comment des langues de populations minoritaires, quelquefois ne dépassant pas trois cents mille personnes, comme les Naxis, ont vu leur idiome élevé à la dignité de langue à part entière, officialisée et étudiée à l'école.

Ces découvertes m'ont rappelé des leçons du passé.

Une partie de l' « élite » algérienne a d'abord vu le salut du peuple uniquement dans sa reconnaissance comme « Français à part entière », considérant l'indépendance comme une folle utopie.

Une autre partie de l' « élite », représentée par les bachaghas et autres laquais administratifs du régime colonial, affirmait que la domination française était la manifestation d'une volonté divine, « maktoûb » (Destin) ; s'y opposer serait donc blasphématoire.

Le régime colonial fut tellement féroce que les consciences algériennes finirent par s'éclairer ; elles s'affranchirent de l'aliénation impérialiste, et, malgré les obstacles et les accusations d' « aventurisme », la lutte de libération nationale se déclencha. En consentant les plus dures épreuves, elle produisit l'indépendance nationale.

Pourquoi ne fut-elle pas suivie par l'indépendance linguistique, en adoptant les idiomes du peuple, d'abord par les intellectuels éclairés, ensuite par les dirigeants du nouvel État ?

C'est la question examinée dans cet essai.

Précisions préliminaires. Je ne suis ni linguiste, ni expert, ni inséré dans des institutions étatiques.

Je suis simplement un citoyen linguistiquement arabophone, c'est-à-dire que ma langue maternelle est ce qu'on appelle l' « arabe dialectal algérien ». J'aime ma langue maternelle. J'éprouve le même sentiment pour celle de mes compatriotes amazighes, dans ses variantes diverses, synthétisées dans ce qu'on nomme tamazight ; je ne le pratique malheureusement pas. Au-delà, j'aime toutes les langues maternelles du monde.

Dans ce texte, je parle comme auteur d'œuvres théâtrales en langage algérien arabophone, comme simple citoyen et comme sociologue. J'ai réfléchi et je communique mes observations pour contribuer au débat linguistique en Algérie, plus exactement pour défendre et promouvoir les langues populaires dans le pays de ma naissance.

Mes propos concerneront, donc, ma langue maternelle. Toutefois, chaque fois que l'examen semble approprié, et que je m'en estime capable, j'accorde également mon attention au tamazight. Ce souci est dicté par la nécessité de ne pas entreprendre un

combat chacun pour soi, mais de s'efforcer d'avoir une vision globale, autant que possible, du problème linguistique en Algérie.

Avec cet écrit, je suis parfaitement conscient de lancer un pavé dans la mare. Avant d'être linguistique, elle est politique et sociale. L'espoir est de contribuer à éclaircir les eaux.

Voici mes sources d'inspiration : l'écrivain, philosophe et scientifique anglais Geoffrey Chaucer, le poète français Du Bellay, l'écrivain et philosophe ouzbek Alisher Navoiy, les écrivains italien Boccacio et portugais Luis de Camoes, le poète russe Pouchkine, le philosophe et historien chinois Hu Shi, et tous ceux qui ont créé, partant de leur idiome maternel, les langues modernes. Chacun a rendu à son peuple la dignité, l'a enrichi et, au-delà, ajouté un élément culturel à l'humanité.

A l'exemple des auteurs mentionnés, je me propose, ici, de défendre la *légitimité* et la *nécessité* de l'adoption des langages vernaculaires en Algérie, pour les transformer en langue à part entière, c'est-à-dire de connaissance scientifique et culturelle.

Écartons tout malentendu.

J'apprécie les langues arabe classico-moyen-orientale et française, comme tous les instruments linguistiques de l'humanité. Toutefois, je ne m'abaisse pas à mépriser ma langue maternelle, en dépit de ses indéniables lacunes. J'ai étudié avec plaisir et profit les langues arabe classico-moyen-orientale et française. Dans chacune d'elles, j'ai obtenu un baccalauréat, au lycée nommé alors « franco-musulman » de Tlemcen, puis un Certificat d'Études Littéraires Générales, à l'université d'Oran. A cette époque-là, l'enseignement de ces deux langues était dispensé de manière très satisfaisante.

Le problème n'est pas de se couper ou de s'opposer aux langues française et moyen-orientale arabe, ni de toute autre langue. Ce serait stupidement s'appauvrir. Le but est simplement d'établir avec ces langues non maternelles un rapport *égalitaire* et *enrichissant*. Afin d'y parvenir, il est indispensable de mettre fin à une tare de notre cerveau linguistique : *loucher* entre la France (ou les États-Unis) et le Moyen-Orient. Quand la langue louche, c'est le *psychisme* entier qui en subit les conséquences, quand il n'est pas la cause.

Par conséquent, cet essai n'est pas *contre* l'arabe moyen-oriental ou le français, ni aucune autre
langue, mais *pour* les langues vernaculaires algériennes. Ni plus, ni moins.

Ces réflexions analysent la situation et le discours dominants, pour tenter d'en comprendre les motivations. L'effort consiste à raisonner correctement sur des faits et des idées, sans l'intention de heurter, encore moins d'offenser des personnes. Cela serait involontaire ; je m'en excuse à l'avance et, si possible, je prie de m'en informer, afin de corriger l'inconvénient.

Bien entendu, mes opinions n'ont aucune prétention à la détention de la vérité ; elles peuvent être insuffisantes, mal formulées, erronées. Je remercie celui qui les corrigera avec des faits concrets valables et un raisonnement adéquat.

Par des publications et des rencontres, les discussions gagneraient à s'approfondir, à s'élargir et à se diffuser le plus possible parmi la population, jusqu'aux analphabètes.

La lecture d'articles de presse impose d'ajouter d'autres considérations. Certains les trouveront banales ; toutefois, elles semblent utiles à rappeler, vu le ton de certaines contributions. Pour que les échanges d'idées soient réellement fructueux, ils doivent présenter des faits pertinents, vérifiables et incontestables, contenus dans un raisonnement objectif, solide et serein, exprimer des opinions de manière respectueuse, enfin tenir compte de l'intérêt réel du peuple, notamment de celui qui se trouve au « bas » de la hiérarchie sociale, parce qu'il est dominé-exploité.

En Algérie, l'acuité des conflits est aggravée par l'insuffisance de la formation et de l'information ; celles-ci sont conditionnées par des intérêts économiques et politiques, masqués par des conceptions idéologiques, d'ordre ethnique ou religieux.

S'efforcer de découvrir les réels problèmes, de poser les vraies questions, parfois embarrassantes, et de formuler des propositions inédites, pouvant sembler inopportunes, même choquantes, tout ce travail est susceptible de provoquer des accusations injustifiées, même infamantes. Le recours à ces dernières est la méthode typique de toute forme de fascisme.

Pour éviter ou diminuer ce risque, il est indispensable de choisir correctement les mots, de respecter la réalité concrète (exigence de la science), de tenir compte des intérêts de la majorité de la communauté nationale (nécessité de la démocratie), en particulier les plus démunis parmi eux (principe éthique de justice et solidarité), sans négliger la partie minoritaire des citoyens (règle éthique du respect du plus faible).

Rappelons des constatations dont l'apparente banalité cache l'importante signification. Quelquefois, le *questionnement* sera utilisé pour stimuler davantage la réflexion du lecteur et solliciter ses réponses.

Un regret : j'aurai voulu présenter un exposé sur les deux langues vernaculaires algériennes, la mienne, et le tamazight. Malheureusement, je ne pratique pas cette dernière. Je reste persuadé qu'un chercheur maîtrisant ces deux langues nous offrira une étude comparative très instructive. Elle permettrait de connaître les différences et surtout les ressemblances entre ces deux langages. Cela serait très utile pour leur réciproque connaissance et développement.

Compréhensible est la passion, aux niveaux institutionnel et citoyen, qui anime tout propos concernant la langue en Algérie. C'est une plaie béante, une des manifestations des conflits économique, politique, psychique et culturel.

Dans ce texte, la seule préoccupation est de voir et d'analyser des faits concrets, le plus objectivement possible, sans aucun esprit extra scientifique, du genre remords,

ressentiment, haine, etc. Ces commisérations entravent le but recherché : comprendre pour remédier.

Ce texte ne s'adresse pas à celui qui emploie l'instrument linguistique, français ou arabe moyen-oriental, avec la finalité première d'en tirer un gain financier, ni à celui dont la manière d'écrire montre que les destinataires réels ne sont pas le peuple algérien, mais la partie « élitaire » minoritaire algérienne, maîtrisant l'un de ces deux idiomes, et/ou des Français ou des Moyen-Orientaux.

L'intérêt de ce genre d'auteurs les empêche d'adhérer au projet de promotion des langages populaires, à moins que leur conscience ne s'élève jusqu'à subordonner ce qui leur est personnel à ce qui est utile à la partie majoritaire du peuple.

Le propos s'adresse, en premier lieu, aux *intellectuels* algériens qui, par leurs productions, cherchent à améliorer leur condition d'existence individuelle, en sachant qu'elle est *liée* à celle de la communauté entière dont ils font partie, et notamment à la composante *laborieuse*.

Pourquoi ces destinataires particuliers ?

Parce que l'histoire de la transformation des langages vernaculaires en langues de connaissance et de culture montre ceci : en général, ses promoteurs furent d'abord et avant tout des intellectuels éclairés, intelligents et courageux, dont l'idiome était celui de leurs parents.

Au-delà des intellectuels algériens, ce texte s'adresse à tous ceux qui, sur la planète, appartiennent à des peuples dont les langues vernaculaires sont ignorées ou bafouées. La rédaction de cet essai m'a permis de découvrir des œuvres littéraires dont la connaissance m'a beaucoup enrichi ; j'espère qu'il en sera de même pour le lecteur.

Il m'arrivera de présenter des faits qui semblent le fruit de mon invention ; il n'en est rien ; il s'agit de cas où la réalité dépasse l'imagination.

Le lecteur constatera l'emploi d'expressions algériennes, accompagnées de leur traduction française. Ce procédé vise à montrer concrètement la richesse du langage populaire.

Le but de ces propositions est de suggérer une manière d'aller vers la création d'une langue populaire plus adéquate, pour exprimer toute forme de pensée et de concepts. Ainsi, il n'est pas question de se limiter à « prêcher » verbalement, mais de pratiquer. C'est pourquoi, plutôt que de limiter ce texte à son écriture en langue française uniquement, il est accompagné d'expressions dans la langue maternelle, la mienne, comme exemple. En note, l'emploi des mots et expressions est justifié. Le but est de montrer que cet idiome populaire n'est pas aussi négligeable que trop de personnes le prétendent. Au lecteur amazighe de compléter par sa propre langue.

Il est possible que certains termes, spécifiquement oranais (mon lieu de naissance), ne soient pas compris dans d'autres régions. La cause est mon ignorance des équivalents employés dans ces dernières. Parfois, recours est fait à des termes

originaires de l'arabe classique, parce que proches du parler populaire, ou du français, à cause d'un emploi entré dans le langage vernaculaire.

Tout est discutable et modifiable, en vue du résultat le plus *efficace* en terme de communication, tout en respectant le génie propre à la langue *populaire*.

Dans les citations, les mots en italiques sont les miens ; si, au contraire, ils appartiennent à l'auteur, ce fait est signalé en note.

Je commencerai par l'exposé des problèmes, en éclaircissant leurs causes, et finirai par des propositions, en signalant les difficultés pour leur concrétisation.

Djazaïrbiya ? Dziriya ?

Longue fut l'hésitation à présenter la proposition suivante. Finalement, pourquoi pas ?… Au suivisme conventionnel et stérile, l'innovation est préférable. Si elle n'est pas opportune, elle a le mérite de stimuler la réflexion, en vue de trouver la bonne solution.

À propos du langage populaire arabophone en Algérie, des expressions qui le désignent, « darija » ou « arabe algérien », ne sont pas convaincants. Cette question sera discutée ci-dessous[3].

Pour l'instant, en vue de la commodité des termes employés, proposons un néologisme. Il fera sourire les uns, ricaner d'autres ; espérons néanmoins en l'existence de quelques uns dotés d'un esprit suffisamment sérieux pour y prêter attention.

Puisque l'ouvrage présent se propose la défense des langues maternelles, notamment la mienne, je la désigne par ce terme nouveau : *djazaïbya*.

Djazaï sont les deux premières syllabes de *Djazaïr* (Algérie) *; bya* est la dernière syllabe de *ĕarabya* (arabe). Dans cet exposé, le mot nouveau, *djazaïbya,* indiquera ce qui, jusque-là, l'est par « darija » ou « arabe algérien ».

J'ai reçu ce commentaire :

> « Dissonance
>
> Je veux bien que vous créez un nouveau mot pour traduire une réalité linguistique mais il faut qu'il soit au niveau de la sonorité, agréable à entendre musicalement et surtout convenablement adéquat à la réalité sociale. Or, le mot composé que vous proposez ne sonne pas bien et ne contient aucune valeur esthétique. A mon avis, c'est encore un autre barbarisme qui s'ajoute à d'autres en commençant par la validité du mot Djazair qui ne veut rien dire du point de vue géographiquement[4]. »

Réponse :

À propos du néologisme proposé, je n'ai pas trouvé mieux. Quant à la sonorité, elle ne semble pas désagréable. Ceci dit, existe le terme « tamazgha », mais il désigne une aire géographique plus large que l'ensemble de l'Algérie. L'option est, donc, pour

3 II. Définitions.

4 F. Hamitouche, http://www.lematindalgerie.com/qui-sera-le-mouloud-mammeri-de-la-djazairbiya, 2 janvier 2018.

« Djazaïr », sachant son origine arabe moyen-orientale : « les îles », en référence à celles existantes face au port de la ville. En tifinagh, l'équivalent est ⵍⵣⵣⴰⵢⵉⵔ (*Lezzayer*)[5]. Ajoutons que l'emploi du terme « Djazaïr » fait partie de l'histoire algérienne récente : ce terme fut fondamental durant la guerre de libération nationale, sur tout le territoire national. Je veille à ne pas être arabophobe par principe : ne pas confondre la langue arabe moyen-orientale avec les locuteurs oppresseurs qui l'emploient. Mon respect va à toutes les langues, à condition qu'elles soient non pas des instruments d'oppression mais de libération.

Ceci dit, il arrive qu'un néologisme soit considéré un « barbarisme ». C'est un risque.

Une autre proposition me fut présentée.

> « pourquoi vous y mettez le biya en terminaison. Pourquoi encore une fois de plus dénaturer L'Algérien ? (…)
>
> A mon sens DZIRIA et non pas djazairbia ni djazaircia. Restons nous même et approprions-nous notre histoire[6]. »

F. Hammitouche soutient cette proposition :

> « comme le dit si bien l'autre commentateur le mot djziria suffit pour traduire la réalité linguistique des Algériens. C'est un mot simple qui correspond au parler des gens[7]. »

Ces arguments indiquent, en effet, une meilleure pertinence pour désigner la soit-disant « darija » par « dziriya ». Ceci dit, dans mon essai, j'emploierai ce terme, et laisserai les compétents (que je ne suis pas) en la matière faire les enquêtes indispensables, et réellement démocratiques parmi le peuple, pour décider du mot final à employer de manière consensuelle.

Si quelqu'un trouve mieux du point de vue sémantique et musical, bienvenu !

Un chercheur[8] écrit :

> « - Le vernaculaire majoritaire - désigné à tort comme un « dialecte arabe »- et que nous appelons le maghribi ; suivant en cela aussi bien W. Marçais, C. Ferguson et bien d'autres encore [une note 4 ajoute : Cf. C. Ferguson ,1959 (p. 340), Hary benjamin, 2003 (p. 68), et, plus généralement les linguistes moyen-orientaux lorsqu'ils désignent le vernaculaire sémitique nord africain].
>
> - Le vernaculaire minoritaire est traditionnellement désigné par le générique « berbère ».
>
> Cependant les militants de la berbérophonie lui préfère celui de tamazight. »

5 In https://fr.wikipedia.org/wiki/Alg%C3%A9rie, vu 20 mai 2017.

6 Commentaire de Toufik Kloul après la publication de mon article http://www.lematindalgerie.com/qui-sera-le-mouloud-mammeri-de-la-djazairbiya, 2 janvier 2018.

7 Idem.

8 Abdou Elimam, de l'ENSET, d'Oran, In *Du Punique au Maghribi : Trajectoires d'une langue sémito-méditerranéenne*, Synergies Tunisie n° 1 - 2009 pp. 25-38.

D'abord, les auteurs du terme « maghribi » sont, sauf erreur, les conquérants arabes de la partie nord-africaine, parce que géographiquement située à l'ouest de leur territoire de provenance. Dès lors, pourquoi continuer à désigner par ce mot le langage parlé par ces populations nord-africaines ?

Ensuite, peut-on tenir pour négligeable la différence entre les parlers tunisien et marocain, d'une part, et le parler arabophone algérien, d'autre part ?… Personnellement, j'ai toujours constaté que l'arabe dialectal tunisien et marocain est nettement plus proche de l'arabe moyen-oriental ; combien de fois j'ai vu rire ou sourire des Marocains ou des Tunisiens quand je leur parlais en dziriya, qu'ils avaient un peu de difficulté à comprendre. Quant à moi, je parvenais à saisir leur langage en m'aidant de mes connaissances en arabe moyen-oriental.

Le motif de la différence du parler algérien arabophone par rapport à celui marocain et tunisien est clair : la pénétration-domination de la langue française fut infiniment plus forte en Algérie ; elle n'était pas un simple « protectorat » mais une colonie de peuplement. Il s'ensuit que le parler algérien arabophone a ses spécificités. Autorisent-elles à l'englober dans un langage commun ?

Abdou Elimam dit, ailleurs[9] :

> « Regrettons que dans ce contexte, une confusion « lexicale » -bien entretenue- assimile l'arabe au maghribi ; [une note 5 ajoute : Notons que ce raccourci lexical permet d'affirmer que « l'arabe est bel et bien consacrée langue nationale » ; reconnaître le maghribi serait donc redondant…] ce qui dispense d'émanciper juridiquement cette langue vernaculaire, pourtant très largement majoritaire ! »

Tout au contraire, en Algérie, on distingue généralement ce qu'on appelle l' « arabe » (entendu comme celui classique coranique et/ou moyen-oriental) de ce qu'on appelle l' « arabe dialectal » ou « darija ». Cette distinction permet, aux tenants du premier, de le magnifier comme langue de « culture et civilisation », au détriment du second ravalé à un dialecte « vulgaire », comme nous le verrons par la suite.

Ainsi, dans ce texte, par langues populaires algériennes, je préfère entendre, d'une part, celle d'origine arabophone, la *dziriya,* et, d'autre part, celle amazighophone, le *tamazight*.

9 Idem.

Tableau de transcription

Avant d'entrer dans la discussion proprement dite, voici une proposition.

Les parties du texte en djazaïbya seront présentées en lettres latines. Non par préférence de ces dernières, mais uniquement parce que cet ouvrage est écrit en français. En cas de sa traduction en arabe, les mêmes parties en djazaïbya devraient être transcrites en lettres arabes. Par exemple, le titre de l'ouvrage devrait être :

يحيو الهرات الشعبيا فالجزاير !

Quelque soit la transcription adoptée, elle doit être la plus fidèle possible à la *prononciation populaire*[10].

Ainsi, dans le cas de transcription en lettres arabes, on n'écrit pas « في », « الجزائر », « شعبية ».

En outre, sont privilégiés les mots populaires par rapport à ceux de l'arabe classique. Ainsi, est employé le terme « الهرات » au lieu de «اللغات ». Pourquoi ?… Parce que, pour prendre une référence comme exemple, ma mère, femme du peuple, comprend le premier mot et non le second ; pour ma part, je connais ce dernier pour avoir étudié la langue arabe classique au lycée.

Dans le cas où la transcription de la dziriya se ferait en caractères arabes, la règle la plus fonctionnelle serait d'écrire les mots en respectant *scrupuleusement* leur exacte prononciation *algérienne*. Exemples : تمر (au singulier *tamra*, datte, sans le final « ة ») ; « حنانا » (hhnânâ, tendresse, et non حنان : hhanânoun) ; تريخ (tarîkh, histoire, et non تاريخ) ; سما (smâ, ciel, et non سماء), etc. En effet, le principe n'est pas d'arabiser (ni de franciser) la dziriya, mais le contraire : de djazaïrbyaser (si l'on permet ce néologisme) le français et l'arabe.

Dans cet ouvrage, il arrivera de citer un terme du langage populaire en employant les lettres arabes ; le but est simplement d'en faciliter la compréhension dans le cadre de l'exposé. De manière exceptionnelle, la transcription latine est accompagnée par celle en arabe ; ce procédé concerne les lecteurs algériens dotés d'une double aptitude linguistique, arabe et française. Ils se rendront compte de la méthode de transcription du langage populaire en lettres arabes.

En outre, les expressions en dziriya sont accompagnées de parenthèses ou de note fournissant leur traduction en français, littérale ou adaptée, selon l'exigence.

10 Le problème de la standarsitation sera examiné plus loin.

Considérons la transcription utilisée dans ce livre, en lettres latines. Elle facilitera la lecture.

Le but est d'établir définitivement la manière d'écrire *exactement* les mots, par une *standardisation* acceptée et employée par tous. Elle mettra fin à la confuse multiplication, en sachant quelle option choisir. Par exemple, décider quelle transcription choisir entre : tamazigh***t***, tamazight***e***, tamazig***h***, tamazigh***e***, ou, pour « mon oncle » : 'ami, 3mi, 3mî, 3mmî, etc.

Le système DIN 31635 existant[11] ne semble pas adéquat, à cause de l'excessive complexité que nécessite la transcription des lettres.

Proposons donc la méthode suivante, en invitant à l'examiner, la discuter, éventuellement la parfaire. Il ne s'agit pas d'une proposition exhaustive. N'étant pas linguiste, je n'ai pas la présomption d'y prétendre ; je me limite à présenter une manière d'envisager le problème de la transcription.

ا = a أ = a (voir note 10)	ب = b	ت = t ة = t	ث = th * (voir note 8)	ج = j	ح = hh * (voir note 8)	خ = kh	د = d	ذ = dh * (voir note 8)	ر = r
ز = z	س = s	ش = sh (voir note 12)	ص = ç (voir note 12)	ض = ddh * (voir note 8)	ط = tt * (voir note 8)	ع = ĕ (voir note 2)	غ = gh	ف = f	ق = g (voir note 3)
ك = k	ل = l	م = m	ن = n	ه = h	و = wa, ou (voir note 5)	ي = î , y, ï (voir note 11)	إ = i	ou	

Commentaire

1.

Un autre son est ajouté, employé dans la dziriya : ***ou*** (exemple : ***ou*** lâdi, *mes* enfants). On y distingue deux termes, pour mettre en évidence l'article possessif par rapport au substantif. Les assembler en un seul mot rend malaisé la compréhension.

2.

Cas de la lettre « ع ».

Elle est généralement transcrite par « 3 ». L'emploi d'un *chiffre* montrant le « ع » de manière renversée est commode ; mais il est pas élégant. D'autres utilisent « ' » ; ce signe pose un problème de lecture quand il est placé entre certaines lettres.

En s'inspirant de l'exemple vietnamien de transcription latine, envisageons l'emploi de **ĕ**.

Cette lettre spéciale semble la plus adaptée au son algérien « ع » : elle contient le « e », proche de cette lettre arabe, et le signe qui le surmonte suggère le mouvement de la voix. L'accent « ĕ » de « ع » se place *là où* la lettre se prononce, en la *précédant* ou en la *suivant, selon le mot*. Exemples : 'aïn ou 3aïn (عين, œil) serait écrit ainsi : **ĕ**aïn, de même on devrait écrire : ba**ĕ**îd (بعيد , loin) ; asma**ĕ** (أ سمع ,

11 Voir http://fr.wikipedia.org/wiki/DIN_31635, vu 9.1.2015.

écoute) ; a**ĕ**lâ (على, sur, au-dessus), **ĕ**ammî (عمي, mon oncle), **ĕ**ouyoûn (عيون , des yeux), na**ĕ**raf (نعرف , je sais).

Malheureusement, la lettre « ĕ » n'existe pas sur un clavier francophone ou arabophone ; elle a été prise en employant, sur l'ordinateur, l'application « Insérer », puis « Caractères spéciaux ». Il faudrait donc utiliser ce procédé. Espérons que la fainéantise et le manque d'élégance n'objecteront pas que l'usage de « 3 » est plus commode.

3.

Il n'est pas tenu compte des différentes manières régionales et locales de prononcer la lettre ق = g, par exemple à Tlemcen par rapport à Oran. En outre, en oranais, cette lettre est diversement prononcée dans les mots « **g**argabou » (instrument de musique composé de deux paires de morceaux de métal, se heurtant pour fournir un rythme) et « **g**alb » (cœur).

4.

Les lettres au ton *accentué* devraient posséder leur transcription adéquate. En s'inspirant des quatre tons fondamentaux du chinois moderne simplifié, trois tons sont distingués dans la dziriya: ascendant (ˊ), continu (ˆ) ou (¯), descendant (**?**). Exemples :

- cas de « a » : r**á**h (il est parti), al h***à***m (le souci), ĕal**â**ch ? [ou : ĕal**ā**ch ?] (pourquoi ?)

- cas de « i » : s**í**l**ì**ma (cinéma), k**í**fâch ? (comment ?), ml**î**hh (bon).

Le « **î** » continu correspond au possessif, dont la lettre arabe est «ي ». Ex : galb**î** (mon cœur).

Le « **ì** » serait à employer dans les mots où le « i » se prononce d'un ton descendant. Exemple : Al Djaza**ì**r ; écrire « al Djaz**ai**r » ou « al Djazayir » porterait à une prononciation moins adéquate.

La distinction entre les tons permet de comprendre clairement la prononciation. Par exemple, distinguer entre Hour**î**ya (nom de femme) et hourr**ì**ya (liberté). Dans ces deux termes, notons également un seul « r » dans le nom de femme, mais deux « r » dans le substantif, ceci fidèlement aux prononciations respectives.

Il y a lieu d'envisager un quatrième ton. C'est un « i » *doublement* long. Exemple : tag**yî**d (dans le sens : direction, du verbe arabe diriger « يقود »), raï**yî** (mon opinion). Dans ce dernier cas, il vaut mieux éviter d'écrire « ra**iy** » parce qu'il reflète moins la prononciation.

5.

Conjonctions.

Elles devraient être transcrites selon la prononciation.

- cas de « و » (et) :

Exemples : ana **wa** nta (moi **et** toi) ; ne pas écrire « wanta », qui laisserait croire à un mot unique, afin de mettre en évidence la conjonction. Ou bien : Nags **wa** klâme jdîd (manque, - dans le sens de carence -, **et** mots nouveaux).

On dit également : ana **ou** houwa (moi **et** lui).

Reste un problème : pour dire « *moi et toi* », faut-il écrire *ana **ou** anta* ou bien *ana **wa** nta* ?… La conformité à la prononciation opte pour la seconde transcription.

- cas de « ou » (exclusif) :

ana **walla** nta (moi **ou** toi).

Notons l'équivalent de la conjonction « avec ». Ex : koulchî **ba** ssîf (tout avec l'épée).

6.

Les lettres au son *prolongé* sont indiquées par l'accent *circonflexe.* Exemple : **â**na (moi), goull**î** (dis-moi), if**oû**t (il passe).

Au lieu de l'accent circonflexe, on aurait préféré une barre horizontale au-dessus de la lettre, par exemple : **ā**na (moi), if**ōū**t (il passe), goulil**ī**. Mais cette méthode exigerait un clavier spécial ou le recours, sur l'ordinateur, à l'application « Insertion », puis « Caractères spéciaux ».

La transcription déjà en cours d'utilisation de certaines lettres omet, par facilité, leur son prolongé ; il faudrait, au contraire, en tenir compte pour rendre correctement la prononciation, et, aussi, pour l'élégance musicale. L'*utilité* devrait aller de pair avec la *beauté*. Exemples : ne pas écrire d***a***r (maison), mal***i***k (roi), ftour (repas), mais d***â***r, mal***î***k, fto**û**r.

7.

Les lettres *redoublées* devraient être *répétées*. Exemple : ha***mm***î [ou : ha***mm***ī] (mon tourment), gou***ll***î (dis-moi).

Il existe également des particularités de dédoublement. Exemples :

- a **ss**àh (la vérité). Écrire a sah (un seul « s ») ne reflète pas l'*accentuation* que seul « ss » rend.

- De même, dans l'expression : mal katba la **ss**maĕ (de l'écrit à l'écoute, autrement dit à « oral »).

- Mharà**ss**e (cassé) : l'emploi de deux « s » s'impose ; un seul « s » risque de tromper le lecteur francophone. Il serait erroné d'écrire mahra**s**e (l'ustensile servant à piler) ; il vaut mieux transcrire : mahrâ**z**e.

- A **rr**ay (l'opinion, l'avis) : le redoublement « **rr** » rend compte de la prononciation correcte. En arabe classique, ce redoublement est rendu par le signe (ّ) appelé « chádda », placé au-dessus d'une lettre, ici le « r » : أَرَّاي.

8.

Les lettres où figure l'astérisque * auraient pu être composées d'une seule lettre avec un trait au-dessus ou au-dessous, mais cela nécessiterait un clavier spécial ; cette

solution est écartée, préférant la commodité de répéter la lettre. Et, pour rendre la proximité *sonore* des lettres, il est bon de mettre la *même* lettre initiale.

On obtient les séries suivantes (dans les exemples, le mot en lettres arabes est écrit tel qu'il se *prononce* en *dziriya*) :

Lettre	Exemple
د = d	***d***âr (دار , maison) ; a***dd***àm (أدم , le sang)
ذ = dh	***dh***îb (ذيب , loup)
ض = ddh	***ddh***alma (ضلم , obscurité)
ت = t , ة = t	askou***t*** (أسكت , tais-toi) ; ***t***amra [تمر , datte)
ث = ***t***h (pour sa sonorité proche de ت = t)	***th***mâniyâ (ثمانيا , huit)
ط = tt	***tt***rîg (طريق , route)
ه = h (aspiré)	***h***wâ (هوا , air) ; ***h***ouwa (هو , lui)
ح = ***hh*** (prononcé)	***hh***ayât (حياة , vie) ; arouà***hh*** (أرواح , viens)

9.

Le ظ est ignoré, étant inexistant en dziriya.

10.

La lettre « *a* » est utilisée dans deux cas : ا = a, et أ = a.

Exemples : ***a***l malîk, (المليك , le roi), *a* râss (la tête), ***a***mîne, (أمين , amen).

11.

Pour le possessif, qui se rend en arabe classique par « ي », il est préférable d'utiliser le **î**, par exemple « oukht***î*** » ou « kht***î*** » (أختي, ou ختي : ma sœur), ran***î*** *mrîd* (je suis malade) .

Cela permet, d'une part, d'indiquer le ton *prolongé* de la lettre, et, d'autre part, de réserver la lettre « ي » pour la prononciation de « y », exemple « khou***y***â » (خويا , mon frère).

Nous disposons également de « ï ». Exemple : « raï » (opinion).

12.

Pour différencier la *proximité sonore*, il semble bon de transcrire ainsi les lettres suivantes :

س = s (prononciation *fluide*)	***s***mîn (سمين , gros)
ش = sh (comme *shake* en anglais)	***sh***ams (شمس , soleil)
ص = ç (comme en français, prononciation *dure*)	***ç***ayâd (صياد , chasseur)

Concernant la lettre « ش », la préférence pour la transcription *sh* au lieu de *ch* est motivée par le fait suivant : la langue anglaise étant plus répandue que la française, le *sh* est mieux indiqué, car le *ch* est une prononciation équivalente uniquement en français.

Au contraire, pour la lettre «ص », il semble approprié de recourir plutôt à la lettre française « *ç* », qui rend bien le son «ص » ; un redoublement en « *ss* » sert à indiquer le redoublement du « s », exemple : a **ss**mâ (le ciel).

13.

Usage de l'accent « **'**».

Il faut considérer le cas où la transcription peut créer une confusion, par exemple le mot *guîmatha*. Écrit ainsi, il est impossible d'en deviner le sens, car, dans la dernière syllabe « tha », on voit « th » et l'on pense qu'il s'agit de « ث ». Or le mot réel est : *guîmat'ha*, *ha* étant le possessif français « sa », et son référent, *guîma*, valeur (venant de l'arabe قيمة, d'où le « t » qui s'ajoute, quand «*gîma »* est lié au possessif). De même, on devrait écrire *guîm'tî* (ma valeur).

Dans ce cas, la suggestion est l'écriture en usant de l'accent « **'** » ; de cette manière : *guîmat'ha* ou *guîm'tî* deviennent clairs à la lecture : respectivement *sa* valeur, *ma* valeur.

Un autre exemple : *athadmoû*. Seulement en l'écrivant at'hadmoû, on peut comprendre le sens : « vous détruisez » (ou : « ils ont été détruits »), selon la phrase où le mot est inséré.

Écrire *gîmatha* est, aussi, incompréhensible, au contraire de *gîmat'ha* : sa valeur. Dans ce cas, séparer le mot de son possessif (*gîmat ha*) est inadéquat, d'autant plus que la djazaïrbya est construite comme l'arabe moyen-oriental, où le suffixe est attaché au nom correspondant.

14.

Pour éviter toute ambiguïté, il est nécessaire que des mots tels *al sâne* (langue), *wîne* (où), a ĕadhàm**e (os)** contiennent le « e » final ; sans lui, la syllabe « ân », « *în »,* « ĕadhàm**e** » risque d'être prononcée selon la diction française, et, par conséquent, ne pas rendre la prononciation algérienne.

15.

Article défini « ***al »*** (le).

Il est nécessaire de *séparer* l'article du mot auquel il se réfère, pour éviter des confusions possibles, et faciliter la lecture. Exemple : écrire **al** laouyal (le premier) et non **al**laouyal ; **al** ma (l'eau) et non **al**ma, etc.

Cependant, certains mots présentent une particularité.

Exemples.

- Slâk (libération, délivrance). En utilisant l'*article défini*, pour dire la libération, écrire ***a****slâk* empêche de déceler l'article défini, tandis que ***a*** *slâk* le met en évidence,

permettant une lecture sans ambiguïté. De même, on devrait écrire : masmâr **a** Jha (le clou **de** Jha) (et non ajha).

- Hourriya **f'al** khiâr (liberté dans le choix). On est obligé de recourir, d'une part, à l'abréviation ; elle *lie* l'article « al » à la lettre « f » qui le précède (qui est, en réalité « fî » : dans). D'autre part, l'accent « **'** » informe de l'existence de deux mots, réduits en un. En absence de cette procédure, il est impossible de rendre compte de la prononciation.

- Alhadra **w'al** klâm (le langage et les mots) : employer « wal » peut constituer une difficulté ; aussi, l'emploi de l'accent « **'**», en séparant, aide à comprendre que nous avons affaire à deux mots : « wa » (et) et « al ». En outre, la présence des deux « a » («w**a** » et « **a**l ») consent leur union à travers « **'** », ainsi on évite d'écrire : *wa al,* qui ne reflète pas la prononciation.

- dans la phrase *alli ĕarfoùni b'guîmate al hadra a cchaĕbiya* (ceux qui m'ont fait connaître la valeur du parler populaire)*,* ***b'****guîmate* signifie ***avec la*** valeur. Écrire ***b'*** équivaut à ***bi*** *guimate* ; ainsi est respectée la prononciation algérienne, tout en fournissant une solution pour sa transcription de manière convenable.

- *M'al katba* ***la*** *ssmaĕ* (de l'écrit à l'écoute, autrement dit « l'oral ») : le « al » devient « la ». Ou encore : dans l'expression *Màne yammâ laddaoulâ,* le dernier mot est difficile à interpréter ; par contre, si on distingue l'article, en écrivant : *Màne yammâ* ***la*** *dàoulâ*, il est plus aisé de comprendre : de ma mère **à l**'État.

- **A** tachwîr (la consultation dans le sens débat, discussion, échange d'opinions) : écrire **att**achwîr rend la compréhension malaisée. Au contraire, la séparation du « A » permet de déceler l'article défini. Il en est de même dans *A cchaĕb* (le peuple).

À ce propos, notons que la transcription de la dziriya en lettres latines consent l'emploi de la *majuscule*, comme en français.

16.

Il faut veiller à *séparer* correctement les mots, en fonction de leur *prononciation*.

Exemples : dans *Koulchî banniyâ*, la compréhension est difficile. Par contre, écrire : *Koul chî* ***bane nìyâ*** (tout dépend de la bonne volonté) met en évidence que nous avons affaire non pas à deux mais quatre mots.

17.

Il est opportun de renoncer à la transcription faite par les Français en ce qui concerne certains termes algériens, où la lettre algérienne « *a* » est écrite « *e* ». On comprend les Français qui emploient cette dernière lettre ; elle est plus conforme à la musicalité de leur langue. Cependant, le « *e* » n'existe pas en dziriya, et le « *a* » répond bien à la sonorité de cet idiome. Exemples : ne pas écrire al g***ue***llîl mais al g***a***llîl (le pauvre), non pas Abd ***e***l kader mais Abd ***a***l kader, etc.

I.

INTRODUCTION

TAGDÎME [12]

12 L'arabe classique donne « مقدمة » (mougaddìma). Cependant, « tagdîme » est préférable : à l'oreille, il est plus conforme à la dziriya.

Au peuple algérien, est-ce un rêve utopique, une proposition nuisible, ou, au contraire, une revendication légitime, mieux encore, indispensable et urgente, de vouloir lire un journal, une plaquette de poésie, un roman, un nom de magasin ou de rue, le texte de la Constitution, le code de la justice, les circulaires institutionnelles, tous exprimés en dziriya et en tamazight ?

L'espoir étant le dernier à disparaître, exposons les motifs et les buts de ce souhait, en fait une revendication. Examinons sa légitimité.

Qui ne le sait pas ?… Une langue n'est pas affaire de *connaissance* uniquement, mais également de *sentiment* individuel et de rapport *social*. Les premiers besoins de l'être humain sont la possession des objets nécessaires à l'existence ; pour les obtenir, le langage est l'un des instruments[13].

En outre, la langue, non seulement écrite (des productions scientifiques, artistiques, littéraires et des communications officielles), mais également celle parlée dans la vie quotidienne, sont parmi les éléments qui expriment la *personnalité* d'un peuple en général, et, en particulier, des individus qui le composent.

Dans la plupart des nations, l'idiome maternel correspond à la langue officielle de l'enseignement, des productions intellectuelles et des communications institutionnelles.

Ce n'est pas le cas en Algérie, où la situation est de type *schizophrénique*.

Les langues vernaculaires, surtout la dziriya, sont réduites à l'utilisation dans la seule vie quotidienne, à l'exception de certaines poésies, chansons, pièces de théâtre et films. L'écolier et l'étudiant éprouvent des difficultés dans l'utilisation correcte des langues d'enseignement, l'arabe moyen-oriental et le français. Le citoyen ordinaire, notamment né après l'indépendance nationale, les maîtrisant encore moins sinon pas du tout, est exclu de la compréhension des productions intellectuelles et des communications officielles.

13 Déjà, à la fin de 1968, ce fait a été montré dans ma première pièce de théâtre professionnel, présentée en Algérie : *Mon corps, ta voix et sa pensée*. Librement accessible dans la dernière partie « Annexes » ici : http://www.kadour-naimi.com/f-ecrits_theatre.html

En Algérie, l'instrument linguistique officiel est le résultat non d'un consensus démocratique mais d'une imposition étatique.

Les effets sont constatables : résultats scolaires lamentables ; citoyens désintéressés, quand pas frustrés par une production dans un idiome pas ou insuffisamment compréhensible.

Plus de cinquante années après l'indépendance nationale, le problème linguistique n'a pas trouvé de solution satisfaisante. Pis, il s’est aggravé. Est-il possible de le résoudre convenablement ? C’est l’objet de cet essai.

II.

DÉFINITIONS

TAHDÎD [14]

1. Quelle langue arabe ? Wach mane ĕarbya ? 2. La Djazaïbya (le parler algérien d'origine arabophone). 3. « Berbère », amazighe, tamazight, taqbaylit, etc. 4. Algérianité, arabité, identité. 5. Peuple : chaĕb. 6. Intellectuels et élites : al gâryîne w'al fâhmîne.

14 Ce mot correspond plus exactement à l'arabe "تحديد" (détermination).

Alsâne ma fîh aĕ dhame[15]. Ce dicton populaire est intéressant pour sa signification : les choses doivent être dites sans ajouts qui n'en font pas partie.

Ce dont l'humanité a toujours eu besoin, c'est de mots qui ne soient pas des maux.

Trop souvent, comme on le verra par la suite, on se propose de clarifier alors qu'en fait, on augmente la confusion, par l'emploi des mots d'une manière imprécise, quand pas volontairement manipulatoire. C'est pourquoi il faut commencer par préciser le contenu de certains termes. Dans ce chapitre, seront indiqués les plus importants, utiles à l'exposé ; les approfondissements nécessaires seront fournis dans les autres chapitres. Le but, ici, est d'éclaircir réellement le sujet examiné, d'éviter les affirmations péremptoires injustifiées, les approximations superficielles, les dogmes idéologiques, les confusions opportunistes et les fanfaronnades démagogiques.

1. Quelle langue arabe ? Wâch mane ĕarbya ?

Dans la langue arabe, il faut distinguer l'arabe *classique*, celui du Coran, et l'arabe *moyen-oriental*, utilisé dans l'enseignement et les communications officiels des pays arabes du Moyen-Orient, depuis l'époque de splendeur de la civilisation arabo-musulmane jusqu'aujourd'hui. Il faut néanmoins tenir compte de la différence entre cet arabe moyen-oriental d'avant et d'après ce qu'on appelle la « نهضة » (*Nahdha,* Renaissance).

Ce mouvement culturel apparut à la fin du XVIIIème siècle-début du XIXème, d'abord en Égypte, puis s'est élargit au Liban et en Syrie, ensuite à d'autres pays arabes. Il fut une période de modernisation et de réformes intellectuelles. Ahmed Reda établit le premier dictionnaire d'arabe *moderne*. Des auteurs importants sont apparus, tels Taha Husseïn et Tawfiq Hakim, dont la langue n'est pas tout-à-fait la même que celle du poète Al moutanabbî ou du philosophe Al ghazâlî. A l'époque récente, l'égyptien Najîb (certains écrivent Naguib, conformément à la prononciation égyptienne) Mahfouz introduisit le parler populaire, dit dialectal, dans ses romans.

En Algérie, celui qui parle de langue arabe, ne précise généralement pas de laquelle il s'agit. Les uns ont en vue l'arabe *classique* du Coran ; leur but est de raffermir la foi musulmane, telle qu'ils la conçoivent, en opérant un « retour aux sources » originales de l'Islâm. D'autres entendent la langue arabe *moyen-orientale moderne* ; leur objectif est d'*arabiser* le peuple algérien, à l'image de ceux du Moyen-Orient arabe, dont ils se considèrent les descendants directs.

15 La langue (organe physiologique) n'a pas d'os.

2. La Djazaïbya (le langage algérien d'origine arabophone)

Voici ce que j'ai écrit dernièrement :

> « La « darija » ?! Le tamazight ?!… « C'est du bougnoul pour les bougnouls ! », déclarent les occidentalisés. « C'est de la jahilya ! » (ignorance) affirment les moyen-orientalisés.
>
> Mais pourquoi donc parler de « darija » ? Le terme provient de la langue arabe moyen-orientale ; elle distingue « al'arabya alfusha » de celle « darija », autrement dit l'arabe classique (de l'élite) par rapport à l'arabe populaire (du « vulgum »). Nous sommes en présence de la même ségrégation que celle qui existait en Europe quand la caste dominatrice employait le latin, langue « noble », au mépris des langues du peuples, dites « vulgaires ».
>
> Affranchissons-nous de cette vision moyen-orientale qui dégrade l'idiome populaire ; ne parlons plus de « darija », mais d'*arabe algérien*. Alors, la nuance péjorative dégradante est exclue.
>
> L'emploi des mots clairement définis est fondamental. Confucius l'avait déjà souligné. »[16]

Depuis la rédaction de ce texte, j'ai amélioré ma conception. J'ai renoncé à l'expression « arabe algérien » pour l'algérianiser en : djazaïbya. Auparavant, j'en ai fourni la motivation.

L'expression « arabe *dialectal* » provient d'un double héritage. Le plus récent est le colonialisme ; il voulait diminuer cet idiome au profit de la langue française. Le plus ancien est la domination arabe moyen-orientale ; elle utilisait l'expression « الدارجة » (*addârija*)[17], la dévalorisant au bénéfice de sa langue, « الفصحة » *(alfoushha*, pure, authentique).

A l'expression « arabe *dialectal* », dziriya est préférable. D'une part, ce choix élimine la nuance péjorative, contenue dans le terme français « dialecte », et dans celui moyen-oriental « addârija » ; d'autre part, la spécificité identitaire géographique algérienne est, ainsi, précisée, distinguée des langages arabes des autres pays de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient.

La *dziriya* comprend des variantes régionales et locales.

Voici la situation :

> « L'arabe algérien (ou darja) est la langue utilisée par la majorité de la population. C'est la principale langue véhiculaire d'Algérie, utilisée par 70 à 90 % de la population (les statistiques sur bases linguistiques étant interdites en Algérie, il est difficile de donner un chiffre plus précis).

16 *Cesser de loucher pour réapprendre à nous voir*, http://www.lematindz.net/news/23512-cesser-de-loucher-pour-reapprendre-a-nous-voir.html, 27 fév 2017.

17 Équivalent de la « courante », où n'est pas loin la nuance péjorative contenue dans le terme français « vulgaire ».

C'est un idiome arabe rattaché au groupe de l'arabe maghrébin, et qui a pour origine lexicale et grammaticale l'*arabe principalement*, mais aussi d'importants apports du *berbère* et de manière plus relative de l'*espagnol* et du *français*, ainsi l'influence de ces langues diffère d'une région à une autre : on peut citer l'arabe *bougiote* influencé par le turc et le kabyle, l'arabe *oranais* présentant des mots d'origine ibérique influencé par le zénète, l'arabe *tlemcénien*, et le *Nédromi* influencés par l'arabe andalou, l'arabe *sétifien* influencé par l'arabe irakien. L'accent du pays diffère d'une région à une autre. À titre d'exemple, un Annabi pourrait avoir plus de difficulté à comprendre un Oranais qu'un Algérois et vice versa. Cependant, ce n'est généralement pas un obstacle pour la communication, l'*accent* sert plus souvent à reconnaître l'origine *régionale* du locuteur.

Du fait des mouvements profonds qu'a connus la population depuis l'indépendance, une variété *standard* de cette langue a tendance à émerger, amplifiée par la musique populaire et les séries télévisées. À cet arabe algérien qu'on a tendance à appeler arabe par extension s'ajoute des *dialectes* locaux, qu'ils soient *berbères* ou *arabes*. »[18]

3. « Berbère », amazighe, tamazight, taqbaylit, etc.

Un article explique la confusion régnante dans ce domaine, puis fournit les éclaircissements nécessaires. Citons quelques extraits, en renvoyant au texte entier[19].

Qu'en est-il entre amazighe et kabyle ?

« Le kabyle c'est de l'amazigh mais l'amazigh ce n'est pas que du kabyle. Toutes les classifications linguistiques donnent le berbère, donc l'amazigh, comme une famille linguistique à l'instar du sémitique, des langues tchadiques ou du copte.

(…) les berbérophones parlent en général le rifain, le kabyle, le tachelḥit, le touareg etc., mais la tradition linguistique locale ne connaît pas le terme amazigh, dont l'usage est pratiquement nul jusqu'à son introduction et massification avec l'essor du mouvement berbère surtout à partir des années 1980.

De fait, aucun auteur traditionnel kabyle ne l'utilise. »

Venons-en au taqbaylit :

« Taqbaylit est également très fortement implanté chez le locuteur kabyle. Ce terme renvoie dans sa langue à un élément structurant de son identité, à un des piliers culturels, socioculturels et anthropologiques sur lesquels repose cette identité et qui porte d'ailleurs le même nom : taqbaylit compris comme un code d'honneur ; un ensemble de comportement et d'attitudes qui définiraient la

18 https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues_en_Alg%C3%A9rie#Arabe_alg.C3.A9rien, vu 2.1.2015.

19 Mohand Tilmatine, *Taqbaylit vs. amazigh/tamazight*, 23 mars 2017, http://www.lematindz.net/news/23825-taqbaylit-vs-amazigh-tamazight.html

kabylité. Ce concept est proverbial dans l'imaginaire kabyle et se reflète par exemple dans des expressions bien kabyles comme par exemple : yal wa d teqbaylit-is, "À chacun sa kabylité-». »

Enfin, le tamazight :

« Linguistiquement, le concept "langue amazighe" n'évoque pas une langue unique et homogène mais un ensemble de parlers ou de variantes répartis sur tout l'espace nord-africain. Dire "je parle tamazight" ou "l'amazigh" n'a pas d'ancrage précis dans la réalité linguistique puisque le terme renvoie à une multitude de langues (les variantes berbères) et à un immense espace géographique de dimension continentale (l'Afrique du Nord).

De même, le terme "amazigh" - concept vaste, abstrait et supranational - n'est pas le plus indiqué pour désigner une langue maternelle. C'est comme si on disait : ma langue maternelle c'est le sémitique ou le couchitique. Les véritables langues maternelles sont constituées par une des langues naturelles qui font partie de la branche berbère de l'Afro-asiatique : le rifain, le tachelhit, le kabyle etc.

(…)

Pensé comme équivalent au mot kabyle, le terme tamazight semble néanmoins évoluer aujourd'hui vers une spécialisation sémantique désignant surtout la langue écrite que les élèves apprennent à l'école par opposition à taqbaylit, parlée à la maison et dans la rue. Ainsi, on dira davantage : qqareγ tamaziγt "j'apprends le berbère", mais icennu s teqbaylit, ittmeslay taqbaylit "il chante en kabyle, il parle kabyle". »

Gardons en vue ces clarifications[20]. Pour ma part, dans l'exposé, voici les mots et les contenus que j'y mets, pour des commodités d'exposé, sans prétention scientifique.

Par a*mazighe*, j'entends le peuple de cette ethnie, dans ses diverses composantes régionales ; *tamazight* est leur langue telle qu'enseignée à l'école ; *taqbaylit* est l'idiome parlé par les Kabyles, de même pour ce qui en est des langages chaoui, mozabite, touareg, etc.

Enfin, dans mes considérations, étant données mes connaissances très limitées, je m'intéresse uniquement au contexte algérien.

Précisons davantage.

Tamazight

Il comprend :

20 Ajoutons également les observations de Kamel Bouamara, enseignant chercheur à l'université de Béjaïa, *Le tamazight en Algérie évolue dans des conditions sociolinguistiques malheureuses*, http://www.lematindalgerie.com/le-tamazight-en-algerie-evolue-dans-des-conditions-sociolinguistiques-malheureuses, 26 décembre 2017.

« l'ensemble des langues qui forment un groupe de langues chamito-sémitiques (ou langues afrasiennes) dérivées du « berbère ancien ». Elles sont présentes depuis le Maroc jusqu'à l'Égypte, en passant par l'Algérie, la Tunisie, le Mali, le Niger et la Libye. (…) Il n'existe pas de chiffres officiels concernant le nombre de berbérophones, mais on estime le nombre de locuteurs à plus de quarante-cinq millions. »[21]

Voici sa répartition et ses variantes :

« La langue berbère (Tamazight) est composée de *plusieurs* langues différentes ou dialectes dans le pays, dont les plus importantes et par ordre alphabétique sont :

Kabyle (*taqbaylit*) : est parlé principalement en Kabylie (région du centre-est de l'Algérie), le nombre de locuteurs est estimé à plus de 5 millions en Kabylie et dans l'Algérois, c'est la *première* langue au nombre de locuteurs berbérophones dans le pays. Il se présente sous la forme de quatre zones dialectales.

- Chaoui (*tachawit*) : le chaoui appartient au groupe zénète, cette langue est parlée par les Chaouis, habitants des Aurès et ses régions attenantes en Algérie. C'est la *deuxième* langue berbère la plus parlée en Algérie.
- *Tasahlite* se différencie nettement du kabyle de grande Kabylie (kabyle des Igawawen), il forme un continuum linguistique *entre* le kabyle et le chaoui.
- Mozabite (*Tumzabt*) : c'est la langue vernaculaire dans la vallée du Mzab (au sud de l'Atlas saharien), parlée par plus de 200 000 locuteurs.
- La variante algérienne et libyenne du touareg (*tamajaq*, appelé localement *tahaggart* dans le Hoggar) : elle est parlée dans l'extrême sud du pays, en particulier dans le massif du Hoggar et le tassili n'Ajjer.
- Les parlés de l'ouest algérien (*Chelha*) : au mont Asfour ainsi qu'à Beni Snous (*tasusnit*) dans la wilaya de Tlemcen, et à Boussemghoun, et Assla des villages situés dans la Wilaya d'El-Bayadh.
- Chenoui (*tachenwit*) : est présent dans la wilaya de Tipaza et le littoral de la wilaya de Chlef à l'ouest d'Alger.
- Un tamazight *relictuel* est parlé dans certains villages de la région de l'Ouarsenis, il se rattache au Tamazight de l'Atlas blidéen.
- le *Tasehlit* de l'Atlas blidéen, région à l'ouest d'Alger.
- les différentes variétés de zénète (*Taznatit*) parlées dans le Touat, le Gourara, ainsi qu'à Tidikelt.

[…]

21 https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues_berb%C3%A8res, vu 8.1.2015. Plus d'informations se trouvent ici :https://fr.wikipedia.org/wiki/Berb %C3%A8res#.C3.89tymologie_du_mot_berb.C3.A8re,vu 8.1.2015.

L'Algérie compte environ 30 % à 40 % de berbérophones — selon le professeur Salem Chaker, de l'INALCO. »[22]

Berbère

Sauf erreur, il s'agit d'une dérivation du terme « barbare ». A l'origine, cette appellation fut utilisée par les Grecs de l'Antiquité pour signifier une double caractéristique : l'*étranger* et le *non civilisé* dont le langage ressemble au mystérieux son de voix « bar bar ».

Les Romains adoptèrent le même mot dans un sens identique.

Les conquérants arabes moyen-orientaux firent de même, en translittérant le mot : « البربر » (*al barbar*, barbare).

Enfin, les Européens nommèrent « Barbarie » le Sud de la Méditerranée.

Le contenu dévalorisant du terme « berbère » devrait, par conséquent, nous y faire renoncer. Nous disposons des mots autochtones *amazighe* (au singulier), *Imazighen* (au pluriel), pour désigner cette composante du peuple ; précisons qu'il ne s'agit pas uniquement d'Algériens, mais également de citoyens d'autres pays, du Maroc jusqu'au Moyen-Orient.

4. Algérianité, arabité, identité

Considérons le premier terme du point de vue linguistique.

Le secrétaire général du Haut Commissariat à l'Amazighité, Si El Hachemi Assad, déclare :

> « il y a les langues arabe et amazighe et l'algérianité rassemble ces deux faces »[23]

D'une part, il faudrait savoir de quelle langue « amazighe » il parle : celle utilisée par le *peuple* ou celle employée par une « *élite* » pour se distinguer de lui, comme caste bénéficiant de privilèges. On y reviendra dans le chapitre *Bahth : enquête*.

D'autre part, quelle langue « arabe » entend-il ?... La classique du Coran, la moyenne-orientale d'avant ou d'après la *Nahdha* ? Dans l'hypothèse, qui paraît constatable, de l'exclusion de l'idiome *dziriya,* où serait alors cette *algérianité* ?… N'est-ce pas l'idiome populaire *dziriya* qui définit cette qualité ? En voici la preuve : un Algérien arabophone, en parlant sa langue vernaculaire, n'est généralement pas, ou pas suffisamment, compris par un Arabe du Moyen-Orient ; vice-versa, quand ce dernier recourt à son langage, il n'est pas, ou pas suffisamment, compris par l'Algérien qui connaît seulement la dziriya.

22 Idem.

23 Quotidien *El Watan,* 22.9.2014.

Venons à *l'arabité*.

De la même manière qu'à l'époque coloniale, l'Algérien ne pouvait être défini comme « *français*- musulman » (sous-entendu : « Nos ancêtres, les Gaulois », accompagné d'une concession religieuse musulmane), il ne peut être, aujourd'hui, considéré « *arabo*- musulman » *(*sous-entendu : « Nos ancêtres, les Arabes »).

Primo : on occulterait les *autochtones* du pays, avant l'arrivée des Arabes ; ce sont les Imazighen, ou Amazighes.

Secundo : pour ce qui est de la partie algérienne arabophone, on ignorerait les envahisseurs successifs qui ont laissé leurs traces, suite aux mariages (et viols) réalisés : Phéniciens, Romains, Vandales germaniques, Byzantins, Espagnols, Ottomans, Français.

Terzo : la connaissance scientifique objective ignore jusqu'à présent dans quelle mesure les Algériens arabophones sont des descendants des Arabes conquérants, ou des Amazighes arabisés.

En outre, j'ai rencontré un nombre significatif d'Algériens arabophones, parmi lesquels ma grand-mère maternelle, qui m'ont déclaré leur origine turque, arguant de leur peau très blanche, de leurs yeux bleus et de leur chevelure blonde. Je connais d'autres personnes actuellement à la recherche pour démontrer la même ou une origine autre que l'arabe.

Certes, les Arabes sont l'une des composantes des ancêtres du peuple algérien, mais pas l'exclusive, à supposer qu'elle soit majoritaire. Les recherches les plus récentes penchent vers l'hypothèse suivante : en Algérie, comme dans toute l'Afrique du Nord, l'origine essentielle des Arabophones et des Amazighes serait *amazighophone,* ce qui signifierait que les Algériens arabophones seraient, en réalité, des Amazighes arabisés[24]. Par conséquent, en évoquant le peuple algérien, et même nord-africain, il faut veiller à ne pas utiliser le terme d'arabité comme s'il s'agit d'une vérité socio-historique incontestable.

Identité

Examinons ce concept, appliqué à un peuple ou une nation.

L'identité se définit par un ensemble de caractéristiques spécifiques ; elles la *distingue* d'autres peuples et nations. Le verbe est employé dans son acception scientifique, sans jugement de valeur idéologique, laissant entendre une « supériorité ».

L'identité algérienne a des aspects *communs* avec d'autres identités : humaine planétaire, méditerranéenne, nord-africaine. Elle contient aussi, en particulier, des éléments appartenant à des identités plus spécifiques : respectivement celle amazighe, existante dans d'autres pays nord-africains, et arabe, de la région moyen-orientale.

24 Voir le chapitre *Adroub a nnàhh : occultation des origines*.

Cependant, l'identité algérienne ne se *réduit* pas à ces dernières. Il appartient aux chercheurs et aux historiens de découvrir ce qui fait la spécificité de l'identité algérienne, avec l'objectivité propre à la science ; elle se base exclusivement sur des faits incontestables et un raisonnement irréfutable. A eux de démontrer notamment, dans l'identité algérienne, l'importance de l' « arabité » et de l' « amazighité », sans négliger les autres dimensions. Il y a, également, des Algériens dont les ancêtres sont de l'Afrique au sud du Sahara, peut-être des descendants d'esclaves ; ils sont minoritaires, mais cela ne donne pas le droit de les ignorer.

Les langues *parlées*, notamment, sont un des éléments qui distingue l'identité algérienne par rapport aux autres, y compris les plus proches ethniquement et/ou culturellement.

Sur tous les concepts, brièvement définis ici, nous reviendrons plus en détail dans le chapitre *Adroub a nnàhh : occultation des origines*.

5. Peuple : chaĕb

Généralement, ce mot est utilisé de manière emphatique et déclamatoire, sans préciser son contenu. Chaque locuteur y met le sien, implicite.

Par exemple, quand on dit théâtre (ou cinéma, nation, etc.) du « peuple » ou « populaire », on ne précise généralement pas ce qu'on entend par ces termes, à moins d'être une personne scrupuleuse et précise.

S'agit-il de *tous* les citoyens, c'est-à-dire indistinctement le patron d'une usine et ses ouvriers, un ingénieur et une secrétaire intérimaire, un étudiant et un travailleur de la terre illettré, un rentier et un chômeur ? Autrement dit, en utilisant une variable sociale plus large, le « peuple », est-ce autant les citoyens possédant le privilège de l'accès à la connaissance scientifique et culturelle, que ceux qui, à l'opposé, en sont exclus par le mécanisme dominant de sélection sociale ?

Certains, notamment les dirigeants politiques, utilisent « peuple » et « populaire » pour laisser entendre *tous* les citoyens ; ils occultent la division des citoyens entre décideurs, économiquement bien nantis, et exécutants, qui le sont moins.

D'autres, bénéficiant d'une instruction leur offrant des privilèges, conçoivent le « peuple » comme « populace » ; elle comprend toute la partie des citoyens du plus bas de la hiérarchie sociale, ceux qui ne peuvent exercer qu'un travail manuel et ceux auxquels même ce dernier est nié, les chômeurs.

Pour ma part, le terme « *peuple* » indiquera, selon le contexte, soit *l'ensemble* des citoyens sans distinction, - dans ce cas je le préciserai ou l'appellerai *communauté nationale* -, soit la partie *majoritaire* de celle-ci. Elle comprend les citoyens *exclus* : 1) du pouvoir de décision *politique*, 2) de la propriété des moyens de production *économique*, 3) de l'accès aux connaissances *intellectuelle.* En bref, cette catégorie est socialement *hétéro*-gérée, sans possibilité d'*auto*-gestion (action libre et autonome) de sa propre existence.

Par langue *populaire*, je désigne l'idiome maternel que les citoyens parlent dans leur vie quotidienne ordinaire. Ce langage a des variantes, selon les classes sociales. La plus connue est l'*argot,* pratiqué par le groupe social le plus exclu du bien commun, soit pour éviter d'être compris par d'autres, soit comme indication péjorative ou valorisante.

6. Intellectuels et élites : al gâryîne w'al fâhmîne [25]

L'exposé sur les langues nécessite une clarification à propos de cette catégorie de citoyens. Auparavant, a été affirmé leur rôle, important sinon décisif, dans le domaine linguistique.

Communément, l'*élite intellectuelle* désigne le groupe de personnes qui détiennent un savoir obtenu durant la fréquentation d'un système d'instruction. Cette dernière donne accès à la gestion de la société dans les domaines où intervient l'utilisation des connaissances acquises : pouvoir politique, militaire, économique, juridique, scientifique, culturel, etc.

Cette connaissance est donc un *capital* non pas financier mais *intellectuel*. Comme tout capital, il est investi dans le but d'en tirer un gain économique et les privilèges conséquents.

Recevoir ce capital exige de l'argent pour les frais d'études. Il est généralement fourni par les parents ; parfois, rarement, une institution étatique ou privée y remédie (bourses, etc.).

Ainsi, nous constatons ce que le sociologue Pierre Bourdieu a montré dans une enquête : la *reproduction des rapports de production*. Autrement dit, les riches ont la capacité de fournir l'argent qui consentira à leur progéniture de suivre des études ; celles-ci leur permettront de faire partie, à leur tour, du monde des nantis. Dès lors, on comprend qu'une famille pauvre, notamment les travailleurs manuels, est dans l'incapacité d'assurer aux enfants l'accès au capital intellectuel permettant de passer dans la catégorie des riches.

Ce phénomène social explique les observations suivantes.

Dans l'élite intellectuelle, je distingue trois catégories, constatées partout et toujours, en règle générale[26].

Harkâ wàjh bâïàne : mercenaires à visage découvert.

25 Littéralement: les *instruits* (possesseurs de connaissance intellectuelle), et ceux qui *comprennent* (parce que l'instruction les a rendus intelligents, c'est-à-dire en mesure d'appréhender la réalité telle qu'elle est effectivement).

26 Cette partie a été publiée sous forme d'article *Mercenaires, caméléons et libres penseurs*, 10 avr 2017, http://www.lematindz.net/news/24015-mercenaires-cameleons-et-libres-penseurs.html

La première catégorie est composée de la *majorité* des membres de cette élite. Sa formation est faite de telle manière qu'à son terme les instruits se mettent au service de l'institution (université ou autre établissement étatique ou privé) qui les a formatés. Constituant la courroie de transmission entre les détenteurs du pouvoir (politique, économique ou culturel) et le reste des citoyens, ces intellectuels utilisent leurs capacités cognitives à défendre et légitimer ce *système* social (dont ils proviennent et sont bénéficiaires) par des justifications dans le domaine idéologique. J'appelle cette catégorie l'élite ou l'intellectuel *mercenaire*.

Harkâ zouj a wjoûh : mercenaires à double visage, ou les caméléons.

Il existe, une deuxième catégorie d'élite. Elle comporte moins d'individus que la première. Elle a la particularité d'être difficile à reconnaître, parce qu'elle profite de privilèges *matériels* accordés par les détenteurs du pouvoir (politique, économique ou culturel), tout en le critiquant *verbalement*, parfois même avec véhémence. Toutefois, cette attitude, apparemment contestatrice, est exprimée d'une manière *acceptable* pour le pouvoir.

D'une part, elle ne menace pas la *base* lui permettant de dominer (la division dominateurs-exploiteurs contre asservis-exploités), mais concerne uniquement des aspects secondaires, *non décisifs* pour son existence.

D'autre part, les détenteurs de pouvoir y trouvent une occasion de faire croire à une vertu de tolérance de leur part, pour mieux cacher leur emprise dominatrice. La preuve est qu'ils ne répriment pas sévèrement ce genre de voix contestatrice, ne l'excluent pas de la caste des privilégiés, comme ils le font contre les intellectuels réellement libres, dont la critique est conséquente, c'est-à-dire dévoile la *base fondamentale* du système social.

Cette troisième catégorie se compose des intellectuels qui se proclament « progressistes », « démocratiques », « libéraux », parfois même « révolutionnaires ». Par ces mots, ils veulent faire croire qu'ils défendent la vérité sur le fonctionnement de la société ; en réalité, leurs conceptions sont conditionnées, plus ou moins consciemment, par le maintien des privilèges que les détenteurs du pouvoir leur accordent : rétributions, postes administratifs, « honneurs ».

Je nomme cette catégorie l'élite ou l'intellectuel *caméléon*. Cet animal adapte la couleur de sa peau au terrain où il se trouve, pour tromper l'ennemi prédateur. L'intellectuel de cette catégorie adapte son discours au peuple, pour tromper à propos de son accointance avec le pouvoir. L'intellectuel caméléon veut l'admiration du peuple asservi sans renoncer aux privilèges accordés par la caste dominatrice, détentrice de l'État et de ses institutions ou d'entreprises nationales ou multinationales.

Cette catégorie est généralement issue de familles ne faisant pas partie de la caste dominante, mais aspirant à en faire partie. La progéniture de ces parents ambitieux parvient à obtenir un capital intellectuel grâce à une « bourse d'études », octroyée par une institution publique ou privée. Bien entendu, la « générosité » de cette dernière est motivée par l'augmentation du nombre de ses serviteurs.

Les intellectuels caméléons sont la catégorie la plus méprisable ; elle profite du système social tout en se masquant de vertu. Elle est, aussi, la plus dangereuse ; son langage opportuniste sème parmi les citoyens asservis la confusion et la désorientation, en définitif, l'impuissance et la résignation au système social.

Ahrâr al fàkr : libres penseurs.

Il existe, enfin, une troisième catégorie d'intellectuels. Elle constitue une *infime* partie de l'élite. Cette minorité opte pour la reconnaissance de la *réalité* sociale, telle qu'elle est. Le fonctionnement de cette dernière est basé sur la division des citoyens, dans tous les domaines, entre *décideurs nantis* (disposant d'un capital economico-intellectuel) et *exécutants démunis* (de ce genre de capital).

Une partie du travail fourni par ces derniers est accaparé par les décideurs, sous forme de plus-value ; celle-ci est la source de l'enrichissement des décideurs, et du maintien des exécutants dans une situation où ils ne deviendront jamais riches.

Cette disparité est, en même temps, la cause et la conséquence des injustices sociales et de leurs conséquences : les conflits dans la communauté nationale.

Les intellectuels savent que la reconnaissance de cette réalité leur coûte l'exclusion de la caste dominatrice profiteuse ; néanmoins, ils assument ce renoncement et dénoncent l'iniquité fondamentale du système social. Ce type d'élite ou d'intellectuel, je l'appelle *libres* ou *libres penseurs.*

Bien entendu, l'intellectuel mercenaire méprise l'intellectuel libre en le taxant, dans le meilleur cas, d'idéaliste utopiste, et, dans le pire, d'ennemi de l'ordre social, de « gauchiste », de « traître » à sa classe sociale d'origine. En réalité, l'intellectuel libre ne fait que remettre en question les privilèges réels dont jouit l'intellectuel mercenaire.

Comme ailleurs dans le monde, en Algérie, ces trois catégories d'élite intellectuelle existent.

Par conséquent, quand on prend connaissance d'une opinion exprimée par un intellectuel (ou soit disant tel), pour en comprendre correctement le contenu, tant explicite que, surtout, implicite (au-delà des mots employés, éventuellement trompeurs), il faut ne pas ignorer *qui* fournit un *salaire* à cet intellectuel, de manière directe et/ou occulte. Deux dictons populaires l'affirment, à leur manière : personne ne peut cracher dans le plat de soupe qui le nourrit ; personne ne scie la branche d'arbre sur laquelle il est assis.

Ces éclaircissements expliquent davantage la déclaration, en *Avant-propos*, sur les destinataires de cet ouvrage. Il s'adresse principalement à l'élite *libre* ; de façon secondaire, il a en vue les deux autres types d'élite, dans la mesure où une certaine conscience, dictée par la dignité, pourrait mettre en question leur complicité dans le déni des droits de la majorité du peuple, entre autre sur le terrain linguistique.

Enfin, concernant la langue en tant que *telle*, pour en avoir une connaissance fondamentale, renvoyons aux travaux scientifiques des linguistes compétents et libres penseurs.

III.

COMMUNICATION, DIRECTION, DOMINATION

BLÂGH, TAGYÎD, SAÏTARA [27]

1. L'instrument linguistique : Al hadrâ ĕlâ hsâb al ĕgal (Le langage dépend de l'esprit)
2. Du langage maternel à la langue officielle : Màne yammâ la dàoulâ (De ma mère à l'État)
   2.1. Algérie
   2.2. Ailleurs : Atĕallam màne loukhrîne (Apprends des autres)
      2..2.1. Báihuàwen et chinois simplifié. 2.2.2. Langues modernes de l'Inde. 2.2.3. Langue ouzbèke. 2.2.4. Langues européennes. 2.2.5. Langue vietnamienne. 2.2.6. Langue russe. 2.2.7. Langue arabe. 2.2.8. Populations minoritaires.

27 Le premier terme est formé à partir de l'expression oranaise "ballaghnî" (communique-moi) ; les deux autres viennent de l'arabe classique, respectivement le verbe "يقود " (conduire, diriger) et le substantif "سيطرة ".

Distinguons ces trois termes de la manière suivante :

- communication : action « *neutre* », fournissant une information d'où est exclue toute injonction autoritaire ;
- direction : action autoritaire mais légitimée par un *consensus.* Il peut être de deux aspects. Il est librement consenti, là où le citoyen dispose des informations réelles et sait les interpréter correctement. Dans le cas contraire, le citoyen est conditionné et manipulé par celui qui le dirige.
- domination : action autoritaire basée sur la *contrainte* psychologique ou, plus généralement, physique.

Ces deux derniers aspects sont rendus par l'expression populaire : la carotte ou le bâton.

1. L'instrument linguistique : Al hadrâ ĕlâ hsâb al ĕgal (Le langage dépend de l'esprit[28])

Espérons avoir montré comment la définition des mots, c'est-à-dire d'instruments linguistiques, dévoile des distinctions *sociales* ; elles révèlent un type de système économico-social, basé sur un consensus ou une violence ; ils le sont de manière différente selon la caractéristique du régime social : ouvertement dictatorial (cas de l'Algérie de Ben Bella puis de Boumédiène) ou de démocratie autoritaire (cas hybride actuel).

Voilà pourquoi, toujours et partout dans le monde, la clarification des mots, en dévoilant la réalité véritable, est éludée ou évitée par ceux qui profitent de la confusion des termes.

Contrairement à leurs déclarations, mettre en évidence des distinctions socio-économiques, dans notre cas linguistiques, n'est pas *introduire* une division sociale dans une communauté nationale, mais la *révéler*, et cela, dans l'unique but de chercher à la *résoudre*. Voilà ce qu'ils redoutent, car la solution la plus correcte consisterait à mettre fin aux privilèges d'une minorité de citoyens au détriment de la majorité d'entre eux.

Prétendre le contraire, c'est jouer au voleur criant au voleur, et favoriser la division pour régner, selon l'antique recette « *Divide et impera* » (Divise et domine). Parmi tous les dominateurs du monde, les Romains en furent l'exemple le plus éclatant, depuis la création de leur capitale jusqu'à l'édification de l'Empire. Ils pratiquaient

28 Dans le sens de raisonnement correct.

cette règle, en accusant ceux qui la dénonçaient d'être, eux, les diviseurs, les « fauteurs de l'ordre public ».

Les Considérations sur les causes de la Grandeur des Romains et de leur décadence, de Montesquieu, notamment le chapitre VI : *De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples,* décrivent, entre autres, comment les Romains jouèrent l'alliance avec Massinissa puis son petit-fils Jugurtha, tour à tour contre des membres de leur propre famille, puis contre les Carthaginois.

On apprend également ce fait : quand, devant l'offensive d'Attila, qui sut établir une alliance avec Genseric, roi des Vandales, les Romains ne furent plus capables de diviser leurs ennemis, alors qu'ils étaient eux-mêmes divisés en deux morceaux, l'empire d'Orient et celui d'Occident, leur domination prit fin.

A qui donc profite l'ignorance ou la négation d'une division sociale, par exemple linguistique, sinon à celui qui trouve en elle son intérêt ?

La langue n'est pas un instrument linguistique *socialement* neutre.

Les mots servent à *communiquer*, quand les interlocuteurs sont, ou veulent être, égaux en termes de droits et de devoirs.

Les mots servent à *diriger* ou *dominer*, quand ceux qui les emploient ont en vue le maintien du système social qui leur permet d'exister.

Le langage *révèle* ou *occulte* la réalité d'une société et son histoire, les causes de son unité et de ses conflits. Donc, la langue n'est pas réductible à un instrument neutre de communication, mais véhicule une pensée[29] ; cette dernière est, toujours, soit émancipatrice, soit asservissante.

Quelques exemples.

En Algérie, pour nommer le *président* de la république, le terme a été précédé successivement par trois autres : d'abord « al hàkh » (le frère), ensuite « Siyâdate » (il ne s'agit pas de « Monsieur », qui se dit « Sayìdî », mais de quelque chose de *supérieur, détenteur d'autorité*), enfin « Fakhâmate » (Son Excellence). Par cette modification des mots, on constate celle d'un homme, représentant suprême de l'autorité étatique, donc le passage d'une égalité formelle (« frère ») à une hiérarchie dominatrice (« Son Excellence »).

Anecdote. En 2012, à Alger, je déclarais à un fonctionnaire mon intention de rencontrer son directeur. Parlant en dziriya, j'ai dit « al moudîr » (directeur) ; mon interlocuteur, surpris et inquiet, me donna ce conseil : « Je sais qu'il y a longtemps que tu as quitté le pays. Quand tu t'adresseras à lui, ne dis pas « moudîr » mais *Siyâdate* al moudîr » (*Monsieur* le directeur »). Ainsi, l'emploi des mots indique l'établissement, d'une part, de la servitude (du fonctionnaire) et, d'autre part, de l'autoritarisme (du directeur). Voilà comment l'étude des *mots* et de leur évolution permet de rendre compte de la transformation du système *politico-social* algérien de « socialiste » prétendument égalitaire à un système hiérarchique totalitaire.

29 Voir l'analyse de Karl Kraus.

Ces changements de termes révèlent l'existence du pouvoir, de plus en plus dominateur, d'un représentant de l'autorité politico-sociale, quelque soit le niveau de la hiérarchie (président, directeur, etc.).

Il en fut de même dans d'autres pays. Quand une personne parvenait à contrôler le maximum de pouvoir, au détriment des autres, on est passé de l'expression « *Camarade* Président » à « Président » tout court, puis à « Père » (Staline), « Führer » (chef, guide), « Líder Massimo » (Fidel Castro), « Grand Timonier » (Mao Tsé Toung), « Zaîm » (Leader, en arabe moyen-oriental), etc. Dans d'autres pays totalitaires, on produit : .

Dans tous ces cas, l'instrument linguistique sert d'indicateur à un changement *social*.

Considérons la période de lutte de libération nationale algérienne. Les mots « al oukhouwâ » (la fraternité), « khouyâ » (frère) et « khtî » (sœur). Quand ces deux derniers indiquaient d'autres personnes que des membres directs de la famille, ils exprimaient respect et confiance entre les citoyens.

Après l'indépendance, les contradictions apparues au sein de la communauté nationale ont produit des désillusions ; elles ont eu leur effet, aussi, dans le domaine linguistique. Les trois termes mentionnés ci-dessus, de sacrés, sont devenus objet de méfiance sinon de dérision, à tel point qu'on peut entendre ces répliques :

- Asmaĕ, *khouyâ* ! » (Écoute, mon *frère* !)
- Wàch ? réplique l'autre. Baghî *tahhchìlî* ? (Quoi ? Tu veux me *tromper* ?)

Quand le citoyen voit les adjectifs « démocratique et populaire » (désignant la république algérienne) signifier, dans la réalité, leur exact contraire (autoritaire et oligarchique), comment peut-il continuer à croire au beau sens originel de « khouyâ » ?

Voyons les termes *hógra* et le nouveau apparu, *harràga*. Un dictionnaire de langue dziriya ne pourra jamais définir ces mots sans faire référence aux rapports *sociaux* impliqués par ces mots. Le premier signifie une action injuste commise par une personne, parce que détentrice d'une puissance *sociale* ; le second mot indique l'émigré clandestin, que la *misère* ou l'amour de la *liberté* réduit à cette solution risquée pour trouver de quoi vivre. Notons que « harràga » vient de « ahràg » (brûler), rappelant l'expression guerrière « brûler ses vaisseaux », signifiant la renonciation à ce qu'on possède pour conquérir quelque chose de mieux.

Aujourd'hui, au niveau international et, dans certains cas, au sein d'une nation, la domination linguistique est la cause de l'appauvrissement et même de la disparition d'idiomes[30]. C'est le cas, en Algérie, pour la dziriya, et, d'une certaine manière, pour le tamazight.

30 Voir *Impérialisme linguistique*, http://fr.wikipedia.org/wiki/Imp%C3%A9rialisme_linguistique, vu 5.1.2015.

Le motif réel n'est pas dans l'accusation qui les visent (pauvreté et lacunes), mais dans le fait que leurs locuteurs ne détiennent pas la puissance *économique*, et donc *politique*. Les personnes qui profitent matériellement de cette situation s'en réjouissent. Par contre, celles qui ont à cœur la culture émancipatrice du peuple déplorent ce phénomène ; il est considéré à juste titre un crime culturel contre l'humanité. En effet, les droits de l'être humain comprennent aussi le libre usage de la langue *maternelle,* sa promotion et son développement.

En Algérie, l'institutionnalisation *autoritaire* du français durant la période coloniale, puis de l'arabe moyen-oriental après l'indépendance, ont étouffé les langues parlées, dziriya et tamazight.

L'imposition de la langue arabe moyen-orientale ne répondait pas seulement à une vision *idéologique*, le pan-arabisme ou l'islamisme. Elle avait, en outre, une utilité *pratique* : en imposant aux citoyens une langue qu'ils ne maîtrisent pas, les détenteurs du pouvoir peuvent plus facilement les dominer. Les citoyens se trouvent dans cette situation parce que, faisant partie du peuple laborieux, ils n'ont pas la possibilité financière d'accéder à la connaissance de la langue officielle.

Ainsi, l'instrument linguistique est un moyen de *ségrégation et domination sociales*.

Évidemment, l'Algérie n'est pas le seul cas de ce genre. Dans l'Antiquité, la langue des scribes en Égypte, le sanskrit des brahmanes en Inde, le chinois mandarinal, le latin en Europe, après la fin de l'empire romain, toutes ces langues ont été imposées par les dirigeants de l'État, avec l'aide de l'élite intellectuelle mercenaire, et la complicité de celle caméléon.

Le but officiel avoué était la gestion administrative de la nation. La réalité historique montre qu'à travers l'usage de la langue, l'objectif fut de garantir l'exploitation économique et la domination politique sur la majorité de la population, en premier lieu les travailleurs productifs. Face aux élites au pouvoir, les gens du peuple, qui pratiquaient une langue différente, tenue par les autorités comme vulgaire, étaient ainsi démunis, sans défense, manipulables dans toutes les institutions.

En ce qui concerne l'Algérie, hier durant le colonialisme français, aujourd'hui avec l'usage de l'arabe moyen-oriental, ne sommes-nous pas dans une situation privilégiant une minorité au détriment de la majorité ? Même le modeste écrivain public, sur le trottoir de certains édifices publics, bénéficie d'une part de ces privilèges ; il reçoit l'argent du citoyen, obligé de comprendre un document officiel, pour communiquer avec les institutions publiques.

Les historiens décèlent la cause principale de cette situation dans le système politique issu de la lutte de libération nationale, et ce, dès le Congrès de la Soummam

de 1956[31]. Le principe démocratique et laïc fut rejeté en faveur d'une dictature basée sur une conception idéologique moyen-orientale, imposée par les armes.

Ainsi, les droits démocratiques, comprenant aussi le choix linguistique, furent ignorés. L'idéologie des détenteurs de l'État imposa l'arabe moyen-oriental comme langue officielle.

Remarque finale. La revendication du droit à l'usage de la langue maternelle est, certes, un droit démocratique. Cependant, l'utilisation de celle-ci n'est pas une garantie automatique de démocratie ; l'idiome maternel peut, lui aussi, devenir un instrument de manipulation et de domination.

Néanmoins, la libération linguistique, en permettant l'emploi de la langue vernaculaire, permet aux citoyens de ne plus se focaliser sur ce problème, mais de s'intéresser au mode de gestion économique de la société.

2. Du langage maternel à la langue officielle : Màne yammâ la dàoulâ (De ma mère à l'État)

Les dirigeants politiques et les intellectuels, visant réellement à communiquer avec la majorité du peuple, utilisent sa langue, dans l'oral et dans l'écrit ; si cette dernière a des lacunes, ils les surmontent. Voici des exemples. Remarque importante : la lectrice et le lecteur sont invité-e-s, en *lisant les cas suivants, à faire la comparaison avec la situation algérienne depuis l'indépendance nationale à aujourd'hui*. Ainsi, seront dégagées, de manière anticipée, les conséquences tirées de exemples dans l'exposé du cas algérien, qui suivra plus loin.

2.1. Algérie

Amine Dellaï, chercheur au CRASC (Centre de Recherches en Anthropologie Sociale et Culturelle) de l'université d'Oran, m'a informé que le traité de la Tafna, signé entre l'émir Abd al kàder et le général français, Bugeaud, fut écrit non pas en arabe moyen-oriental ni en français, mais en *dziriya*, afin que le plus d'indigènes, dominés par le système colonial, puissent le lire sinon, en écoutant sa lecture, le comprendre. Dans un courriel, Dellaï me précise (8.7.2012) :

> « j'ajoute seulement que ce texte écrit en arabe algérien usuel a été signé par l'émir et donc accepté par lui. »

Mohamed Kali, journaliste et essayiste, à qui je demandais s'il était vrai que Mohamed Boudiaf, durant sa présidence, fut le seul à utiliser dans ses discours publics la dziriya, m'a répondu dans un courriel :

31 Voir le dossier *A la recherche de l'esprit de la Soummam*, notamment l'article de Belaid Abane *Le Congrès de la Soummam ; une étape essentielle vers l'universalité*, quotidien *La Liberté,* 20.8.2014.

« Effectivement. Non pas le seul mais le premier à le faire. Bouteflika usait parfois d'expressions, de dictons du terroir qui frappaient l'imagination comme récemment celle de "tab jnani"[32]. Il l'avait fait surtout durant la période de charme qu'il faisait aux Algériens. Il est allé jusqu'à dire toz[33]. Boudiaf avait ce parler des gens des haut plateaux, Msila, ne contenant presque pas de mots de français, une langue entre ruralité et bédouinité, compréhensible de tous, pas marquée d'être d'une région, sans accent spécifique. Attention, les discours de Boumédienne, ce n'était pas de l'arabe classique mais une langue arabe moderne compréhensible de tous. »

Pour ce qui est de cette ultime observation, je crois que c'était peut-être le cas dans certaines circonstances particulières. Mais j'ai constaté que les membres de mon entourage, tous travailleurs manuels, à l'extérieur ou à la maison (« femmes au foyer »), m'avouaient leur peine quand pas leur incapacité à comprendre vraiment les discours de Boumédiène.

Par contre, dans les mosquées, quand les imams veulent réellement convaincre les fidèles à propos d'un problème jugé important, ils s'adressent à eux en employant la dziriya dans la partie arabophone, et le tamazight, dans celle amazighe.

Cependant, note Rachid Oulebsir, auteur-éditeur, chercheur indépendant en patrimoine culturel immatériel :

« la langue arabe littéraire, langue officielle de l'État algérien, n'est pas une langue maternelle. […] Les multiples langues maternelles des populations et des territoires de l'immense Algérie ne sont pas valorisées. Elles sont plutôt combattues et soumises à la politique culturelle jacobine de l'État, qui entend pour des besoins politiques de *contrôle*, de *soumission* et de *gestion* des populations les réduire, les effacer et les faire disparaître progressivement. Le rôle de *lessiveuse* attribué à l'institution *scolaire* est remarquable, même si les effets constatés ne sont pas les résultats attendus et programmés. »[34]

Plus grave, encore. Le même auteur rappelle que l'Algérie est :

« Un pays où des hommes et des femmes ont été réprimés, emprisonnés, torturés et assassinés pour avoir réclamé l'utilisation de leur langue maternelle. L'histoire récente du combat populaire pour la réhabilitation du tamazight, langue et culture, est probante. Un prix très lourd a été payé en vies humaines, en handicaps et les avancées ne sont toujours pas palpables. »

2.2. Ailleurs : Atĕallàm màne loukhrîne [35]

32 "Mon jardin est cuit", c'est-à-dire : mon temps est fini.

33 Onomatopée vulgaire indiquant un dégagement de gaz par l'intestin, pour signifier peu de considération pour quelque chose.

34 http://www.elwatan.com/hebdo/magazine/rachid-oulebsir-auteur-editeur-chercheur-independanpt-en-patrimoine-culturel-immateriel-le-pouvoir-ignore-les-langues-maternelles-26-02-2015-288447_265.ph, vu 27.2.2015.

35 Apprends (de la part) des autres !

Dans ce chapitre seront présentés des exemples de création ou de modernisation de langues vernaculaires, transformées en langues à part entière, c'est-à-dire de connaissance scientifique et culturelle, officialisées comme instrument éducatif et institutionnel[36].

2..2.1. Báihuàwen (白话文) et chinois simplifié (简化字, jiǎn huà zì)

Les romanciers chinois n'ont pas attendu le début du vingtième siècle pour écrire en dialecte. A l'époque de la dynastie Ming, un auteur anonyme, sous le pseudonyme de lán líng xiào xiào shēng (蘭陵笑笑生), a publié une œuvre en langage vernaculaire : *Jīn Píng Méi (*金瓶梅*, littéralement*
Lotus d'or). Cet ouvrage est célèbre dans le panorama de la littérature chinoise.

Au XVIIIè siècle, à l'époque de la dynastie Qing, parut *Hóng lóu mèng* (红楼梦, connu en

français sous le titre assez fidèle *Le Rêve dans le pavillon rouge).* Une note informe qu'il est :

> « le dernier en date des quatre grands romans de la littérature classique chinoise, considéré par Mao
> Tsé Toung comme l'une des fiertés de la Chine. (...) Il est considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature chinoise et est généralement reconnu comme l'apogée de la fiction chinoise et fait à ce titre partie de la collection UNESCO d'œuvres représentatives. L'exégèse du Rêve dans le pavillon rouge représente un pan entier de l'étude littéraire appelé « rougeologie » (红学 / 紅學, hóng xué, « Études rouges »). »[37]

Une autre note ajoute, à propos de la langue :

> « Bien que maîtrisant parfaitement le chinois classique, l'auteur rédigea dès l'origine le Rêve dans le pavillon rouge en chinois vernaculaire, dans le plus pur *dialecte* de Pékin, qui devint plus tard la base du mandarin standard. Pourtant, avant le mouvement du 4 Mai [1919], la grande majorité des œuvres étaient écrites en chinois classique. C'est pourquoi au début du XXè siècle, les lexicographes utilisèrent le roman pour établir le vocabulaire du nouveau mandarin standard et les partisans d'une réforme de la langue s'en servirent pour promouvoir l'écriture du chinois vernaculaire. »[38]

A la venue des temps modernes, Marcel Granet, un éminent connaisseur, écrit, à propos de la Chine :

36 A partir de maintenant, pour éviter des répétitions inutiles, limitons-nous à l'expression *langue à part entière*.

37 https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_R%C3%AAve_dans_le_pavillon_rouge#cite_ref-1

38 https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_R%C3%AAve_dans_le_pavillon_rouge#cite_ref-r_3-0

« les révolutions *sociales* qui déterminèrent la chute du régime féodal furent l'occasion d'un gros travail *intellectuel* » [39]

En Algérie, malheureusement, l'effort politique et militaire qui entraîna la fin du régime colonial ne fut pas accompagné d'une activité intellectuelle en conséquence. Toute velléité fut étouffée quand la méthode démocratique fut bannie, et cela, depuis ce qu'on appela la « crise berbère » de 1949.

Toutefois, à propos du déni des langues populaires, il serait contraire à la vérité historique d'accuser les seules autorités *politiques* algériennes. Nous verrons plus loin que les *intellectuels* algériens ont, également, leur part de responsabilité.

Revenons à la Chine.

La langue *écrite traditionnelle* disposait d'un immense prestige, pluri-millénaire. Elle était l'instrument de production continue d'une connaissance et d'une civilisation impressionnantes, au point d'être devenue pratiquement une langue sacrée, se manifestant en particulier dans sa calligraphie.

Comme mentionné auparavant, l'élaboration de la langue et de son écriture furent décidées par des empereurs pour organiser l'administration du pays, en recourant à une idéologie adéquate ; l'élément principal était le confucianisme. L'un des aspects fondamentaux de celui-ci fut d'instituer une croyance : l'Empereur était le « Fils du Ciel », ce qui équivalait à le considérer, pour utiliser des concepts propres aux civilisations monothéistes, un Prophète (« Fils ») de Dieu (« Ciel »). Ceux qui établirent l'écriture chinoise comme système de communication furent des mandarins, au service et rétribués par l'Empereur.

Mais, au début du XIXème siècle, des intellectuels, réellement soucieux de la majorité du peuple, ont compris la distance qui le séparait de la langue chinoise traditionnelle *écrite*. En 1917, à l'initiative du philosophe et historien Hu Shi, le báihuà (白话, littéralement « langue blanche », autrement dit « claire », « compréhensible ») succéda au chinois traditionnel, comme *écriture* de la langue dans des journaux, des périodiques et des livres.

En janvier 1917, dans la revue *Nouvelle Jeunesse* (新青年, xīn qīng nián), Hu Shi, partisan d'une révolution culturelle et littéraire, publia son manifeste intitulé : *Suggestion pour une réforme de la littérature*. Il appelait tous ceux qui écrivaient à renoncer au chinois littéraire classique, inaccessible à la majorité de la population, pour adopter la langue *parlée*, le báihuà, dans le but de promouvoir une littérature populaire.

Deux années après, en 1919, la *majorité* des écrivains et la plupart des revues utilisaient la nouvelle langue !

39 *Quelques particularités de la langue et de la pensée chinoises*, http ://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html, vu 2.10.2014.

Le 5 mai 1918, dans la même revue, Lu Xun publia sa nouvelle, *Le journal d'un fou* (狂人日记, *kuáng rén rì jì*). Elle est la première œuvre littéraire écrite en chinois vernaculaire ; elle fut, en outre, considérée comme un texte fondateur du *Mouvement du 4 mai*, mouvement social contre l'impérialisme extérieur et le féodalisme intérieur.

Ces initiatives linguistiques ont produit un changement significatif et décisif dans la vie culturelle chinoise, en particulier des citoyens, alors exclus ou ayant difficilement accès à l'écriture et à la lecture de la langue traditionnelle. Des mots et expressions de la langue *parlée* du peuple furent également introduits dans le langage *écrit*, dans tous les domaines de la vie culturelle, leur donnant une dignité qui, jusqu'alors, était le privilège des pratiquants du chinois traditionnel.

Cette courageuse, intelligente et *populaire* réforme n'alla pas, évidemment, sans la résistance scandalisée des notables ; ils dénoncèrent ce qu'ils considéraient une atteinte sacrilège à la langue traditionnelle, arguant de sa « pureté » et de son histoire prestigieuse. Ils ne pouvaient pas confesser le motif principal : garder leur main-mise sur l'écriture pour conserver les privilèges qui en découlaient : les postes administratifs garantissant une rétribution financière.

A propos des réformateurs, voici ce qu'en disait, Marcel Granet, en *1920* :

> « Les Chinois se rendent compte qu'une langue est un instrument puissant de civilisation, à condition de n'être pas une langue morte, accessible aux seuls *lettrés* et incapable d'exprimer exactement les idées nouvelles. Il s'est formé autour de l'Université de Pékin, un groupement de jeunes écrivains décidés à abandonner la vieille langue littéraire : pour atteindre le public plus *large* sur lequel ils veulent agir, et aussi pour pouvoir exprimer les nouveautés qu'ils veulent répandre, ils écrivent en langue *parlée* vulgaire, en *pai houa ;* cette audace a irrité les *conservateurs*, qui ont tout aussitôt demandé des *sanctions* au Recteur de l'Université, M. Tsai Yuan p'ei ; celui-ci, esprit novateur, s'y est refusé : ç'a été, au printemps dernier, l'occasion d'une agitation véritable. En fait, les écrivains de *pai houa* se bornent à enchâsser dans une espèce de ciment syntaxique emprunté à la langue vulgaire, des expressions prises au style littéraire. Pour que leur tentative aboutisse, il faudrait qu'ils se livrassent sur leur langue à un travail de réflexion méthodique par lequel ils verraient si elle peut, et comment elle peut, devenir *moderne et vivante*. »[40]

Remplaçant le chinois traditionnel sclérosé et accessible à la seule élite dominante, le *báihuà* a fini par devenir une écriture nouvelle et moderne de la langue chinoise, inspirée du langage populaire, et adoptée pour revitaliser la littérature chinoise classique, en la changeant en un idiome écrit plus accessible au peuple.

Dans les années 1950, la langue chinoise connut une deuxième réforme fondamentale.

40 http ://bibliotheque.uqac.uquebec.ca/index.htm, vu en décembre 2014.

Soucieux de communiquer le plus possible avec le peuple, le gouvernement de la République populaire de Chine décida de *simplifier l'écriture* des caractères de la langue. Le travail fut confié aux spécialistes les plus compétents. Ils ont examiné tous les caractères et ont simplifié l'écriture de ceux qu'ils jugeaient devoir l'être ; en outre, pour faciliter davantage l'écriture et la prononciation des caractères, ils ont établi un système basé sur les lettres latines, dit *pinyin*. Ainsi, fut inventé le chinois *simplifié ;* il remplaça celui traditionnel dans tous les domaines, et devint instrument d'enseignement et langue officielle. Le chinois traditionnel n'est désormais pratiqué que dans des zones périphériques, hors du contrôle du gouvernement continental.

La langue simplifiée conserve néanmoins, aujourd'hui, des mots dits de « livre » (书, shù) ; d'origine traditionnelle, ils sont utilisés dans certains textes littéraires ou dans le langage officiel.

Durant la réforme gouvernementale, des voix proposèrent l'abandon des caractères chinois pour l'adoption d'une transcription totalement latine. Cette option fut écartée pour un motif : elle couperait les générations présentes d'un héritage culturel de plus de trois millénaires, exprimé en écriture traditionnelle.

2.2.2. Langues modernes de l'Inde

Dans l'Inde ancienne, la langue dominante était le sanskrit. Ses pratiquants faisaient partie de la classe dominante ; l'élite intellectuelle se composait de brahmanes, chargés de gérer et de diffuser les textes sacrés de la religion hindoue, rédigés dans cette langue.

On lit :

> « Dans l'Inde ancienne, la connaissance du Sanskrit était un *marqueur de classe* sociale et de réalisation en matière d'éducation, et le langage était enseigné principalement aux membres des plus *hautes* castes. »[41]

Par la suite, malgré l'opposition de l'élite brahmane, des intellectuels, sensibles aux intérêts de la majorité des peuples composant le pays, entreprirent la promotion de leurs langues parlées. Elles deviendront celles modernes, pratiquées aujourd'hui. Dès lors, le sanskrit s'est limité à rester l'idiome des textes sacrés, des prières et des chants religieux. Après la fondation de la République indienne en 1947, le sanskrit fut, cependant, inclus parmi les autres langues officielles modernes de la nation.

2.2.3. Langue ouzbèke

Alisher Navoiy, connu également sous le nom de Nizâm-al-Dîn 'Ali-Shîr, fut écrivain, politicien, linguiste, mystique et peintre. Il a été reconnu comme le

41 « Knowledge of Sanskrit was a *marker of social class* and educational attainment in ancient India and the language was taught mainly to members of the *higher* castes. » https://en.wikipedia.org/wiki/Sanskrit#Coexistence_with_vernacular_languages, vu 5.12.2014.

fondateur de la littérature ouzbèke. À son époque, la langue dominante était le persan.

> « Au XVe siècle, le poète ouzbek Alisher Navoiy produit les premiers ghazals en ouzbek et contribue à donner à cette langue ses premiers écrits littéraires. »[42]

On apprend, par ailleurs :

> « Nava'i a cru que la langue turque était supérieure à la persane en littérature, et a défendu son opinion dans son travail. Il souligna la richesse, la précision et la malléabilité du vocabulaire turc par opposition au persan. Par suite de sa poésie en langue chagatai distinguée, Nava'i est considéré par beaucoup dans le monde parlant turc comme le fondateur de la littérature turque. Plusieurs places et institutions en Asie central portent son nom. »[43]

2.2.4. Langues européennes

> « Les seizième et dix-septième siècles européens ont été marqués par de *violentes* discussions sur la forme des langues vernaculaires et sur leur statut vis-à-vis du *latin* et des autres langues vulgaires[44]. »

Dans l'Europe du Moyen Age, le latin était l'unique langue officielle. Ses pratiquants formaient les élites détentrices de l'État et de l'Église. Les langages vernaculaires nationaux étaient considérés, par ces élites, des dialectes du « *vulgum* » (vulgaire), du peuple. Par ce terme, il fallait entendre non seulement les travailleurs manuels mais également la bourgeoisie naissante, commerçante, en opposition à l'aristocratie féodale au pouvoir.

C'est dans le cadre de cette lutte entre féodalité dominante et bourgeoisie aspirant à l'émancipation, et donc au pouvoir, que sont nées les langues nationales, malgré la résistance et l'opposition des élites laïco-religieuses de la féodalité dominatrice. Dans chaque pays européen, les langues nouvelles se sont basées sur les idiomes vernaculaires ; elles ont, aussi, intégré des mots appartenant à des langues étrangères : d'une part, grecque et latine, qui font partie de l'héritage culturel, d'autre part, la langue qui, à l'époque, était celle de la connaissance scientifique et philosophique : l'arabe moyen-oriental.

Les auteurs de ces innovations sont connus. Rappel.

42 https://fr.wikipedia.org/wiki/Ghazal, vu 20.12.2014.

43 « Nava'i believed that the Turkic language was superior to Persian for literary purposes, and defended this belief in his work. He emphasized his belief in the richness, precision, and malleability of Turkic vocabulary as opposed to Persian. Because of his distinguished Chagatai language poetry, Nava'i is considered by many throughout the Turkic-speaking world to be the founder of early Turkic literature. Many places and institutions in Central Asia are named after him. » https://en.wikipedia.org/wiki/Ali-Shir_Nava%27i, vu le 20.12.2014.

44 Alisa van de Haar (Université de Groningue), *Les rhétoriciens de la Zélande et les discussions sur les langues vernaculaires*, https://rhetor.hypotheses.org/113?utm_source=lettre, vu 13 oct 2016.

En *France*, les premiers furent Ronsard et Du Bellay, avec leur fameux manifeste *Défense et illustration de la langue française*, écrit en 1549[45].

Voici un extrait qui invite à lire et méditer les conditions d'émergence de cette langue :

> « Du Bellay veut faire de la langue française « barbare et vulgaire » une langue élégante et digne. Il lui faudra l'enrichir avec ses camarades de la Pléiade pour en faire une langue de référence et d'enseignement. »[46]

Gustave Flaubert note :

> « Il y a dans la Poétique de Ronsard un curieux précepte. Il recommande aux poètes de s'instruire dans les arts et métiers : *forgerons, orfèvres, serruriers, etc.*, pour y puiser des métaphores. C'est là ce qui vous fait, en effet, une langue *riche et variée.* »[47]

L'innovation des intellectuels de la *Pléiade* a permis, par la suite, la production d'œuvres telles celles de Rabelais et de Montaigne, etc.

Remarquons que, dans certaines occasions particulières, les élites dominantes ont, pour servir leurs intérêts, recouru aux langues vernaculaires.

> « Au début du IX ème, les fidèles des Gaules ne comprenaient plus le latin des lettrés et des clercs. Lors du concile de Tours de 813, l'Église demanda donc aux prêtres de faire leurs sermons de manière à ce que le peuple puisse les comprendre. Les évêques rassemblés par Charlemagne décidèrent que les homélies ne devaient plus être prononcées en latin, mais en « langue rustique romane » ou en « langue tudesque » (germanique), selon le cas.
>
> Après la mort de Charlemagne, les petits-fils de l'empereur se disputèrent l'Empire carolingien. Charles II le Chauve et Louis II de Germanie scellèrent une alliance contre leur frère aîné, Lothaire Ier, par les Serments de Strasbourg (842). Afin de pouvoir être compris par les soldats de leurs frères respectifs, de courts extraits des *Serments de Strasbourg* furent rédigés en deux versions : l'une en roman (proto-français), et l'autre en germanique ou tudesque (francisque rhénan). Il s'agit sur ce territoire du premier document officiel rédigé en langue vernaculaire. »[48]

Un fait tout-à-fait actuel est surgi. À propos de ce qu'on appelle l'écriture inclusive, l'Académie française a parlé officiellement de « péril mortel » pour la langue. Plus de 70 linguistes francophones ont riposté par une déclaration qui démontre et dénonce l'incompétence de l'institution officielle en la matière, en affirmant : « Que cela

45 Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Pl%C3%A9iade_%28XVIe_si%C3%A8cle%29, vu 20.12.2014.

46 https://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9fense_et_illustration_de_la_langue_fran%C3%A7aise.

47 *Correspondance*, lettre à Louise Colet, 7.4.1854.

48 https://fr.wikipedia.org/wiki/Langue_vernaculaire#cite_ref-3, vu 2.1.2015.

plaise ou non, il n'est pas seulement question de linguistique, mais également de politique[49]. »

En *Angleterre*, Geoffrey Chaucer (1343 - 1400), écrivain, philosophe et scientifique, a été le fondateur de la littérature anglaise. Il défendit la légitimité du langage vernaculaire contre les langues alors dominantes en Angleterre, le français et le latin. Voilà ce qui a donné naissance, entre autres, à Shakespeare, Marlowe, Ben Johnson et, plus tard, au Milton de *Lost Paradise* (Le Paradis perdu).

En *Italie*, Boccaccio (en français Boccace) a été le fondateur de la littérature en prose en langue italienne. Il fut suivi, notamment, par Dante et Pétrarque.

Pour ce qui est de la langue *allemande*, renvoyons à des informations[50] contenant, notamment, celle-ci :

> « En 1521, Martin Luther traduisit le Nouveau Testament dans cet allemand standard en développement et en 1534, l'Ancien Testament. Bien que Luther ne fut pas, comme il fut considéré autrefois, le pionnier dans l'établissement d'une langue interrégionale — en élaboration depuis le XIVè siècle - il n'en reste pas moins que la Réforme protestante contribua à implanter l'allemand standard dans les administrations et les écoles, y compris dans le nord de l'Allemagne, qui finit par l'adopter. »

Dans un autre pays, voici un aperçu de la confrontation qui eut lieu :

> « Aux Pays-Bas, ces discussions ont mené à l'écriture d'une grammaire du néerlandais et de traités sur la prononciation et l'orthographe. De plus, on a tenté de trouver une solution pour la situation dialectale, qui était très diversifiée. Certains auteurs ont proposé la création d'une forme standard du néerlandais afin de surmonter cette multiplicité de dialectes. En outre, un mouvement a pris forme qui se prononçait contre l'emploi de mots empruntés notamment au français et au latin. On les appelait des mots bâtards ou des mots d'écume ('*schuimwoorden*'), suivant la terminologie du fameux imprimeur français Geoffroy Tory, qui s'était prononcé contre l'emploi de latinismes en français dans son Champ fleury de 1529. Aux Pays-Bas comme en France, il existait une volonté de défendre la langue vernaculaire et ses caractéristiques individuelles. Les défenseurs du néerlandais s'inspiraient souvent de l'exemple français en s'opposant aux mots d'emprunt. En fait, il devient de plus en plus clair que l'intérêt porté à la langue maternelle ne barrait pas l'intérêt pour les autres

49 Voir *Que l'Académie tienne sa langue, pas la nôtre*, https://www.revue-ballast.fr/lacademie-tienne-langue/, vu 30.12.2017.

50 https://fr.wikipedia.org/wiki/Allemand.

langues. Crucialement, les Pays-Bas étaient une région *bilingue*, où le néerlandais et le français existaient côte-à-côte.

Les rhétoriciens néerlandais, avec leur penchant pour l'emploi de mots empruntés aux français pour orner leur poésie, ont souvent été qualifiés par les chercheurs modernes comme des *conservateurs archaïsants*, faisant obstacle au mouvement *progressiste et puriste*. Leurs œuvres révèlent, cependant, un traitement très conscient et étudié de la langue, visant l'exploration de ses *possibilités* et de ses limites et de son *enrichissement*, transformant finalement le néerlandais en un support *littéraire et scientifique* tout en révélant une fascination pour les langues en général. Cette contribution traite d'un groupe de rhétoriciens spécifique et de leur participation aux discussions sur la langue : les poètes de la Zélande. Située entre la Hollande, la Flandre, et le Brabant, les trois provinces dont les dialectes avaient le plus de prestige, les rhétoriciens de cette région dominée par la mer se sont vus forcés de prendre position dans les débats. »[51]

Au *Portugal*, Luis de Camoes, avec *Os Lusiadas* (Les Lusiades), publié en 1572, produisit l'épopée qui constitua l'œuvre littéraire la plus importante en langue portugaise[52].

2.2.5. Langue vietnamienne

A l'origine, l'écriture vietnamienne n'existant pas, c'est la chinoise qui était employée, dans l'administration comme dans la littérature, par suite de la domination du grand voisin du nord, pendant plusieurs siècles : d'environ 111 av. J-C. À 939 ap. J-C.

Dans un deuxième temps, une première réforme permit le développement de la langue vietnamienne par adaptation des caractères chinois à celle-ci. Le chữ nôm fut le système d'expression de la langue *vietnamienne*, utilisant les sinogrammes *chinois*. Le poète Nguyễn Du (阮攸, 1766 - 1820), l'a utilisé dans l'écriture de son célèbre long poème *Kim Vân Kiều.*

A l'époque moderne, le système de transcription de la langue vietnamienne passa du chữ nôm à une écriture basée sur un alphabet en caractères *latins*. En voici l'histoire :

« Dès 1527, des missionnaires portugais évangélisant le Viêt Nam ont commencé à utiliser l'alphabet latin (principalement dans sa version portugaise) pour écrire la langue locale. C'est le jésuite Alexandre de Rhodes (1591-1660), natif d'Avignon, qui a compilé, amélioré et systématisé les systèmes de transcription de ses prédécesseurs missionnaires, notamment Francisco de Pina, entre 1624 et 1644. Son premier ouvrage, imprimé dans l'écriture latinisée

51 Alisa van de Haar, *Les rhétoriciens…* art. c.

52 https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Lusiades, vu 15.1.2015.

actuelle, est un dictionnaire vietnamien-portugais-latin paru en 1651, le *Dictionarium Annamiticum Lusitanum et Latinum*, reprise d'un dictionnaire portugais-vietnamien de Gaspar do Amaral et António Barbosa, suivi la même année de *Cathechismus in octo dies divisus*, rédigé à Mằng Lăng.

Cette transcription, devenue très populaire, a acquis en 1918 le statut d'orthographe officielle de la langue dans le système scolaire français destiné aux indigènes (en concurrence jusque là avec les deux autres écritures). Cette initiative du pouvoir colonial *français*, souhaitant disposer rapidement d'interprètes pour *relayer* l'action des colonisateurs, visait à *déraciner* les mouvements indépendantistes liés à une *intelligentsia* qui écrivait en caractères *chinois*. Même si l'initiative de cette réforme revint aux autorités coloniales, l'adoption du quốc ngữ fut bien accueillie par les milieux *nationalistes* vietnamiens, dans la mesure où il constituait un vecteur d'*unification*, y compris face au colonisateur, entre des populations indigènes dont les idiomes étaient différents jusque-là.

Plus *simple* à apprendre que l'écriture vietnamienne traditionnelle qui nécessitait un apprentissage préalable du chinois, le quốc ngữ a été un outil de *démocratisation* de l'éducation. Il est l'écriture *officielle* des administrations vietnamiennes depuis 1954. Le chinois est conservé par les colonisateurs dans son statut de langue officielle de l'administration impériale. »[53]

Notons que 1954 est la date de l'indépendance du Viet Nam, mettant fin au régime colonial français.

Deux autres observations importantes. La première : ce furent les colonialistes français qui favorisèrent le langage *vernaculaire*, dans le but de mieux *dominer* la population, en communiquant mieux avec elle, tout en la coupant des textes indépendantistes, écrits en chinois. Cependant, les patriotes nationalistes vietnamiens adoptèrent le langage vernaculaire pour, eux aussi, mieux *communiquer* avec le peuple et permettre sa *cohésion* et son *émancipation* du colonialisme.

2.2.6. Langue russe

Voici l'un des mérites du poète Pouchkine, au XIXème siècle :

« S'il n'invente pas la langue russe moderne, comme on le prétend parfois, c'est lui qui parachève l'action de ceux qui luttaient depuis des décennies pour imposer le russe tel qu'il était *parlé*, et non celui, figé, des textes *administratifs* (oukases) et *religieux*. Le deuxième mérite de Pouchkine est d'avoir libéré la littérature russe de l'influence *étrangère*. Il *s'inspire* des grands maîtres européens mais *sans* se faire *l'imitateur* d'aucun (si ce n'est dans quelques écrits de jeunesse), contrairement à ceux qui l'avaient précédé. (…) Mikhaïl

53 https://fr.wikipedia.org/wiki/Qu%E1%BB%91c_ng%E1%BB%AF, vu 14.1.2015.

Lermontov, Nicolas Gogol, Léon Tolstoï, Fiodor Dostoïevsky ou Ivan Tourgueniev se sont tous inspirés de son œuvre.»[54]

2.2.7. Langue arabe

Au milieu du XIXème siècle, la « نهضة » (Nahdha, Renaissance) moyen-orientale concerna également la langue. Elle connut des modifications qui l'émancipèrent des scories accumulées avec le temps, aggravées par l'obscurantisme qui le marqua.

Je me rappelle qu'alors, fréquentant le lycée « franco-musulman » de Tlemcen, je fus très heureux de profiter de ce renouvellement. Il me fit apprécier davantage la langue et les productions qui l'utilisèrent. Mon auteur préféré était Taha Hussaïn, l'une des figures de proue de cette innovation linguistique.

Pour les détails sur les progrès réalisés, renvoyons à la page dont cet extrait est cité :

> « Cette renaissance ne fut pas seulement ressentie au sein du monde arabe, mais également au-delà, à travers un grand intérêt des Européens pour la traduction des œuvres arabes. Bien que l'usage de l'arabe fut *ravivé*, beaucoup de tropes de la littérature classique qui la rendaient si complexe et ornée furent *abandonnés* par les écrivains modernes. D'autre part, les formes littéraires occidentales comme la nouvelle ou le roman furent *préférées* aux formes de la littérature traditionnelle arabe.
>
> Tout comme au VIIIe siècle, lorsqu'un mouvement de traduction du *Grec* ancien *revitalisa* la littérature arabe, un autre mouvement de traduction depuis les langues *occidentales* va offrir de nouvelles idées et de nouveaux *matériaux* pour l'arabe. »[55]

2.2.8. Populations minoritaires

En Chine continentale, après la libération de 1949, un monumental travail fut entrepris. Il a produit des dictionnaires et des grammaires des langues des populations minoritaires, par exemple les Hani, les Yi, les Naxis, etc.

Par la suite, ces idiomes sont devenus matière d'enseignement dans les écoles, et sont écrits sur les devantures des magasins ; le chinois dit *putonghua* (littéralement « langage le plus répandu »), celui de la majorité de la population, d'ethnie han, sert comme langue officielle *unificatrice* de l'immense pays.

L'exemple qui semble le plus frappant est celui d'un Européen du début du siècle passé, dont je ne souviens pas du nom. Il passa sa vie parmi les Naxis, minorité

54 https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre_Pouchkine#Critique, vu 15.1.2015.

55https://fr.wikipedia.org/wiki/Litt%C3%A9rature_de_langue_arabe#La_litt.C3.A9rature_arabe_moderne_:_du_XIXe.C2.A0si.C3.A8cle_.C3.A0_nos_jours, vu 15.1.2015.

ethnique du sud de la Chine. Il étudia leur langage, qui n'avait pas d'écriture, jusqu'à établir un authentique dictionnaire. Et, pourtant, cette population ne comprenait pas plus qu'environ trois cents mille personnes.

Tous les exemples mentionnés démontrent ceci : si l'on n'est pas aveuglé par des considérations de *privilégiés*, on trouve comme causes réelles premières de négation des langues maternelles l'existence d'une *caste, détentrice des institutions étatiques* ; celles-ci lui assurent le contrôle, à son profit, des biens *économiques* de la nation. Cette minorité produit une *élite* à son service, dont le rôle est l'établissement d'un instrument linguistique, apte à gérer l'administration du pays (précisément, son exploitation économique et sa contrôle politique) ; cette langue, distincte de l'idiome vernaculaire, facilite la domination par une oligarchie sur la majorité du peuple, incapable de maîtriser l'idiome officiel.

Cette situation donne naissance à un groupe *réduit* d'intellectuels dont la caractéristique est de s'opposer à une telle injustice sociale au détriment de la majorité de citoyens. Ces *libres penseurs* apprécient le langage populaire ; ils le transforment en moyen d'émancipation sociale, en l'appliquant progressivement à tous les domaines de la communication : culturelle, scientifique, juridique et politique.

Cependant, il y eut des cas où soit l'autorité *politique*, soit des intellectuels faisant partie de l'institution *étatique*, ont opté en faveur de la langue vernaculaire.

En France :

> « Le texte [il s'agit de *Défense et illustration de la langue française*], plaidoyer en faveur de la langue française, paraît dix ans après l'ordonnance de Villers-Cotterêts qui impose le français comme langue du droit et de l'administration française. Du Bellay montre sa reconnaissance envers François 1er, « notre feu bon Roi et père », pour le rôle que celui-ci a joué dans les arts et la culture : création du Collège des lecteurs royaux, pérennisation d'une bibliothèque du roi enrichie d'achats et du dépôt légal. »[56]

Il faut, cependant, déceler une différence de motivation entre le roi et les intellectuels. Ces derniers avaient à cœur essentiellement la promotion de la langue française. Le premier voulait l'unification administrative de la France par l'institution d'une langue officielle commune ; cela fut réalisé au détriment des langues régionales, éliminées, généralement par la répression.

En Angleterre, Geoffrey Chaucer eut une fonction dans l'administration et exerça comme diplomate.

L'ouzbek Alisher Navoï, d'abord un camarade de classe du futur sultan de Khorasan, se mit par la suite à son service, comme administrateur public et conseiller.

56 https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Accueil_principal, vu 5.1.2015.

En Chine, le promoteur du báihuà, la langue vernaculaire, fut ambassadeur de la République de Chine aux États-Unis (1938-1941), puis président de l'université de Pékin (1946-1948).

Suite à l'instauration du régime de Mao Tsé Toung, dans la partie continentale, ce fut le gouvernement qui institua le chinois simplifié, et promulgua les langues des minorités ethniques.

Au Viet Nam, le poète Nguyễn Du, fils d'un mandarin qui fut premier ministre, occupa un poste militaire au temps de la dynastie Nguyen, puis celui d'ambassadeur en Chine.

Ensuite, durant l'occupation coloniale, l'autorité française a promu la langue vernaculaire mais ce fut, comme noté auparavant, pour mieux dominer le peuple ; néanmoins, les intellectuels nationalistes vietnamiens, bien que lettrés en chinois, renoncèrent à cet idiome pour adopter la langue du peuple, en vue de sa cohésion et de sa libération nationale.

A l'exception de la Chine populaire et du colonialisme français au Viet Nam, dans tous les autres cas, ce sont des *citoyens*, en tant qu'intellectuels libres penseurs, qui ont déclenché, de manière *autonome*, le mouvement de promotion des langages vernaculaires, jusqu'à en faire des langues à part entière.

IV.

DOUBLE DÉPENDANCE CONTRADICTOIRE AL MOUKH LAHOUAL (Le cerveau qui louche)

1. Moi, c'est qui ? Anâ, chkoûn ?
2. Citoyens séparés : Yàd wàhda mâ tsaffàg (Une main n'applaudit pas)
3. Moi est un autre : Anâ wahd âkhoûr
4. Tentatives d'émancipation avortée : Zâd !… Bassah gatloûh ! (Il est né … Mais ils l'ont tué !)
5. Les Trompettes de la Renommée : Almachkoûr magĕoûr (Celui dont on fait l'éloge est troué)
6. Négation des langues maternelles : Allì ikhallàt roûhhah mĕa a nkhàla yakloûh a djâj (Celui qui se mélange avec le déchet du blé sera mangé par les poules)
7. Corruption et régression... ou originalité et enrichissement ?
8. Du peuple et des intellectuels, qui est le plus victime d'aliénation servile ? Ma bga l'al ĕamya ghîr al khòl (Il ne reste à la femme aveugle qu'à se mettre du maquillage aux yeux)

L'exposé ci-dessus, concernant la promotion des parlers vernaculaires en langues à part entière, démontre clairement combien, en Algérie, *grave a été – et demeure - la faillite*. Nous allons constater que les responsables ne sont pas uniquement les *politiciens* mais, également, les *intellectuels*, et notamment ceux et celles proclamant leur « amour du *peuple* ». Mettons le bistouri dans la plaie encore ouverte, dans l'espoir de contribuer à guérir la maladie.

J'ai écrit :

> « En Algérie, suite à une tragique histoire passée, en partie malheureusement présente, le cerveau louche trop.
>
> Un lobe est occupé par l' « Occident », en premier lieu la France, l'ex-métropole ; il est considéré comme référence civilisatrice, malgré ses crimes contre l'humanité, lors de l'invasion de l'Algérie.
>
> L'autre lobe est dominé par le Moyen-Orient, auparavant l'Égypte de Nasser, aujourd'hui l'Arabie saoudite et les Émirats pétroliers ; ils sont censés être le berceau de nos ancêtres (tout au moins de ceux qui se reconnaissent dans les conquérants arabo-musulmans), là, aussi, sans tenir compte de leurs crimes contre l'humanité, lors de leur occupation de l'Algérie.
>
> Le lobe orienté par l' « Occident » s'efforce de le copier, pour ne pas dire le singer, en proclamant détenir un « butin de guerre » ; l'autre lobe, dirigé vers le Moyen-Orient, agit de même, en déclarant, lui, vouloir «retourner aux sources ».
>
> Chacun des deux lobes avance des justifications pour brandir comme triomphe ce qui, en réalité, est aliénation néo-coloniale, plus ou moins consciente. »[57]

En Algérie, malgré une lutte de libération nationale pleine d'abnégation, si des intellectuels amazighophones ont tenté de promouvoir leur langue maternelle, l'élite *arabophone* est demeurée aliénée, linguistiquement et culturellement, par une double dépendance contradictoire. Reste à découvrir pour quels motifs elle fut incapable de réaliser ce que d'autres intellectuels ont accompli dans leur pays, comme nous l'avons vu.

57 *Cesser de loucher pour réapprendre à nous voir,* quotidien *Le Matin d'Algérie*, http://www.lematindz.net/news/23512-cesser-de-loucher-pour-reapprendre-a-nous-voir.html, 27 fév 2017.

La dziriya est utilisée uniquement dans les chansons, la poésie populaire, le théâtre et le cinéma. Quant au tamazight, interdit auparavant, depuis la relative démocratisation en cours il est utilisé dans ces domaines, ainsi que dans le roman ; il est même, finalement, reconnu officiellement comme langue, quoique de manière ambiguë, provoquant ainsi la révolte des intéressés.

Considérons la dziriya: pourquoi sa production intellectuelle est restée limitée ?

1. Moi, c'est qui ? Anâ, chkoûn ?

L'Algérien souffre d'un « moi divisé »[58]. En lui, linguistiquement, donc psychiquement, existent et luttent l'un contre l'autre le français et l'arabe moyen oriental, sur fond de djazaïbya niée.

1.1. Nâss ou firâne : des êtres humains et des souris

Commençons par un cas individuel dans la vie quotidienne.

En 2014, je m'étonnais devant une femme, appelons-la H*…, de l'utilisation de certains termes. Ils n'étaient pas d'usage quarante années auparavant : « mamàk » (ta maman), « papàk » (ton papa), « oummî » (ma mère), « abî » (mon père). Ces termes avaient remplacé les mots équivalents de notre langage oranais : « oummà » et « bouyà ».

Quand j'ai dit que ces derniers étaient plus jolis et plus conformes à notre personnalité algérienne, H*... rétorqua d'un ton sans réplique, où pointait une sourde violence : « Les termes d'avant sont *horribles*. Ceux de maintenant sont mieux parce qu'ils sont la *vraie* langue arabe. »[59]

H*…, née en 1960, fut dans sa jeunesse une fervente francophone, méprisant tout ce qui était algérien et arabe. Puis, à vingt ans, elle émigra en France pour étudier une discipline scientifique à l'université. Des difficultés matérielles insurmontables l'obligèrent à retourner au pays ; elle s'inscrivit à l'université d'Oran dans la même matière.

Durant la « décennie sanglante », elle devint, avec le même enthousiasme éprouvé auparavant pour la langue française, une musulmane et philo-arabe (wahabite) assidue. Désormais, pour elle, seule la religion (et une certaine « arabité » y afférant) avait une importance dans la vie. H*... se mit à apprendre l'arabe classique, dans le

58 L'expression est de Ronald D. Laing dans son livre *The Divided Self*, traduit en français avec le même titre, aux éditions Stock, 1979. Voir mon article *Questions d'identité : qui suis-je ? Qui est l'autre ? Et qui est le "sale" type ?* 24 déc 2016, http://www.lematindz.net/news/22760-questions-didentite-qui-suis-je-qui-est-lautre-et-qui-est-le-sale-type.html

59 A ce sujet, renvoyons à la méthode utilisée à l'école pour obternir ce résulat : VI. Propositions / 2.11.1. Al hàm (le malaise).

seul but de lire l'unique livre qu'elle avait à la maison, ayant jeté tous les autres, y compris les scientifiques : le Coran.

Un matin, de la fenêtre de son appartement, situé dans un immeuble de plusieurs étages, elle se jeta dans la rue. Par chance, elle ne perdit pas la vie. Elle déclara que « a chitâne » (Satan) l'avait convaincue d'accomplir ce geste ; un psychiatre diagnostiqua une schizophrénie.

C'est une classique situation psychique de double impossibilité : ni être française, ni arabe moyen-orientale.

Sans voie d'issue satisfaisante, c'est-à-dire être simplement algérienne, c'est le déséquilibre psychique, et... la violence. Elle se manifeste contre soi-même, jusqu'au suicide, sinon contre les autres, jusqu'au meurtre.

Une expérience scientifique fut menée en laboratoire sur des rats. Privés de nourriture, on leur présentait du fromage relié à un fil électrique. En mangeant, ils recevaient une douloureuse décharge électrique ; en évitant cette souffrance, ils pâtissaient la faim.

Quelque temps après, certains rats perdirent le sens de l'équilibre, ne sachant plus marcher sur leurs quatre pattes. A la fin de l'expérience, les uns se précipitèrent contre les grilles de la cage, pour mourir, d'autres se jetèrent sur leurs partenaires, pour les tuer.

A présent, H*... survit avec des médicaments, recluse à la maison dont elle ne sort que par impérieuse nécessité ; cette malade psychique a deux occupations principales : les prières quotidiennes et la lecture du Coran, dont elle ne comprend pas grand chose, ne maîtrisant pas la langue de son écriture.

Malgré son jugement tranché sur les termes de vie quotidienne cités plus haut, H*… appelle sa mère « oummà » et son père « abbà » ou « bouyà », à l'oranaise. Elle n'emploie ni « maman » et « papa », ni « oummî » et « abî » ; pourtant, elle considère ces deux derniers plus adéquats.

H*... a tout fait pour renier linguistiquement son algérianité, mais celle-ci demeure, à son insu, malgré elle.

La situation est plus compliquée.

H*… a pris l'habitude de terminer une discussion au téléphone en disant « Bye ! Bye ! »

Je lui ai fait remarquer, de manière délicate, que cette expression est anglo-saxonne ; la réaction fut un mauvais froncement de sourcils. Mon interlocutrice découvrit sa contradiction : la haine de tout ce qui est occidental, notamment la langue, opposée à l'amour idéalisé de tout ce qui est arabe-moyen-oriental, ce double sentiment contradictoire ne l'avait pas empêchée d'utiliser une expression inappropriée : celle du « chaïtâne » (Satan) impérialiste états-unien.

C'est en voyant et en appréciant les téléfilms (« moussalsalât ») moyen-orientaux, et ceux turcs et hindous, doublés en langage arabe moyen-oriental, que H*… s'est mise à aimer et employer les termes de ce dernier idiome.

A ce sujet, une digression.

On constate l'appellation française « *séries* télévisées », et anglaise « *series*». Autrement dit, on est dans la sérialisation, la *conformité* à un schéma pré-établi.

En arabe moyen-oriental, l'expression est « *moussalsàl* » au singulier, « *moussalsalât* » au pluriel. Cela fait penser au mot algérien *sánesla* (chaîne). Encore la sérialisaion, la conformité.

Telle est, en effet, la fonction de ces productions télévisuelles : *enchaîner* les spectateurs, plus exactement leur esprit, à une vision *sociale (donc affective-psychique). P*our les Algériens, l'opération se concrétise linguistiquement par l'arabe moyen-oriental ; il favorise la conception dominante dans les sociétés de cette partie géographique : une idéologie féodale.

Comment expliquer ce mimétisme ?

Ces téléfilms transmettent des représentations stéréotypées de personnes économiquement bien dotées, physiquement jeunes, d'une beauté fascinante, vivant dans des lieux luxueux, vêtus richement, embellies des bijoux les plus rutilants, se déplaçant dans les véhicules les plus chers, n'ayant presque jamais le souci d'aller travailler, et, si elles ont une occupation, elle est toujours de haut niveau hiérarchique (dominateur).

Ces personnages ne sont tourmentés que par l'amour, sous-entendu le sexe. Il est contrarié par les motifs les plus futiles, manifestés par des torrents répétés de larmes et, quelquefois, par une violence calibrée, pour ne pas trop heurter, juste pour titiller la peur réalisant la fascination nécessaire.

À ces êtres idéalisés, le télé-spectateur et la télé-spectatrice algériens, comme tous les autres, surtout les plus démunis économiquement et culturellement, adhèrent par un mécanisme d'identification et de compensation psychiques erronés ; ils vivent dans l'imaginaire ce dont ils désireraient jouir dans la réalité, qui en est tout l'opposé.

Les téléspectateurs algériens parviennent, cependant, à manifester leur aspiration par ce qui est à leur portée : le recours au même *langage* que celui des personnages admirés dans les téléfilms. Ainsi, ce langage devient un élément destructeur du psychisme, de la personnalité, en y insérant une superstructure inadéquate.

De ce qui vient d'être dit on peut commencer à comprendre la mentalité des intellectuels algériens. Ils sont linguistiquement, donc psychiquement, divisés, déchirés, écartelés entre français et arabe moyen-oriental, alors que leur langue maternelle, quotidienne, ordinaire est tout autre. Dans leurs productions intellectuelles, elle est ignorée, niée.

Tout au plus, nous le verrons plus loin[60], l'idiome maternel est employée comme joujou folklorique pour satisfaire le besoin d'exotisme des ex-colonisateurs. Ainsi, est réalisé ce qui est le plus important : produire un gain financier, complété par une

60 Partie V. RÉSILIENCE : A SLÂK / 2.1.2.2. Richesse ou misère ? Wîne râh a ssàh ?

« gloire » médiatique, d'abord étrangère, ensuite (mentalité néo-coloniale oblige) nationale. Ces intellectuels sont animés par un impératif primordial : *Al faïda gbal koul chî* (l'intéret [entendu matériel] avant tout).

1.2. L'école contre la maison : Al maddàrsa ĕdaouàt a dâr

Dans l'Algérie indépendante, que se passe-t-il dans le cerveau et les sentiments d'un enfant quand, passant de la famille où il parle la dziriya ou le tamazight, il se trouve, à l'école, devant une langue diverse ? L'arabe moyen-oriental utilisé, presque totalement différent du tamazight, l'est aussi, bien qu'un peu moins, de la dziriya. En tout cas, la connaissance de cette dernière ne permet pas de le comprendre.

Ainsi, à travers l'instrument linguistique étranger imposé, commence la dé-structuration schizophrénique du psychisme de l'enfant. Ce viol mental, en l'infériorisant, donc en le fragilisant, permet de le dominer, une fois devenu adulte.

1.3. L'État contre le citoyen : A dàoula ĕdaouàt al mouwâttàne

Et quels sont les effets dans le cerveau et dans les sentiments d'un citoyen ordinaire quand il écoute des journaux télévisés ou reçoit des communications officielles dans une langue, - arabe moyen-orientale (ou française) -, qu'il ne comprend pas ou insuffisamment, et quand il voit des journaux, des livres ou des documents administratifs écrits dans ces mêmes idiomes ?

Dans cette situation, plus ou moins comme pour l'enfant à l'école, l'imposition d'une langue étrangère, incompréhensible, dé-structure son psychisme, en causant une schizophrénie, et, par conséquent, fragilise le citoyen, qui devient, alors, facilement manipulable.

L'enfant écolier et le citoyen ordinaire, constatant le déni dont est victime leur langue maternelle, l'éprouvent également comme négation de leur *personnalité*. Elle est vue comme *infériorité*. Elle crée le complexe qui la caractérise.

A celui de colonisé par l'*étranger* se substitue celui effectué par l'*indigène dominateur*. Je l'appelle *colonialisme interne*.

Donc, la négation linguistique produit l'aliénation psychique, et les troubles conséquents. Cette infériorisation mentale permet la domination sociale.

1.4. Ah ! Yâ Hourìya ! (Ah ! Ô ! Hourìa !)

Durant la guerre de libération nationale, combien d'Algériens n'ont pas vibré au mot « Hou**rr**ìya » (*liberté)*, dont fut tiré le nom de *femme* « Hou**r**ìya » *(libre)* ?

Anecdote.

Des compatriotes, des intellectuels mais également un maçon et un commerçant, se sont étonnés :

- Comment as-tu vécu 40 ans en Europe, et tu n'as pas changé ton nom ?

J'ai voulu connaître le motif.

- Kaddour est un nom de *paysan* !, m'a-t-on répliqué avec un ton de dédain pour cette catégorie de gens.

On m'a expliqué :

- C'était mieux de choisir Charles, en Belgique, ou Carlo en Italie.

L'un d'eux ajouta :

- Au moins, tu pouvais te contenter de Kad. Cela sonne bien. Comme l'acteur Kad Mourad, en France.

J'ai, alors, demandé :

- Est-ce qu'un Français, se nommant Charles, ou un Italien, s'appelant Carlo, venant vivre en Algérie, préféreraient le nom Kaddour ?

Tous éclatèrent de rire.

- Je conçois, ai-je admis, seulement deux motifs pour changer de nom : sa prononciation est désagréable ou sa signification inopportune. Ce n'est pas le cas du nom que m'ont donné mes parents. Quand à la référence au paysan, sans lui, qui produirait notre nourriture ?

Je n'ai pas jugé utile de paraître pédant en évoquant l'ouvrage de Voltaire *Zadig* (صديق, signifiant ami). Ce personnage deviendra roi de Babylone ; son compagnon et conseiller se nommait Caddore, déformation française de Kaddour.

L'Algérienne H*…, citée plus haut, en recourant dans une première phase au français, lui préférant ensuite l'arabe moyen-oriental, et les personnes mentionnées dans l'anecdote, tous croient agir en *civilisés*, sinon y aspirent.

Comment ?... En imitant ceux qu'ils croient l'être : des Européens, des ex-colonisateurs, ou, pour H*…, les Arabes moyens-orientaux, eux, également, des ex-conquérants. H*... et les autres croient s'identifier à ce qui leur parait *meilleur*, parce qu'ils le conçoivent comme *supérieur* à eux. Ils en adoptent ce qui est à leur portée : le langage correspondant, au détriment de l'idiome maternel.

En Algérie, après l'indépendance et le déferlement de l'arabe moyen-oriental dans les établissements scolaires, - non pas celui de contenu émancipateur mais féodal -, l'aliénation est devenue telle que les parents s'esquintent à trouver à leur nouvelle née le nom qui leur semble le plus raffiné, le plus luxueux, le moins algérien.

Fini les Hourya ! Trop archaïque !… Mieux des noms venus du Moyen-Orient ; mais pas n'importe lesquels : uniquement ceux de la bourgeoisie ou féodalité régnante. Parfois, également, on choisit des noms à résonance anglo-saxonne, tel Rayan. Ils dominent dans les séries télévisées.

L'abaissement, pour ne pas dire l'avilissement, linguistico-affectif-psychique est tel que nous entendons des jeunes Algériens tout fiers de proclamer : « *One ! Two ! Three !… Viva l'Algérie !* »… Trois langues différentes pour faire l'éloge du pays, mais aucune d'elles n'est algérienne. Quelle régression par rapport au temps béni où

nous chantions, face à la soldatesque colonisatrice : *Tâhya al Djazaìr ! (Vive l'Algérie !)*

N'est-on pas en présence d'un incontestable complexe d'*infériorité*, plus ou moins conscient et grave ?

Combien d'Algériennes et d'Algériens ne souffrent pas, plus ou moins, d'une telle situation, à travers l'instrument linguistique ? A l'intérieur de la même personne, à cause du dilemme linguistique, combien de *personnalités contradictoires* vivent et s'affrontent ?

Personnellement, j'ai résidé dans des pays où j'ai utilisé la langue de l'habitant, de façon volontaire et enrichissante. Mais l'Algérien vivant dans sa patrie, mis dans l'impossibilité d'émigrer en France ou au Moyen-Orient, et, là, de recourir aux idiomes de ces pays, ne vit-il pas une sorte d'*émigration linguistique*, plus ou moins inconsciente et mutilante ?

Avons-nous affaire à un moi harmonieux quand le locuteur, pour exprimer sa pensée, ses sentiments et ses émotions, est contraint, même quand il maîtrise les langues, à jongler entre plusieurs, celle maternelle et une ou deux autres, le français et/ou l'arabe moyen-oriental ? Ou bien quand il privilégie ces deux derniers en renonçant à la première ? Et cela, par suite non d'un choix volontaire, mais à cause de circonstances historiques et sociales qui ont imposé cette manière de communiquer ?

Ajoutons une conséquence : le mépris dont est victime le langage maternel. N'est-on pas, dès lors, en présence, malgré toutes les dénégations contraires, d'un malaise plus ou moins subtil ?

« Algérien ! Souffre et ne dis rien ! », conseille-t-on. D'autres répliquent : « Bassàhh, ásbàr yádbàr, ou yaddì l'al gbàr. » (Mais la patience fait mal, et conduit au tombeau).

Le moi algérien n'est pas seulement divisé, il est également *mutilé*.

Un simple exemple. En 2012, j'avais choisi le titre d'une pièce de théâtre à présenter au festival international de Béjaïa : « *La tendresse, les enfants !* ».

J'ai tout de suite trouvé et aimé « ya ouled » (oh, les enfants). Voilà que certains considérèrent cette expression comme coloniale, parce que des Pieds-Noirs l'employaient quelquefois pour désigner des enfants indigènes. J'ai rappelé à ces obsédés du colonialisme que l'expression en question est d'abord algérienne, que les Pieds-Noirs n'ont fait que l'utiliser dans un sens péjoratif. Devrait-on, pour cela, y renoncer ? Alors, il faudrait également abandonner les prénoms « Fatma » et « Mohamed », vu que les mêmes colonialistes désignaient ainsi, par mépris, les hommes et les femmes algériennes.

Voilà comment une fixation *exagérée* sur les méfaits du colonialisme entraîne à en faire une psychose qui nous mutile de nos expressions les plus familières.

Pour signifier la *tendresse* des *sentiments*, je n'ai trouvé, en dziriya, que « al hnâna » ; mais ce terme indique plutôt l'empathie, la compassion ; la tendresse comporte une nuance différente. On dit d'une personne qu'elle est « hnîne, hnîna » pour signifier sensible. C'est à propos d'aliments qu'on dit « attrày » (tendre). Voilà donc un mot à créer en dziriya: la tendresse du *sentiment*. J'ignore ce qu'il en est en tamazight.

On demandera : d'où vient le respect et l'amour pour la langue maternelle ? Réponse : du respect et de l'amour de *soi-même*, tout en étant conscient des qualités à maintenir et des défauts à corriger.

Peut-on être un-e intellectuel-le qui aime *réellement* sa langue maternelle, *sans*, toutefois, le besoin de la *promouvoir* ?

Oui, quand la *bonté* du cœur n'est pas suffisante pour stimuler l'*intelligence* de l'esprit, quand l'estime de soi n'est pas à la hauteur qu'exige la dignité authentique, quand un moi divisé ne se préoccupe pas de trouver une unité harmonieuse, ou s'illusionne de la « conquérir » par des slogans apparemment triomphateurs[61], alors qu'en réalité ils aggravent le désarroi.

Si l'on est sincère totalement, sans mentir à soi-même pour sauver la face, lucide, sans concessions à une fierté fausse, que répondre aux questions suivantes ?

L'arabe moyen-oriental et le français, même quand l'Algérien les utilisent de manière satisfaisante, ne sont-ils pas, néanmoins, ressentis par lui comme langues *étrangères* à son réel psychisme, à ses sentiments et pensées les plus profonds ? Certes, cet Algérien, par fausse fierté, peut nier ce fait, en prétendant le contraire. Il ne sera, alors, que cet homme affirmant : « Maěza, wa laou târat ! » (C'est une chèvre, même si elle vole ! »)

Combien sont les Algériens qui, employant un idiome non maternel, ne ressentent pas un subtil embarras, perçant dans la voix et/ou le regard, parce qu'ils ont recours à une langue qui n'est pas celle de leur vie quotidienne, pas celle de leur mère et père, pas celle de leurs émotions les plus intimes, pas celle dont les mots furent entendus et enregistrés dans la plus tendre enfance. Ces derniers sont reconnus comme déterminants dans la formation de la personnalité et de son affect. Certes, comme H*…, on peut se révolter contre ce fait, mais au prix du déséquilibre psycho-affectif, même si nié.

La façon de parler en arabe moyen-oriental ou français, non seulement dans la vie courante mais parfois même dans les communications officielles à la télévision, en mélangeant ces deux idiomes avec la dziriya (ou le tamazight), est-elle la manifestation d'une expression linguistique équilibrée et harmonieuse, ou plutôt d'une personnalité déstructurée ? L'*excessive fierté,* exhibée de manière ostentatoire, quand on s'exprime en français ou en arabe moyen-oriental, ne cache-t-elle pas la partie

61 Ils seront examinés plus loin.

immergée de l'iceberg : l'*auto-mépris* et la sous-estimation de soi, causés par le dédain de son propre idiome maternel ?

L'extrême violence, nerveuse quand pas physique, et l'orgueil démesuré que l'Algérien manifeste souvent, ne sont-ils pas, en *partie,* la compensation erronée de ce manque d'harmonie de la personnalité, causé par la situation linguistique contradictoire ? En *partie*, car d'autres variables interviennent dans le déséquilibre ou l'harmonie d'une personnalité : les situations économique, politique, idéologique et sexuelle-affective.

Examinons à présent l'enseignement scolaire. Personnellement, ne connaissant pas suffisamment le tamazight, la dziriya sera évoquée. Néanmoins, il semble que le propos concerne les deux cas.

Examinons d'abord l'époque coloniale française.

Quand je fréquentais l'école primaire, où l'enseignement était dispensé en français, j'avais le sentiment d'accéder à la culture et à la civilisation, que mon dialecte maternel n'en faisait pas partie, puisqu'il n'avait pas la dignité d'être la langue d'enseignement. On m'enseignait à dire « papa » et « maman » ; puis, retourné à la maison, j'appelais mon père « bouya » et ma mère « oumma », à Oran ; si j'habitais Alger, j'aurais dit « bába » et « yámma ».

Avec ce genre d'apprentissage, ou plutôt de dressage linguistique, on fabriquait et intériorisait en moi un complexe d'infériorité, typique d'une mentalité de colonisé. Le but, derrière la prétention à me civiliser, était la légitimation du régime colonial.

Dans l'Algérie indépendante, à l'école primaire, on enseigne à l'enfant algérien à dire « abî » et « oummî »[62] ; quand il retourne à la maison, il appelle « bouya » et « oumma », à Oran, ou « bába » et «yámma», à Alger. Ne s'agit-il pas du même mécanisme que celui ayant existé durant l'époque coloniale, avec cette différence : ce ne sont plus les Français qui se proposaient de « civiliser » (autrement dit « dresser », « asservir ») l'enfant algérien, mais les Arabes moyen-orientaux qui visent le même but, en faveur de leur idéologie ?

Dans le cas français comme dans celui arabo-oriental, il y a eu et il y a des parents qui aggravent l'effet néfaste de l'école ; ils *commandent* à l'enfant de recourir seulement au français « papa » et « maman » ou à l'arabe moyen-oriental « abî » et « oummî », alors que l'enfant a déjà appris, avant de fréquenter l'établissement scolaire, à dire, avec affection, « bouya » et « oumma », ou « bába » et « yámma ».

Dès lors, l'enfant est désorienté ; ce phénomène atteint son psychisme et l'image qu'il a de lui-même. L'enfant ne comprend pas cette double existence linguistique, dont l'une, imposée, exclut l'autre, auparavant adoptée librement. En outre, vu son âge, il ne peut pas exiger une explication, ni protester.

62 À propos de la langue arabe d'enseignement scolaire, on y reviendra en Partie IV / 5.1. Non au « retour aux sources »...

Ne s'agit-il pas, ici, à travers l'instrument linguistique, de première atteinte et perturbation du système de valeurs psycho-affectif-intellectuel chez le tout jeune enfant ?

Dès lors, est-il surprenant de constater, aujourd'hui, le *manque* de maîtrise, partout et à tous les niveaux, des deux langues *imposées*, l'arabe moyen-oriental autant que le français ? Comment, dans ce cas, accéder à la bonne formation technico-scientifique et à la culture ?

Où est, alors, le but fondamental de toute école, celui de former des travailleurs techniquement compétents *et* des citoyens socialement équilibrés ? Pourquoi s'étonner que l'école algérienne actuelle produise une perturbation grave de la personnalité chez des gens qui parlent spontanément la langue maternelle dans leur vie quotidienne, mais sont obligées, à l'école et à l'université, de recourir à d'autres idiomes, non pas librement choisis et aimés, mais *imposés* ?

En Algérie, comme ailleurs, l'institution scolaire, ainsi que la langue d'enseignement, sont, d'une part, le *résultat* du rapport de force *politico-économico-culturel* dominant dans la société ; d'autre part, elles sont les *moyens* pour maintenir et renforcer ce rapport de force. N'est-ce pas le motif pour lequel les langues du peuple, dominé depuis l'indépendance par une élite francophone et/ou arabophone, n'ont jamais été considérées en vue de leur promotion comme langues scolaires ? D'ailleurs, certains des membres de cette élite, appartenant à la couche supérieure, n'envoient-ils pas leurs enfants dans des écoles de France ou du Moyen-Orient ?

Comment un Algérien peut avoir une personnalité harmonieuse et un sentiment d'appartenance à la nation quand l'institution scolaire veut le convaincre, de manière *autoritaire*, qu'il sera « quelqu'un » seulement en adoptant une langue qui rompt tout lien avec celle de sa vie quotidienne, de sa famille et de la majorité de son peuple ? Ceux qui parviennent à être « quelqu'un », sans dommage pour leur personnalité, ne sont-ils pas l'exception à la règle ?

Une langue apprise par *libre* choix est un enrichissement, on déploie tous les efforts pour l'apprendre. Celle dont l'apprentissage est *imposé*, à l'école et dans les moyens de communication officielle, est vue comme manifestation de mépris envers la langue maternelle, et, par conséquent, envers ceux qui la pratiquent ; cette situation est vécue comme mutilation de la personnalité, appauvrissement, humiliation. Notons ceci : le peuple le déclare, avec dépit quand pas révolte, et cela dans... sa langue *maternelle* : « *hogra* »[63].

En renonçant à la prédilection pour le mot-nom *Hourìya*, si aimé durant la guerre pour l'indépendance nationale, les habitants arabophones d'Algérie ont perdu leur liberté d'être ce qu'ils sont : des Algériens. Et ce qu'ils voudraient être, français ou arabes moyen-orientaux, se révèle une chimère ; elle les transforme en âmes errantes sans port d'attache, les protégeant des tempêtes psychiques causées par l'aliénation linguistique, les condamnant à mépriser soi-même.

63 Terme signifiant action injuste et arbitraire commise par un fort contre un faible.

2. Citoyens séparés : Yàd wàhda mâ tsaffàg[64]

On connaît le misérable procédé : *Divide et impera !* (Divise et règne !)

L'Algérie se caractérise par une situation anormale, causée par des *barrières* linguistiques.

Les *citoyens* sont séparés en utilisateurs de la dziriya et pratiquants du tamazight ; il s'ensuit que ces deux catégories de citoyens ne communiquent généralement pas entre eux, ou de manière insatisfaisante, parfois même s'ignorent de manière agressive.

Les *intellectuels*, pour leur part, sont cloisonnés entre utilisateurs de l'arabe moyen-oriental et pratiquants du français ; les uns et les autres ignorent, le plus souvent, leurs productions respectives. Peu d'entre eux sont bilingues d'une manière satisfaisante.

Enfin, les *œuvres* intellectuelles, étant écrites en arabe moyen-oriental ou en français, sont accessibles aux seuls citoyens qui connaissent l'un de ces idiomes ; cela écarte la partie du peuple qui ne les pratique pas, l'excluant ainsi de l'accès à la connaissance véhiculée par ces langues élitaires. Notons, cependant, la production de quelques ouvrages en tamazight (essais, romans), mais pas en dziriya.

Ajoutons à cela un phénomène de *diglossie* sous différents aspects. Il résulte de causes historiques, politiques et de statut social ; elles entraînent une partie de la population à se croire *supérieure* à l'autre . En Algérie, d'une manière générale, les usagers de l'arabe moyen-oriental se croient supérieurs à ceux du français, et vice-versa ; les deux se considèrent supérieurs aux utilisateurs des langues populaires, dziriya et tamazight ; enfin, les usagers de ces deux derniers idiomes se voient réciproquement supérieurs l'un à l'autre.

Et toute mentalité qui s'érige en supériorité, toujours méprise, nie jusqu'à détruire.

Citons un cas personnel comme exemple. Dans la partie arabophone, j'ai constaté l'un des motifs d'adhésion à l'officialisation de l'arabe moyen-oriental. Je l'ai découvert à travers mes grands-parents paternels.

Selon eux, notre famille descendrait des Arabes conquérants ; nous serions donc des « «شورفا » (« chorfâ », nobles), en opposition aux «قبايل». Notons le double sens de ce mot : d'une part, il renvoit aux Kabyles ; d'autre part, il signifie « tribus », donc désigne tous les autochtones du pays avant l'arrivée des Arabes, autrement dit les Amazighes. Ces derniers, du fait d'avoir été conquis et vaincus, furent considérés comme inférieurs, notamment sur le plan culturel, par conséquent linguistique. Je précise que mes grands parents n'étaient pas des aristocrates ni des bourgeois, mais des paysans sans terre.

J'ai, par ailleurs, observé la réaction à cette conception. D'autres Algériens, s'affirmant « Berbères », c'est-à-dire les « vrais » habitants du pays, revendiquaient le

64 « Une seule main n'applaudit pas », au sens où il en faut deux pour cette action, pour signifier la nécessité de l'*union*.

tamazight, et traitaient leurs compatriotes d' « Arabes envahisseurs », au même titre que les autres occupants de l'Algérie.

Voilà pourquoi les uns défendent l'arabe moyen-oriental, tandis que les autres lui opposent le tamazight comme langue originale du pays. Et chaque composante méprise l'autre.

Cette déplorable situation linguistique est un obstacle très sérieux à l'activité intellectuelle, en général, et à la cohésion citoyenne, en particulier. Qui donc peut s'en accommoder sinon les personnes qui y trouvent leur profit exclusif, à savoir les intellectuels mercenaires et ceux qui leur accordent un salaire ?

Cependant, ces diverses séparations sont des bombes à retardement. La création de catégories citoyennes opposées menace l'intégrité de la nation, avec le risque de voir les rejets linguistiques réciproques se transformer en tragédie[65].

3. Moi est un autre : Anâ wahd âkhoûr

Un colonisé ou un néo-colonisé existent parce qu'il y a colonisateur ou néo-colonisateur. Il est illusoire d'attendre de ces derniers un quelconque sens de la justice. Seuls les premiers ont intérêt à s'affranchir de leur situation d'asservis. Intéressons-nous à eux.

Entendons-nous, encore une fois, sur les mots.

La *colonisation* est une domination directe, usant la force *militaire*. La *néo*-colonisation, quoique basée sur une force économique et militaire, est une domination indirecte : elle vise à créer un consensus à travers l'instrument *culturel* et *idéologique* ; la *langue* en est un.

La France colonisa l'Algérie ; depuis l'indépendance, elle continue son influence sous forme néo-coloniale, en concurrence avec les pays du Moyen-Orient arabe, en premier lieu l'Arabie Saoudite et les Émirats du Golfe. Les motifs premiers sont clairs : gains économiques au détriment du peuple algérien. L'argent ! Toujours et d'abord l'argent !… Le nerf de toute guerre, militaire ou sociale.

En Algérie, tous les envahisseurs successifs, à l'exception des Vandales, ont justifié leur action par l'apport de la civilisation, en imposant, comme instrument de celle-ci, leur langue. Au temps des Romains, ce fut le latin. Les Arabes ont défini leur conquête comme « إنفتاح » (infitâhh, ouverture) pour mettre fin à la prétendue « جاهلية » (jâhilya, ignorance) du peuple conquis ; la civilisation dont ils se réclamèrent avait la caractéristique d'apporter la religion musulmane ; l'arabe moyen-oriental devint la langue dominante. L'invasion française institua l'idiome correspondant comme langue officielle.

65 Voir mon article *Pour une identite solidaire,* rubrique Débats, 04 avril 2017, http://www.lematindz.net/news/23943-pour-une-identite-solidaire-i.html

Enfin, à l'indépendance nationale, ceux qui accaparèrent l'État par les armes déclarèrent « redonner » au peuple son identité arabo-musulmane ; ils décrétèrent la langue arabe moyen-orientale comme officielle.

Ainsi, chaque dominateur, étranger puis autochtone, utilisa, comme l'un des instruments de son emprise, l'instrument linguistique, sachant que le peuple était incapable de s'en servir.

Les Amazighes s'y opposèrent mais furent réprimés.

Précision nécessaire. Ce n'est pas le fait de parler en français ou en arabe moyen-oriental qui constitue un problème ; c'est de *contraindre* le locuteur algérien à cet emploi. Par cette soumission, il est obligé de se résigner à l'infériorité de sa langue maternelle. Il finira, plus ou moins consciemment, par la *mépriser,* et, donc, par inférioriser sa propre personnalité. Résultat : l'Algérien ne sait plus qui il est, mais seulement qu'il est un « autre », sans l'être réellement.

3.1. « Ya-moâ-babania », « Ya-moâ-*new*-banania »

Voyons ce qui en est par rapport à la langue française.

Exemple. Un jour, un ami algérien, me racontant une histoire, souligna la force d'un amour maternel en s'exclamant « Al *kabda* ! » (le *foie* !). Aussitôt, il rigola, trouvant l'expression *ridicule* ; elle lui semblait telle parce qu'elle était, affirma-t-il, « typiquement *algérienne* ». Il entendait par là que si elle était française, il l'aurait respectée et estimée.

Cet Algérien pensa comme s'il était un colonialiste, méprisant une expression indigène.

Mais si mon ami algérien et ce colonialiste s'étaient tant soit peu efforcés d'être intelligents, ils auraient découvert que « al kabda » n'a rien de ridicule. En langue française on dit bien d'une personne : « elle se fait de la *bile* », et les médecins savent qu'endurer une souffrance affective trouble l'état du *foie*.

J'ai, aussi, vu certains Algériens s'esclaffer de mépris en entendant des expressions comme « *tamrate* galbî » (*datte* de mon cœur). Leur attitude n'était pas dictée par l'expression, en tant que telle, mais par son aspect typiquement *dziriya*. En cela, mes compatriotes ne faisaient qu'imiter l'attitude méprisante des colonialistes envers tout ce qui est dziriya.

Pour rester dans les fruits, ces Algériens, comme les colonialistes, ne se moqueraient pas si on leur disait « la *pomme* de la discorde » ; l'expression étant française, elle est automatiquement estimée.

Je suis également sûr que celui qui méprise les Amazighes ricanera à l'écoute de certaines de leurs expressions typiques, se croyant en possession d'une culture « supérieure » à la leur.

3.2. Ya laïlì ! Ya ĕaïnì ! (Ô ma nuit ! Ô mon œil !)

Le rapport d'infériorité linguistique par rapport à l'arabe moyen-oriental a déjà été évoqué, parlant du cas de la femme H*…

Ajoutons d'autres considérations.

Cette relation négative se manifeste doublement.

Les Algériens, sensibles d'abord à la *religion,* sont subjugués par la beauté de la langue qui l'exprime : celle coranique. Elle est considérée « kalâme al Làh ! » (Paroles de Dieu!) Ils en arrivent à éprouver pour leur idiome maternel le mépris manifesté par les conquérants arabes du pays.

Auparavant, j'ai donné l'exemple de la femme H*…, et la conséquence psychique où cette aliénation a mené.

D'autres Algériens, religieux mais sans fixation obsessionnelle sur leur foi, manifestent néanmoins une admiration pour la langue arabe moyen-orientale pour d'autres motifs. L'un est leur conviction d'être « ethniquement » d'origine arabe moyen-orientale. Un autre est le jugement extrêmement positif porté sur cette langue : « sublime langue poétique et littéraire », au détriment de leur idiome maternel. Cela rappelle les « sublimes » langue latine, chinoise traditionnelle ou sanskrit. En effet, un idiome, élevé par une caste oligarchique au rang dominant, est toujours « sublime ».

Ainsi, entendre chanter « Ya laïlì ! Ya ĕaïnì ! », bien qu'à répétition jusqu'à l'ennui, leur paraît sublime. Par contre, n'importe quel chant, même le plus beau, s'il est exprimé dans la langue populaire, tel le malhoûn, leur semble dédaignable, quand pas insupportable.

Ces Algériens ne se doutent aucunement que leur vision n'est que la reproduction, à leur insu, de celle dégradante, manifestée par les conquérants arabes moyen-orientaux. Typique phénomène d'aliénation.

3.3. Koulch allì sfàr machî dhàb : tout ce qui brille n'est pas or [66]

On remarque la *fierté*, plus ou moins évidente, dont se parent, généralement, les citoyens et intellectuels des ex-colonies, parmi lesquels des Algériens, quand ils parlent en français. On note également le même comportement d'intellectuels algériens s'exprimant en arabe moyen-oriental.

Ce sentiment est-il légitime quand on a adopté, à propos de sa propre langue maternelle, la vision de l'ex-colonisateur ou du nouveau néo-colonisateur ? L'exagération de cette fierté n'est-elle pas à la mesure de l'impuissance qui la motive ? La vraie fierté ne devrait-elle pas comprendre la promotion de la langue maternelle ?

66 Littéralement: « Tout ce qui est jaune n'est pas or ».

On constate, aussi, le style souvent *boursouflé* auquel recourent des Algériens et des citoyens d'autres ex-colonies, même parmi les plus fameux, quand ils parlent ou écrivent, en français ou en arabe moyen-oriental, des articles de presse, des poésies, des romans ou des essais. Ce genre stylistique est visiblement destinée à montrer une maîtrise et un maniement *extraordinaires* de l'idiome. Plus ou moins consciemment, la mentalité asservie, colonisée ou néo-colonisée, croyant devoir se montrer à la hauteur de ses maîtres, en fait *trop*. Ces intellectuels appellent généralement leur style « *flamboyant* », vu que la langue utilisée est « sublime ».

Cela rappelle un fait significatif de l'époque coloniale. Des Africains s'habillaient d'un smoking et portaient un haut-de forme, symboles de statut bourgeois occidental. Mais ce ridicule accoutrement ne leur suffisait pas. Etant de peau noire, ils se poudraient entièrement le visage avec de la farine blanche !… Ainsi, fiers d'eux-mêmes, ils souriaient de toutes leurs dents blanches au photographe colonial.

Ils ne se doutaient pas que le plaisir de ce dernier était de les exhiber comme il l'aurait fait de singes, présentés de la même manière. Ces pauvres Africains ignoraient totalement que leur comportement, qu'ils croyaient les rehausser aux yeux du colonialiste, prouvaient à ce dernier, simplement, combien ils étaient ridicules et démontraient leur infériorité culturelle.

Cela portait le colonialiste à leur jeter, comme on ferait de cacahuètes avec un singe :

- Alors ?… Ya banania ?

Et les bougres colonisés répondaient, fiers d'eux-mêmes :

- Oui ! Oui !… (ou : Yes ! Yes!) Ya banania ![67]

On trouve, aussi, des Français et des Arabes moyen-orientaux se distinguant par le même défaut de style emphatique. La cause en est leur complexe d'infériorité par rapport à leurs compatriotes plus doués. Partout, la démesure démontre un manque de mesure.

Ces citoyens et intellectuels ne se rendent pas compte qu'ils agissent comme *Les Précieuses ridicules* de Molière. Avec cette différence : pour ces dernières, le mode d'expression était dicté par un complexe d'infériorité par rapport aux vrais intellectuels ; pour les citoyens et intellectuels algériens, s'exprimant en français ou en arabe moyen-oriental, ce complexe d'infériorité l'est par rapport aux Français et aux Arabes moyen-orientaux d'origine.

Depuis la conquête de l'indépendance nationale, comment et dans quelle mesure la sous-estimation des Algériens pour eux-mêmes, reconnue ou niée, provient, pas uniquement mais aussi, de la dépendance linguistique ? Celle-ci n'est-elle pas l'expression de l'incapacité des intellectuels et de l'interdiction étatique de promouvoir les langues maternelles ?

67 On y reviendra in Partie V. / 2.1.2.2. Richesse ou misère...

En attendant les clarifications des spécialistes, avançons une esquisse de réponse brève et générale.

Commençons par relater mon cas individuel.

A propos de mes choix de résidence hors d'Algérie, les Français et les Algériens rencontrés, sans exception, me demandèrent, perplexes : « Pourquoi ne pas avoir choisi la *France* ? » ; des Arabes moyens-Orientaux, avec la même incompréhension, m'interrogèrent : « Pourquoi n'as-tu pas choisi un pays *arabe* ? »

Pour eux tous, l'horizon culturel et mental d'un Algérien ne peut pas avoir d'autre alternative.

Par ailleurs, j'ai connu des Arabes moyen-orientaux qui, me voyant parler la dziriya, riaient en déclarant, amusés, qu'ils ne comprenaient rien à ce « charabia » ; et quand j'employais leur arabe moyen-oriental mais avec l'accent algérien, leurs rires reprenaient, à cause de ce qu'ils appelait mon « étrange accent », sous-entendu mauvais. Dans les deux cas, on me signifiait que mon expression linguistique laissait à désirer, par conséquent, j'étais inférieur à eux.

J'eus des contacts avec des Français. Ils s'émerveillèrent en me félicitant de maîtriser leur langue, « à part un petit accent », ajoutaient-ils, avec un certain sourire. Ils croyaient me faire un compliment là où, selon moi, ils semblaient penser : « Pour un indigène des colonies, c'est pas mal ! » Comme s'il était normal qu'un Français de souche soit capable de s'exprimer correctement dans sa langue, mais pas, dans la même, un ex-colonisé.

Ces Français et ces Arabes moyen-orientaux m'ont confirmé ce que je savais déjà.

Linguistiquement, l'Algérien est vu, par eux, comme inférieur, parce que ni français ni arabe moyen-oriental.

Dès lors, pour ne plus l'être, l'Algérien ne doit-il pas savoir adopter ce qui, linguistiquement, exprime sa personnalité : sa langue maternelle ?

Venons à un examen général, en ayant en vue la dépendance linguistique.

Nietzsche parle de la mentalité de « maître » et de celle d' « esclave ». Le premier *agit* à partir de *lui-même*, de ses besoins spécifiques ; au contraire, l' « esclave » est seulement capable de *réagir* aux actions de son *maître*, et ne peut concevoir ses besoins qu'à partir de ceux de son dominateur.

Frantz Fanon et Albert Memmi ont dressé de remarquables portraits psychologiques et sociaux du colonisé et de l'ex-colonisé.

Leurs analyses me sont devenues plus claires, quand j'ai mis une distance (géografico-culturelle) par rapport au pays de ma naissance et à l'histoire que j'y ai vécue. Sans mentionner la France, où j'ai étudié la mise en scène et la dramaturgie théâtrales, j'ai connu le peuple belge, ses composantes ethniques et ses problèmes linguistiques, puis j'ai appris la langue et connu la culture de l'Italie, enfin la Chine, le Viet Nam.

Sorti du dilemme *français - arabe moyen-oriental*, je comprenais mieux ma spécificité algérienne, notamment linguistique ; la relation entre la langue et l'état psychique s'est explicitée.

Dans les études de Fanon et Memmi, une idée a retenu le plus mon attention. Le drame du colonisé et du néo-colonisé est de se voir et de se concevoir non pas avec ses propres yeux, mais à travers ceux de son dominateur, colonialiste ou néo-colonialiste. Un simple exemple. L'Africain, avant l'arrivée du colonisateur de peau blanche, se voyait simplement comme africain ; c'est uniquement en présence du colonisateur de peau blanche que cet Africain s'est mis à se voir de couleur noire, parce que le Blanc, qui le domine, le voit noir. La vision, supérieure, du dominateur crée celle, inférieure, du dominé, lequel l'intériorise, plus ou moins inconsciemment.

Un autre essai a complété ceux de Fanon et de Memmi, celui d'Étienne de la Boétie : *Traité de la servitude volontaire*. L'auteur expose les motifs qui porte l'asservi non seulement à accepter mais à *aimer* sa servitude.

De ces trois auteurs, voici les déductions que j'en ai tirées sur le plan linguistique, en Algérie.

D'une part, le locuteur *se voit et se conçoit* à travers la vision qu'a fabriquée celui qui, sur lui, a exercé une domination *coloniale*, française ; ensuite, elle est devenue culturelle *néo-coloniale*, encore française, à laquelle s'est ajoutée une autre, concurrente, l'arabe moyen-orientale. Enfin, depuis quelques années, la langue anglaise pointe son nez avec l'arrivée de capitaux états-uniens. Ainsi, l'Algérien, ignorant sa langue maternelle, a recours aux langues de ses divers maîtres. Dernièrement, on entend, aussi, parler en Algérie de l'apprentissage du… chinois ; mais pas pour un enrichissment culturel, simplement pour une question de… business. Une langue est valorisée parce que parlée par un puissant dans le domaine économique. On reste donc *soumis*. Mentalité toujours servile !

En agissant ainsi, l'ex-colonisé et néo-colonisé, d'autre part, apprend à *aimer* ces idiomes, au détriment de sa langue maternelle, dévalorisée. Cette étrange attraction est semblable à celle de l'esclave antique : pour jouir d'une image positive de sa situation négative, il déclarait sa fierté de servir un maître illustre.

Serait-il faux de supposer réel ce genre de réflexion chez certains, pour ne pas dire la plupart des Algériens instruits ? « J'utilise le français ou l'arabe moyen-oriental, et, bientôt, l'anglais, et, s'il le faut, le chinois, parce que leurs locuteurs respectifs détiennent la supériorité économique et culturelle. Pour avoir ma part du gâteau, il me faut recourir à leur langue. Quant à celle de ma mère et mon père, ah ! ah ! ah ! ah ! »

De ce qui précède, je conclus que la libération psychique du colonisé ou néo-colonisé exige de lui l'affranchissement de la conception qu'il a intérioriséeau bénéfice d'une construction de la sienne propre, de manière autonome et libre. Par exemple, c'est quand le Chinois ou le Vietnamien ne se sont plus vus, à travers le fantasme féodal ou/et impérialiste, comme des « incultes, aptes seulement à suer au

travail manuel, au service de leurs seigneurs impériaux ou occidentaux civilisés », c'est seulement alors que ces dominés ont pu concevoir et former une vision autonome pour leur libération culturelle puis politique. C'est ainsi qu'ils ont redécouvert la valeur de leur langue populaire, l'ont développée et officialisée.

Le mécanisme contraire est plausible : la prise de conscience du Chinois ou du Vietnamien concernant sa propre valeur, comme personne spécifique, a permis son affranchissement de l'aliénation féodale et/ou impérialiste.

En ce qui concerne l'Algérien colonisé, sa libération a été essentiellement politique, par l'acquisition de l'indépendance *nationale*. Mais il reste dominé, sur les plans culturel et linguistique, par l'idéologie française coloniale, quand il ne s'est pas asservi à l'idéologie arabe moyen-orientale, à travers l'adoption de sa langue.

4. Tentatives d'émancipation avortée : Zâd !... Bassah gatloûh ! (Il est né !... mais ils l'ont tué !)

Certes, il y eut un effort intellectuel. On le trouve notamment dans le slogan d'Ibn Badis « L'Algérie est ma nation, l'arabe est ma langue et l'Islam ma religion ».

Mais, à propos des deux dernières propositions, une conception totalement opposée existait ; elle proposait une « Algérie algérienne », laïque et démocratique, tenant compte des diverses composantes ethniques, religieuses et linguistiques de la nation. Ce conflit est l'objet, entre autre, du livre d'Abdenour Ali Yahia : *La crise Berbère de 1949* [68].

La deuxième option se formula en particulier dans le document de 1949 : *Vive l'Algérie !*, signé du pseudonyme Idir El-Wattani[69]. Sa lecture est tellement surprenante par l'actualité des thèmes concernant la question linguistique qu'il me semble utile de rapporter ce long extrait :

> « La Nation suppose-t-elle enfin une communauté de langue ?
>
> On serait également tenté de le croire à première vue. Mais comme pour les races et les religions, les faits nous montrent que l'existence d'une langue commune (États-Unis et Angleterre) n'empêche pas le développement en deux Nations différentes, et que par contre, une Nation peut bien se développer alors que les habitants qui la constituent parlent des langues différentes, comme c'est le cas pour les Belges (deux langues), les Suisses (trois langues), les Tchécoslovaques, les Yougoslaves, etc.., toutes Nations qui ont fait preuve ou font preuve d'une cohésion remarquable[70].

68 Editions Barzakh. Ce conflit est présenté ici : http://www.lematindz.net/news/14466-crise-berbere-de-1949-crise-berberiste-crise-anti-berbere-ou-crise-de-legitimite.html, vu 7.1.2015.

69 Telé-déchargeable ici http://soummam.unblog.fr/2009/04/23/crise-du-ppa1949-algerie-libre-vivra-idir-el-watani-telechargeable-en-pdf/, vu 7.1.2015.

70 Pour les deux ultimes peuples évoqués, l'histoire a infirmé la déclaration, ce qui n'enlève rien à la substance du texte.

D'ailleurs, le fait de baser l'existence d'une nation sur la communauté de langue a pu amener des prétentions telles que les prétentions pan-germaniques à voir le jour, proclamant que « la Nation Allemande se trouve partout où se parle l'Allemand ». En étendant ce raisonnement nous ferions vite de transformer les États-Unis en Nation britannique, les Nations d'Amérique du Sud en Nations espagnoles, etc..

Dans une Nation les circonstances historiques peuvent donc faire qu'on y parle soit une, soit plusieurs langues, les relations entre hommes y étant d'ailleurs fort harmonieuses. Rien d'étonnant à cela car la langue est le véhicule des pensées et l'essentiel est que l'échange des pensées se fasse par le canal d'une seule ou plusieurs langues, l'harmonie résidant non pas dans un certain nombre de langues, mais dans l'harmonie des pensées. Ceci est encore vrai lorsqu'il s'agit d'un pays où les individus s'interpénètrent et sont amenés à comprendre leurs langues mutuelles.

Il est donc faux de poser la langue comme un indice sine qua non. Non pas que ce facteur, quand il existe, ne vienne pas *renforcer* ce tout qu'on appelle *Nation*, mais cela n'arrive pas toujours et cependant ces Nations gardent une cohésion remarquable, ce facteur linguistique étant chez elles non plus un facteur de *division*, mais un facteur de *diversité* et d'*enrichissement* du patrimoine *national*. (…)

Donc, la Nation ne suppose obligatoirement *ni communauté de race, ni de religion, ni de langue*. Si cette constatation semble nous dérouter au premier abord c'est que nous avons pris l'habitude de nous attacher à tel aspect ou tel autre chez telle ou telle Nation seulement, alors qu'il faut nous préoccuper des éléments absolument, valables pour toutes les Nations et dont l'absence de l'un seulement rendrait la Nation non viable.

Or, ces éléments existent ;

ce sont :

1° le territoire ;

2° l'économie ;

3° le caractère national qui se traduit dans le mode de vie, la mentalité et la culture ;

4° le culte d'un même passé et le souci d'un même avenir. (…)

Sur ce caractère national, il convient de souligner certains facteurs qui y contribuent puissamment :

• le facteur religieux qui modèle l'âme des habitants ;

• le facteur linguistique se manifestant par un grand attachement à la langue *maternelle* ;

• le facteur peuplement surtout quand ce peuplement remonte assez loin dans l'histoire. »

Rappelons-le : ce texte date de *1949* !

Un autre événement fondamental marqua la divergence de vue dans les rangs des nationalistes algériens.

Dans la *Charte de la Soumman* de 1956, l'accent fut mis sur la *diversité complémentaire* du peuple algérien, dans les domaines ethnique et linguistique, et sur la laïcité en matière religieuse. Cette conception fut combattue par les dirigeants partisans d'une Algérie de type arabe moyen-orientale, occultant l'aspect amazighe de la nation, et une islamité anti-laïque, excluant la démocratie.

Dès lors, contrairement aux luttes de libération par exemple vietnamienne et chinoise, où l'activité de libération culturelle et intellectuelle allait de pair et complétait la lutte de libération politique et armée, en Algérie, le processus intellectuel et culturel fut interrompu, et son domaine fermé, soumis à la domination des fossoyeurs de la *Charte de la Soumman*[71]

Cette orientation fut confirmée par les détenteurs du nouvel État indépendant, dont ils s'emparèrent par les armes, durant la « crise de l'été 1962 ». La langue arabe moyen-orientale fut autoritairement officialisée et imposée dans l'école. Cette dernière opération fut réalisée par l'importation d'enseignants provenant des pays arabes du Moyen-Orient ; avec leur langue, ils apportèrent leur vision idéologique ; à l'exception de quelques rares enseignants, elle se caractérisa par la médiocrité, quelquefois même, - j'en fus personnellement témoin -, par le dénigrement déclaré des langues maternelles algériennes confondues : dziriya et tamazight.

Notons deux faits.

Des voix, essentiellement amazighes, se manifestèrent pour la défense du tamazight ; au contraire, personne, à ma connaissance, ne s'exprima en faveur de la dziriya.

Le conflit linguistique entre arabe moyen-oriental d'une part, et langues maternelles, d'autre part, fut principalement un phénomène qui mit en opposition des militants *politiques*, et non, sauf erreur, des *intellectuels en tant que tels*. Par comparaison, j'ai dit, dans le chapitre *Du langage maternel à la langue officielle*, que la promotion des langues maternelles dans d'autres nations fut essentiellement une initiative d'*intellectuels en tant que tels*, plus exactement écrivains et poètes. En Algérie, combien furent présents dans ce débat ? Si des voix se firent entendre en faveur du tamazight, aucune, selon mes informations, ne défendit la dziriya.

Au niveau des intellectuels, on se trouva face à deux fameux slogans contradictoires.

5. Les Trompettes de la Renommée : Al machkoûr magĕoûr (Celui dont on fait l'éloge est troué) [72]

71 Voir le dossier *A la recherche de l'esprit de la Soummam*, déjà cité.

72 Celui qui est glorifié est troué (a des défauts), autrement dit : "Le roi est nu".

Nous voici arrivés aux thèmes qui fâchent et font grincer les dents de plus d'un. La caractéristique principale de ces personnes est d'employer uniquement deux méthodes : l'*adulation* ou le *dénigrement*, ou plutôt, l'un suivi par l'autre ; ils s'impliquent réciproquement. Ces deux attitudes, totalement subjectives, conditionnées par une idéologie composée de préjugés, ignorent le raisonnement rigoureux, basé sur des faits concrets irréfutables.

Ici, le but est de montrer que les deux slogans antagonistes, « retour aux sources » et « butin de guerre », sont des cadavres dans le placard de notre psychisme ; avec le temps, leur « odeur », c'est-à-dire leur influence, sur notre vision linguistique est devenu un poison. Il est donc indispensable de procéder à une salubrité psychique libératrice. Bien entendu, l'opération est difficile ; cela provient du fait qu'on s'est laissé trop longtemps bercé par des *renoncements illusoires*, présentés comme des *fières victoires*.

L'examen critique de ces deux slogans est, en partie, une autocritique ; j'ai cru à leur validité durant mes années de lycée « franco-musulman », finies en juin 1965.

D'abord exposons les traits spécifiques de chaque slogan, ensuite ce qui leur est commun.

D'abord, une prémisse. Il est normal pour quiconque d'aimer et d'utiliser la langue de son choix, quand cet usage procède d'une décision *libre*, sans la contrainte ni le conditionnement d'une puissance étrangère ou d'une autorité indigène. Il est donc compréhensible que des intellectuels algériens, par convenance, comme je le fais moi, ici, recourent à la langue française (ou arabe moyen-orientale) pour communiquer, ne pouvant (ou ne voulant) pas utiliser leurs langues maternelles, et ce, pour des motifs qui seront examinés plus loin.

Il reste néanmoins à évaluer les prétentions justifiant la préférence accordée, par les intellectuels algériens, à l'arabe moyen-oriental ou au français.

5.1. Non au « retour aux sources » empoisonnées, oui à celles du peuple : Ya ĕaïnî, wîne râkî ?[73]

Quelles sont l'origine de ce slogan et de ses motivations ?

Avant le début de la lutte de libération nationale, la biographie familiale[74] et le cursus existentiel, ainsi que des considérations d'opportunité politique, ont porté certains dirigeants politiques à proclamer l'Algérie « *arabe et musulmane* ».

73 « Ô ma *source*, où es-tu ? » Le mot désighe également l'oeil. Ici est fait un jeu de mots ironique par rapport à la fameuse ritournelle moyen-orientale « Ya ĕaïnî ! » (Ô, mon *œil !)*

74 Concernant Messali Hadj, Ahmed Ben Bella et Houari Boumediène, voir https://www.kabyle.com/articles/crise-berbere-1949-crise-berberiste-crise-anti-berbere-ou-crise-legitimite-23255-21052014, vu 6.1.2015.

Cela permit de bénéficier de l'aide des États arabes du Moyen-Orient, notamment de l'Égypte nassérienne. Mais cette option s'est traduite par la dénégation du reste de l'histoire, celle d'avant l'arrivée des Arabes en Algérie, ainsi que d'une partie du peuple algérien, les Amazighes.

Dans le chapitre *Tentative d'émancipation avortée*, furent mentionnées les deux crises qui suivirent. Celle de 1949 culmina par l'assassinat de leaders nationalistes, tels Bennaï Ouali et Amar At Hemmouda ; ils s'opposaient à l'option arabo-moyen-orientale, source de dictature. Le deuxième conflit, apparu durant le Congrès de la Soummam de 1956, se conclut également par un meurtre, celui d'Abane Ramdane ; il sanctionna la victoire des tenants de l'islamo-arabisme moyen-oriental, de nature totalitaire.

Après l'indépendance nationale, les mêmes vainqueurs imposèrent leur conception idéologique. Sur le plan linguistique, elle consista à opérer ce qui fut appelé le « retour aux sources », en l'occurrence de la civilisation arabe, décrétée comme celle de la nation, à l'exclusion de toute autre. Ce fut la justification pour imposer l'arabe moyen-oriental comme langue officielle. Quant aux idiomes du peuple, la dziriya fut ignorée, et le tamazight interdit. Ceux qui ont pris la défense de ce dernier furent réprimés. À ma connaissance, aucune voix ne se manifesta en faveur de la dziriya; il serait utile d'avoir des informations prouvant le contraire, afin de corriger le diagnostic.

Le « retour aux sources » n'est pas revendiqué seulement par des conservateurs traditionalistes et dogmatiques. De cet aspect, il en sera question dans le chapitre consacré à l'école.

Examinons le slogan « retour aux sources ».

Argument 1.

Reconnaître les langues tamazight et dziriya serait couper le peuple de son héritage culturel arabe *moyen-oriental.*

C'est méconnaître la partie amazighe de ce même peuple, pas négligeable, ainsi que les apports des autres cultures ayant imprégné le peuple algérien avant la conquête arabe puis durant la colonisation française. Ces autres cultures ont fourni, par exemple, les notions de liberté, d'égalité, de démocratie, de droits des citoyens, etc. La lutte de libération nationale n'a-t-elle pas utilisé ces concepts, parmi d'autres ?

En outre, à supposer même que l'héritage algérien serait, pour la composante arabophone, *uniquement* arabe moyen-oriental, - ce qui reste à démontrer, malgré les affirmations de certains[75] -, est-il sage et légitime d'y retourner au *détriment* des langues du peuple ?

75 Voir Partie V. / 2.1.3. Adroub a nnàhh : occultation des origines.

Les intellectuels des diverses populations de l'Inde, de Chine et d'Europe n'ont pas évoqué le « retour aux sources », respectivement au sanskrit, au chinois traditionnel et au latin, mais ont promu leurs langages vernaculaires. Cela ne les a pas empêchés de conserver un lien avec l'héritage culturel précédant, y compris linguistique.

Ajoutons qu'en Grèce, l'adoption du grec moderne, bien différent de sa version antique, n'a pas créé, non plus, de coupure avec les textes anciens. Certains les lisent en version originale, d'autres, dans une transposition moderne. Cette dernière, dans les bonnes éditions, est complétée par des notes, éclairant des termes ou concepts particuliers, spécifiques de l'idiome ancien.

Je comprends, pour l'avoir vécu durant mon époque lycéenne, la fascination que peut exercer un passé culturel prestigieux, en l'occurrence celui de la civilisation arabo-musulmane ; entre autres, elle donna à la langue un développement extraordinaire. Mais, comme dans tous les cas de l'histoire humaine, vouloir retourner en arrière est illusoire : les conditions matérielles et intellectuelles présentes sont différentes, elles obligent non pas à répéter, mais à inventer, exactement comme l'ont fait ceux qui avaient réalisé le passé prestigieux de la langue arabe.

Argument 2.

Reconnaître les langues tamazight et dziriya serait couper le peuple dans son ensemble, arabophone et amazighe, de sa religion.

Ainsi, on a déclaré :

> « Dieu ne pardonnera pas à des gens qui ont bloqué la route à la langue du Coran et de la civilisation alors qu'elle était sur le point de reprendre sa place de langue de religion et de vie, réunissant une nation avec toutes ses langues et dialectes locaux. »[76]

Est-il raisonnable d'invoquer Dieu pour justifier des considérations strictement subjectives ? Où donc l'auteur a trouvé la justification de son affirmation, dans le Coran ?

L'argument religieux n'est pas valable pour plusieurs motifs. Les voici, du moins important au plus convainquant.

Des exemples de pays étrangers ont montré l'absence de lien direct entre langue et religion.

L'idée de « retour aux sources » n'est pas particulière à des Algériens. Avant eux, comme signalé auparavant, les mandarins chinois, les brahmanes indiens et le clergé chrétien, eux aussi, pour contester le recours aux idiomes vernaculaires, ont évoqué les « sources », en particulier le prestige de la langue pour les premiers, sa sacralité pour les deux autres. Tous accusèrent les promoteurs des langues populaires

76 Khelifa Benkara, journaliste et ancien directeur de radio, cité dans l'article de Nadir Iddir : *Quand la défense de l'arabe révèle ses anachronismes,* http://www.elwatan.com//actualite/khelifa-benkara-quand-la-defense-de-l-arabe-revele-ses-anachronismes-17-10-2016-330902_109.php

d'éloigner le peuple de la religion, respectivement hindoue et chrétienne. En Chine, où l'idée religieuse était absente, on taxa les réformateurs d'atteinte à la sacralité de la tradition linguistique.

La réalité fut tout autre.

En Inde, le renoncement au sanskrit, langue d'écriture des textes sacrés, au profit des idiomes des populations composant la nation, n'a pas entraîné les Indiens à abandonner leur religion hindoue ; ils continuent à la pratiquer, en utilisant le sanskrit dans leurs prières et leurs chants religieux. Les œuvres fondateurs de l'hindouisme, écrites en sanskrit, notamment le *Mahâbhârata*, demeurent des textes de référence.

En Europe, ce n'est pas l'abandon du latin qui a causé le déclin de la foi chrétienne, mais d'autres événements.

En Chine, l'adoption du chinois simplifié n'a pas diminué le respect dû à la langue classique.

Dernièrement, notamment en France, il y eut, aussi, des prêtres catholiques qui ont opéré un « retour aux sources » : ils disent la messe en latin, n'éprouvant aucun souci pour les fidèles qui ne le comprennent pas. Est-ce ainsi qu'ils les rendront plus religieux ?

Par ailleurs, les missionnaires, respectivement bouddhistes puis chrétiens, dans leur entreprise de conversion, ont obtenu des résultats satisfaisants en fournissant les textes de Bouddha et le Nouveau Testament, non pas dans leurs idiomes originels, mais traduits dans les langues indigènes.

Les conquérants arabo-musulmans n'ont pas exigé des peuples vaincus l'abandon de leur langue originelle en faveur de la langue arabe, mais uniquement de croire au message islamique et de faire les prières dans la langue coranique.

Dans le cas de l'Afrique du Nord, je manque d'informations détaillées sur la méthode adoptée par ces conquérants pour établir la domination de leur langue sur le tamazight. Ce qu'on sait, néanmoins, c'est que la langue des dominateurs fut *imposée*, au détriment de celle des dominés.

En outre, le document de 1949, *Vive l'Algérie !*, déjà cité, comme la *Charte de la Soummam*, en évoquant la langue maternelle, ne contestaient pas la valeur de la religion musulmane pour le peuple algérien ; ils se limitaient à préconiser la séparation entre État et religion, et que cette dernière ne soit pas imposée par lui mais résulte d'un choix libre du citoyen.

Cette liberté n'est pas contraire aux principes du Coran et de la Sounna. Du temps du Prophète, la règle ne fut jamais d'imposer la croyance en l'Islam, mais de la proposer, laissant les personnes libres de l'adopter ou non. La règle était : « لكم دينكم و ليا ديني » (Vous avez votre religion, et j'ai la mienne).

L'importance de la liberté de choix est, aussi, connue par le peuple : « Koul chì bassìf, wal mhhabba machì bassìf » (Tout [peut s'obtenir] avec l'épée, mais pas l'amour).

Par ailleurs, on peut être un bon musulman tout en pratiquant la langue maternelle, il suffit de réciter les prières en arabe coranique.

Serait-on moins musulman en lisant le Coran dans une autre langue ?

La *majorité* des musulmans du monde n'est pas d'ethnie arabe et ne comprend pas la langue du Coran ; cette majorité se limite à la psalmodier durant la prière. Où est l'obligation religieuse pour le musulman de lire et de comprendre le texte sacré exclusivement dans la langue de son écriture ? Où est la nécessité d'adopter comme langue officielle l'arabe moyen-oriental ?

Certes, comme toute grande œuvre, traduite dans un autre idiome, le Coran perd de sa beauté stylistique indéniable. Mais ne garde-t-il pas sa force de conviction ? Parmi ceux qui l'ont connu en traduction, n'y a-t-il pas eu des convertis à l'Islam ?

Par conséquent, considérer la religion musulmane comme absolument dépendante de la pratique de la langue arabe est une vision non conforme à la réalité.

Argument 3.

Reconnaître les langues tamazight et dziriya serait diviser *le peuple, au profit de* l'impérialisme.

Hier, les colonialistes dénonçaient la revendication d'indépendance algérienne comme acte favorable à l'expansion du communisme ; ainsi, ils croyaient justifier leur domination. Peut-on, ensuite, sous prétexte d'impérialisme, nier les droits des Algériens à l'usage de leurs langues maternelles ?

La meilleure façon de se défendre de l'impérialisme n'est pas de diviser les diverses composantes du peuple, et de nier leurs langages, mais de les unir et de reconnaître leurs droits linguistiques spécifiques.

Pour les conserver, les citoyens se battront contre toute forme de menace extérieure.

Dans l'antiquité, à un étranger qui s'étonnait que Sparte n'avait pas de murailles pour se protéger contre d'éventuelles agressions étrangères, le roi montra des citoyens de la ville, puis déclara : « Voici nos murailles[77]. »

Par conséquent, l'argument de l'impérialisme n'est pas pertinent.

Argument 4.

Le « retour aux sources » pose le dogme de la nécessité d'une langue officielle unique*, commune à tous, prétendant favoriser ainsi l'*unité *et la cohésion du peuple : c'est l'arabe moyen-oriental.*

Les faits ont démontré le contraire. L'exclusion du tamazight s'est révélée être une cause de *division* du peuple ; l'État s'est vu contraint de reconnaître officiellement cette langue.

77 Voir article *Des vrais murailles,* 20 juillet 2017, http://www.lematindz.net/news/24922-des-vraies-murailles.html

Par ailleurs, on oublie, ou feint d'ignorer, l'existence de pays où les langues officielles sont plus d'une, sans que cela remette en cause l'unité du pays : Inde, Belgique, Suisse, Italie.

En Belgique, la crise entre Flamands et Wallons n'a pas pour cause première la revendication linguistique flamande ; elle s'insère dans un conflit historique et économique. Durant la période industrielle passée, la bourgeoisie wallonne avait dominé culturellement la partie flamande, alors essentiellement paysanne ; l'amélioration des conditions économiques des Flamands les amena à revendiquer un statut adéquat pour leur langue et leur culture. Certains parmi eux, s'appuyant sur la différence de langue, de culture et d'ethnie, réclament l'indépendance ; leurs motifs primordiaux sont autres.

A présent, examinons le *contenu* des sources revendiquées.

S'agit-il de celles *koreïchites* du temps de la révélation du Coran ? Ou, quelques siècles plus tard, de celles de l'*apogée* de la civilisation arabe, quand la production intellectuelle fut si importante que les Européens s'en servirent pour sortir de l'ignorance où ils étaient plongés dans le Moyen-Age, et construire leurs Renaissances ? Ou d'un mélange de ces deux époques ?

Il semble qu'il faut exclure l'époque de la *Nahdha* du XIX ème siècle ; modernisatrice, elle fut une réaction contre les sources sclérosées.

Alors, à quelles « sources » faut-il retourner ? Par conséquent, quelle langue arabe utiliser, étant donné que celle de la *Nahdha* est différente de celles du Moyen-Age, laquelle, à son tour, se distingue de celle du temps de l'apparition du Coran ?

En Algérie existe un mélange *incohérent* ; il emploie ces trois types de langues ; les uns, accordant la priorité à la religion (pour des motifs plus ou moins clairs et désintéressés), préfèrent la langue classique coranique ; d'autres privilégient la moderne.

Supposons, à présent, que l'on tienne à un retour aux sources.

L'histoire *réelle* et *entière*, sans remonter jusqu'aux habitants préhistoriques de l'Algérie, montre que la langue source du peuple algérien est le tamazight, antécédent par rapport à la langue arabe.

On sait et comprend combien les Musulmans éprouvent légitimement une sensibilité aiguë en ce qui concerne la langue arabe classique, parce qu'elle est celle du livre sacré. On n'ignore pas non plus combien, à l'époque nassérienne, le « pan-arabisme » s'est présenté comme une arme idéologique contre le colonialisme. Mais, ces faits autorisent-ils à ignorer l'histoire réelle du peuple d'Algérie, et ses véritables sources linguistiques ?

Examen d'une conception particulière.

Présentons et discutons une vision significative de la question linguistique. Elle semble *représenter* une attitude typique d'une partie de l'élite algérienne, qu'elle soit francophone ou arabophone. Sa singularité est l'engagement *social démocratique*.

Le chercheur Ahmed-Amine Dellaï, dont est estimable l'effort de recherches en faveur de la poésie malhoûn, en langue algérienne, a fait des observations qui permettent de préciser davantage les problèmes linguistiques concernant, notamment, la dziriya.

Il déclare :

> « la caractéristique, pour *nous les Arabes*, comme pour les Grecs d'ailleurs, c'est que nous avons, en même temps, une langue classique porteuse d'un message *religieux* (islam) et d'un passé *civilisationnel* prestigieux, et un dialecte *issu* de l'évolution naturelle de *cette* langue, porteur de notre *identité* nationale ou régionale (Maghreb). Et nous tenons aux deux comme à la prunelle de nos yeux, car ce sont les deux faces d'une même monnaie qui s'appelle 'Arabiyya, cette langue que nous avons bue avec le lait *maternel*. Je suis de ceux qui s'interdisent d'opposer l'arabe dit classique à l'arabe algérien ou maghrébin. J'ai autant besoin de l'arabe classique pour lire mon histoire écrite par Ibn Khaldoun (histoire des Berbères) que de l'arabe maghrébin pour apprécier une qacida de Sidi Lakhdar Benkhlouf. »[78]

Ce texte appelle des commentaires.

1.

Les Grecs possèdent, plus exactement, une langue classique (celle de l'antiquité), une langue modernisée (contemporaine), et une série de dialectes régionaux. Mais celle de l'antiquité avait une valence religieuse ou sacrée *uniquement* pour les Grecs de cette époque déterminée. C'est là une différence fondamentale avec la langue arabe ; cette dernière conserve la même caractéristique sacrée depuis l'apparition du Coran jusqu'à aujourd'hui.

Ajoutons ceci. Les Grecs actuels étudient et pratiquent la version moderne ; ils sont incapables de lire l'ancienne, vue la grande différence entre les deux. Seuls une minorité de spécialistes, ayant étudié la version antique de la langue, parviennent à la déchiffrer. Pour tous les autres citoyens, l'accès aux ouvrages anciens est possible uniquement par leur traduction-adaptation en version moderne.

Par conséquent, le rapprochement, opéré par Dellaï, avec les Grecs n'est pas pertinent.

2.

Déjà[79], ont été relativisées les deux affirmations catégoriques respectives, la première, « Nous, les Arabes », concernant les Algériens arabophones, et la seconde, que la dziriya serait « *issue* de l'évolution naturelle de » l'arabe classique. Il reste

78 *Les Débats,* déjà cité.

79 Partie V. / 2.1.3. Adroub a nàhh : occultation des origines.

encore à la recherche scientifique de déterminer la validité de ces deux assertions, pour connaître l'importance réciproque des deux influences, amazighe et arabe, sur l'origine ethnique et le langage vernaculaire de ce qu'on appelle communément les Algériens arabophones.

3.

Ce que l'Algérien arabophone boit, « avec le lait maternel », n'est pas l'arabe « classique », mais la dziriya, et cela même si le père appartient au clergé religieux. En outre, espérons avoir montré la *différence* non négligeable entre dziriya et arabe moyen-oriental, pour ne pas évoquer l'arabe classique coranique[80].

Ces précisions faites, on comprend et partage le besoin de Dellaï de lire aussi bien Ibn Khaldoun et Sidi Lakhdar Benkhlouf. Mais, alors, pourquoi pas, en latin, Apulée et Augustin ? Ne font-ils pas partie du patrimoine culturel algérien ?

Cependant, « pour lire *mon* histoire écrite », il m'est nécessaire également de connaître celle de l'humanité toute entière. Plus je connais de langues où elle est relatée, mieux je connaîtrai mon histoire personnelle. Encore une fois, ne sacralisons pas, ne limitons pas notre horizon par une crispation identitaire subjective et outrée.

Rappelons, aussi, ce qui a déjà été signalé. L'adoption par les Vietnamiens des caractères latins, et par les Chinois du langage simplifié, ne les a pas coupés de leur patrimoine écrit en chinois traditionnel. L'adoption des langues modernes par les Indiens ne leur interdit pas l'accès à l'héritage écrit en langue sanskrite. Les Européens, non plus, ne sont pas sevrés de leur héritage exprimé en latin et en grec. Les Grecs modernes, enfin, n'ignorent pas la production de leurs ancêtres antiques.

Dans tous ces cas, pour accéder à leur patrimoine et à leur histoire, les citoyens ont la possibilité d'apprendre, à l'école, l'idiome de sa composition ; ceux qui ne veulent pas consentir cet effort, peuvent connaître les œuvres produites à travers la transcription, dans les cas vietnamien et chinois, et, pour les Indiens et Européens, par la traduction dans les langues devenues vernaculaires devenues officielles.

De même, en Algérie, celui qui tient à la lecture d'œuvres en arabe classique et/ou moyen-oriental est libre de le faire, mais ce choix ne justifie pas l'*imposition* de cet idiome comme langue d'enseignement *unique*, en excluant les idiomes vernaculaires.

4.

Quant au message *religieux*, souligné par Dellaï, là aussi, a été avancé l'exemple de l'Inde et des pays européens. Après l'adoption et l'officialisation des langues populaires, les Hindous continuent à pratiquer leurs activités religieuses en employant l'idiome original, le sanskrit. En Europe, répétons-le, le déclin de la foi chrétienne n'est pas dû à l'abandon du latin, langue originelle de la liturgie.

Précisons qu'auparavant, l'Ancien Testament, écrit en *hébreu ancien*, et le Nouveau Testament, en *grec*, relatant les paroles de Jésus Christ, qui s'exprimait en *araméen*,

80 Voir la partie V. Double dépendance contradictoire.

ces différences linguistiques n'ont pas empêché le développement religieux parmi les peuples qui ignoraient les langues dans lesquelles furent rédigées leurs textes sacrés.

Aujourd'hui, parmi les Chrétiens, une très petite minorité de traditionalistes, au nom d'un « retour aux sources », a repris l'emploi du latin durant la messe, dédaignant le fait que leurs fidèles ne le comprennent pas. Comme par hasard, ces traditionalistes sont adversaires de toute conception sociale libre et solidaire ; ils voudraient rétablir l' « ordre », autrement dit la hiérarchie, par conséquent l'immonde et injuste situation dominateurs-serviteurs.

5.

Concernant l'importance de l'arabe respectivement moyen-oriental et algérien, lisons la réponse de Dellaï à la question d'un journaliste :

> « La langue du pays peut elle devenir un vecteur de savoir et de connaissance ou tout bonnement d'information et aspirer à une reconnaissance «académique» ?
>
> Non, *absolument pas*, dans le cas du monde *arabe*. Pour le savoir et la connaissance scientifique, c'est *déjà* un grand problème pour la langue arabe classique, *alors* la langue populaire… » (Idem)

Il est intéressant de constater, ici, la reconnaissance des limites de l'arabe classique dans le domaine scientifique.

Mais il est très curieux de voir comment, de celle-ci, l'auteur arrive à refuser à « la langue populaire » toute prétention à ce sujet[81]. Sans présenter d'arguments, comme si l'affirmation va de soi ![82]

Poursuivons. Le « cas du monde arabe », comme il le précise, n'est pas spécifique.

Nous avons, ici, l'habituel argument avancé par les conservateurs traditionnels dans tous les pays. Il consiste à dire : si la langue de l'élite a des limites, encore plus en a celle du « vulgaire ».

Nous avons montré que ce genre d'attitude s'est manifesté ailleurs. Mandarins chinois, brahmanes indiens et lettrés féodaux européens avaient, tour à tour, considéré leur langue « classique » comme supérieure, pour l'opposer « absolument » à l'adoption des langages vernaculaires.

Je sais, le connaissant personnellement, que Dellaï n'est absolument pas un conservateur totalitaire sur le plan idéologico-politique, tout au contraire. En plus, rappelons-le, il consacre et produit un travail de recherche très important sur un forme populaire de poésie en dziriya. Mais ce qu'il affirme ici, à propos de la *langue populaire*, est totalement conservateur et élitiste. Peut-être ignore-t-il le processus de

81 Concernant cet argument, voir partie VI. / 1.3. Khaddàme moûkhak ! Fais travailler ton cerveau !

82 Tout en exprimant son dédain pour la dziriya, le même auteur accorde, pourtant, une importance fondamentale à la poésie exprimée en cette langue. Voir ci-dessous le point 2.5.1. Al ghnà : chansons.

formation des langues, tel qu'exposé auparavant à propos de certaines d'entre elles. Dellaï devrait quand même connaître celui de l'arabe « classique ».

Rappelons brièvement sa genèse.

A l'époque pré-islamique, la langue arabe n'était qu'un idiome, limité à la tribu des Koreïches, où la *poésie* occupait une place prépondérante. Cela peut expliquer pourquoi le texte coranique excelle dans cet aspect. C'était le meilleur moyen, du point de vue *stylistique*, de toucher les cœurs et les esprits pour les islamiser. Et il en demeure ainsi, aujourd'hui. Preuve en est la pratique de la lecture du Coran, même chez ceux qui ne comprennent pas son idiome ; par exemple les peuples non arabes ; de même, certaines de mes parentes récitent de nombreuses sourates du livre sacré en ignorant la signification e la majorité des mots, mais elles sont très sensibles à la musicalité des mots et au rythme des phrases.

Revenons aux autres étapes du développement de l'arabe classique.

La réunification des tribus en une nation unique islamisée permit la conquête d'autres territoires et peuples. Celle-ci stimula le développement social dans les domaines, y compris la langue arabe. Voilà comment l'idiome limité d'une tribu est devenu une langue de culture et de science, au point d'être une référence auprès des lettrés européens du Moyen Age.

Ensuite, la décadence de la même langue fut la conséquence de la glaciation puis la régression de la civilisation dont elle était l'expression linguistique.

6.

Dellaï ajoute, en précisant :

> « Ce qui ne veut pas dire que cette langue n'est pas, en elle-même, un vecteur de savoir et de connaissance d'un *certain* type. Ceci dit, la langue arabe algérienne ne pourra *jamais* se substituer à la langue du *Coran*. Elle pourra, dans le meilleur des cas, se développer toujours à *côté*, et en échange perpétuel avec la langue-*mère*. Et celle-ci, pour se rapprocher encore plus des *peuples*, devra enrichir son trésor lexical de termes arabes *locaux*. Je vous donne un exemple : nous disons dans certaines régions d'Algérie bou'awid pour la poire. Ne trouvez-vous pas que c'est un très *joli* mot *typiquement* arabe, *plus* expressif que landjâs ? Il suffit de le transformer en abou'oweïd et le tour est joué. Et habb el-moulouk n'est-il pas plus *poétique* que le *très laid* karaz ? Si l'existence d'une académie de la langue arabe devait se justifier, chez nous, c'est par ce travail d'enrichissement de la langue arabe *classique* par le fond lexical de la langue arabe algérienne. C'est le seul moyen d'assurer une *identification totale* à cette langue. Il faudrait que le Maghreb prenne d'*assaut* la langue arabe, sans *complexe*, en y *imposant* ses trouvailles et son génie propre. Nous les Maghrébins, nous sommes d'ailleurs *connus* pour ça : nous *assimilons* ce qui

nous vient de *l'extérieur* mais nous tenons absolument à y laisser *notre* empreinte. »

Extraordinairement significatif comme conception ! Commentons.

6.1.

Dans la déclaration ci-dessus, remplaçons « langue arabe algérienne » par « langue populaire » (indienne, chinoise, française ou autre européenne) et « langue du *Coran* » par langue de caste dominatrice (sanskrit, chinois traditionnel, latin), et nous constatons exactement le même schéma : une vision élitiste dominatrice (de brahmane, de mandarin chinois impérial, de clerc religieux féodal européen). Et, pourtant, répétons-le encore une fois, Dellaï est, sur le plan politique et social, incontestablement un démocrate progressiste. Et voilà que, sur le plan linguistique, il professe, avec une assurance de clerc moyen-ageux européen, une certitude sur la supériorité d'une langue de religion sur celle du peuple.

C'est dire combien le problème linguistique, notamment le statut de la dziriya, est si grave en Algérie.

6.2.

Dellaï décxlare : « la langue arabe algérienne ne pourra *jamais* se substituer à la langue du *Coran*. »

D'abord, dans le domaine scientifique et historique, le terme « jamais » ne fait pas partie du vocabulaire. Pourquoi un chercheur sérieux comme Dellaï peut-il recourir à une telle affirmation ?

Ensuite, les mandarins chinois, les brahmanes hindous et le clergé latin européen ont, eux aussi, cru que les langues vernaculaires ne pouvaient « jamais se substituer à la langue » des livres sacrés. Mais eux, au moin, n'étaient pas des chercheurs scientifiques. Ceci dit, l'histoire, ou plutôt l'action réformatrice des intellectuels libres penseurs, comme on l'a vu concernant la promotion des idiomes populaires, a démontré que « jamais » n'est qu'un vœu idéologique de conservateurs réactionnaires.

Ces intellectuels libres penseurs ont promu leur idiome populaire en langue à part entière, tout en respectant les langues des textes sacrés comme expression de ces derniers.

Par conséquent, oui, contrairement à l'affirmation de Dellaï, la dziriya *peut* et *doit* « se substituer à la langue du Coran » comme langue à part entière. Comme ce fut le cas dans les autres nations, déjà mentionnées.

Ajoutons que la réalité montre le contraire. Une certaine « élite » algérienne voudrait substituer l'arabe classique à la dziriya, dans le but de la *supprimer*, pour

transformer la société algérienne selon un schéma idéologique en cours dans les monarchies du Golfe. Dans celles-ci, le Coran et sa langue sont employés nous pour émanciper mais uniquement pour asservir.

Aussi, les assertionsz de Dellaï, certainement à son corps défendant, fournissent des arguments à cette frange obscurantiste.

6.3.

Dellaï confond la langue du Coran, « langue arabe *classique »,* et celle arabe moyen-orientale actuelle[83]. En effet, l'idiome officiel, en cours en Algérie, comme au Moyen-Orient, n'est pas spécifiquement coranique ni classique, mais un mélange de ce dernier avec *prévalence,* soulignons-le, de l'arabe moyen-oriental *moderne*.

Bien entendu, concernant l'arabe, je me réfère non aux monarchies du Golfe (cléricalement réactionnaires), - bien que -, mais au reste des nations arabes (plutôt laïques : Syrie, Irak, Liban, Égypte). Le « bien que » se justifie ainsi : est-ce la langue arabe classique du Coran qui est à l'origine de certains mots et concepts actuels, tels que *ordinateur* ou *démocratie* ?

6.4.

Dellaï préconise d'enrichir la « langue-mère » avec les « termes arabes *locaux ».*

Tant que les linguistes n'auront pas déterminé, de manière scientifique, l'importance de l'apport respectif de l'arabe classique et du tamazight dans la dziriya, on n'est pas autorisé à considérer l'arabe classique comme « mère » decette dernière.

Supposons que c'est le cas.

Est-ce raisonnable et *démocratique* de subordonner l'idiome vernaculaire à la langue classique ?… Si, dans les autres nations, les intellectuels avaient pensé ainsi, les langues modernes auraient-elles vu le jour ?

6.5.

Les adjectifs utilisés par Dellaï concernant les exemples de mots de dziriya et d'arabe classico-moyen-oriental laissent très perplexe.

Qu'on explique pourquoi « bou'awid » serait « plus expressif » que « landjâs », et « habb el-moulouk » « plus poétique » que « karaz », jugé « *très* laid ». Pour quel motif un terme serait beau parce que *« typiquement* arabe » ?… Ne sommes-nous pas, là encore, devant l'habituel et « classique » mépris élitiste dominateur (latin, brahmanique, chinois traditionnel) ? Ou en présence de la vision dégradante d'un colonialiste (français) ou néo-colonialiste (moyen-oriental) ?

Revenons sur l'expression « habb el-moulouk » et approfondissons l'examen. Si l'on est démocrate, doit-on trouver « poétique » une référence à des « moulouk », c'est-à-dire des *rois* ? Et « habb » est-il vraiment « poétique », sachant qu'il a, aussi, une signification désagréable, à savoir *furoncle*, puisqu'on dit « rah fiya al habb » (j'ai

83 Voir partie II. DEFINITIONS.

des furoncles) ? Que dire alors, en terme de beauté et de laideur, de l'expresssion dont la traduction donne « furoncles des rois » ?

Quelqu'un a voulu aller plus loin que Dellaï. Il a nommé les cerises, à cause de la beauté de leur couleur rouge, « khdoûd an Nâbî » (« les joues de l'Envoyé »), c'est-à-dire le Prophète. Un homme du peuple répliqua : « Alors, appelons les aubergines « glaoui Bilâl » (« les testicules de Bilal »), en référence au premier muezzin de l'Islam, un ex-esclave de peau noire. Où l'on voit la verve populaire rabelaisienne.

Élargissons le problème. Les conquérants arabes n'avaient-ils pas, à leur époque, cette même conception négative du langage des habitants autochtones de l'Algérie ? Cette vision est-elle, aujourd'hui, admissible, du point de vue démocratique ?

Par ailleurs, « landjâs » et « karaz » ne seraient-ils pas d'origine tamazignt ? Cette interrogation vient à l'esprit suite à un fait : la comparaison dévalorisante, exprimée par certains Arabophones, à propos du tamazight, jugé un langage « laid ».

Les comparaisons présentées par Dellaï sont une ultérieure illustration, cette fois-ci par un intellectuel démocrate, de ce qui a été exposé ailleurs[84].

Part conséquent, il faut veiller absolument à s'assurer que les affirmations que l'on présente soient compatibles avec les règles de la *science,* où les jugements idéologiques de valeur n'ont pas de place, et avec les principes fondamentaux de la *démocratie*, pour lesquels les peuples et leurs langues sont égaux, quelques soient les faiblesses des uns et les lacunes des autres.

6.6.

Enfin, à propos des affirmations de Dellaï, concernant l'*identification* et l'*assimilation*, renvoyons d'une part à des considérations exposées[85].

D'autre part, notons l'habituel langage guerrier, rappelant le « butin de guerre », quand Dellaï parle de « prendre d'*assaut* la langue arabe ». Dans les autres nations, les promoteurs des langues modernes, eux, ont pris d' « assaut », sans recourir à ce terme ronflant, non pas les « langues-mères » de l'élite dominarice, mais leurs parlers vernaculaires, en les transformant en idiomes à part entière.

Et, à propos d' « assimilation », il vaut mieux, comme les intellectuels libres penseurs évoqués, assimiler ce qui nous vient de l'*intérieur*, quitte à y laisser une « empreinte » extérieure.

De toutes les considérations précédentes ne doit-on pas conclure à l'abandon de l'illusoire « retour aux sources », quelque soit les arguments présentés, pour rechercher et promouvoir, désormais, les sources autochtones, celles du peuple, dans ses deux composantes, dziriya et tamazight ?

84 Partie IV. / 1. Moi, c'est qui ? Anâ, chkoûn ?, présentant le cas de H*…, partie V. / 2.1.1. Lacunes et méprise, et 1.3. Vivacité et richesse des langues populaires.

85 Partie IV. DOUBLE DÉPENDANCE CONTRADICTOIRE, et partie V. / 1. Identité nationale et identité linguistique.

5.2. Non au « butin de guerre » colonial… oui au *trésor de paix populaire* : Yâ khoûyâ ! Mâ tchoûfch laĕdoûnâ, choûf lìnâ ! [86]

Intéressons-nous, maintenant, au « butin de guerre ».

Argument 1.
*Cette expression signifie s'emparer de la langue de l'*ennemi*, dans ce cas la France.*

Mais cette langue appartient-elle seulement à l'*ennemi* ?
D'accord, les colonialistes parlent cet idiome ; mais n'est-il pas également celui des intellectuels du siècle des Lumières, des révolutionnaires de 1789, de juin 1848, des communards de 1871, enfin des Français qui ont lutté avec les patriotes algériens pour l'indépendance ?
Par conséquent, parler de « butin de guerre », est-ce pertinent ?

Argument 2.
Le terme « butin » contient l'idée de s'enrichir *en s'emparant d'un bien, ici linguistique*.

Premièrement.
L'utilisation d'une langue, autre que la maternelle, n'est-elle pas, simplement, un enrichissement, sans devoir le justifier par des termes guerriers ?
A-t-on vu un Vietnamien qui, parce qu'il y eut la guerre de libération contre les colonialistes français, suivie d'une autre contre l'impérialisme états-unien, parler de « butin de guerre » quand il utilise l'idiome français ou anglais ?... Non ! Pour deux raisons : parce qu'il est conscient de recourir à ces idiomes comme il aurait pu le faire avec une quelconque langue, et parce que leur usage ne signifie pas, pour lui, l'*incapacité* d'écrire dans sa propre langue maternelle, le vietnamien.
Est-ce que le roumain Eugène Ionesco, l'irlandais Samuel Beckett ou le chinois François Cheng, en écrivant en français, le polonais Joseph Conrad, l'hindou V. S. Naïpaul ou le pakistanais Salman Rushdie, en rédigeant leurs romans en anglais, ont prétendu s'être approprié un « butin de guerre » ? Conrad et Naïpaul se sont, notamment, distingués par des œuvres où ils décrivaient et dénonçaient les méfaits du colonialisme et de l'impérialisme, sans jamais prétendre que la langue anglaise utilisée était un « butin de guerre ». Tout simplement, ces intellectuels ont opté librement pour un idiome et l'ont employé dans leurs écrits, sans nul besoin de justification triomphatrice.

Deuxièmement.

86 « Ô mon frère ! Ne regarde [considère] pas notre ennemi, mais nous !"

Revendiquer un « butin de guerre » doit-il entraîner, ou justifier, de la part de celui qui s'en réclame, l'ignorance de son bien propre, déjà en sa possession, à savoir les langues maternelles, la dziriya et le tamazight ?

N'est-on pas, ici, dans la fable du raison trop vert ?… Que les langues maternelles seraient trop pauvres pour mériter d'être considérées.

Quand les partisans du tamazight, par leurs luttes, ont fini par obliger ceux du « butin de guerre » à reconnaître la valeur de la langue des Amazighes, pourquoi la dziriya continue à être ignorée ?… Les défenseurs du « butin de guerre » attendent-ils que la composante arabophone du peuple engage des combats en faveur de sa langue maternelle, pour, enfin, de manière opportuniste, proclamer leur soutien à cet idiome ?

Que dirait-on si l'anglais Chaucer, le français Du Bellay, l'italien Boccaccio, l'ouzbek Alisher Navoiy ou un intellectuel vietnamien avaient proclamé que la langue de leur dominateur (respectivement latin, persan, chinois traditionnel, français) était un « butin de guerre », et continuaient à écrire dans cet idiome, au lieu de promouvoir leurs langues maternelles ?

Enfin, que penserait-on d'un Amazighe algérien qui, contraint par l'école à apprendre l'arabe moyen-oriental, se vanterait de s'être emparé d'un « butin de guerre », en écrivant dans cette langue, sans considérer la sienne, le tamazight ?

Argument 3.

Voyons le cas où la détention d'un « butin de guerre », c'est-à-dire écrire en français, irait de pair avec la promotion du tamazight comme langue. L'argument justificatif est qu'il s'agit de la langue maternelle *de la composante amazighe du peuple algérien.*

Pourquoi, alors, ce même argument n'est pas avancé à propos de la dziriya, en tant que langue *maternelle* de la composante arabophone du même peuple ?

Pourtant, la dziriya est un idiome spécifique, sa confusion avec l'arabe moyen-oriental est erronée. Dans le chapitre *Définitions*, le motif a été expliqué : les locuteurs respectivement de l'arabe moyen-oriental et de la dziriya communiquent difficilement, quand pas du tout. Par exemple, l'expression « Il va venir » se dit, en dziriya, « غادي إجي » (ghâdi ijî) ; elle est incompréhensible à un Arabe moyen-oriental, lequel dit « سوف يأتى » (soufa yaetî). Le locuteur de la première expression ne comprend pas la seconde, et vice-versa, tant leur différence est grande.

Par ailleurs, en d'autres langues, nous disposons d'exemples de *similitude* qui ne consent pas la *confusion*. Les langues italienne et roumaine sont très proches de leur origine latine, la langue grecque moderne de celle antique ; toutefois, cela n'autorise pas leur réduction l'une à l'autre.

Ces considérations démontrent l'inconsistance de ceux qui dénient la dziriya sous prétexte qu'elle est trop semblable à l'arabe moyen-oriental, ou qu'elle n'en est qu'une version abâtardie.

Ajoutons que, parmi les partisans du « butin de guerre », accordant la préférence à la langue française, il y a également des Amazighes. Ils font partie de la catégorie élite-caméléon : tout en reconnaissant en paroles les mérites de leur langue maternelle, le tamazight, ils n'en font pas usage dans leur production.

Retournons à la dziriya. Son dénigrement n'est pas seulement le fait d'intellectuels, mais, également, de citoyens ordinaires.

Il m'est arrivé de voir ce genre de scène. Après un séjour de quelques années en France, de retour en Algérie, des immigrés n'utilisaient que le français, même en famille, prétextant l' « oubli » de la langue maternelle. Quand ils y recourraient, ils s'efforçaient d'y mettre un accent, à la manière des Français ou des Pieds-Noirs. Ils croyaient ainsi montrer une supériorité culturelle par rapport à leurs compatriotes. Ces « nouveaux civilisés » ne se rendaient même pas compte que leur français était médiocre, leur instruction étant très faible. Quelques uns d'entre eux s'étaient également donnés des noms français, non parce que ceux d'origine étaient mauvais, mais avaient le seul tort d'être *algériens*.

C'est à ce type d'immigrés que firent référence certaines personnes à mon sujet. Ils s'étonnèrent qu'après quarante d'années d'absence du pays, je parlais normalement la langue maternelle, avec l'accent correct.

Remarquons, aussi, que le style musical oranais raï, qui a donné quelques (rares) beaux textes en dziriya, a montré combien il est fade et ridicule en employant le français, comme, par exemple, la chanson *Aïcha*, de Khaled. On en est au colonial « Ya ! Banania ! »

Ajoutons cette considération. Pourquoi des intellectuels et écrivains algériens ont besoin d'un « butin de guerre » français, alors que les Français n'ont nul besoin d'un « butin de guerre » linguistique algérien ? De même, pourquoi des Algériens ont besoin d'un « retour aux sources » arabes, tandis que les Arabes n'ont que faire d'un « retour aux sources » algériennes ?… Le motif est simple : les Algériens, mentalement néo-colonisés, souffrent d'un complexe d'infériorité linguistique, et les autres, pas.

De ces considérations découle une conclusion. Un intellectuel algérien, s'il est digne de ce qualificatif (laissons tomber les ronflants « contestataire », « révolutionnaire », « agitateur », etc.) devrait être à la hauteur de ceux qui ont offert à leur idiome vernaculaire la dignité de langue à part entière.

Par conséquent, il faut reconnaître que le « butin de guerre », est, en réalité, un asservissement néo-colonisé, déguisé en triomphe, une reconnaissance implicite d'*incapacité* intellectuelle à promouvoir sa propre langue maternelle.

Voici la preuve la plus significative. En 1985, l'auteur même du slogan « butin de guerre », Kateb Yacine, déclara :

> « Je ne pensais pas pouvoir faire du théâtre en Algérie parce que, à ce moment-là, le problème numéro un, c'était la langue. Pour moi, ce qui importait, c'était ce problème-là : comment le résoudre ?
>
> Et le théâtre c'était vraiment le moyen. Parce que *seul dans une chambre, tout seul, jamais je n'aurais réussi à passer du français à l'arabe. Pas possible*. Mais avec une troupe (…) d'abord on a commencé ici avec Mohamed, prends ta valise (...) »[87]

Précisons que l'arabe dont il est question est la dziriya.

Et notons que l'auteur occulte le fait que j'étais le fondateur-animateur de cette troupe, où j'avais toujours écrit les textes, sous forme collective, en arabe algérien. Il ne signale pas, non plus, que, au sujet de la pièce mentionnée, il se limitait à proposer des dialogues en français, et que c'était Abdallah Bouzida qui les traduisait en dziriya. Kateb n'était donc pas même en mesure de nous fournir, dans sa langue maternelle, de simples dialogues de théâtre[88].

A-t-on vu, de par le monde, un auteur déclarer son incapacité d'écrire une pièce de théatre dans la langue populaire qu'il pratique ? Qu'en déduire concernant la conception linguistique de cet auteur ?

Au cours de mes recherches sur le problème linguistique, je suis tombé sur des informations qu'il est nécessaire de communiquer.

> « Dans les années 1930, après les cent années d'occupation, la pression colonialiste sur le peuple algérien était terrible : dénuement extrême, déculturation, droits politiques et sociaux bafoués, l'algérien étant considéré comme un citoyen de seconde zone (loi du double collège). L'idée même d'indépendance était devenue une chimère irréalisable, de telle sorte que les élites faisaient ouvertement l'apologie de la présence française et réclamaient purement et simplement le rattachement de l'Algérie à la France, comme on peut le constater dans l'échantillon de ces louanges à la France génocidaire, ci-après : Dr Bendjelloul, Président des Elus de Constantine (toute la Région Est) déclare «Tous les écrits, tous les actes de cette jeune Algérie ne sont-ils pas là pour crier bien haut qu'elle est avant tout française ? Et si nous avons un nationalisme, n'est-il pas complètement français ? (l'Entente 27/02/1936). Ferhat Abbas, alors l'adjoint du Dr Bendjelloul enchaîne : «Si j'avais découvert

87 *Kateb Yacine & Abdelkader Alloula, du théâtre au cinéma*, conversation entre Kateb Yacine et Saïd OuldKhelifa, entretien inédit réalisé à Paris le 29 juin 1985, Bobigny 2003, publié à l'occasion du 14ème Festival 11 au 28 mars 2003 à Bobigny, Hors-série, p. 7 et 8.

88Voir mon ouvrage *ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE AU THÉÂTRE ET ALENTOURS,* LIVRE 1. *EN ZONE DE TEMPÊTES*, partie III. DANS LA GROTTE DU TIGRE, 10. La faiblesse de la force ou deuxième et définitive attaque du tigre : Mohamed, prends ta valise (1972), en libre accès ici : https://www.kadour-naimi.com/f-ecrits_theatre.html

la «nation algérienne», je serais nationaliste….cette patrie n'existe pas….Nous avons donc écarté une fois pour toutes les nuées et les chimères pour lier définitivement notre avenir à celui de l'œuvre française dans ce pays.»(La Défense 28/02/1936). La messe est dite, pourtant ce n'est pas fini. Déclaration du Cheikh Ben Badis : «Croyez-vous que la nation algérienne qui a une histoire algérienne passe un siècle entier dans le giron de la France civilisée sans renaître aux côtés de la France, sous sa bienveillante protection, la main dans la main, telle une fille charmante et pleine de vitalité, possédant tout ce que peut avoir une fille de race élevée par une mère pareille.» (Al Bassaïr du 27/12/1935). Il ajoute plus loin «Ceci afin que le Musulman algérien soit aux côtés de ses autres frères, les fils de la France, sur le même et vrai pied d'égalité. Celle-ci aura pour conséquence la véritable union que nous recherchons.» Toutes ses déclarations de fidélité à la France vont se matérialiser par une Charte revendicative du Congrès musulman, coalition regroupant la Fédération des Elus de Constantine, l'Association des Oulémas, le Parti communiste algérien (PCA) et d'autres associations de la société civile, une Charte qui va revendiquer le «rattachement pur et simple à la France» (article 2) et qui sera présentée le 24/07/1936 au gouvernement français.

Comment qualifier de tels actes de soumission, après 70 années de résistance armée continue et d'effroyables massacres génocidaires ? Devant tant de défaitisme de ses élites, le peuple algérien, qui vit dans sa chair l'oppression coloniale et le mépris des colons, ne pouvait que se sentir encore plus abandonné. »[89]

N'est-il pas curieux de constater que l'histoire subie par l'idée d'indépendance *nationale* rappelle exactement celle de l'idée d'indépendance *linguistique* ?… Autrement dit, ceux qui ont proclamé le « bienfait » du « butin de guerre » n'ont-ils pas agi comme ceux qui ont commencé par nier la nation algérienne au bénéfice de son rattachement au pays colonisateur ?

Par bonheur, il s'est trouvé une minorité de nationalistes algériens pour refuser cet asservissement et travailler au déclenchement de la guerre de libération du colonialisme.

Quant, alors, dans le domaine linguistique, verrons-nous des intellectuels algériens s'affranchir du servilisme envers la langue française pour se mettre à la libération linguistique par la promotion de la dziriya? Les Algériens amazighophones ont commencé à réaliser la promotion de leur langue maternelle par rapport à l'arabe moyen-oriental et, espérons-le, également par rapport au français.

89 Afif Haouli, *L'Algérie de l'héroïsme, des trahisons et des règlements de compte idéologiques,* 13 avril 2015, http://www.lematindz.net/news/17160-lalgerie-de-lheroisme-des-trahisons-et-des-reglements-de-compte-ideologiques.html#at_pco=tst-1.0&at_si=58e7a13a340331e9&at_ab=per-2&at_pos=0&at_tot=2

Ce qui vient d'être exposé ne prouve-t-il pas que la mentalité de l'intellectuel algérien, se voulant de bonne foi éclairé et progressiste, devrait réfléchir plus profondément, afin d'éviter de proclamer comme une conquête ce qui, en réalité, est une défaite ?

Il est, alors, temps d'ignorer ce slogan castrateur, « butin de guerre », pour s'occuper de notre réellement libérateur *trésor de paix* : les langues populaires. Pour cela, il n'est pas nécessaire d'être un « révolutionnaire », mais simplement un intellectuel semblable aux promoteurs de langues vernaculaires dans le monde.

6. Négation des langues maternelles : Allì ikhallàt roûhhah mĕa a nkhàla yakloûh a djâj [90]

Auparavant, a été exposé ce phénomène négatif[91]. Approfondissons l'examen.

6.1. Arabophones

Voici des faits :

> « (…) une enseignante de l'Algérie actuelle s'étant filmée en classe en plein travail d'affolement de ses élèves – même s'ils sont mineurs – a proclamé que l'arabe est la langue du *Paradis*. Cela a suscité une vive émotion et on peut s'en étonner, puisqu'elle n'a fait que redire un message que bien des *enseignants* algériens répètent depuis plusieurs décennies et n'a montré que le *véritable* visage de l'école algérienne comme lieu qui professe le *mépris* de soi et des autres, comme lieu qui enseigne la guerre civile plutôt que la paix civile. Cette école sépare le monde en une partie «pure» (arabe, islam étatique) et en une partie impure (berbère, arabe algérien, islam populaire). »[92]

Ainsi, existe une mentalité algérienne qui reprend à son compte celle néo-coloniale moyen-orientale ; elle considère le peuple algérien comme « inférieur », parce que ne s'exprimant pas dans la « langue du Paradis » : l'arabe moyen-oriental des lettrés. En passant, notons le rapprochement entre la proclamation de cette enseignante, et le jugement du chercheur Dellaï, sur « la langue du *Coran* », auparavant évoqué.

Qui sont les agents de cette discrimination ?

Ce ne sont pas uniquement des intellectuels algériens.

90 « Celui qui se mélange avec le déchet du blé sera mangé par les poules », autrement dit : la personne qui se sous-estime sera victime de gens de basse valeur.

91 Partie IV. / 3. « Ya-moâ-babania », « Ya-moâ-*new*-banania ».

92 Ali Chibani, écrivain-journaliste et chercheur, *Guerre contre les langues algériennes*, 06.01.17, http://www.elwatan.com/contributions/guerre-contre-les-langues-algeriennes-06-01-2017-336548_120.php

« Il y a une guerre idéologique et de ségrégation linguistique menée par les autorités *politiques* contre la population algérienne, une guerre qui bouscule les représentations identitaires et les *hiérarchise*, une guerre qui nous *coupe* d'un pan entier de notre histoire et qui a participé et participe à provoquer et à maintenir un climat de *guerre civile* dans le pays. »[93]

Depuis l'indépendance, l'État mène cette guerre linguistique, dans toutes les institutions, y compris l'école.

« Pour ce faire, l'Etat a reproduit la même politique linguistique que la France *coloniale*, la même que celle que mène la France contre ses langues dites «régionales» et que Louis-Jean Calvet nomme le «colonialisme intérieur». Cependant, au lieu du français, l'État algérien promeut l'arabe littéral qui, comme le rappelle Fouad Laroui dans Le drame linguistique marocain, «n'est la langue maternelle de personne». Exactement comme fut le français pour les «indigènes» algériens. »[94]

6.2. Francophones

Les Algériens de cette composante, eux aussi, ont la même négation, mais pour un motif différent : ils considèrent l'idiome français comme seul capable d'être utilisé, parce que instrument de connaissance et de culture.

Dans ce cas-ci, l'État algérien ne semble pas partie prenante.

Les agents de cette prédilection pour le français au détriment des langues algériennes sont, d'une part, les institutions de l'ex-puissance coloniale, d'autre part, des intellectuels algériens.

Les premières invoquent la défense de la « francophonie » ; les seconds proclament la capacité de cette langue à exprimer les pensées et les émotions de manière adéquate.

Ces deux agents, cependant, n'avouent pas le motif premier de leur attitude. Il est *économique*. Pour les institutions de l'ex-colonie, il s'agit de pénétration de marchés en Algérie ; pour les intellectuels algériens, de vendre leur production littéraire aux lecteurs de l'ex-colonie.

6.3. Ce qui est commun aux thuriféraires arabophones et francophones

Le français « butin de guerre » ou « haut fait » linguistique (Amine Zaoui)[95], l'arabe classique « retour aux sources » ou à « prendre d'assaut » (Dellaï) : n'est-il pas curieux de voir des intellectuels algériens recourir à des termes de *combat militaire offensif* chaque fois que, en réalité, leur position est *défaitiste* ? C'est la répétition du

93 Idem.

94 Idem.

95 Ce dernier aspect sera examiné en partie V. / 2.1.2.2. Richesse ou misère...

personnage de *Ah Q,* dans la fameuse nouvelle de Lu Xun. Chaque *humiliation réelle* subie par cet individu est présentée par lui, verbalement, comme une *victoire*, ce qui l'enfonce encore plus dans sa situation aliénée de *dominé,* tout en se croyant vaillamment libre. Cette nouvelle de Lu Xun, à travers le protagoniste, dénonçait précisément l'aliénation du peuple. Rappelons qu'elle fut écrite en chinois populaire.

On est en droit de penser que les thuriféraires du français et de l'arabe classico/moyen-oriental ignorent totalement comment les idiomes qu'ils privilégient sont devenus des langues à part entière, après avoir été ce que la dziriya et le tamazignt sont en Algérie. Sinon, auraient-ils osé déprécier ces deux derniers idiomes, comme ils l'ont fait et continuent à le faire ? Notamment en utilisant les *mêmes* arguments que ceux évoqués dans le passé, pour dénigrer les langues populaires, en Europe comme en Asie.

On comprend la *fascination* que suscite un patrimoine culturel prestigieux et son instrument linguistique, comme ceux arabe moyen-oriental et français. Mais le sanskrit, le chinois traditionnel et le latin bénéficiaient du même statut. Cela n'a pas empêché les intellectuels de ces nations à promouvoir leurs langues populaires, bien que moins glorieuses et moins riches.

Alors, pourquoi pas les Algériens, concernant la dziriya?

Cette question n'est-elle pas d'autant plus pertinente quand l'intellectuel algérien se considère un « patriote », un « vrai » algérien, encore plus quand il se déclare « révolté », « révolutionnaire », soucieux du peuple laborieux ?

Dans les autres nations, le prestige des cultures et langue dominantes n'a pas eu l'effet asservissant et castrateur survenu en Algérie. Dans ces autres pays, les « sources » et le « butin » ont été les cultures et langues populaires, reconnues comme valables et perfectionnées avec d'excellents résultats. Au point tel que des intellectuels algériens en sont restés subjugués (par le français et l'arabe classique), oubliant leurs propres idiomes maternels. Ils se sont abaissés à être linguistiquement en Algérie ce que furent les brahmanes, les mandarins et les féodaux européens. Avec cette différence : ils se proclament « démocrates », « progressistes » et même « révolutionnaires ».

Certains évoquent la dimension *réduite* du peuple algérien, pour nier ses idiomes, au profit du français et de l'arabe moyen-oriental, parlés par un nombre infiniment plus large de personnes. Des exemples tels que les Pays-Bas, l'Italie, la Grèce, le Viet Nam ou Israël démontrent l'inconsistance de cet argument.

Considérons, en particulier, la dziriya.

Avant de revendiquer un « retour aux sources » ou un « butin de guerre », il faut, auparavant, *démontrer*, par des preuves convaincantes, en quoi la dziriya n'est pas digne de promotion comme langue à tous les effets. Ensuite, expliquer pourquoi cette dziriya a moins de valeur, en comparaison des idiomes vernaculaires indiens, ouzbek,

européens, vietnamien, des minorités ethniques de Chine. Enfin, justifier pourquoi la dziriya ne peut pas être, comme tous les idiomes mentionnés, dotée de grammaire et de dictionnaires, enseignée à l'école, et haussée à la dignité de langue officielle.

Examinons les objections que l'on formule, de manière claire ou sous-entendue, contre la reconnaissance de la dziriya comme langue à promouvoir.

1.

La dziriya ne serait qu'une variante abâtardie *de l'arabe moyen-oriental, par conséquent il convient de ne considérer que ce dernier.*

Dans l'argument 3 du chapitre sur le *« Butin de guerre »,* cette supposition a déjà été réfutée.

Ajoutons ceci. A Béjaïa, un enseignant universitaire amazighe m'a égrené des mots de dziriya en démontrant leur provenance non pas de l'arabe moyen-oriental, comme on le croit, mais du tamazight, par exemple Ouahrane, Relizane (Ighil Izen), Tlemcen.

A ma connaissance, il n'existe pas de recherche scientifique démontrant de manière irréfutable l'origine de la *majorité* des termes de la dziriya: est-elle arabe moyen-oriental ou tamazight ? Seulement alors, on saura la valeur de l'objection formulée ici contre la dziriya.

2.

La dziriya est trop pauvre.

Cette assertion sera examinée plus loin dans le chapitre « Vivacité et richesse des langues populaires ».

3.

Les partisans des « sources » déclarent ou laissent entendre que le recours au tamazight ou au français serait une régression*, une perte ou un appauvrissement ; les défenseurs du « butin » passent sous silence la dziriya, pour les mêmes motifs.*

Pourtant, en Inde, en Chine, en Ouzbekistan, en Europe et au Viet Nam, la promotion des langues vernaculaires est un enrichissement *certain*. Cela démontre qu'en réalité l'idée de régression provient uniquement de l'*incapacité* des *intellectuels* algériens à remédier aux lacunes de l'idiome maternel.

La valeur de ce dernier n'est pas même reconnue dans la poésie populaire, laquelle est généralement méprisée, à de rares exceptions comme Dellaï. Cependant, bien qu'il lui consacre ses recherches, nous avons vu qu'il ne considère pas la dziriya capable de promotion en langue à part entière.

La dziriya est admise uniquement dans des domaines spécifiques : les fictions théâtrales, télévisées et cinématographiques. Et encore ! Quelquefois, les partisans de l'un des deux slogans lui préfèrent respectivement le français ou l'arabe moyen-oriental ; ils les jugent plus « nobles » dans le cas où sont présentés des personnages, eux aussi, plus « nobles », et non faisant partie de la « vulgaire populace ».

Pourtant, mon expérience personnelle a démontré, comme, je crois, tout Algérien a pu le constater : quand l'occasion se présente de rencontrer un compatriote ou une compatriote de ce qu'on appelle la « populace », même analphabète, mais dont l'expérience a fourni un niveau de conscience estimable, on peut entendre un discours en dziriya dont la « noblesse », - pour utiliser ce stupide terme auquel est préférable le terme de *valeur*, tout simplement -, ne manque pas de profondeur ni de richesse. Il faut n'avoir jamais eu de contact réel avec des personnes du peuple, d'en « bas » comme on dit stupidement, pour ne pas l'admettre.

Pour ignorer ce fait, il faut n'avoir en vue que le vocabulaire, réellement vulgaire, d'une catégorie du peuple que les circonstances sociales ont mis dans des conditions de bassesse culturelle. Cela n'autorise pas à jeter le bébé avec l'eau sale, en considérant la dziriya, en tant que *telle*, comme vulgaire.

A propos des bizarreries de la dimension mentale, Montesquieu nota :

> « (…) les contradictions de l'esprit humain, et comment il sait séparer les choses les plus unies, et unir celles qui sont les plus séparées »[96].

Il semble que les diverses objections énumérées, contre les langues populaires, en sont des manifestations.

7. Corruption et régression... ou originalité et enrichissement ?

Certes, une partie du langage vernaculaire s'est corrompu et a régressé, surtout parmi les jeunes. Les causes sont, par ordre d'importance décroissante : la carence des intellectuels algériens, la politique linguistique gouvernementale, l'emprise néo-coloniale, tant française et anglaise que moyen-orientale. Sans les deux premières causes, la troisième n'aurait pas eu d'influence.

Un exemple particulier de l'impact de l'obscurantiste wahabite se constate de manière évidente. En 1973, les Algériens se saluaient, en se quittant, par : « Abga ĕla khîr ! » (Reste [je te souhaite] en [bonne] situation !), parfois conclu par « Athalla fî roûhak ! » (Prends soin de toi !). En 2012, on entend presque exclusivement « « Allah yahàfdak ! » ([Que] Dieu te protège ! »)

Les deux premières expressions évoquaient uniquement la personne et sa propre responsabilité ; l'ultime formule reporte tout à Dieu, laissant la personne réduite uniquement à un objet soumis à la volonté divine. Cette vision semble musulmane ; elle ne l'est pas réellement. Elle a évacué ce principe religieux : « Ĕáwane roûhak, Rabbî iĕaounàk ! » (Aide-toi, Dieu t'aidera !). Cette dernière conception, tout en

96 *Défense de l'Esprit des lois*.

reconnaissant le rôle de la divinité, accorde la première importance à l'initiative personnelle. Ainsi, le changement *linguistique* est un indicateur d'une transformation *psychique*, régressive.

Mais, à propos de la dziriya, peut-on nier les manifestations d'originalité et d'enrichissement ?

Sans énumérer trop de termes, en voici trois[97], preuves de l'inventivité linguistique créatrice du peuple :

- *hógra* : humiliation causée de manière arbitraire par un puissant au détriment d'un faible ;
- *harràga* : émigration clandestine, suggérant l'idée de *brûler* (quoi ?... A chacun d'imaginer : peut-être tout ce qu'on possède avant de partir) ; en français, à propos d'une armée se préparant à attaquer, on dit « *brûler* ses vaisseaux » derrière elle, ainsi elle n'aura pas d'autre choix que de vaincre ou de mourir ;
- *hitîte* : néologisme tiré de *hâït* (mur), pour désigner les personnes dans la rue, se tenant debout, dos au mur, condamnées à une oisiveté, causée par le manque de travail et l'impossibilité d'émigrer.

Dans ces trois termes, la dimension *sociale* saute aux yeux. Est-ce un hasard si leur inventeur est le peuple *opprimé* ? Et non pas un Rabelais ou un Céline algérien, inexistants[98].

Les intellectuels algériens, méprisant la langue populaire, n'ont jamais créé des néologismes aussi riches de sonorité et de sens. Tout au plus ils en profiteront pour mieux enjoliver leur production littéraire, en lui donnant un « parfum » exotique, recherché par ceux en mesure d'acheter leur livre. Il en sera davantage question plus loin.

Il en est de la langue comme du peuple laborieux lui-même : les mercenaires n'en voient que la « puanteur », les « mauvaises manières » et le le dialecte « vulgaire » ; les personnes libres d'esprit y constatent la générosité de cœur, la vivacité de l'esprit et la richesse langagière.

Anecdote.

Un jour, près du seuil de la porte d'un voisin, j'ai vu trois ouvriers occupés à creuser un canal pour placer des tubes. Sur quatre heures, ils ont travaillé environ la moitié, le reste fut consacré à bavarder, fumer ou boire du café.

Ayant établi un rapport amical avec eux, je leur ai demandé :

- Kîfâch, fî rabĕ a ssouaïaĕ, akhdàmtou ghîr zouj ? (Comment se fait-il que sur quatre heures, vous n'en avez travaillé que deux ?)

Ils s'esclaffèrent ; puis l'un d'eux m'expliqua en souriant :

97 Les deux premiers ont déjà été évoqués auparavant, en 1. L'instrument linguistique.

98 On reviendra sur la richesse de la dziriya, au point 1.3.2. Vivacité : masmar a Jhà.

- Moul a dàr yaĕtîna noùss a drâhame, immàla hnâ nakhàdmou noss al khadma (le propriétaire de la maison nous donne une moitié d'argent [salaire], alors nous, nous effectuons la moitié du travail).

Mais, tous ceux qui ignorent l'exploitation à laquelle sont soumis les travailleurs manuels les accusent d'être des « fainéants », quand ils n'affirment pas : « les Algériens sont de *nature* fainéante », en visant, bien entendu, ces travailleurs. Ceci dit, ce genre d'accusation est universelle : toute classe exploiteuse a toujours accusé ses exploités de « fainéantise », car le profit tiré de l'infame exploitation ne suffit jamais aux sangsues.

Concernant le langage quotidien employé par la population kabyle, un essai de Farid Benmokhtar[99] est ainsi présenté :

> « Selon l'auteur, le mélange de langues est un phénomène fréquent chez les Kabyles bilingues. Cette situation, appelée par les linguistes le code switching, ne cesse de prendre de l'ampleur dans la société kabyle et ce pour des raisons multiples, parmi celles-ci : l'absence de prise en charge de la langue et de la culture berbère par l'État avant et après l'indépendance, le manque de corpus dans la langue maternelle du locuteur Kabyle le pousse à mélanger les langues en présence pour exprimer sa pensée et sans oublier le facteur psycholinguistique des bilingues… etc. »

Les pratiquant de la dziriya sont dans le même cas.

Dans quelle mesure ce phénomène est une régression appauvrissante ou un progrès enrichissant, aux spécialistes d'y répondre.

Dans le premier cas, la responsabilité n'est pas uniquement celle de l'État, comme Benmokhtar le déclare, mais d'abord celle des intellectuels algériens. Nous avons, en effet, constaté que la promotion des langues populaires, dans le monde, fut essentiellement l'initiative d'intellectuels comme citoyens.

8. Du peuple et des intellectuels, qui est le plus victime d'aliénation servile ? Ma bga l'al ĕamya ghîr al khòl ! (Il ne reste à la femme aveugle qu'à se mettre du maquillage aux yeux !) [100]

Le peuple, étant analphabète ou d'un niveau scolaire insuffisant, recourt à sa langue maternelle, pour communiquer, penser et éprouver des sentiments. Il y a, donc, cohérence entre l'instrument d'expression et l'existence vécue.

Les intellectuels, eux, nous l'avons vu, sont écartelés entre une partie d'eux-mêmes s'exprimant, consciemment ou inconsciemment, dans leur langue maternelle, et une

99 Doctorant à Paris et enseignant de langue kabyle, auteur d'une recherche universitaire. Voir article de Fatiha Tala Ighil, *Pourquoi les Kabyles mélangent-ils les langues ?*, 22.12.2016, http://www.lematindz.net/news/11701-pourquoi-les-kabyles-melangent-ils-les-langues.html

100 Autrement dit : avoir l'illusion de cacher un défaut par un travestissement ridicule.

autre partie se manifestant uniquement dans une langue d'emprunt, apprise à l'école, le français ou l'arabe moyen-oriental.

Cependant, on l'a dit, ces intellectuels s'efforcent de trouver positive cette division psychique dans le domaine linguistique. Suivant l'adage populaire, ils sont aveugles (à leur langue maternelle) et, afin de parer à cette carence, ils se fardent les yeux de leur esprit avec le khòl (poudre maquillante) d'une langue autre.

Bien entendu, nous n'avons pas en vue les intellectuels et écrivains de pays, ayant choisi d'employer une autre langue que celle de leurs parents, mais sans état d'âme ; ils l'adoptent simplement comme instrument de communication ou de littérature.

Nous ne trouvons que des Algériens, et des auteurs d'autres ex-colonies françaises, pour exprimer un *mal-être* dans l'emploi d'une langue autre que celle vernaculaire, tout en dédaignant cette dernière, avec, parfois, des larmes de crocodiles, typiques des mercenaires caméléons.

En ce qui me concerne, toutes mes œuvres théâtrales, destinées au public algérien, depuis la première, en 1965, ont été écrites en dziriya, bien entendu travaillée de manière dramaturgique. Les seules pièces en français l'ont été parce que je me trouvais jeune étudiant en France, et les réservais au public francophone[101].

Mes deux premières publications littéraires, une nouvelle et une brochure poétique, furent rédigées en italien. J'ai utilisé cette langue comme je l'avais fait avec la dziriya, dans mes œuvres théâtrales. Aucune déchirure, pas de drame : simplement l'emploi d'un instrument linguistique maîtrisé suffisamment, parce que je vivais en Italie depuis des décennies, et les destinataires de l'œuvre étaient des Italiens. Les mêmes nouvelle et brochure poétique eurent une publication en français ; là, aussi, elles étaient destinées à un public francophone.

Si je veux réellement m'adresser au peuple algérien, dans sa composante non ou insuffisamment instruite, eh bien je dois recourir à la dziriya. Ce fut ainsi dans mon théâtre en Algérie.

Enfin, si, par hasard, me prend l'envie d'écrire de la poésie, une nouvelle ou un roman *pour* ce même *peuple*, je le ferai en dziriya; j'emploierai une translittération en lettres latines ou arabes, *après enquête* pour savoir laquelle est la plus répandue en Algérie. Ce qui me déterminera dans le choix de la méthode de translittération est uniquement l'efficacité, l'assurance de toucher le *plus* de personnes possibles parmi le peuple. Ainsi, pas de conflit intérieur ni khòl linguistique mystificateur, genre « retour aux sources » ou « butin de guerre ».

On objectera que le peuple ne sait pas lire, ni les lettres françaises ni celles arabes. Eh bien, je compte sur des « âmes bien nées » pour lire les œuvres aux analphabètes, et d'abord leurs enfants, petits-enfants, nièces et neveux.

Relevons un autre fait.

101 Pour le travail linguistique fourni, voir mon ouvrage *ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE AU THÉÂTRE et alentours*, LIVRE 5 / PARTIE II / 3.3. Le français et 3.4. L'arabe algérien. En libre accès ici : https://www.kadour-naimi.com/f-ecrits_theatre.html

Pourquoi les ex-colonisés francophones ou anglophones ont besoin de passer par les prix littéraires de l'ex-métropole pour se voir consacrés, également, dans leur pays d'origine ?… Est-ce que les Français ou les Anglais ont besoin de prix littéraires d'une ex-colonie pour être valorisés dans leur pays ?

Et pourquoi le Prix Nobel, en matière de littérature, est un produit européen, auquel aspirent les intellectuels des ex-colonies ou semi-colonies, alors que n'existe pas un équivalent dans les ex-colonies ou semi-colonies, pour lequel soupireraient des écrivains des ex-métropoles coloniales ou semi-coloniales ?

Que déduire de ces situations sinon une relation entre dominateurs et asservis, entre supérieurs et inférieurs ?

Concluons. Le peuple est dans une situation linguistique *meilleure* que les intellectuels algériens. Il emploie sa langue le mieux qu'il peut, sans éprouver le besoin de s'emparer de « butin de guerre » ni de retourner à des « sources » : il utilise le trésor et les sources qui lui sont propres. Elles opèrent aussi bien dans les relations quotidiennes que dans la poésie, les chants et les récits du peuple. S'il n'a pas réussi mieux, c'est parce qu'il ne dispose de capital ni financier ni intellectuel pour créer des académies, des dictionnaires et des grammaires en vue de promouvoir davantage sa langue. Quant aux intellectuels issus de son terroir ou prétendant se soucier de lui, leurs yeux sont fixés là où se trouve le sacré pognon pour vendre leur marchandise.

Pour ma part, j'ai toujours eu du plaisir et de l'aisance en discutant avec les gens du peuple laborieux. J'y suis né et ne l'oublie jamais. Nous utilisons notre langue et nous nous comprenons, intellectuellement et affectivement, quoique nous nous exprimons pas comme Shakespeare, Hegel ou Einstein. Ceux-ci ont eu la chance d'avoir eu, parmi leurs aïeux, des intellectuels qui ont transformé leur langage vernaculaire jusqu'à permettre la poésie shakespearienne, la philosophie hégélienne et la science de Einstein.

On objectera : à quoi bon songer au peuple analphabète ?… Son travail pénible et ses conditions de vie ne lui permettent pas de s'intéresser à entendre la lecture d'articles de journaux, encore moins de la poésie, des nouvelles ou un roman.

Cet argument est totalement contestable. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir des gens du peuple se réciter entre eux des poèmes ou des récits, appris de manière verbale. Pourquoi ne trouveraient-ils pas le même plaisir à entendre ces contenus, lus par quelqu'un ? Ajoutons qu'il m'est arrivé de voir des analphabètes écouter avec intérêt la lecture d'un article de journal. Alors, pourquoi pas, une nouvelle, un roman ou un essai ?

Ceux qui accusent le peuple de dédaigner la culture et la connaissance commettent deux erreurs.

Ils oublient ou négligent que ce dernier est amené à se désintéresser de culture parce que ceux-là mêmes qui exploitent sa force de travail font tout pour le maintenir dans une situation d'ignorance. Leur but est clair : empêcher leur « vache à lait » de

se cultiver, pour lui rendre impossible l'exercice d'un esprit critique, favorable à remettre en question son asservissement économique.

L'autre erreur de ceux qui croient le peuple incapable de culture est, tout simplement, le fait qu'ils ne le fréquentent pas ; ils se contentent de plaquer sur lui leur préjugé de classe petite-bourgeoise ou bourgeoise ; elle se caractérise par l'arrogance et le mépris de ce qui est au « bas » dans l'échelle sociale de l'injustice, tout en fournissant la plus-value qui enrichit les employeurs.

Celui qui veut se débarrasser de son chien l'accuse de rage. Les intellectuels qui se désintéressent du peuple le taxe d'inculte, au point de se plaire dans son ignorance. Et le tour est joué !… Ah ! La « bonne » hideuse fausse conscience ! Non contente d'exploiter et de dominer, elle méprise. Comme et depuis les temps les plus antiques : afin que moi, je jouisse de l'art et de la culture, toi, tu dois exécuter les travaux pénibles ; hier, esclave, aujourd'hui, salarié, mais toujours à mon service.

Voilà ce qui se cache derrière le problème linguistique, ce qui explique, à la *racine*, le mépris et le rejet des langues vernaculaires par l' « élite » harkiya, bâïna fal wajh oualla zoûj oujoûh (mercenaire, à visage découvert ou à double visage, autrement dit caméléon).

V.

RÉSILIENCE

A SLÂK [102]

1. Identité nationale et identité linguistique
   1.1. Prémisses : Al klâm al laouyal
   1.2. Algérianité : « Dzaïìr! Yâ Dzaïìr ! »
   1.3. Vivacité et richesse des langues populaires : Koulchi fîh al khîr
   1.4. Ignorance réciproque... ou nécessité d'unité
2. Conciliation : Guîmat al fhâma (La valeur de la compréhension)
   2.1. Difficultés : Souĕoubâte
   2.2. Solutions possibles : Al hàle kâyàne

102 La délivrance.

Le terme « résilience » est emprunté à l'essai de Boris Cyrulnik : *Autobiographie d'un épouvantail*.

Quand un individu ou un peuple ont subi un traumatisme grave, psychiatres et psychologues savent qu'il est indispensable que cet individu ou ce peuple :

1) *admette* son traumatisme ; tant qu'il n'est pas reconnu, aucun changement n'est envisageable ;

2) l'*éclaircisse* le mieux possible ; à moins de cela, la constatation du traumatisme ne débouche sur rien, ou, pis, sur l'abattement ;

3) trouve la *méthode* et le *moyen* de transformer ce traumatisme en facteur de construction d'une nouvelle vie, positive.

Dans l'essai *L'Unique et sa propriété*, Max Stirner a écrit (je cite de mémoire) :

> « L'important n'est pas ce qu'on a fait de moi, mais ce que je fais de ce qu'on a fait de moi. »

Cela exige de savoir : 1) ce qu'on a fait de moi, 2) ce qu'il me convient d'en faire.

Appliquons ce raisonnement au problème linguistique en Algérie. Les trois phases de la résilience ont déjà été examinées, d'une manière générale, dans les parties précédentes. Dans celle-ci, nous nous proposons, en particulier, de mettre en évidence tout ce qui doit contribuer à opérer cette résilience.

Commençons par dire ceci : Ma yatballaĕ bâb hattâ yànftàh bâb wahdàkhoûr (Une porte ne se ferme que lorsqu'une autre s'ouvre). Les fausses portes du « retour aux sources » et du « butin de guerre » ne peuvent se fermer que si l'on ouvre celles des langues vernaculaires. Elles sont nos authentiques sources et notre trésor de paix.

Pour y parvenir, voici des propositions.

1. Identité nationale et identité linguistique

1.1. Prémisses : Al klâm al laouyal [103]

A quel point la dépersonnalisation s'est réalisée à travers le langage, un mot en rend compte : *nàkwa*.

103 « Le premier mot [propos]. »

J'ai cherché à découvrir l'origine de cet étrange terme. Je suis parvenu à une explication dont j'ignore sa validité. La voici.

Quand les colonialistes français ont occupé l'Algérie, vint le temps d'établir un recensement de la population. Le fonctionnaire colonial demandait aux indigènes :

- *Né quoi* ?

Avec cette curieuse expression, qui se voulait la plus simple possible, il pensait obtenir les informations concernant les nom et prénom de l'interrogé.

De ces deux mots français serait né le néologisme *nàkwa,* autrement dit : carte d'identité, puisqu'elle contient nom et prénom. Puis ***a*** nàkwa serait l'équivalent du mot en employant l'article défini : ***la*** carte d'identité.

Conne chacun sait, l'identité linguistique est partie *intégrante* de l'identité d'un peuple. Les deux se conditionnent réciproquement.

Pourtant, et heureusement, les actions coloniale puis néo-coloniale, malgré leur puissante incidence asservissante sur la mentalité du peuple, ne sont pas totalement efficaces. Cent trente deux années de colonialisme n'ont pas réussi à rendre la langue française celle du peuple algérien ; plus de cinquante d'années d'arabisation forcée ne sont pas, non plus, parvenu à transformer l'arabe moyen-oriental en idiome du même peuple.

Cependant, le résultat de cette néfaste action coloniale française, suivie de celle néo-coloniale arabe moyen-orientale ont troublée l'identité algérienne, dans ses deux composantes, arabophone et amazighe. Au point que l'on se demande, avec raison :

> « A quand une identité *apaisée* ? »[104]

A cette question fondamentale fournissons des observations et propositions[105].

Relevons d'abord ceci :

> « Il faut bien reconnaître que l'histoire des hommes et de la formation des identités ne se réduisent pas à la seule langue. »[106]

Toutefois, celle-ci en est une *composante*, peut-être la plus évidente, les autres demeurant plus ou moins occultées, en fonction de l'intérêt de la caste sociale dominatrice.

104 Titre d'un article *Abdelkader Fodhil : A quand une identité apaisée ?*, http://www.elwatan.com//actualite/abdelkader-fodhil-a-quand-une-identite-apaisee-17-10-2016-330905_109.php

105 Je renvoie également à mes deux articles : *Identité, nantis et démunis : Lettre ouverte au frère Saïd Sadi*, http://www.lematindz.net/news/23915-identite-nantis-et-demunis-lettre-ouverte-au-frere-said-sadi.html, 01 avril 2017, et *Pour une identite solidaire,* http://www.lematindz.net/news/23943-pour-une-identite-solidaire-i.html , 04 avril 2017.

106 F. Hamitouche, *L'autre histoire et la transformation linguistique*, http://www.lequotidien-oran.com/index.php?news=5221084

Le concept d'identité est très délicat à employer, vues les dérives fascisantes qu'il provoque, suite à sa manipulation non pour émanciper mais asservir.

L'instrument d'investigation utile pour définir l'algérianité, comme toute autre identité, est l'usage de la raison objective ; son but est l'ouverture courageuse et enrichissante sur l'humanité toute entière dont on fait partie, la coexistence des uns et des autres dans des relations de compréhension et de respect réciproques, base d'une coopération profitable à l'ensemble de la communauté humaine.

Le besoin légitime d'une identité s'inscrit dans une problématique plus générale. L'ignorer ou l'occulter est erroné. En outre, ce besoin ne devrait pas recourir aux mythes pré-fabriqués et imaginaires. Ce procédé sert à justifier une domination, en réduisant la recherche positive d'identité à un enfermement autiste sur soi-même ; le résultat en est une névrose due à une sur-estimation de soi, méprisante et haineuse envers d'autres, sous-estimés.

Ces considérations sur l'identité ne sont nullement dictées par un quelconque nationalisme (régionalisme, ethnicisme) prétendant à une illusoire « supériorité », en opposition dévalorisante à d'autres. Il s'agit uniquement de reconnaître la variable historico-socio-culturelle qui caractérise un peuple et en constitue la singularité par rapport aux autres, sans jugement dévalorisant.

Le monde a connu des revendications nationalistes et linguistiques qui semblaient justes et raisonnables, mais ont fini par révéler une volonté de domination ; elle a coûté très cher en morts et destruction.

Les Nazis, en revendiquant comme territoires tous ceux où la population parlait allemand, avaient comme but d'y établir leur domination impérialiste. Les fascistes italiens et japonais ont évoqué le « retour aux sources » de leurs respectives civilisations passées pour créer une identité fabriquée par leurs idéologues ; elle fut l'instrument des guerres d'agression et des tragédies qui en découlèrent, autant pour leurs peuples que pour ceux envahis.

Dans les cas allemand, japonais et italien, la revendication identitaire fut l'un des instruments d'abord de leur dictature sur leurs peuples, ensuite de leur domination sur d'autres.

Dernièrement, au nom d'une « identité », eurent lieu les génocides de populations au Rwanda et dans l'ex-Yougoslavie.

Aux États-Unis, la multiplicité étonnante des drapeaux de la nation dans tous les lieux publics manifeste une volonté forte de création et de maintien d'une identité nationale, pour neutraliser les conflits susceptibles de naître par la multiplicité des origines ethniques des citoyens ; cependant, le but de cette identité, nationale et linguistique, n'est pas seulement d'obtenir une bonne cohésion sociale entre des citoyens venus d'horizons culturels divers, mais de permettre, aussi, la domination de l'oligarchie capitaliste à l'intérieur de la nation, puis sur la planète.

Il faut donc être vigilant. En Algérie, la revendication identitaire, ethnique et/ou linguistique, ne doit pas déboucher sur le ressentiment, la haine, la domination et la

violence, mais sur la capacité de vivre en harmonie au sein d'une communauté nationale et, au-delà, d'une espèce humaine une et diverse, sur la base des principes de liberté, d'égalité et de coopération mutuelle. Pour cela, il est indispensable de trouver les solutions pour jouir pacifiquement de l'identité dans tous ses aspects : algérienne arabophone pour les uns, algérienne amazighe pour les autres, algérienne tout court pour tous, puis méditerranéenne, nord-africaine, etc., jusqu'à l'identité d'espèce humaine.

Qu'on le veuille ou pas, nous vivons à l'heure de la *mondialisation ;* elle influence tous les aspects de la vie sociale, y compris l'identité nationale et linguistique. Il est donc nécessaire d'en préciser brièvement les aspects négatifs et positifs, pour mieux éclairer le problème de l'identité.

À celui qui a suffisamment de formation pour ne pas être victime de la massive propagande des médias de masse, les aspects négatifs de la mondialisation sont visibles.

L'oligarchie financière internationale, pour maintenir et augmenter le profit de ses activités, domine avec arrogance carnassière ; ses membres sont unis, au-delà de leurs nationalités, religions, et identités (voir les divers « Groupes », tel G8, etc.). Ils s'entendent, avec la complicité sinon la soumission des dirigeants des États, au détriment des peuples de la planète, considérés des vaches à traire au maximum. Le principe de cette attitude est la fameuse règle économique du profit maximal, où la dignité humaine n'entre pas en compte.

La théorie du « choc des civilisations » n'est crédible que pour ceux manquant d'informations objectives et suffisantes. En fait, dans les conflits mondiaux fondamentaux actuels, la religion ou la civilisation ne sont pas l'enjeu principal, comme il paraît et certains veulent le faire croire ; il est dans la possession de territoires pour le contrôle des matières premières, source de toute puissance[107]. Dans cette stratégie, la religion et la civilisation, - disons les coutumes et mœurs -, ne sont qu'un *instrument* : les uns l'utilisent pour *dominer*, d'autres, pour se *libérer* de cette asservissement. Ce dernier cas est le résultat de l'échec des idéologies précédentes qui prétendaient obtenir l'émancipation des opprimés, en premier lieu et principalement le marxisme.

Dans chaque nation, la globalisation a provoqué l'appauvrissement des parties sociales les plus défavorisées : employés, travailleurs manuels et chômeurs. Cela cause des replis-fermetures nationalistes-identitaires sur soi-même, avec leur manifestation habituelle : la haine d'un bouc émissaire, l'étranger par sa nationalité

107 Voir mon essai *LA GUERRE, POURQUOI ? LA PAIX, COMMENT ? Eléments de discussion pour gens de bonne volonté*, en libre accès ici : https://www.kadour-naimi.com/f_sociologie_ecrits.html
ou
http://classiques.uqac.ca/contemporains/NAIMI_Kadour/La_guerre_pourquoi/La_guerre_pourquoi.html

et/ou par sa religion, vu comme quelqu'un qui « nous vole notre travail et nos femmes, pollue notre identité et notre culture ». Cela entraîne ce bouc émissaire à réagir en se repliant, par le recours à ce qui lui est le plus accessible : sa religion et/ou sa langue. Il espère y trouver la clé de son salut, mais, ainsi, il perd de vue que les conflits identitaires religieux et/ou linguistiques cachent ce qui les provoquent : des entreprises oligarchiques (multinationales ou nationales) de domination sur des matières premières, nécessaires à l'activité économique, base de la puissance militaire.

La mondialisation a également des aspects *positifs.*

La masse d'informations est devenue plus grande, plus rapide et plus accessible, malgré le contrôle des castes, liées ou émanant directement des groupes financiers, qui les limitent et les filtrent.

De même, la connaissances des peuples et de leurs cultures, dont la langue, a augmenté, nonobstant l'hégémonie de certaines dont les défenseurs dévalorisent les cultures des peuples dominés.

Le mouvement migratoire est, lui aussi, plus important et en pleine croissance, malgré les obstacles pour le limiter et le sélectionner, selon les besoins de l'économie des nations hégémoniques.

Des « cerveaux », mal employés dans leur nation d'origine, qui privilégie la soumission, par conséquent la médiocrité, se déplacent dans un pays d'accueil où ils contribuent au progrès des connaissances.

Ceux qui disposent uniquement de leur force de travail manuel émigrent, officiellement ou clandestinement ; ensuite, ils découvrent que l'exploitation économique est mondiale et n'a pas de religion ni d'idiome spécifiques : elle existe dans l'Europe et les États-Unis chrétiens, dans l'Inde hindoue, dans le Japon bouddhiste ou shintoïste, dans l'Israël hébraïque, dans la Chine confucianiste comme dans les pays musulmans du Moyen-Orient. Les « harràga », ces émigrés clandestins, au prix de leur vie, révèlent la nature politiquement oppressive et économiquement exploiteuse de la patrie abandonnée, comme du pays où ils projettent de s'installer.

Enfin, est apparue une nouvelle conscience d'une solidarité mondiale entre les exclu-e-s du bien-être. Elle se manifeste avec le plus d'évidence dans les forums internationaux, autogérés par des citoyens ; ils s'opposent aux forums et groupes appartenant aux représentants de l'oligarchie financière internationale. Cette conscience, balbutiante à cause des nombreux obstacles qui l'entravent, cherche les voies pour s'affirmer davantage.

Les observations précédentes servent à comprendre pourquoi la revendication identitaire, quelque soit le domaine, y compris linguistique, est légitime ; toutefois, elle ne doit pas *cacher* l'autre problème qui la détermine : le mode de gestion économique (exploitation produisant un profit sous forme de plus-value) et politique

(domination politique et idéologique). En effet, c'est sur la forme de gestion de la société que se concentre l'attention dans les nations où l'identité ethnique et linguistique n'est pas en question.

De là, on comprend ceci : la focalisation *exclusive* sur la question linguistique, qui est un aspect identitaire, en empêchant sa solution de manière satisfaisante, sert uniquement ceux qui veulent occulter le mode de gestion de la société. En Algérie, comme ailleurs, ce dernier existe dans l'écart toujours plus grave entre les appauvris et les enrichis. Cet écart se manifeste par diverses formes de violence ; elles affligent quotidiennement les citoyens sans défense, du vol du portefeuille d'une vieille dame dans la rue jusqu'au terrorisme, d'ordre idéologique ou commis par des gangsters.

Par conséquent, *oui à la revendication* identitaire, quelque soit son aspect, dont celui linguistique ; mais attention à *l'insérer* dans le mode de gestion de la société. *C'est lui qui la produit et la maintient, comme l'un de ses moyens d'existence*. L'arbre ne doit pas cacher la forêt. Sinon, pas de solution réelle du problème.

1.2. Algérianité : « Dzaïìr ! Yâ Dzaïìr ! » (Algérie ! Ô Algérie !)

Le *traumatisme* dont souffrent les Algériens semble être celui-ci : depuis l'antiquité, ils ont subis des invasions continuelles, avec leurs fléaux de destruction des biens matériels et culturels. Chaque nouveau conquérant tentait d'effacer tout ce qui rappelait le précédant. Ces conquêtes furent tellement destructrices que les autochtones ne savent plus qui ils sont en réalité. Même la science est encore incapable d'éclairer cette question : les Algériens sont-ils dans leur majorité des descendants des Arabes conquérants ou des Amazighes arabisés ?

En particulier, les langues dominantes, sur le plan institutionnel et littéraire, ne sont pas leurs idiomes maternels. Si le cas s'améliore pour le tamazight, il reste entier concernant la dziriya.

Même le nom de leur pays, *Algérie*, n'est pas autochtone mais l'invention des conquérants arabes. En outre, celle-ci ne correspond pas à la topographie du pays. « Al jazâìr » (الجزائر), signifie les îles ; leur présence est insignifiante sur le territoire.

La plupart d'entre nous ignorent ou ont oublié la signification de ce nom ; la composante arabophone (je l'ignore pour les Amazighophones) en vit seulement les sonorités de manière affective et psychique, pour exprimer la terre de la naissance, de la famille, des amis, la patrie des souffrances et des joies.

Pour toute une génération, la guerre de libération nationale, tellement douloureuse mais finalement victorieuse, nous a fait aimé ce mot ; nous l'avions tellement crié, tour à tour avec des larmes et des rires : « Tâhyâ al Djazâìr ! » (Vive l'Algérie!)… J'ignore comment ces deux mots résonnent dans l'âme d'un Algérien né *après* l'indépendance ; mais, pour ceux comme moi, ayant subi les affres de l'immonde colonialisme, ces deux termes font vibrer jusqu'à la plus profonde de nos fibres, et cela tant que nous serons vivants.

Les deux ultimes et plus récentes traces du traumatisme causé par les envahisseurs successifs sont les suivantes.

Traumatisme externe. Les colonialistes français, d'une part, enseignaient aux autochtones, à l'école, que leurs ancêtres sont gaulois ; d'autre part, et à l'opposé, ils les traitaient en sauvages incultes, aptes uniquement à servir leurs maîtres européens. Si ces autochtones contestaient cette domination, ils étaient réprimés de la manière la plus extrême, la plus sauvagement « civilisée ».

Traumatisme interne. Dans le mouvement nationaliste algérien, dès 1949, les dirigeants ayant conquis l'hégémonie sur le mouvement décrétèrent que la véritable histoire des Algériens commença avec l'arrivée des Arabes, que, par conséquent, leurs ancêtres sont arabes. Ainsi, tous les citoyens qui revendiquaient d'autres origines (les Amazignes) furent ignorés, et leurs protestations réprimées ; la méthode fut semblable à celle des colonisateurs externes. De là la justification de l'expression « colonialisme *interne* ».

Dans le premier cas, on imposa aux Algériens la langue française ; dans le second cas, l'arabe moyen-oriental.

Pour *s'affranchir* de ce traumatisme, a déjà été exposée la nécessité de remplacer les slogans « retour aux sources » et « butin de guerre », par cette autre : a*lgérien*, tout simplement, pareillement à la république qui se déclare « algérienne » ? Se pose alors la question : qu'est-ce que l'*algérianité* ?

La question linguistique n'est pas l'unique mais l'une, la plus *apparente* et la plus *décisive*, des causes du problème de l'identité algérienne. Il est faux d'affirmer que la personnalité de l'Algérien est schizophrénique *uniquement* parce que sa langue parlée est niée ; par contre, il est juste de penser que la négation de sa langue parlée est l'*une* des causes de la schizophrénie de sa personnalité. Si certains Algériens, malgré cette déchirure, réussissent leur vie sociale, la réalité montre qu'il s'agit non de règle mais d'exception, le plus souvent difficilement acquise.

Une première définition de l'algérianité est simple, logique et de bon sens.

Sur le plan linguistique, l'algérianité réside dans l'usage *prioritaire* des langues *maternelles* ; à celles-ci s'ajoutent, comme idiomes *secondaires,* ceux imposés successivement par les dominateurs colonial, puis indigène de l'État indépendant.

Dans le domaine le plus *large*, l'algérianité c'est tout ce que l'histoire, depuis l'antiquité, a accumulé de faits, les uns héroïques et les autres déplorables, ayant constitué des héritages, devenus des socles fondateurs. Les plus importants sont amazighe, arabe moyen-oriental et français. La connaissance de cette histoire, réelle et complète, est malheureusement entravée par les dominateurs actuels du pays.

Dans le champ *linguistique*, l'algérianité consiste à aimer et faire usage des langues du peuple algérien, la dziriya et le tamazight, au point de les transformer en langues de connaissance et de communication officielle de la nation algérienne.

C'est ainsi, entre autre, que seront abolies les affligeantes conséquences de l'histoire sur le peuple. Parmi elles, les plus funestes sont le régionalisme, le clanisme, le tribalisme, et ce qui les caractérise : la mentalité autoritaire, dogmatique et exclusive, concevant toute communauté humaine formée uniquement de dominateurs et d'asservis.

Seule l'abolition de cette mentalité permettra à la notion de « al *oukhoûwâ* » (الأخوا, je l'écris sans le ة de l'arabe moyen-oriental, la *fraternité*) reprendra sa véritable signification et son rôle dans la société algérienne. Ce concept a alimenté la lutte de libération nationale, ensuite a permis l'autogestion ouvrière et paysanne dans les entreprises abandonnées par les propriétaires et ingénieurs coloniaux ; c'est encore ce concept qui a évité à la nation, semble-t-il, la guerre civile et la division du territoire.

1.3. Vivacité et richesse des langues populaires : Koulchi fîh al khîr [108]

1.3.1. Diversité

Les langues populaires présentent des formes multiples, selon les régions. La cause de cette situation est ainsi expliquée :

> « D'où vient cette diversité ?
>
> L'Algérien possède plusieurs langues maternelles, et ce, notamment grâce à l'histoire riche et très ancienne de l'Algérie[109]. La position géostratégique de carrefour entre le nord (européen) et le sud (africain) du pays, son ouverture sur l'Orient à l'Est et l'étendue de son territoire, font aussi cette diversité. Ainsi, le tamazight, qui est une langue polynomique (dont l'unité est abstraite), diffère d'une région à une autre.
>
> L'arabe algérien est plus ou moins le même sur tout le territoire (même en Tunisie et au Maroc) avec des marqueurs régionaux lexicaux et suprasegmentaux. Comme dans toute société plurilingue, il y a une variété de langue qui s'impose progressivement comme langue véhiculaire et de communication intensive : en Algérie (au Maghreb) l'algérien est devenu une langue véhiculaire interrégionale et transfrontalière, et ce, dès le XIIIe siècle J.-C. [manque : *après*]»[110]

108 « Dans toute chose, il y a un bien. »

109 Dans le texte on trouve « *mais pas que !* », qui semble une erreur typographiques dans l'article.

110 Ryma Maria Benyakoub, *Les langues maternelles DZ en 4 points*, 24.02.17, http://www.elwatan.com//culture/les-langues-maternelles-dz-en-4-points-24-02-2017-339903_113.php

Si certains considèrent cette diversité un handicap, d'autres, dont je suis, l'estime une richesse à employer de manière judicieuse, notamment grâce à une standardisation[111] permettant une communication la plus large possible entre les locuteurs.

1.3.2. Vivacité : masmar a Jhà [112]

Rachid Oulebsir, chercheur en patrimoine immatériel, constate :

> « La création artificielle d'une langue nationale en dehors des langues parlées est un échec. 50 ans après les premières expériences obligatoires d'arabisation, l'arabe littéral n'est pas parlé par les Algériens qui lui préfèrent ses dialectes et ses parlers communautaires avec un attachement utilitaire à la langue française[113]. »

A moins d'être aveuglé par des préjugés, quiconque peut constater la vivacité et la richesse des idiomes maternels algériens.

En addition à ce qui a déjà été dit[114], démontrons-le pour la dziriya. Je n'ai pas de compétence au sujet du tamazight, mais je pense que les observations suivantes au sujet de la première se retrouvent dans le second.

Dans l'examen des slogans « retour aux sources » et « butin de guerre », fut annoncée une réponse complémentaire à l'objection sur la pauvreté des idiomes populaires. Nous y voici.

Nous l'avons dit : c'est par son langage vernaculaire que l'Algérien exprime ses pensées et ses émotions les plus intimes. Celui qui ne maîtrise ni le français ni l'arabe moyen-oriental est porté à expliciter, également, d'une manière ou d'une autre, tout ce qu'il conçoit ; il recourt plus ou moins à des termes empruntés, notamment au français, langue que les circonstances historiques ont rendue plus à sa portée que l'arabe moyen-oriental.

En général, quand l'Algérien, quelque soit son niveau intellectuel ou sa position sociale, est dans une situation *affective* très forte, positive ou négative, il n'emploie pas le français, encore moins l'arabe moyen-oriental, mais son idiome maternel, dziriya ou tamazight.

111 Elle sera examinée plus loin.

112 « Le clou de Jhà ». L'expression renvoie à un conte populaire où ce personnage-prototype, semblable à Arlequin, plante un clou sur un mur, en signe d'insistance à propos d'un désir à concrétiser.

113 http://www.elwatan.com/hebdo/magazine/rachid-oulebsir-auteur-editeur-chercheur-independant-en-patrimoine-culturel-immateriel-le-pouvoir-ignore-les-langues-maternelles-26-02-2015-288447_265.php, vu 27.2.2015.

114 Partie IV. / 7. Corruption et régression... ou originalité et enrichissement ?

Durant ma vie, j'ai connu une seule famille algérienne, à Oran, où la langue française était la seule employée, même à la maison ; il est vrai que ma fréquentation de la petite et grande bourgeoisie algérienne a toujours été très minime. Le père de la famille dont je parle utilisait la dziriya uniquement en s'adressant à la quinzaine d'ouvriers de sa petite entreprise, parce qu'ils ne comprenaient pas le français. Je n'ai jamais vu de famille algérienne où l'arabe moyen-oriental est l'idiome de communication, même parmi les chefs religieux.

La frustration traumatique de voir le langage maternel, véhicule des toutes premières émotions et effusions, ignoré par l'élite francophone et arabophone, est compensée par l'*inventivité* qui le caractérise. Quelle soit ignorée ne prouve pas son inexistence, mais seulement le mépris dont elle est victime et la volonté de l'occulter.

Quelques exemples. Qu'on explique pourquoi le mot « clochard » témoigne de l'inventivité du français, tandis que le terme « hittîte »[115] ne prouverait pas, de même, celle de la dziriya. L'expression « *Béni oui oui* » n'est-elle pas aussi sinon plus inventive, riche et savoureuse par rapport à « *Yes, men* ? »… Même le français a intégré l'expression djazaïrbyane dans son vocabulaire.

Pour indiquer un fourgon cellulaire, l'argot français dit « panier à *salade* », suggérant que les emprisonnés sont réduits à ce légume. La dziriya emploie les termes « taxi al gharâm » (taxi de l'amour). N'est-ce pas d'une ironie savoureuse ? Le même idiome parlent de « hnoûcha » (serpents) pour indiquer policiers ou indicateurs de ces derniers. En effet, ces derniers ne s'insinuent-ils pas parmi la population de manière identique à cet animal ?

Interrogeons un adulte ou un jeune du peuple, dans sa composante la plus méprisée par les « élites », et nous constaterons la richesse inventive de son vocabulaire.

En comparaison, l'arabe moyen-oriental, trop dépendant de l'idiome classique, a la faiblesse de se complaire, en général, dans les formules conventionnelles et creuses. C'était le cas, en Chine, avec la langue traditionnelle, et en Russie, avec celle orthodoxe.

Mais, alors que dans ces pays, des intellectuels ont libéré l'idiome de ses tares archaïques, inventant le chinois simplifié ainsi que la langue dite blanche, en Chine, et, en Russie, créant la nouvelle langue russe, le mouvement moyen-oriental de la *Nahdha* n'a, malheureusement, pas - à moins de prouver le contraire -, réussi, de manière analogue, l'affranchissement de la langue arabe pour la rendre totalement moderne et dynamique, tout en l'approchant de celle du peuple.

Pour leur part, comme noté auparavant, les Algériens, employant le français, se plaisent souvent à recourir à un langage ampoulé, au contraire des Français qui tendent au respect du génie de leur langue : simplicité, précision et clarté.

115 Rappelons qu'il s'agit d'une personne qui, dans la rue, se tient appuyée à un mur, faute d'avoir une autre activité intéressante à entreprendre.

Revenons aux langues maternelles algériennes.

Si l'on a un réel respect, pour ne pas dire amour, du peuple, malgré ses défauts, et si l'on dispose d'un horizon intellectuel et affectif non limité à l'ex-métropole coloniale ou au Moyen-Orient néo-colonial, si, en plus, on dispose de connaissances linguistiques concernant d'autres peuples de la planète, on peut alors constater combien le peuple algérien pratique ses idiomes d'une manière vivante et expressive, malgré ses limites.

Plus d'une fois, j'ai vu des intellectuels algériens s'étonner devant des expressions inventées par le peuple, parce qu'ils n'y avaient jamais pensé, comme l'oxymore : « Boucherie de l'Espérance », les déjà mentionnés « hógra », « hittîte », « harràgas », ou des expressions comme « al hour bghàmza, wal barhoûch bdàbza » (Au « pur », c'est-à-dire l'homme intelligent, un clin d'œil suffit, l'entêté a besoin d'un coup de poing). Cette traduction rend la signification mais non la tournure expressive ramassée du dicton et sa percutante sonorité, un peu semblable à la sentence latine de Jules César : « Veni, vidi, vici » (Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu).

Fella Bouredji constate :

> « Les Algériens sont à des années-lumière du discours officiel rabâché par les politiques dans un arabe moderne qui n'est pas le leur ou dans un français châtié très souvent rejeté, mais ils s'expriment haut et fort et se comprennent parfaitement entre eux. N'est-ce pas l'essentielle utilité d'une langue, quelque soit son statut ? »[116]

J'eus la grande surprise de lire un très intéressant article. Parlant de « tentative de meurtre contre culture populaire », il commence ainsi :

> « Qu'aurait été l'Algérie si on avait osé *institutionnaliser* le dialecte algérien au lendemain de l'indépendance ? *Peut-être* une grande nation. »

Je remercie vivement l'auteur de m'avoir stimulé à réfléchir sur cette question.

À la dziriya, ajoutons le tamazight ; et au « peut-être » de l'article, je préfère l'hypothèse suivante.

Le peuple algérien a su, par les armes et avec des dirigeants issus du peuple, vaincre une puissance dotée d'une armée considérable, dirigée par des officiers issus d'illustres académies militaires. Il aurait donc su, également, transformer l'Algérie en une nation digne de ce nom, sur le plan culturel, à deux conditions :

1) si les dirigeants *politiques* algériens, au lieu de se limiter à appliquer la méthode de *guerre* populaire des dirigeants du Viet Nam ou de la Chine continentale, s'en étaient également inspirés sur le plan *culturel et linguistique*, en se rappelant le précepte «أطلب العلم و لو في الصين » (Demande la science, même en Chine).

2) si une minorité significative d'*intellectuels* algériens libres penseurs avait manifesté la même préoccupation que leurs pairs qui, en d'autres pays, ont transformé leurs idiomes populaires en langues à part entière.

116 Quotidien *Al Watan,* 5.7.2012.

Les intellectuels sont mentionnés en *second* lieu, mais, répétons-le, les exemples cités auparavant montrent que l'initiative de promotion linguistique fut prise *d'abord et essentiellement* par une minorité d'*intellectuels libres penseurs*, *décidés* et *compétents*.

Par conséquent, en Algérie, plutôt que d'attendre de dirigeants politiques institutionnels l'entreprise de promotion linguistique, il faut solliciter d'abord, parmi les intellectuels, la minorité qui assumerait ce rôle. Tant mieux si elle sera aidée par des dirigeants politiques de l'opposition et/ou institutionnels.

Notons que des intellectuels libres penseurs et des dirigeants politiques d'opposition amazighes luttent pour la promotion du tamazight. Leurs diverses actions, d'abord réprimées, ont finalement abouti à la reconnaissance progressive en cours.

A ma connaissance, en lisant l'article de Fella Bouredji, mentionné ci-dessus, c'est la première fois que je constate, dans une publication, une référence aussi claire et nette à la dziriya, et cela, non pour le dénigrer mais la valoriser comme potentialité *fondamentale* dans l'édification d'une nation.

A propos de la dziriya, un fait m'a profondément impressionné.

En 2012, j'ai passé plusieurs mois auprès de ma mère. Je lui ai demandé de me raconter sa vie, depuis sa naissance. Presque tous les soirs, pendant une heure ou deux, elle m'en a narré une partie.

J'ai enregistré plus d'une vingtaine d'heures : depuis sa naissance, en 1929, jusqu'en 2012, quatre-vingt trois années d'existence.

D'abord fille de paysans pauvres des monts de Tiaret, ensuite épouse d'un ouvrier cordonnier de Sidi Belabbès, fils de parents également paysans pauvres des monts du Tessala, enfin mère de huit enfants, finissant par vivre dans un quartier populaire d'Oran.

J'étais émerveillé d'entendre ses paroles. Je découvrais la possibilité de produire de la vraie littérature en langue vernaculaire. En écoutant les mots de ma mère, j'avais un plaisir semblable durant la lecture d'un roman ou d'une biographie écrite dans une quelconque langue reconnue comme littéraire.

J'ai tout enregistré, avec l'intention d'en rédiger un roman dans la langue même du récit, en dziriya oranais-tiarétien ; j'aurais par la suite décidé la forme de translittération.

Malheureusement, une erreur de manipulation de l'ordinateur m'a fait perdre tout l'enregistrement. J'ai voulu répéter l'opération, mais la fatigue et la douleur d'évoquer de nouveau un passé souvent pénible a dissuadé ma mère de me satisfaire. J'ai réussi uniquement à lui tirer deux heures, relatant des épisodes qu'elle avait oubliés de me communiquer.

Par ailleurs, je n'eus pas l'intelligence d'enregistrer le récit de vie de mon oncle maternel. Je l'ai écouté en plusieurs rencontres et pendant plusieurs heures. Analphabète, né dans un douar des monts de Tiaret, à dix ans, la misère de sa famille

paysanne lui fit abandonner son foyer pour aller mendier à Sidi Belabbès, mais d'une manière originale et digne. La même infortune le porta à s'engager, à peine arrivé à l'âge requis, dans l'armée coloniale ; elle l'envoya combattre au Viet Nam. Après la victoire des patriotes à Dien Bien Phu, il retourna à Sidi Belabbès où il mena une existence presque totalement misérable et tourmentée, jusqu'à sa mort à 92 ans.

Le récit de ma mère et de mon oncle me rappelaient, toute proportion gardée, deux romans : *Les Misérables* de Victor Hugo, et *Sans famille* d'Hector Malot. Les personnages de ces œuvres avaient une relation avec l'existence de ma mère et de mon oncle : des gens du peuple, souffrant l'injustice sociale et luttant pour s'en affranchir.

À travers la vie de ces deux parents, c'est une partie significative de l'histoire algérienne qui est racontée, et cela du point de vue de membres du peuple, que certains imbéciles appellent « bas ».

Ces deux récits m'ont rappelé d'autres. Je les ai entendus durant mon enfance, narrés par des meddahhs (conteurs) sur les places publiques populaires de Sidi Belabbès. Certaines de ces histoires étaient directement tirées des *Mille et une nuits*. Il est donc possible de présenter des histoires romanesques entières et intéressantes en langue vernaculaire.

Ce qu'il y avait de remarquable dans ces récits était l'art de raconter, les mots employés, le style des phrases, tour à tour brèves et longues, l'organisation des péripéties. Jamais la narration ne souffrit d'absence de mots, ni de leur précision. Exemplaire leçon, notamment linguistique.

Si le récit des péripéties existentielles de ma mère ou de mon oncle sont destinées à des lecteurs et lectrices *algériens*, est-il admissible de remplacer, par exemple :

- « yâ oulidî » par le français « ô mon enfant » ou par l'arabe moyen-oriental « يا ولدي » (yâ waladî) ?
- « nabghîk wane moût aĕlîk » par « je t'aime et je meurs pour toi » (ou encore « je t'aime à en mourir ») ou par l'arabe « أ حبك حتى للموة » (ouhibbouk hattâ lil mout) ?

Comment traduire ::

- l'oranais « mouyìma » et « mouyìmtî », pour appeler la mère, par ces termes pleins d'infinie et vibrante tendresse ?... Ni « bonne maman », ni « petite maman », ni « douce maman » n'y correspondent ; l'arabe moyen-oriental, non plus, n'a pas les équivalents.
- « Ráh azmâne ou jà zmâne » : un temps s'en est allé et un temps est venu ?. Le mot « temps » ne rend pas exactement la nuance de « zmân », qui a, aussi, le sens de « mauvais » ou de « fatalité ».
- ou une expression amoureuse, comme « Anta hbîb ĕoumrî » (Tu es l'ami de ma vie), maternelle, comme « anta tamràte galbî » (tu es la datte de mon cœur), « âyayày wal galb ĕay ! » (Aïe ! Aïe ! Aïe ! Et le cœur [est] fatigué, pour dire las !), pour exprimer tant de peine ?

Comment rendre la judicieuse et tellement suggestive euphonie dans l'expression « hâïyàme fî hmoûmî » (errant dans mes soucis) ? Voilà une expression qui aurait valu tant de commentaires admiratifs si elle avait été exprimée par l'auteur de la *Divina Commedia*, de *Hamlet* ou de *Faust*.

Aucun mot français ni arabe moyen-oriental ne rend correctement la richesse sémantique de ce genre de termes et expressions ; ils font partie du *génie spécifique* de la dziriya, lequel vaut le génie des autres langues.

Tant d'autres termes et d'expressions de la dziriya, dans ses diverses formes régionales, ont une sonorité, un contenu affectif et une nuance sémantique sans leurs exacts correspondants en arabe moyen-oriental ni en français. Il en est ainsi de toutes les langues, quelque soit leur statut. Même dans le cas d'équivalences existantes, l'Algérien est plus touché par les termes qui furent les premiers entendus par ses oreilles, dans son enfance, et donc, par son psychisme. C'est une caractéristique de la nature humaine.

Chaque idiome a son génie propre. Sa connaissance permet de connaître le mieux le peuple qui l'emploie, en particulier les caractéristiques de son « âme », de sa personnalité.

Si l'on possède un cerveau libre de tout préjugé, on constate facilement que le parler dziriya démontre en permanence qu'il est une langue pleine de créativité, avec tous ses aléas ; il en est ainsi du tamazight, comme de toute langue parlée par une communauté humaine, ayant un dynamisme et une certaine ouverture sur le monde.

1.4. Ignorance réciproque... ou nécessité d'unité

1.4.1. Tamazight

Des années 1949 à aujourd'hui, cette langue, au prix de luttes âpres et de répressions parfois sanglantes, se voit progressivement reconnue, au point d'arriver à la création d'un Haut-Commissariat à l'Amazighité, à l'officialisation et à l'enseignement. Il reste encore du chemin à faire. Pour preuves les manifestations citoyennes de décembre 2017, au sujet de la généralisation de l'enseignement du tamazight.

N'oublions pas, également, l'*unification* des différentes formes régionales du tamazight, de manière *démocratique*. Cette opération ne doit pas être dominatrice, en éliminant les plus minoritaires ; il faut respecter ces dernières. Par conséquent, il est nécessaire de réunir des représentants adéquats de ces diverses expressions, puis, ensemble, de manière réellement consensuelle, constituer la forme unifiée de cette langue.

1.4.2. Djazaïbya

Pour la dziriya, également, la même opération d'unification devrait être opérée. Certains pensent la concrétiser en prenant comme critère le parler algérois.

> « Professeur Dourari parle de l'existence d'une tendance à l'unification autour de l'algérois. « Une politique explicite de soutien de l'Etat permettrait de renforcer cette tendance unificatrice à travers la diffusion du patrimoine ancien et vivant algérien (chansons, poésie, récits, émissions tv et divers écrits) par les masses médias et les institutions officielles, ce qui faciliterait une meilleure normalisation de cette langue fondamentale pour la citoyenneté algérienne et l'unité nationale fondée sur l'histoire véritable du pays.». »[117]

À ce propos, également, insistons, ce n'est pas à l'État de décider en premier, car il est le résultat d'une rapport de forces sociales. La solution est dans le comportement des intellectuels libres penseurs dans l'application de la démocratie authentique : éviter la domination d'une forme au détriment des autres. Ce principe exige de réunir une assemblée des représentants authentiques des diverses formes de dziriya, puis d'en constituer de manière réellement consensuelle celle unifiée.

1.4.3. Djazaïbya et tamazight ensemble

« Ĕoûm bahhrak ! » (Nage [dans] ta mer !), conseille le dicton djazaïbya ; j'ignore si l'équivalent existe en tamazight.

Cependant, il faut savoir que la « mer » en question est l'Algérie en tant que nation. Par conséquent, ce serait une très grave erreur de voir les promoteurs des deux langues populaires s'ignorer réciproquement. Pour utiliser une expression française, disons qu'ils sont dans la même barque : celle d'un combat linguistique identique, bien que chacun possède ses spécificités. Celles-ci ne devraient pas entraîner la perte de vue de l'unité indispensable, afin de ne pas tomber dans le piège de ceux qui divisent pour régner.

Malheureusement, les luttes pour le tamazight ont été menées essentiellement par les Amazighes, sans le soutien, quand pas l'hostilité, de la composante arabophone.

On lit :

> « hélas, la solidarité du « reste de la nation » a toujours fait dramatiquement défaut aux mouvements berbères »[118].

Ce constat est réel. Mais où est la solidarité des Amazighes envers la dziriya? Rarement, elle est manifestée, comme ici :

> « la prise en charge et l'enseignement au niveau national des langues nationales effectives, tamazight et darija, constituent une part importante du combat, celui-

117 R. M. Benyakoub, *Les langues maternelles…* art. c.

118 Collectif, *Algérie arabe, en finir avec l'imposture,* publié chez Koukou édition. Voir *En finir avec l'imposture identitaire en Algérie*, http://www.lematindz.net/news/22719-en-finir-avec-limposture-identitaire-en-algerie.html, vu 27.12.2016. Article de Kassia G.-A.

ci s'intègre dans un combat plus global concernant le type de société en perspective[119] .»

Pour sa promotion, la partie amazighe saura-t-elle oublier le comportement négatif envers elle de la composante arabophone, pour lui manifester la solidarité nécessaire ? N'est-ce pas ainsi que se créera celle entre les deux langues, au bénéfice d'une action commune favorable respectivement aux deux idiomes populaires ?

Pour l'instant, à ma connaissance, les défenseurs du tamazight mentionnent très exceptionnellement, la dziriya. Exemples.

« L'amazighité concerne tous les Algériens »,
écrit à juste titre Brahim Senouci, mais pas un mot sur la dziriya[120].

On évoque des projets de dictionnaire amazighe-arabe-français[121]. Dans ce cas, il s'agit sans doute de l'arabe *moyen-oriental*.

Ali Yahia Abdenour, défenseur notoire des droits humains en Algérie, souligne :

> « tamazight obligatoire à l'école est un devoir, une obligation éthique, une exigence, une nécessité vitale […] L'amazighité, qui s'identifie à la démocratie, à la liberté et à la justice, n'est pas un facteur de division mais d'unification du peuple algérien, qui renforce son unité en s'enrichissant du plurilinguisme et du culturel, car la culture est l'esprit fécondé par la liberté. Détruire tamazight, véhicule de la culture et de la pensée de millions d'Algériens, a pour nom ethnocide. L'ethnocide est une politique volontaire de destruction d'une culture, qui conduit à un schéma de domination aboutissant à l'étouffement de la culture dominée, à son absorption par intégration ou assimilation.»[122]

Cette juste observation ne serait-elle pas identiquement valable en remplaçant ou, plutôt, en ajoutant au « tamazight » la « dziriya» ? Comment expliquer l'absence de mention de la dziriya?

À propos de l'ignorance de cette dernière par les *Amazighes*, émettons des *hypothèses*, formulées par certains d'entre eux :

1.

La dziriya a une trop grande *proximité* avec l'arabe moyen-oriental ; par conséquent il est inutile de revendiquer la première comme langue à tous les effets.

Espérons avoir montré, en discutant le slogan « *retour aux sources* », que c'est là une erreur.

2.

Au lieu de l'arabe, algérien ou moyen-oriental, la langue française serait le « butin de guerre » le mieux indiqué pour la partie arabophone.

J'ai expliqué auparavant en quoi c'est un fourvoiement.

119 *Tamazight, le peuple et les imposteurs*, de Aumer U Lamara, physicien, écrivain, 17 décembre 2017, http://www.lematindalgerie.com/tamazight-le-peuple-et-les-imposteurs

120 *Le Quotidien d'Oran,* 4.9.2014.

121 *El Watan,* 24-10-2014, http://www.elwatan.com/culture/symposium-du-hca-a-bejaia-tamazight-entre-neologismes-et-emprunts-13-10-2014-274106_113.php

122 *El Watan,* 25.9.2014.

3.

N'ayant jamais entendu revendiquer, par les compatriotes arabophones eux-mêmes, la langue dziriya, pourquoi, alors, devons-nous, nous Amazighes, la mentionner ?

Cet argument justifie-t-il l'ignorance d'un droit à reconnaître à la partie arabophone du peuple ?

4.

Chacun doit s'occuper de ses propres oignons, autrement dit les défenseurs du tamazight ont déjà assez de problèmes pour ne pas se charger, en plus, de ceux de la composante arabophone du peuple, même seulement pour rappeler la légitimité de leur cause.

En outre, les défenseurs du tamazight craignent que les partisans de l'arabe moyen-oriental les accuseraient de se mêler de ce qui ne les regarde pas, ou, pis, de semer le trouble et la division dans la partie arabophone du peuple.

Ces deux arguments porteraient à tomber dans le piège de ceux qui ont intérêt à diviser les deux composantes du peuple pour les dominer. Il convient, au contraire, aux promoteurs du tamazight de montrer que leur revendication linguistique s'inscrit dans le *même* registre que celle de leurs compatriotes arabophones à propos de la dziriya. C'est ce qu'a affirmé Aumer U Lamara, auparavant cité.

Se référant au même objet, à savoir les langues *maternelles*, les revendications réciproques gagneraient à s'harmoniser, en se soutenant mutuellement, pour le bien commun de l'ensemble du peuple. Ainsi, Amazighes et Arabophones défendront le même principe démocratique d'un droit linguistique, et montreront leur unité solidaire dans ce domaine.

2. Conciliation : Guîmat al fhâma (La valeur de la compréhension)

C'est l'entreprise fondamentale et première à entreprendre. Notons que le terme utilisé n'est pas *ré*-conciliation. Explicitons.

Ceux qui, à ce dernier mot, ne pensent qu'à la politique proposée par le gouvernement actuel, ne perçoivent que l'arbre quand on leur montre la forêt.

Avoir particulièrement souffert des méfaits de la « décennie sanglante » autorise-t-il l'étroitesse de vue ? Celle-ci ne doit pas empêcher de se hisser à une conception large, fondamentale de la vie sociale, pour distinguer les causes premières et réelles de celles secondaires et apparentes.

J'ai subi ce genre d'incompréhension quand j'ai présenté, en 2012, la pièce *Alhanana, ya ouled !* au Festival International de Théâtre de Béjaïa. Le thème en était la conciliation de l'Algérien avec *lui-même*, et celle des *petits-bourgeois* avec le

composante *laborieuse* du peuple. Le commissaire du Festival et un journaliste n'y ont vu qu'un soutien à la politique gouvernementale de réconciliation[123].

La conciliation dont il est question ici se réfère à la connaissance du peuple algérien avec son histoire *réelle.* Elle est multiple et complexe, comprenant des identités linguistiques et culturelles différentes. Méconnues ou considérées comme antagonistes, elles causent des conflits très graves ; reconnues comme complémentaires, elles deviennent source d'enrichissement réciproque.

Cette conciliation, forme de résilience, exige, comme indiqué au commencement de ce chapitre :

1) d'abord, la mise en évidence des traumatismes subis par le peuple algérien, tous *sans exceptions*, - et pas seulement ceux commis par le colonialisme français -, dans les diverses composantes du peuple, *arabophone* et *amazighe* ;

2) ensuite, ces traumatismes doivent recevoir l'éclaircissement *scientifique* – et non idéologique - indispensable ; il exclut toute vision dogmatique, mythique-imaginaire, pour considérer seulement les faits, *tous* les faits, réels et incontestables ;

3) enfin, il est indispensable de trouver les moyens de transformer ces traumatismes en éléments de *création* d'une vie sociale *harmonieuse*. Cela implique la méthode *démocratique,* autrement dit pas seulement l'intervention de l'État et/ou de l'élite intellectuelle mercenaire, mais également le consensus réel et non conditionné du peuple *laborieux* et des intellectuels *libres penseurs*.

Abordons, maintenant, les obstacles existants et les solutions possibles.

2.1. Difficultés : Souĕoubâte

Le long de ce texte, quelques unes furent signalées. Complétons.

Demande : comment expliquer la forte revendication pour le tamazight, et l'absence quasi totale pour la dziriya?

La réponse semble claire.

Pour les Amazighes, le droit linguistique correspond à un autre plus large : celui de la reconnaissance de leur culture et, au-delà, de leur citoyenneté à part entière dans le cadre de la nation algérienne où ils ne seraient plus une minorité méprisée et dominée.

En ce qui concerne les Arabophones, la sensibilité à leur langue maternelle est entravée par plusieurs obstacles.

1.

Langue « sacrée » contre idiome populaire « vulgaire ».

123 Voir *ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE AU THÉÂTRE ET ALENTOURS*, Livre 4. *RETOUR EN ZONE DE TEMPÊTES*, op. cité.

Sur le plan linguistique, ils ne se considèrent pas une minorité asservie, comme le sont les Amazighes, mais une majorité dominante ; en outre, on leur fait croire, principalement à travers une vision religieuse (mais pas seulement, puisque le démocrate Dellaï exprime la même conception[124]), que leur idiome est seulement un appendice imparfait de l'arabe ; ce dernier est celui du « sacré » et de la « civilisation ». Cette présentation exclut un regard positif du peuple arabophone au sujet de sa langue maternelle, au point d'en écarter toute velléité d'utilisation. « A quoi bon, dira l'Arabophone algérien, revendiquer la dziriya, quand je dispose de la langue du Sacré Coran ? »

La situation est semblable à deux autres précédentes, auparavant mentionnées.

Au Moyen-Age, l'Européen était écrasé par le latin, langue de la « Sainte Religion » et de la connaissance scientifique et culturelle. Au début du vingtième siècle, le Chinois était, de même, subjugué par le chinois classique, langue sanctifiée, elle aussi, à sa manière.

Pourtant, dans ces deux cas, des intellectuels intelligents, novateurs et amoureux de leur idiome maternel l'ont transformé en langue digne de ce nom.

C'est la mission qui attend les intellectuels algériens arabophones libres penseurs.

2.

Langue française « civilisée » contre idiome populaire « vulgaire ».

Le charme exercée par la langue française sur l'Arabophone algérien est indéniable. Certaines raisons sont compréhensibles : les idées émancipatrices véhiculées dans cet idiome et sa littérature prestigieuse.

D'autres motivations sont plus obscures et inacceptables : l'utilisation de l'instrument linguistique français à des fins d'exploitation de marchés économiques. Qui croirait que les Instituts culturels, financés par l'État *capitaliste* français, servent uniquement ou principalement à la promotion de la langue et des idées *socialement émancipatrices* véhiculées par ce moyen linguistique ?

Certes, il se trouvera parfois un directeur qui favorisera ces dernières. Mais les « hnoucha » (serpents, au sens de mouchards) de l'État français veillent afin que l'Institut accomplisse sa mission principale : maintenir et augmenter le profit des entreprises économiques (et idéologiques qui le soutiennent) françaises, et ne pas être, dans le pays où cet Institut opère, un foyer de contestation populaire, ni contre le néo-colonialisme français, ni contre le régime local qui entretient des liens avec lui.

Voici une objection : transformer le dialecte en langue à part entière, cela donnerait-il au peuple de meilleures conditions de vie *concrète* ?

Oui, pas directement. L'instrument linguistique, étant plus à sa portée, il disposera d'un *meilleur* outil de *communication* pour améliorer son existence sur tous les plans,

124 Voir ci-dessus le point *Examen d'une conception particulière.*

intellectuel et matériel. Dans ce cas, savoir (à travers la langue pratiquée) c'est pouvoir.

On perçoit également la peur des partisans de l'arabe moyen-oriental, ou plutôt classique, c'est-à-dire « sacré ». Leur déni actuel de la langue tamazight pourrait, peut-être, se manifester de manière encore plus véhémente devant la revendication en faveur de la dziriya: ils pourraient l'interpréter comme un manque de respect très grave envers l'arabe du « Coran ». En cela, comme on le sait déjà, ils ne sont en rien original : ils agissent comme leurs prédécesseurs brahmanes hindous, mandarins chinois et clercs européens, chacun brandissant le « sacré » pour dénier au peuple le droit à sa langue.

A ce sujet, la démonstration a été faite sur l'absence de lien d'incidence *directe* entre langue et religion. Néanmoins, il ne faudrait pas s'étonner que les traditionalistes algériens agissent comme l'ont fait, avant eux, les tenants des langues sanskrite, latine et chinoise traditionnelle. *La domination conservatrice totalitaire présente divers aspects, selon les pays et les époques ; mais son essence, sa nature et ses moyens sont identiques : la pression idéologique violente, sinon la répression sanguinaire.* Ne l'oublions pas. Il faut savoir les neutraliser, de manière *pacifique*. Inspirons-nous des intellectuels libres penseurs de l'Inde, de Chine et d'Europe, sans oublier ceux d'Ouzbekistan et du Viet Nam.

L'entreprise de promotion des langues maternelles est-elle plus ardue que la lutte armée par laquelle fut conquise l'indépendance nationale ?

Certes, les plus expérimentés l'ont reconnu : il est plus facile de détruire que de construire, surtout quand il s'agit de créer sur le plan culturel et psychique. Dans ces domaines, les mutilations sont particulièrement difficiles à soigner ; elles ont été commises, en général, durant la fragile période de la première enfance des individus, où toute empreinte marque profondément la personnalité, la rendant vulnérable. Même si, parvenu à l'âge adulte, on l'ignore, ses effets continuent leur dévastation. Pour s'en libérer, il faut donc lui opposer le maximum de patience (facteur temps) et d'intelligence (inventivité).

2.1.1. Lacunes et méprise

Dans l'intitulé de ce chapitre, l'idée fut d'abord d'utiliser, comme second terme, « mépris ». En y pensant davantage, lui a été préféré « méprise ». Ce dernier mot contient la nuance d'erreur, tout en conservant la sonorité relative au « mépris ». C'est parce que, dans les propos suivants, par méprise s'entend une *erreur* causée par un *mépris*.

Il est vrai que la dziriya se présente *quelquefois,* de la part de *certaines* catégories de personnes, comme un mélange incongru de mots arabes, français et autres, un charabia inélégant, pénible à entendre, bref un langage corrompu. En passant, cela ne serait pas étonnant si le cas est semblable en tamazight. Limitons-nous à la dziriya

> « N'écoutons pas, conseille Brahim Senouci, ceux qui nous suggèrent que l'affreux sabir qui pollue nos rues est une solution de remplacement envisageable et renouons avec nos langues *mères*, celles dans lesquelles nos âmes se sont trempées. […] La question la plus grave est celle de la langue, qu'il ne faut surtout pas réduire à une confrontation stupide entre l'arabe et le berbère. Ces deux langues font partie intégrante du patrimoine du peuple. Elles ont toutes deux vocation à véhiculer nos échanges, à habiller nos rêves, à irriguer nos poèmes, à structurer nos imaginaires. Remplissent-elles ces fonctions ? De *moins en moins*. Au fil des décennies, elles se sont appauvries, elles ont perdu leur *sève*, du moins dans l'usage *populaire*. De plus, elles ont subi un processus de créolisation en admettant en leur sein du *mauvais* français ou du *bas* espagnol. Les idiomes qui en résultent sont sans doute suffisants pour l'usage quotidien. Ils sont *largement inaptes* à servir de base à des *débats complexes* ou à reproduire des *nuances délicates*. »[125]

Ce texte appelle plusieurs remarques.

Est-il conforme à la réalité de *généraliser* ainsi ?

Par langue « *mère* » et « *arabe* », le texte suppose que l'auteur désigne non pas la *dziriya*, mais l'arabe moyen-oriental, sans toutefois préciser (encore la confusion) s'il vise le classique coranique ou le moderne, qui, espérons l'avoir bien montré, sont substantiellement différents.

Relevons l'emploi de l'adverbe « largement », cette toute petite réserve. Si je n'ai pas mal compris, l'Algérien utilisant uniquement son idiome vernaculaire est « largement » incapable de participer à des « débats complexes », ni à exprimer des « nuances délicates ».

J'ai montré que, ailleurs et dans les siècles passés, les *mêmes* reproches, avec des mots différents (vulgaire, lacunaire, médiocre, etc.) furent émis contre les langues vernaculaires indiennes, ouzbèke, européennes, chinoise simplifiée et idiomes des minorités ethniques en Chine.

Tous les parlers du monde, sans aucune exception, y compris les plus prestigieux, ont commencé par être un dialecte pauvre. Ce fut l'intelligence d'intellectuels *libres penseurs et compétents* qui les ont transformés, progressivement, en langue de « nuances » et de « complexité ». C'est ce qu'il ne faut pas oublier quand on signale les lacunes d'un idiome, à moins d'être un ignorant ou un manipulateur de l'histoire linguistique.

Par conséquent, si, en Algérie, les langages vernaculaires sont pauvres, la responsabilité *première* incombe non pas au peuple mais aux *intellectuels.* Ils se sont contentés de mépriser le langage populaire, au lieu d'avoir l'intelligence et le courage de leur fournir les enrichissements nécessaires. Ils se sont réfugiés dans l'emploi du fruit linguistique (français, arabe moyen oriental) produit par d'autres. Et, comme le

125 *Défaut de langue*, in *Le Quotidien d'Oran*, 27.8.2014.

mépris des uns suppose l'adulation des autres, ces mêmes intellectuels se sont agenouillés devant le « retour aux sources » et le « butin de guerre ».

Finissons ces considérations par des exemples ; ils sont présentés simplement pour se rendre compte de manière concrète des problèmes existants.

À propos de « nuances subtiles », prenons l'exemple du fameux monologue d'Hamlet, en nous limitant à deux extraits.

Texte original :

« To be, or not to be--that is the question:
Whether 'tis nobler in the mind to suffer
The slings and arrows of outrageous fortune
Or to take arms against a sea of troubles
And by opposing end them. To die, to sleep--
No more--and by a sleep to say we end
The heartache, and the thousand natural shocks
That flesh is heir to. 'Tis a consummation
Devoutly to be wished. (...)
For who would bear the whips and scorns of time,
Th' oppressor's wrong, the proud man's contumely
The pangs of despised love, the law's delay,
The insolence of office, and the spurns
That patient merit of th' unworthy takes,
When he himself might his quietus make
With a bare bodkin ? »?

Traduction libre de la part de François-Victor Hugo :

« Être, ou ne pas être, c'est là la question. Y a-t-il plus de noblesse d'âme à subir la fronde et les flèches de la fortune outrageante, ou bien à s'armer contre une mer de douleurs et à l'arrêter par une révolte? Mourir.., dormir, rien de plus... et dire que par ce sommeil nous mettons fin aux maux du cœur et aux mille tortures naturelles qui sont le legs de la chair: c'est là un dénouement qu'on doit souhaiter avec ferveur. (...)
Qui, en effet, voudrait supporter les flagellations et les dédains du monde, l'injure de l'oppresseur, l'humiliation de la pauvreté, les angoisses de l'amour méprisé, les lenteurs de la loi, l'insolence du pouvoir, et les rebuffades que le

mérite résigné reçoit d'hommes indignes, s'il pouvait en être quitte avec un simple poinçon ? »

Bien entendu, dans cette version française, la poésie se perd, mais le sens général est transmis, notamment les « nuances délicates ».

Proposition de traduction en dziriya. Notons qu'elle est littérale, juste pour montrer une certaine capacité à rendre les « nuances délicates ». Cette version peut être améliorée, en l'approchant davantage du génie propre à la dziriya.

« Al insâne yikoûn, walla ma yikoûnch, hâdi hiyâ al machkala.

Wîne châra fe a nàfs, fi istihmâle dharb a zzhàre antaĕ a dhàle [la frappe de la chance de l'humiliation, autrement dit : qui humilie, outrage] , walla fa slâhh dhad bhar al ĕadhâb, wane hhabsàh b'thhaoura ?… Al maoute… a rgâd, yakfî… Ou b'a rgâd anhabssou amrâd al galb ou allâf al ĕadhâb a tabiĕiya antaĕ al hamna : hâda hoûwa al hàle allî natmannouh bkoul irâda. (…)

Achkoûnn, f'al hàg, ihàbe [usage du verbe algérois, pour « aimer ») al lakkouttâte [« flagellations » est rendu par le terme de dziriya « fouets »] w'a ttiâhh antaĕ a daniya, al mĕayrâ antaĕ a dhalâme, a ttiyahh antaĕ al fàgre, al hmoûme antaĕ al houb al matkabbare, touâle a cchraĕ, ihânate al houkm, w'a ttiâhh allî al guîma assâbra tastahhmale màne nàss blâ guîma, loukâne nastakhalssou mane kòul hâde a chày brâss [« pointe » est rendu par « tête »] khoudmi ? »

Bien entendu, la personne qui, pour la première fois, lit cette dziriya, transcrite en lettres latines, selon un code de translittération particulier (celui proposé au début de ce livre), cette personne aura des difficultés. Cela me rappelle des expériences personnelles. Dans mon activité théâtrale algérienne, certains acteurs ne savaient pas lire l'arabe moyen-oriental, donc je leur fournissais le dialogue de dziriya en lettres latines. La première fois, ils éprouvèrent des difficultés à comprendre les mots. Une fois que je leur expliquai les règles de codification, et l'habitude aidant, ils n'avaient plus de problèmes à lire et à comprendre le texte.

Par conséquent, l'apprentissage de la lecture de la dziriya, transcrite en lettres latines, demande un premier temps d'adaptation et de familiarisation. Si, au contraire, la même langue est transcrite en lettres arabes, le lecteur familier de ce dernier langage aura probablement une compréhension plus aisée, du fait de la ressemblance plus grande entre la prononciation de la dziriya et l'écriture arabe.

Examinons, à présent, le problème des « débats complexes ».

Exemple de texte français, j'en suis l'auteur :

« Le concept de classes sociales et de luttes entre elle n'est pas une découverte de Karl Marx, mais de chercheurs et théoriciens bourgeois qui l'ont précédés. Le premier leur reconnaît clairement cet apport à la science sociale.

Concernant le problème de l'État, le même Karl Marx s'est heurté aux militants et théoriciens anarchistes, principalement Joseph Proudhon et Michel Bakounine.

Pour le premier, en vue d'un changement social radical, l'État doit être conquis par un parti révolutionnaire, formé de professionnels. Une fois cette action réalisée, le même État doit être maintenu pour assurer, durant une période transitoire, le passage à la phase ultime, celle du communisme. Les anarchistes, au contraire, dénoncent cette conception comme bourgeoise, car elle accorde de l'importance à l'État. Or, un changement réellement radical devrait avoir pour mission d'éliminer cet État et toute sa machinerie, pour le remplacer par des institutions économiques et sociales, libres, autonomes et fédérées de citoyens. Ainsi, le moyen du changement social sera, également, sa fin : à savoir établir à une société autogérée par la pratique de l'autogestion. »

Traduction littérale en dziriya:

« Mafhoûme a tabagate lijtimaĕiya w'al harb binathoum, mal gâhch Karl Marx, wa lakîne nâss e bahtîne ou nadhariyîne mnal borjoiziya allî sabgoûh. Karl Marx astaĕrafe bhâda a cchay f'al ĕalme lijtimaĕi.

Fi mâ ikhouss mouchkilate a ddàoula, thani Karl Marx akhtâlafe mĕa al mounadlîne w'a nadhariyîne dhad a dàoula[126], mane gbàlhoume Joseph Proudhon ou Michel Bakounine.

Ĕalâ hhsâbe Marx, bache yatbaddale al moujtamaĕ bsiffa kâmla, a ddàoula lázame yahhkamhâ hazb thaourî, matkaouane b'nasse hhárfa. Mane baĕd, hâd a ddàoula lâzame tabgâ, fi hâde al wàgt al mahdoûd, bâch, bhâde a ddàoula, anfoutoû l'al marhala a nihâiya, antaĕ andiroû fi rahbaìya[127].

126 Je traduis fidèlement par « contre l'État ». La justification est en 2.2.2. Nags wa klâme jdîd : Carences et néologismes.

127 Cette expression est explicitée dans le même point.

A nadhariyîne dhad a dàoula, bal ĕakss, gâloû ballî hâde a nadhariya antaĕ al borjoiziya, ĕla khâtar taĕti guîma l'a ddàoula. Bássàhh, tabdîle antaĕ ássàhh lázàme yaglaĕ hâd a ddàoula ou koul ma fîhâ, bâch yandâroû mouassàssâte agtissâdiya wa jtimâĕiya hoûrrà, mastagallà ou mattàhda bayne al mouwâtinîne. Hákkà, allî bîhe andiroû a tabdîle lijtimâĕi, ikoûne thâni al hadâfe ; yaĕni ankàounoû ijtimaĕ tassyîr dhatî bastiĕmâle a tassyîr a dhatî. »

Là, également, on peut sourire. On se demanderait : « Et comment traduire en dziriya (ou en tamazight) un texte philosophique, scientifique, technique, etc. ? » Réponse. L'inspiration et les exemples abondent : les méthodes utilisées par les idiomes populaires qui sont devenus des langues à part entière.

L'auteur de l'article ci-dessus va jusqu'à affirmer que les « langues mères » ont « perdu leur *sève* », en empruntant à un français « *mauvais* », et à un espagnol « *bas* »[128]. Examinons cette assertion.

A propos de l'espagnol, peut-on estimer qu'il s'est « créolisé » en adoptant, suite à la conquête des Arabes, tellement de termes de leur langage ?

Doit-on affirmer que le français s'est « créolisé » et emprunte au « bas » dziriya, parce qu'il a adopté des termes comme *bled*, *toubib*, *chouia*, *maboul*, *oued*, *smala*, *bazzaf*, *flouss*, *kaoua, couscous,* etc. ? Sont-ils « bas », le terme « kif kif », utilisé par Octave Mirbeau dans *Le journal d'une femme de chambre*, paru, notons-le, en 1900, ou le mot « salamalec », employé par Émile Zola dans *Une page d'amour*, et qu'Alfred Jarry met dans la bouche d'un personnage, dans la nouvelle *Les mœurs des noyés* ?

Hugo, Zola et Céline ont-ils « appauvri » la langue française par l'introduction de termes du « bas » peuple dans leurs œuvres littéraires, et Najib Mahfouz, dans les siennes, en arabe ?… Certes, il s'est trouvé des conservateurs bourgeois pour leur en faire un reproche.

Oublie-t-on que l'une des caractéristiques de la vivacité des langues est l'invention et l'emprunt continuels de termes et d'expressions, y compris du « bas » peuple ? Dans le chapitre *Langues européennes*, j'avais signalé le conseil de Ronsard, donné aux poètes : s'instruire auprès des forgerons, orfèvres, serruriers, etc., parce que leur langue est riche et variée.

Cette catégorie de personnes fait-elle partie du « bas » peuple dont parle Brahim Senouci ? Sinon, a-t-il en vue ce que Marx nommait, avec mépris, « lumpenproletariat », cette partie de citoyens déclassés parce qu'ils se trouvent au plus bas de la hiérarchie sociale, ou ceux qu'un ex-président français, fils d'un immigré hongrois, définissait par le terme de « racaille » ?

128 Rappelons que le démocrate Dellaï employa, concernant un mot de dziriya, l'adjectif « laid ».

Les académiciens français, chargés de tenir à jour annuellement l'état de la langue, ont-ils refusé d'intégrer dans le dictionnaire des termes inventés par le « bas » peuple, comme *flic* ou *pouffiasse* ? N'est-ce pas, parmi d'autres procédés, l'utilisation des expressions du « bas » peuple, qui constitue la qualité des œuvres de Boccaccio, de Rabelais, de *L'Assommoir* d'Émile Zola, des déjà nommés Céline ou de Najib Mahfouz, sans oublier les écrivains chinois du báihuà (« langue blanche ») ? Ces auteurs ont-ils produit une « mauvaise » et « basse » littérature ?

Pour certains, ce fut l'avis de la hiérarchie *cléricale*. En France, elle contraignit Rabelais à fuir de l'autre coté de la frontière, pour ne pas risquer de finir sur le bûcher. En Égypte, les sbires du fascisme religieux attentèrent à la vie de Mahfouz, qui en échappa par miracle.

Ces auteurs n'ont-ils pas fourni des chefs-d'œuvre à la production mondiale, en décrivant la vie du peuple authentique, avec ses qualités et ses défauts réels, en plaçant haut l'étendard de la liberté de pensée, allant de pair avec la fraternité humaine ? Ces attitudes rendaient au peuple du « bas », avec sa dignité humaine, également une de ses composantes : sa langue.

Revenons à ces « nuances délicates » et « débats complexes » qui manqueraient « largement » aux idiomes vernaculaires.

Cela a-t-il empêché les fondateurs des langues ouzbèke, italienne, française et anglaise de produire leurs chefs-d'œuvre, notamment les quatre *Diwans* d'Ali-Shir Nava'i, *Il Decamerone* (Le Décameron) de Boccaccio, la poésie de Ronsard et de Du Bellay, *The Canterbury Tales* (Les récits de Canterbury) de Chaucer ?

Environ un siècle après, l'idiome promu par lui ne fut-il pas celui des rois et philosophes des pièces de Shakespeare ? En traduisant l'*Ancien* et le *Nouveau Testament,* Luther n'a-t-il pas fait parler les antiques prophètes dans l'idiome allemand ? Auparavant, le texte du Coran n'eut-il pas l'admiration des premiers musulmans parce que, partant du langage vernaculaire koreïchite, il se distingua par un saut linguistique qualitatif et innovateur, au point de devenir une source d'inspiration pour le développement futur de la langue ?

« Ammesso ma non concesso » (admis mais non accordé), selon l'expression italienne, à supposer que les idiomes algériens seraient « largement inaptes » pour rendre ce qui est « complexe » et « délicat », suffit-il à l'intellectuel (authentique, c'est-à-dire libre penseur et compétent) de se limiter à cette constatation ? En mettant, par dessus le marché, tout son effort à la peindre la *plus...* noire qu'il peut ?... Cet intellectuel ne devrait-il pas, à son tour, ne pas être pauvre d'intelligence et médiocre de courage au point de s'épargner l'effort de rechercher les causes et de proposer des solutions, ou de démontrer concrètement que celles-ci sont totalement impossibles ?

La dévalorisation des langages populaires n'est pas particulière à l'Algérie. L'histoire de l'humanité est pleine de tentatives de l'élite dominante, pour bloquer leur développement, les accusant de tous les défauts, le plus souvent contestables.

Rappelons les cas les plus significatifs.

Les brahmanes de l'Inde ancienne, pratiquant le sanskrit, langue de leurs œuvres religieuses, se sont opposés aux nouvelles langues indiennes, créées à partir des dialectes populaires. Les mandarins de Chine, utilisant l'écriture traditionnelle, ont condamné les réformateurs qui la rapprochaient du dialecte populaire, en y introduisant des termes et expressions, pour en faciliter l'écriture. Au Moyen-Age, les élites européennes, en premier lieu le clergé, s'exprimant en latin, langue de liturgie, ont lutté contre les langues européennes vernaculaires.

Dans tous ces cas, les oligarchies ont reproché aux langages vernaculaires leur « vulgarité », leurs lacunes, leur manque de nuances complexes et délicates, bref, leur incapacité comme moyen de connaissance, de culture et de communication officielle.

Pour les idiomes algériens, il y a plus grave. Rachid Oulebsir, chercheur en patrimoine culturel immatériel, exprime ses inquiétudes :

> « - *Les langues maternelles en Algérie sont-elles menacées de disparition ?*
>
> - Les langues maternelles sont guettées par l'extinction générée par deux phénomènes : la volonté *politique* des pouvoirs publics d'imposer l'arabe littéraire par le biais de l'école et de l'administration d'une part, et la *mondialisation* qui impose les langues de technologie et de nouveaux jargons, d'autre part. Les nouvelles techniques d'information et de communication répandent des langages inédits et dans leur extension elles s'emparent prioritairement de l'enfance, *réduisant* les espaces des langues maternelles. L'unicité culturelle au niveau planétaire avance à grands pas, gommant sur son passage cultures *non officielles* et langues non écrites. […] l'Algérie ne fait pas exception dans cette tendance mondiale ; pire, le mouvement morbide qui érode les langues natales et les parlers vernaculaires arrange la politique linguistique algérienne, d'où l'absence de prise en charge de l'écriture de ses parlers et la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel dont elles constituent les vecteurs de transmission.»[129]

L'auteur oublie un troisième responsable de ce risque de disparition : les *intellectuels* algériens eux-mêmes, notamment les « démocrates » et « progressistes » ! Par leur mépris des langues vernaculaires, et leur fierté de « retour aux sources » et de « butin de guerre ».

Pour donner la priorité aux langages maternels, il faut, comme toutes les choses de la vie, les connaître sans préjugés, sans aliénation (coloniale ou néo-colonisée), alors ils seront respectés et aimés. Cela ne demande pas seulement des paroles, commodes

129 http://www.elwatan.com/hebdo/magazine/rachid-oulebsir-auteur-editeur-chercheur-independant-en-patrimoine-culturel-immateriel-le-pouvoir-ignore-les-langues-maternelles-26-02-2015-288447_265.php, vu 27.2.2015.

à formuler, mais des actes concrets. Ces derniers ont besoin de capacités aussi bien intellectuelles qu'affectives, sans oublier le renoncement à ce qui sera examiné maintenant.

2.1.2. Wassàl al kaddâb hatta al bâb a dâr [130] : privilèges socio-économiques

2.1.2.1. Tableau général

Dans l'exposé des slogans « retour aux sources » et « butin de guerre », fut évoquée la mentalité colonisée et néo-colonisée, comme motif de la fascination pour les langues arabe moyen-orientale et française. Voici d'autres motifs. Ils sont *matériels*, ensuite *psychologiques.*

L'aspect matériel est dans le gain *financier* ; il découle de l'emploi d'une langue d'administration et de production intellectuelle, entre autre littéraire. L'argent n'est pas le nerf de la guerre, seulement ; il l'est également de ces autres formes de guerre : sociale, économique, culturelle.

L'aspect psychologique réside, d'une part, dans les *honneurs* officiels complémentaires (eux, aussi, éventuelles sources de profits matériels supplémentaires), d'autre part, dans le refus de consentir l'*effort intellectuel* d'un nouvel apprentissage, celui de la promotion du langage vernaculaire.

Cette négation d'énergie psychique provient d'une attitude : l'insouciance égoïste vis-à-vis du peuple, exclu des bienfaits de la communauté, et donc de son idiome. C'est la traditionnelle et ordinaire conception : « Koul wâhad idabbàr râssah » (« chacun se débrouille par [et pour] lui-même », équivalent du français : Chacun pour soi.)

En général, plus l'être humain possède, par exemple argent, honneurs et privilèges, plus il en désire. Dans ce but, l'acte par lequel il manque de dignité est celui-là même qui lui est utile. L'écrivain Robert Brasillach, en France occupée, et le philosophe Martin Heidegger, dans l'Allemagne nazie, sont des preuves : on peut être un intellectuel, même de haut niveau, et n'avoir qu'une âme de mercenaire ou de prostituée. La seule différence est la franchise de ces deux derniers : leur but avoué est seulement l'argent. Au contraire, les intellectuels prétendent servir uniquement l' « intelligence » et la « culture ». Pour se rendre compte de l'imposture, il suffit de savoir qui sont les agents leur fournissant l'argent pour exister.

Dernièrement, en Algérie, à la table très garnie d'un luxueux restaurant, où la dépense était effectuée à la charge d'une institution étatique, un théâtre régional, j'ai entendu son directeur, bien entendu, « de gauche et démocrate », se vanter en souriant de « profiter de *ĕamî* (mon oncle) *Messaoud* tant que c'est possible ». J'ai demandé à qui il faisait allusion ; il m'expliqua qu'il s'agissait des puits de pétrole de Hassi

130 « Porte le menteur jusqu'à la porte de la maison », c'est-à-dire : arrange-toi pour qu'il soit contraint à dévoiler ses mensonges.

Messaoud : ils permettaient à l'État de garantir à ce vulgaire bureaucrate une situation matérielle très confortable.

Peut-on espérer de ce genre d' homme de « culture » une préoccupation pour les langues populaires ? Doit-on s'étonner de le voir traiter leurs défenseurs comme des ratés, des perdants, des stupides, des prétentieux et même des démagogues, parce qu'ils donnent réellement la primauté au peuple ?

Un directeur d'un second théâtre régional était présent. Il se vanta de monter une pièce de théâtre en arabe moyen-oriental. Le sachant, lui aussi, « démocrate et de gauche », je m'étonnai de son choix : « Ainsi, la pièce pourrait participer à un festival du Golfe. Et là, conclut-il avec un sourire qui se voulait malin, il y a du fric à gagner et un beau voyage à faire ! »

Cette catégorie d' « intellectuels » privilégiés, maîtrisant le français ou/et l'arabe moyen-oriental, est transversale, du point de vue social. Elle comprend aussi bien :

- les plus hauts placés dans la hiérarchie : dirigeants politiques, institutionnels ou d'opposition (fantoche ou réelle),
- cadres supérieurs, administratifs, techniques et idéologiques ;
- écrivains et journalistes ;
- employés administratifs, tels les secrétaires, et enseignants, des universités à ceux de l'école maternelle ;
- enfin l'écrivain public, sur le trottoir des bâtiments officiels, où les citoyens analphabètes ont besoin de son aide, à propos d'un document administratif, écrit en arabe moyen-oriental ou en français.

Cela fait beaucoup de monde, et de diverses situations socio-économiques.

Voilà pourquoi la promotion des langues populaires réclamera beaucoup de courage, de ténacité, de patience et d'intelligence ; elle doit faire face à des adversaires motivés par le maintien de leurs privilèges, d'abord et principalement *matériels*. Et ce souci produit des animaux plus féroces que les bêtes !

Ils voient dans la promotion des langues vernaculaires une menace à leur statut privilégié dans le champ linguistique. Par conséquent, certains d'entre eux pourraient s'y opposer en poussant à l'exercice de la *violence physique*. Ce genre de comportement n'est pas seulement algérien :

> « Dans un temps d'ignorance, on n'a aucun doute, même lorsqu'on fait les plus grands maux ; dans un temps de lumière, on tremble encore lorsqu'on fait les plus grands biens. »[131]

Cependant, comme ailleurs, en Algérie aussi, trop de haine ayant entraîné trop de sang, sans atteindre le résultat escompté, les agressifs seront obligés de reculer face à la meilleure manière de défendre des idées : la confrontation pacifique et démocratique. Paraphrasant Miguel De Unamuno s'adressant aux fascistes espagnols vainqueurs, durant la guerre civile, disons : il ne s'agit pas de vaincre, mais de

131 Montesquieu, *L'Esprit des lois*.

convaincre. L'échec, à plus ou moins long terme, de toutes les tentatives autoritaires en est la preuve. Certes, la mentalité dominatrice se manifestera encore, mais l'exigence de liberté humaine existe, malgré tous les aléas, malgré sa répression.

Revenons à l'exemplification concrète.

Aurait-on tort d'imaginer ce genre de monologue, plus ou moins conscient et avouable, de la part de certaines personnes instruites ?

« Moi, qui ai fréquenté l'école, le lycée et l'université, bénéficiant de leçons de français ou d'arabe de la part d'enseignants bien placés, moi qui, ensuite, utilisant ces belles et prestigieuses langues, je communique avec des gens dotés de positions sociales enviables, puis-je m'abaisser à considérer comme langue digne de ce nom, même si elle est la première que j'ai parlée, même si elle est celle de mes parents, l'idiome du paysan de douar et de l'ouvrier de banlieue, analphabètes et ignorants, démunis de tout pouvoir social, donc financier ?... Est-ce ainsi que je serais un civilisé, et que je ferais carrière, en gagnant l'argent me fournissant l'aisance comme prix de mes efforts d'apprentissage linguistique ?... Consacrer mon temps actuel à transformer la langue maternelle en langue digne de ce nom, pour quel *gain* ?…

Oh ! Bien sûr, j'aime mes parents, - ils m'ont donné la vie -, j'aime ma famille, - elle me soutiendra en cas de besoin -, j'aime mon peuple,... enfin... jusqu'à un certain point, pour faire bonne figure, sans toutefois me faire d'illusions. Mais l'idéalisme, cette mauvaise tendance à négliger la réalité, ça ne crée pas un compte en *banque* ! Tout au plus, avec l'idiome populaire, je pourrai gagner de l'argent si j'écris des chansons, des pièces de théâtre ou des scénarios de films ou téléfilms. Mais ces activités ne m'intéressent pas… Et je m'opposerai de toutes mes forces si, par un fol hasard, l'État envisage la promotion des idiomes maternels, car cela me demanderait un ultime effort d'apprentissage. Oh, non !... Les longues années consacrées à l'étude de la langue qui me fait gagner de l'argent, là est mon « butin » et la « source » de mon existence !… *Yakfî ! Barakât* ! » (C'est suffisant ! C'est bien ainsi !)

Oui, même à ce personnage peuvent fuir des mots du langage vernaculaire qu'il méprise.

Un discoureur plus convenable déclarerait :

« Le tamazight et la dziriya ne sont que des jargons créoles utilisés dans la vie quotidienne la plus ordinaire, pas des langues de connaissance scientifique et intellectuelle, et ne pourraient *jamais* l'être. Déjà, nous avons des difficultés à maîtriser l'arabe moyen-oriental et le français ! Alors, les dialectes populaires !... »

La personne instruite, soucieuse d'élever le débat à une hauteur qui se voudrait objective, en dehors de toute considération matérielle, objecterait :

« Je ne peux pas supposer que les dialectes maternels puissent devenir des langues de civilisation, cela me ferait croire que je ne suis pas intelligent !… Car, s'ils pouvaient le devenir, nos intellectuels et hommes de culture les plus valides et fameux, qui ont démontré leur patriotisme révolutionnaire, leur amour du peuple et leur génie intellectuel, dont nos institutions publiques portent les noms, ces

intellectuels n'auraient-ils pas réalisé cette transformation, au lieu de proclamer fièrement le « retour aux sources » et le « butin de guerre » ? Par conséquent, croire à la valeur civilisationnelle de nos dialectes n'est que démagogie ! »

Ne sommes-nous pas en présence du raisonnement sophiste le plus vulgaire, travestissant une incapacité en supériorité ?

Pour se restreindre aux écrivains francophones et arabophones algériens, j'ai entendu cette opinion :

« Si je voulais écrire dans le galimatias populaire, je devrais m'astreindre à trop d'efforts, qui demanderaient trop de temps. Et même si j'y consens, trop de gens ne savent pas lire. Quand à ceux qui en sont capables, ils n'achèteront pas mon livre, ils préfèrent la télévision ou dépenser leur argent à jouer aux dominos dans les cafés !... Que voulez-vous ? Le peuple a été réduit à des « ghâchi» ! (foule, populace). Et moi, avec mes possibilités limitées, je ne peux pas en être le Sauveur ! J'ai déjà assez de difficultés pour faire reconnaître mes écrits dans la langue que j'ai apprise à l'école. »

Un intellectuel digne de ce nom, c'est-à-dire dont la première préoccupation est le progrès culturel de son peuple, dans le cadre de l'humanité entière, peut-il se limiter à ce genre de propos, sans s'efforcer de penser à des remèdes ?

Comme on le devine, toutes ces considérations, apparemment raisonnantes et raisonnables, n'avouent jamais l'enjeu principal qui les conditionne et les produit : « a *drâhàme* ! » (le *flousse*, le *fric)* ! Mais l'intellectuel, l'écrivain algérien déclare que son emploi du français ou de l'arabe moyen-oriental, ainsi que ses « pensées » et ses écrits sont uniquement une question de son droit à sa « liberté ». Il n'a pas le courage de l'honnêteté, celle du capitaliste, du mercenaire et de la prostituée qui avouent : « Je travaille avant tout pour faire du pognon ! »

2.1.2.2. Richesse ou misère ? Wîne râh a ssàh ? [132]

Témoignage de Abderezzak Dourari, professeur de l'enseignement supérieur en sciences du langage et en traductologie :

> « Pourquoi les langues maternelles se perdent-elles ?
>
> Il existe une vision puriste chez l'Algérien lettré qui connaît d'autres langues comme le français par exemple. Ce dernier est standardisé par des institutions spécialisées et suivi en continu avec une industrie de la langue très productive (fabrication de dictionnaires, de grammaires, de lexiques spécialisés, production littéraire et artistique abondante…) qui a pour conséquence l'entretien de la norme, tout en introduisant à dose homéopathique l'influence des autres langues coprésentes dans le même espace de communication.
>
> Ceci donne l'impression de pureté. Le contact des langues entraîne des influences réciproques naturellement et l'arabe coranique contient énormément de termes empruntés au syriaque, au persan, au latin et, semble-t-il, même au

132 « Où est la vérité ? »

tamazight ancien. Le français et l'anglais partagent quelque 60% de leur lexique. Ceci étant dit, l'arabe algérien n'est pas du tout un sabir ou un créole. C'est une langue qui a ses normes : elle possède des dictionnaires dès le XIXe siècle (Belkacem Bensedira), des grammaires et des descriptions phonétiques (J. Cantineau).

La politique de minoration et de stigmatisation menée par l'Etat national indépendant lui a causé beaucoup de préjudices comme d'ailleurs aux variétés du tamazight. Il a entraîné aussi une haine de soi et un complexe d'infériorité de l'Algérien par rapport aux autres langues des pays dits arabes en intériorisant l'idée que sa langue est une déviance, une pathologie, comme diraient certains politiques bien en vue. C'est cela l'aliénation. »[133]

Le dernier mot est juste ! Ajoutons : de type colonial puis néo-colonial.

Auparavant, j'ai présenté le comportement exagéré des ex-colonisés dans l'emploi de la langue qui n'est pas celle maternelle[134].

A présent, voici un aspect particulier en matière de littérature algérienne actuelle, d'expression française.

D'abord, signalons ceci.

En France, Émile Zola, dans *L'Assommoir*, puis Victor Hugo, dans *Les Misérables*, ont introduit le langage populaire dans la littérature. Des conservateurs bourgeois leur en ont fait un reproche.

Hugo fournit son motif :

> « Lorsqu'il s'agit de sonder une plaie, un gouffre ou une société, depuis quand est-ce un tort de descendre trop avant, d'aller au fond ? Nous avions toujours pensé que c'était quelquefois un acte de courage, et tout au moins une action simple et utile, digne de l'attention sympathique que mérite le devoir accepté et accompli. Ne pas tout explorer, ne pas tout étudier, s'arrêter en chemin, pourquoi ? »[135]

Céline, dans *Voyage au bout de la nuit*, augmenta cette option en recourant à ce qu'on appelle l'argot dans le style même de son écriture. Julien Gracq le jugea ainsi :

> « Ce qui m'intéresse chez lui, c'est surtout l'usage très judicieux, efficace qu'il fait de cette langue entièrement artificielle – entièrement *littéraire* – qu'il a tirée de la langue *parlée*. »[136]

Ces rappels permettent de mentionner une opinion algérienne, pas n'importe laquelle. Elle est celle d'Amine Zaoui, écrivain en français et en arabe moyen-

133 R. M. Benyakoub, *Les langues maternelles…* art. c.

134 Partie IV. / 3. Moi est un autre : Anâ wahd âkhoûr.

135 https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Mis%C3%A9rables#cite_ref-28

136 Indiquant comme source : *Arts* No 13, 22-28 décembre 1965. https://fr.wikipedia.org/wiki/Louis-Ferdinand_C%C3%A9line#cite_ref-9

oriental, traduit dans plusieurs langues ; par ses autres activités officielles, il est membre éminent d'une certaine « élite » algérienne[137].

Ses réflexions appellent des commentaires.

Écartons un malentendu. Je ne suis ni écrivain ni membre d'une quelconque institution officielle, et je n'ai lu aucune des œuvres mentionnées par l'auteur ; par suite, mes considérations ne les concernent pas. Ce que j'examinerai, ici, est uniquement la *vision intellectuelle* d'un phénomène par un auteur algérien « éminent » et actuel dans un article de presse.

Extraits.

1.

> « La littérature algérienne de langue française se porte bien. Elle est en bonne santé. La *preuve* est là ! Félicitations à l'écrivain et journaliste Kamel Daoud pour le prix *Goncourt* du premier roman qu'il vient de décrocher cette semaine. Cette distinction est une fierté pour *l'Algérie* littéraire et culturelle. »[138]

Nous constatons que la preuve avancée pour la « bonne santé » n'est pas le lectorat algérien, mais un prix accordé par un certain type de groupe d'intellectuels de l'ex-métropole coloniale. Au sujet de la valeur de ce prix, il est bon de lire les défauts qui lui sont reprochés[139].

Quelle est donc cette « *Algérie* littéraire et culturelle » qui en tire « fierté » ?… Les lecteurs algériens ? Les intellectuels algériens ? Lesquels ?

2.

> « Une nouvelle génération littéraire, doucement et avec *aisance*, s'installe dans l'imaginaire *international*. Dans la lecture *universelle* ! Dans l'*attente* du lectorat. »

Rien de moins ! Un prix français est considéré comme « international », davantage encore : « universel » !… Quant au « lectorat », on attendra. Qui ? Quoi ?… Ce n'est pas précisé.

3.

> « Si la première génération d'écrivains algériens de langue française, celle des années 1950, a été élevée dans la souffrance coloniale, dans l'humiliation, dans la pauvreté, dans la guerre de Libération, (...) »

Rien n'est cependant dit, concernant cette génération, sur son absence de référence aux langues *populaires*, elles aussi colonisées et humiliées.

4.

> « (…) de son côté, la nouvelle génération, celle des années 1980, est née et forgée dans l'amertume nationale. Dans la déception. Dans la guerre des frères.

137 Voir détails, https://fr.wikipedia.org/wiki/Amin_Zaoui

138 Amin Zaoui, *«Quand la langue française s'algérianise !»*, http://www.lexpressiondz.com/culture/le_temps_de_lire/215970-le-livre-qui-pense-donne-de-l-esprit-a-ceux-qui-en-veulent.html

139 *Critiques et polémiques*, https://fr.wikipedia.org/wiki/Prix_Goncourt#cite_ref-15. Quant à ce qu'il faut penser de l'Académie Française, voir VI. Propositions / 2.5.9. Méthode de création.

Dans le sang. Dans la résistance au fanatisme islamique. Cette génération, il faut le signaler, n'a fait que le chemin de l'Ecole algérienne. Elle est la victime des retombées d'une arabisation enrhumée et islamisée. Elle a grandi, elle s'est formée sous le règne d'un régime de plomb cimenté d'une culture Jdanovienne. Avec brio, ces diables *génies* ont brisé le *silence complice* en *profitant* d'une langue, la langue *française*. Cette langue qui depuis plus d'un demi-siècle est maudite dans les discours de la classe *politique*. Une classe politique qui n'a pas cessé, une seule nuit, un seul jour, de crier sur tous les toits, dans toutes les oreilles, que le français est une langue *infecte*. Langue de *Hizb* França! Et voici, des nouvelles plumes, appartenant à une nouvelle génération qui commence à voyager dans les *géographies* ! À faire voyager *l'Algérie*. Dire l'amour. Sculpter les blessures. Colorer le rêve avorté. »

En passant, notons le style et l'habituelle « flamboyance », caractéristique des colonisés et ex-colonisés. Et remarquons les mot que j'ai mis en italiques.

D'abord, pourquoi cette nouvelle génération est « victime » uniquement d'une « arabisation », et pas, également, d'une francisation parallèle ? Et en quoi la culture « Jdanovienne » (pourquoi la majuscule ?) se réfère uniquement à l'arabisation et non à la francisation ?

On arrive au « *silence complice... »*. De qui ?

« … en profitant d'une *langue,* la langue *française* ». Pourquoi pas la langue populaire, comme l'ont fait les écrivains des autres nations, auparavant mentionnés ?[140]

En Algérie, ce n'est pas de celle-ci que la « nouvelle génération » a profité, mais de l'idiome de ses ex-colonisateurs. Zaoui présente cette subordination comme un succès !… Nous sommes encore à la version du « butin de guerre », mais sans mentionner le slogan.

Et Zaoui, pour faire bonne figure, justifie ce choix du français par... l'hostilité que lui manifeste la classe politique. Posons, alors, des questions.

Première. Si la classe politique avait exprimé la même hostilité envers la langue hébraïque ou anglaise, ces mêmes auteurs de la « jeune génération » auraient-ils écrit en hébreux ou en anglais ?

Deuxième question. Et moi, qui apprécie la langue française et l'emploie pour écrire cet ouvrage, lui suis-je hostile parce que j'invite à accorder son importance aux langues vernaculaires ?

Troisième question. Vu que la « classe politique » méprise et ignore les langues populaires, pourquoi les écrivains n'ont pas opté pour elles ?… Les « souffrances » et « humiliations » subites par ces dernières, tour à tour par le colonialisme et par la classe politique indigène, ne méritent pas d'être considérées ?

140 Point III. communication, direction, domination / 22.2. Ailleurs

Puis Zaoui nous parle de « voyage dans les *géographies* ». Lesquelles ?… Ce qu'il a appelé l' « international » et l' « universel » ?… Je suppose que le peuple algérien en est exclu puisqu'il a deux défauts : le premier et le plus grave, pas d'argent pour acheter les livres ; le second, il est analphabète en français, et ne possède que ses dialectes, indignes de littérature, si l'on a bien compris l'éloge de la langue française par Zaoui.

L'autre qualité que trouve Zaoui à cette nouvelle littérature c'est de « faire voyager l'*Algérie* ». Ainsi, les écrivains de la « nouvelle génération » deviennent les agents d'officines touristiques, dont les clients résident dans l' « international ».

A propos de cette « Algérie », de quoi s'agit-il : de ses paysages, de ses coutumes, de son aspect exotique, de son peuple, d'une catégorie particulière de celui-ci ?

Les deux fois où l'auteur emploie le terme « Algérie », il n'éprouve pas le besoin de préciser davantage. Plus on est vague, plus la langue est de bois, autrement dit politiquement correct, moins on se compromet, n'est-ce pas ?

Il en est de même des formules, jolies mais, elles aussi, vagues !

« Dire l'amour. Sculpter les blessures. Colorer le rêve avorté. »

Yâ râjal, wâch râk atgoûl ? (Ô homme, que dis-tu ?)… Les mots que tu emploies se réfèrent à quoi, à qui ?… À la partie exploitée et dominée du peuple ? À la classe moyenne en mal d'enrichissement économique, de postes institutionnels et de « voyages » « internationaux », au détriment des exclus du système social ?

5.

Venons à la fin de l'article :

> « Eh bien, nous sommes en train d'assister à la *naissance d'un phénomène linguistique et littéraire sans précédent*. Ces diables génies *brisent*, de plus en plus, la langue littéraire. Pour rendre cette langue *belle et capable* d'aller dans plus d'aventures, ils la *violent sans la violenter*. Ils usent d'une langue *française algérianisée*. Avec un *parfum* oranais, bechari, algérois, annabi, constantinois, sétifien, bougiote... Dans la nouvelle écriture littéraire algérienne d'expression française, comme dans les textes accompagnateurs de la caricature algérienne, de même dans la presse quotidienne, le *français*, de plus en plus, *s'algérianise*, *s'enracine* dans les parlers *régionaux*. La langue française, dans les nouveaux textes algériens, s'ouvre sur des *musicalités locales*, des nouvelles sonorités, d'autres architectures textuelles, ainsi on la trouve chaude dans la littérature algérienne. Ces enfants génies *adorent* la *littérature*, l'*aventure linguistique*, la *liberté* et adorent l'*Algérie* à *leur* façon. »

Quand, ailleurs, des écrivains ont réalisé « la naissance d'un phénomène linguistique et littéraire sans précédent », il s'est agi, nous l'avons vu,

- de la promotion de leur langue vernaculaire, maternelle, celle de leur peuple ;
- ou de l'introduction de l'argot dans la langue littéraire, pour faire vivre le peuple et montrer ses problèmes (Zola, Hugo, Céline).

Eh bien, pour Zaoui, la performance consiste à s'occuper de la langue française « pour rendre cette langue *belle et capable* d'aller dans plus d'*aventures* ».

Lesquelles ?… Là, aussi, l'auteur reste dans le vague ; ce procédé a la commodité opportuniste d'être susceptible de toutes les interprétations.

Et, au lieu d'utiliser, comme les écrivains d'ailleurs, déjà mentionnés, la langue de leur peuple, les auteurs de la « jeune génération »... « *algérianisent* » l'idiome *français*.

Peut-on s'imaginer Ronsard ou Du Bellay, au lieu d'écrire leur fameux *Défense et illustration de la langue française*, et de s'occuper à perfectionner cette dernière, s'étaient mis, comme Zaoui le vante, à franciser le latin, en proclamant la « *naissance d'un phénomène linguistique et littéraire sans précédent* » ?… Cette comparaison ne permet-elle pas de comprendre à quel point l'éloge de Zaoui est la manifestation d'une mentalité aliénée, de type néo-coloniale ?

Ajoutons ceci. Quand Ionesco ou Beckett écrivent en français, Joseph Conrad ou Salmane Rushdy emploient anglais, a-t-on vu quelqu'un du genre de Zaoui, proclamer fièrement « *un phénomène linguistique et littéraire sans précédent* » ?

Et parlerait-on ainsi au cas où des écrivains français se mettraient à « franciser » l'anglais, en employant cette dernière langue dans leurs œuvres, et en insérant le « parfum », les « sonorités » et les « parlers régionaux » de France ?

Dès lors, pourquoi considérer comme un exploit l' « algérianisation » de la langue française, dont Zaoui fait l'éloge ?

Cela ne rappelle-t-il pas le tristement célèbre « Alors ?… Ya banania ! » ?… Les lecteurs européens, du temps des colonies, appréciaient dans les romans ce genre de personnage colonisé et son langage si « coloré » !

Cela rappelle une anecdote de l'époque coloniale.

Un Sénégalais fut le premier à être promu au grade de caporal. Un capitaine français, opérant l'inspection, lui posa de manière paternaliste la main droite sur l'épaule du sous-officier et le félicita :

- Bravo, mon bonhomme !… Tu as bien mérité de la France et elle, généreuse, a su te le démontrer !

Le colonisé, tout fier, exhiba son plus large sourire, ayant le soin de montrer ce qu'il avait de blanc, ses dents, puis déclara, en signe de remerciement :

- Merci, Chef ! »

Ah ! Lu Xun ! Toi qui écrivis ta première nouvelle en langue chinoise vernaculaire, ton *Ah Q* n'est pas uniquement chinois, il est algérien ! Et pas un pauvre bougre du peuple, comme ton personnage, mais une personne qui appartient à l' « élite » de la « nouvelle génération » algérienne !… En Algérie, ce qui est « sans précédent », pour utiliser la formule de Zaoui, c'est cet aplatissement d'Algériens, se disant intellectuels, devant une langue autre que celle de leur peuple. Qui, en plus, n'est pas n'importe laquelle, mais précisément celle de leur ex-colonisateur. Je suis curieux de

savoir si les gens de cette « nouvelle génération » connaissent d'autres langues étrangères, ne serait-ce que pour faire des comparaisons utiles avec la langue française qu'ils emploient.

Pour cette « nouvelle génération » d'Algériens, l' « *enracinement* » n'est pas dans la langue de son peuple, mais dans la française. Les « *musicalités locales* » des « parlers *régionaux »,* au lieu de porter ces auteurs à considérer la langue populaire, font « ouvrir » à ces derniers la langue... française.

On a compris : imiter Victor Hugo et Céline. Mais seulement en les singeant, et non pas en faisant comme eux, à savoir opérer dans leur langue littéraire, en y introduisant le parler populaire.

Tandis que les auteurs de la « nouvelle génération » algérienne d'expression française, eux, ont recours aux « parlers *régionaux »* pour leur *« parfum ».*

Dès lors, n'est-on pas dans l'*exotisme*, tellement recherché par les lecteurs des métropoles coloniales puis ex-coloniales ? Cette caractéristique les conforte dans leur vision dévalorisante des peuples colonisés puis ex-colonisés, ainsi que de leurs littérateurs, tout justes capables de fournir des « parfums ».

Au contraire, Zola, Hugo et Céline, en introduisant le parler du peuple, ont mis en évidence la boue, la sueur, la puanteur, la saleté et le sang des victimes de la caste exploiteuse-dominatrice française. De même ont fait le chinois Lu Xun, les états-uniens Jack London (*Les bas-fonds de Londres*) et Upton Sinclair (*La jungle*), pour ne citer d'autres.

6.

Et, pourtant, le même Amine Zaoui déclara, à une autre occasion :

> « Les langues victimes d'injustice en Algérie ne sont ni l'arabe ni le français mais *Tamazight* et la *Darija*. »[141]

Et ses dithyrambes sur la langue française pratiquée par des auteurs algériens n'est pas, elle aussi, à sa manière, une forme de victimisation des deux idiomes vernaculaires qu'il semble, ici, défendre ?

Au sujet de la même conférence, on lit :

> « Parlant de la promotion de Tamazight, Zaoui s'est permis de donner des conseils aux écrivains de cette langue, auxquels il suggère de « dépasser le *folklorique* et la *contestation* (...) »

Et le « parfum » qu'il vante dans la nouvelle littérature algérienne d'expression française, n'est-ce pas du folklore ?… Il est vrai que ce dernier exclut la « contestation ».

141 Farouk Djouadi, *Amine Zaoui rêve d'un citoyen qui ne crache pas dans la rue*, 28.01.17, http://www.elwatan.com//culture/amine-zaoui-reve-d-un-citoyen-qui-ne-crache-pas-dans-la-rue-28-01-2017-338096_113.php

Et pourquoi « dépasser (…) la contestation » ?… Ne faut-il pas, tout simplement, savoir la présenter dans une production correctement littéraire ou artistique, comme l'ont réussi d'autres auteurs ?

Encore ceci, dans le même article :

> « L'auteur de « la Chambre de la vierge impure » a jugé aussi nécessaire de dépasser « la culture de la *honte* » enseignée dans l'école et à travers laquelle on apprend à l'Algérien de « *baisser les yeux* ».

Mais, quand on lit les éloges de Zaoui à propos de la langue française telle que pratiquée par la nouvelle génération algérienne, ne « baisse-t-il pas les yeux » en ignorant les langages populaires, par « honte » ?

Il déclare, également :

> « l'anxiété identitaire dont souffre l'Algérien est la conséquence de sa lecture ambiguë de l'histoire »

Cette « anxiété » n'est-elle pas, également sinon d'abord, celle de l'écrivain mettant au premier plan sa reconnaissance par un prix d'une certaine « élite » de l'ex-métropole, et par celle « internationale » et « universelle », en oubliant son peuple ? Celui-ci sert uniquement pour insérer ses « parlers *régionaux* » et « musicalités *locales* » dans la langue française, afin de mieux vendre la marchandise romanesque.

Et l'article sur « l'algérinisation » de la langue française ne fait-il pas partie de toutes les actions qui, selon l'expression de Zaoui, « consacrent cette anxiété identitaire » ?

Enfin, quand il évoque « une catastrophe historico-culturelle », celle-ci n'est-elle pas d'abord et précisément, pour les auteurs algériens, de tomber en pâmoison devant une manipulation opportuniste de la langue française ? Cette option ne s'intéresse aux langues populaires que pour fournir le « parfum » recherché par les lecteurs « internationaux » et « universels », capables de payer pour acheter ce genre de production.

Lors de rencontres avec des petits-bourgeois européens, bien installés dans le système social, avec juste une velléité « contestatrice » leur faisant croire qu'ils ne profitent pas des commodités que leur permet l'injustice dominante, j'ai toujours constaté une attraction pour des romans tels ceux de Tahar Benjelloun, puis Yasmina Khadra, mais pas pour ceux de Najib Mahfoud, malgré le prix Nobel reçu par ce dernier.

Ajoutons une anecdote.

A Rome, j'avais proposé un scénario de film sur un couple d'Italiens égaré en plein centre du Sahara.

La productrice, bien entendu « progressiste et de gauche », me déclara :

- Mais il n'y a pas de *sexe* dans ton histoire !

- Ce que je raconte n'en a pas besoin.

- Eh, non !… objecta-t-elle en souriant. Pour que je puisse investir mon argent dans ce projet, il faut que j'en gagne davantage par sa diffusion.

Cette scène se passait juste après la sortie du film de Bertolucci, *Thé dans le désert*, adapté d'un auteur U.S.

- Tu as vu, je pense, ce film, n'est-ce pas ?

- Oui, mais mon histoire est totalement différente. Le seul point commun est le désert.

- Eh bien, ajouta mon interlocutrice, ce film a une scène-clou : l'accouplement sexuel entre un *Touareg* et la femme *occidentale*… C'est ça qui fait venir le public qui paie le billet… Il te faut donc ça dans ton film.

J'ai salué et suis parti. Je n'étais pas un marchand de « parfum » exotique, en « algérianisant » le cinéma italien.

Une dernière remarque.

Lors d'une conférence, on lit :

> « Amine Zaoui s'est dit partisan d'« une école où l'on fabrique des citoyens qui acceptent la différence, ne sortent pas leurs poubelles avant 19h00, respectent les droits de la femme et qui ne *crachent* pas dans la rue. Des citoyens utiles non seulement à leur patrie mais à toute l'humanité… »[142]

C'est bien !

Mais voici d'abord une question : Et les écrivains dont vous avez fait l'éloge, en évoquant leur horizon « international » et « universel », en quoi sont-ils des « citoyens utiles à leur *patrie* » ?

Et en quoi leur « algérianisation » de la langue française n'est pas un « crachat » sur la langue populaire de leur « patrie » ? Disons cela en dziriya, en faisant parler un homme du peuple :

- Yâ si Amîne !… Anâ chaĕbî ou nadfal fa trîg… Bassàf anta allî ma aĕtîch guîma al hadratnâ, hadrat oumnâ ou babânâ, hadrat yammâk ou babâk, yâ si Amîne,... ma râkch tadfal ĕlâ hadratnâ ?… Had arrâjal, wâch angouloû ĕalîh ?… Rak tahdar ĕlâ « international » ou « universel » !… Ou ahnâ, ma ĕamarna lakch ĕanîk ?

(Eh, monsieur Amine !… Je suis du peuple et je crache dans la rue… Mais toi qui n'accordes pas de valeur à notre parler, celui de nos mère et père, de tes mère et père, monsieur Amine,... ne *craches*-tu pas sur cette *langue* ?… Tu parles de « international » et d' « universel » !… Et nous, nous ne remplissons pas tes yeux [on ne te plaît pas] ?)

À propos de l'article examiné de Zaoui, laissons parler un auteur français qui connaît bien sa propre langue. Buffon déclara :

> « Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses *ordinaires* ou communes d'une manière singulière ou *pompeuse* ; rien ne *dégrade* plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passer tant de temps à faire de *nouvelles* combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que *tout* le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés mais *stériles* ; ils ont des mots en abondance, point d'*idées* ; ils travaillent donc sur les

142 Idem.

mots, et s'imaginent avoir combiné des *idées*, parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir *épuré* le langage quand ils l'ont *corrompu* en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'*ombre*. Le style doit graver des *pensées*: ils ne savent que tracer des *paroles*. »[143]

Que dirait cet auteur, aujourd'hui, dans une société où triomphe partout, selon l'expression de Guy Debord, le « spectaculaire marchand » et son clinquant d'images et de mots ?

Si, comme l'affirme Buffon dans le même texte, « le style est l'homme même », alors le « *phénomène linguistique et littéraire sans précédent* » de la nouvelle génération de romanciers algériens est celui de marchands de... « parfum » au niveau « international ».

L'importance accordée à l'article de Zaoui vise à montrer combien ce genre de cocoricos est totalement, quoi qu'il dise, hostile aux langues populaires. Plus grave, il les dévalise et présente l'objet de ses rapines de manière à plaire au client « international », friand d'exotisme néo-colonial. Car c'est la *vente* de la marchandise qui compte d'abord et le plus, suivie de sa conséquence : la gloire médiatique, bien entendu « internationale » et même « universelle ». Zaoui semble, avec le premier article examiné, un excellent agent de vente, d'autant plus qu'il excelle dans la « fétichisation » stylistique de la marchandise.

Rappelons-lui seulement des faits. Ce n'est pas l' « international » ni l' « univers », mais le public autochtone qui fut le premier destinataire des œuvres d'écrivains comme Cao Xue Qin (曹雪芹), Boccaccio, Luis de Camoes, Geoffrey Chaucer, Alisher Navoiy, Ronsard ou Du Bellay, Dante ou Pétrarque, Shakespeare, Cervantès, Nguyễn Du, Pouchkine, Lu Xun. Tous ont renoncé à la langue dominante, « sacrée », pour employer celle du peuple, au point de la promouvoir en langue nationale à tous les effets. Leur souci ne fut pas de fournir un « parfum », mais de décrire la vie réelle dans ses divers aspects, notamment celui fondamental : domination-asservissement et les combats pour s'en affranchir.

2.1.2.3. Pauvre mais digne : al wsàkh wa'l ma [144]

Nous avons vu que la pauvreté de l'idiome vernaculaire n'a pas empêché les intellectuels libres penseurs de le promouvoir jusqu'à en faire une langue à part entière.

Pourquoi les intellectuels algériens ne le pourraient-ils pas, surtout quant ils se délivrent des attestations de valeur citoyenne et littéraire, en proclamant leur capacité

143 *Discours sur le style*, http://pedagogie.ac-toulouse.fr/philosophie/textes/buffondiscourssurlestyle.htm

144 « La saleté et l'eau ».

de s'emparer de « butin de guerre », de « retourner aux sources » et d'intéresser l' « international » et même l' « univers » ?

Enfant, ma mère m'a dit :

« Ashhîhh, ahhnâ msakîne. Idâ mâ najmoûch nachroû sabône, al mâ antaĕ al ĕaïn, barra, bâtal... Bîh, lâzam annagoû rouâhhna mnal ousàkh. » (Certes, nous sommes pauvres. Si nous ne pouvons pas nous offrir du savon, l'eau de la fontaine, dehors, est gratuite... Avec elle, nous devons nous laver de notre saleté.)

Paraphrasant cette réflexion, on dira aux intellectuels algériens libres penseurs : il est vrai que notre langue maternelle est pauvre, et, si tel est votre jugement, considérez-la même sale. Mais, nous disposons de notre intelligence pour la rendre riche et propre.

2.1.3. Adroub a nàhh [145] : occultation des origines

Une partie de cette problématique fut présentée dans la *partie II. Définitions*. Ajoutons d'autres considérations.

La question *linguistique* algérienne est directement dépendante de la vision dominante concernant les *origines dites ethniques*. L'éclaircissement du problème nécessite cette élucidation. Nous voici parvenu à d'extrêmement délicate opération d'ouverture du placard où se trouvent les « cadavres » qui hantent l'esprit algérien. Nous constaterons combien le passé, travesti par les vainqueurs, pèse lourdement sur le présent des vaincus.

Si, durant la période coloniale, il était inadmissible d'enseigner dans les écoles algériennes que nos ancêtres étaient les Gaulois, et que l'Algérie vivait dans la barbarie avant l'arrivée des Français, pour justifier l'imposition de la langue française, est-il admissible, après l'indépendance, de laisser croire que les ancêtres des Algériens sont uniquement les Arabes, niant l'existence des autochtones, et, de cette manière, décréter l'arabe moyen-oriental comme seule langue officielle ?

Avant d'aller plus loin, examinons une objection : « remuer les cendres », rappeler ce qui appartient désormais au passé est inutile, pis encore, nuisible à l'unité nationale. « Allî fâte mâte » (Ce qui est passé est mort).

Durant le colonialisme, les Français présentaient le même argument, pour défendre l'unité « nationale » de la « métropole » avec ses « départements » algériens : « Ce qui eut lieu en Algérie avant notre arrivée, il faut l'oublier. » On est en présence d'une méthode habituelle : affirmer que tout va bien, pour éviter que quelque chose aille mieux. On ignore ou l'on feint d'ignorer que l'occultation du passé produit des fausses vérités dont le but est la défense d'une situation illégitime.

Qui croit « Ansa al hàme, yansâke » (Oublie le malheur, il t'oubliera) peut avoir raison dans des cas individuels ; il se trompe pour ce qui est des peuples. Quand des conflits présents ont leur racine dans des événements passés, pour mettre fin aux

145 « Fais mine de rien ».

premiers il faut reconnaître ces derniers, les éclaircir et trouver des solutions équitables.

« Arabes ?… Berbères ?... »

Depuis longtemps, un débat, quand pas une polémique, existe en Algérie ; il est présent dans toute la partie nord de l'Afrique, appelée Tamazgha par les Amazighes, Almaghrîb par les Arabophones.

Les populations de cette aire géographique sont-ils des Berbères arabisés ou des Arabes berbérisés ? Il semble que les preuves concrètes *irréfutables* soient absentes sinon insuffisantes.

Pour sa part, Abdou Elimam affirme :

> « Disons que ce qui, aujourd'hui, fonde la berbérité, c'est essentiellement la survie de ses formes linguistiques. C'est à partir du moment où l'on reconnaît que la langue native de groupes sociaux donnés est une langue berbère (parce que rattachée à un générique identitaire) que l'on admet qu'il y a bel et bien des retombées de l'histoire, de notre histoire. Par conséquent, le berbère (utilisons le générique pour des raisons de commodité) est bel et bien attesté et ses origines sont à fouiller dans cette mémoire historique du Maghreb. Travail qui reste à faire, précisons-le[146]. »

Mais pourquoi, demanderait-on, la question Arabe-Berbère est posée, et pourquoi elle provoque des conflits plus ou moins graves ?… Parce que, au-delà de ce problème des origines, l'enjeu est, au-delà des propos tendant à masquer ce dernier, le *type de société actuelle* que les uns et les autres visent à établir (ou maintenir) : oligarchie dominante basée sur une idéologie arabo-islamique d'un coté, citoyenneté opprimée désirant s'affranchir de cette domination pour constituer une communauté démocratique et laïque.

Dans cette confrontation, l'instrument linguistique est l'arme la plus employée.

Auparavant, nous avons vu qu'un processus identique eut lieu dans d'autres pays. Examinons ses manifestations en Algérie.

2.1.3.1. Oppositions conflictuelles

Elles se manifestent à plusieurs niveaux : le *peuple,* les *intellectuels,* les *dirigeants politiques*.

Peuple : mnîne achaĕb iwalli ghâchi [147]

146 Abdou Elimam, art. c.

147 Quand le peuple [comme agent de l'histoire] devient foule [sujette et impuissante].

Durant la lutte de libération nationale, j'avais alors environ 10 ans, mon grand-père me fit cette injonction :

- Souviens-toi toujours que tu es un Naïmi !

- Qu'est-ce que cela veut dire ? ai-je voulu savoir.

- Que tu es un descendant des Arabes dont notre Prophète, que la Paix soit sur Lui, était membre ; cela veut dire que tu es un *charîf* [148]. Par conséquent, ne te maries jamais avec une *jaĕafriya !*

En demandant des éclaircissements, j'appris que ce dernier terme est dévalorisant pour nommer une autochtone d'avant l'arrivée des conquérants arabes, autrement dit une Amazighe ou une personne de peau noire, donc ancienne esclave.

Ces propos me choquèrent.

D'une part, mon grand-père, bien que paysan pauvre sans terre et analphabète, avait besoin de se croire « supérieur » à d'autres compatriotes. Colonisé et méprisé par les Français, il se considérait, à son tour, un membre de supposés ancêtres ayant colonisé auparavant l'Algérie.

Classique attitude : dévalorisé par quelqu'un admis comme supérieur, l'esprit étroit a besoin, par compensation, de se trouver un inférieur à dévaloriser. Seule la vanité, nourrie par un complexe d'asservissement et par sa compensation, un désir de domination, a besoin de prétention à la « noblesse ». Elle n'est, en fait, que petitesse de vision, et cause de conflit.

Face à mon grand-père, mon indignation venait, d'autre part, du fait que la guerre de libération était en cours, avec la participation de tous les Algériens, sans distinction d'origine ; cependant, mon grand-père ignorait les patriotes amazighes, ainsi que ceux de peau noire.

Là aussi, il n'était pas original : ceux qui se croient supérieurs n'ont pas d'appréciation pour leurs collaborateurs ou compagnons de lutte, quand ils les considèrent inférieurs. Les Français utilisaient des supplétifs indigènes, tout en les dédaignant. Et la crise dite du « berbérisme » révéla ceci : les nationalistes algériens arabophones voulaient bien la collaboration de leurs compatriotes amazighes, mais à la condition qu'ils renoncent à leur identité historico-ethnique, culturelle et linguistique.

J'eus l'occasion d'entendre des tantes et des oncles, eux aussi, manifesté la même attitude que mon grand-père. C'est dire qu'elle reflétait une opinion diffuse. Cette mentalité dévalorisante pour la composante amazighe (ou de peau noire) continue à exister aujourd'hui ; elle provoque, naturellement, l'indignation et l'opposition des victimes de cette discrimination.

Un des domaines où se manifestait cette ségrégation fut le déni de la langue tamazight. Il a fallu des conflits, parfois sanglants, pour arriver à son officialisation ; elle reste, néanmoins, matière à discussion.

148 Noble, autrement dit : descendant des Arabes moyen-orientaux, conquérants de l'Algérie.

Sur le même plan linguistique, le déni subi par la dziriya provient d'un autre fait.

Dans la partie spécifiquement arabophone, une autre forme de ségrégation existe. Elle oppose une minorité, s'affirmant d'ascendance « noble », - propriétaires fonciers, lettrés, etc. -, à une majorité, ne disposant que de sa force de travail physique pour vivre. En particulier, parmi les intellectuels algériens, j'ai remarqué certains qui ne manquent jamais d'évoquer leur origine familiale « noble ». Ils la justifient par leur père, grand-père ou arrière grand-père possesseur de terres, ou cadi (juge), etc.

Pas tous, mais souvent, ces Algériens arabophones, se déclarent fièrement de « haute naissance » (« *chorfa* »), sont partisans de l'arabe classique coranique, considéré comme l'idiome de leurs ancêtres (sinon le français comme « butin de guerre »), et n'ont que dédain pour la dziriya du « bas » peuple.

Je connais, aussi, des Algériens qui se targuent de leur origine *turque*. Ce qui dérange, c'est son contenu d'orgueil, dépréciant les compatriotes d'origine arabe, tamazight (ou subsaharienne). Dans le domaine linguistique, ces « turcophones », n'ayant aucune chance de voir la langue turque exister dans le pays, dédaignent la dziriya et le tamazight, pour privilégier le français.

J'ai, enfin, rencontré des Amazighes qui, pour défendre le tamazight, revendiquent l'ancienneté historique dans le pays, en considérant les concitoyens arabophones et turcophones comme des « envahisseurs », une sorte de « Pieds-Noirs » colonisateurs. Ces Amazighes leur reprochent le déni du tamazight, comme, auparavant, les Algériens dans leur ensemble dénonçaient la domination exclusive de la langue française, défendue par les « Pieds Noirs » européens.

A l'occasion de mes relations avec des compatriotes amazighes, j'ai constaté, en leur sein même, la même ségrégation que celle manifestée parmi les Arabophones. Certains Amazighes se considèrent d'ascendance « noble », évoquant les rois Massinissa et Jugurtha, la reine Dihya ou Damya [en tifinagh ⵅⴰⵏⴰ], dite Kahena, sinon leur entourage d'administrateurs. Ces personnes opposent leur origine « aristocratique » à celle du reste des Amazighes, dont les ancêtres n'étaient que les sujets de cette oligarchie.

Pourquoi je fais cette observation ?... Par crainte que la promotion en cours du tamazight ne soit l'œuvre d'une nouvelle élite qui en fasse une langue dominatrice, trop différente de celle de la majorité du peuple amazighe, au point de lui en rendre la maîtrise trop difficile.

Parmi les Arabophones et Amazighes confondus, certains croient même que dans leurs veines circule un sang « nordique », « germain », à cause de la blancheur de leur peau, de leurs cheveux blonds et de leurs yeux bleus.

Tous ces gens ignorent ces paroles du poète :

ليس الفتى من يقول كان أبي ولكن الفتى من يقول ها أنا ذا

(Le jeune homme n'est pas celui qui dit : Tel fut mon père, mais celui qui dit : Me voici).

Résumons. Le problème linguistique provient, aussi, de conflits au *sein du peuple* entre :

- Arabophones et Amazighes ;
- parmi les Arabophones, entre une minorité prétendument « noble » et une majorité considérée de « basse » extraction ;
- parmi les Amazighes, entre ces deux genres de catégories.

Les ségrégations ci-dessus signalées furent généralement ignorées durant la guerre pour l'indépendance ; alors, s'imposait l'union contre l'ennemi colonialiste commun.

Mais, une fois le pays libéré de ce dernier, les détenteurs du pouvoir, pour s'y maintenir, ont favorisé le retour des facteurs de divisions.

Il faut donc sortir de ces divisions, artificielles quoique réelles, si l'on veut parvenir à la formation d'un peuple uni, tout au moins dans sa majorité laborieuse. Alors, la promotion des langues vernaculaires ne sera plus un problème, mais un enrichissement.

Intellectuels [149]***: al gâri machi dîma fâham*** [150]

Le problème de l'occultation des origines se constate également dans les conflits entre intellectuels.

On connaît l'importance de l'affirmation de Ben Badis : « L'Islam est notre religion, la langue *arabe* est notre langue, l'Algérie est notre patrie ». Ce slogan eut son importance idéologique dans le combat pour l'indépendance ; mais il est *contestable*, étant donnée l'existence de la partie amazighe du peuple dont la langue tamazight est ignorée.

Pourtant, une notice informe :

> « Abdelhamid Ben Badis était le fils d'une famille de vieille bourgeoisie citadine, dont il revendiquait les origines *berbères* remontant aux Zirides, dynastie musulmane fondée au Xe siècle par Bologhine Ibn Ziri. Il signait ses articles de presse Abdul Hamid Ibnou Badis Essanhadji, c'est-à-dire de la confédération *berbère* Sanhadja[151]. »

En plus, dans le principe énoncé par Ben Badis, la langue arabe invoquée n'est pas la dziriya mais la moyen-orientale.

Que cet intellectuel ait ignoré le tamazight et la dziriya montre combien le problème linguistique était conditionné, négativement, par des considérations idéologiques de caste non populaire.

149 Voir mes deux articles *Du rôle des intellectuels et des artistes*, *Le Matin d'Algérie*, 01 février 2017, http://www.lematindz.net/news/23193-du-role-des-intellectuels-et-des-artistes.html et 10 avril 2017, http://www.lematindz.net/news/24015-mercenaires-cameleons-et-libres-penseurs.html

150 L'instruit n'est pas toujours intelligent.

151 https://fr.wikipedia.org/wiki/Abdelhamid_Ben_Badis, vu 3.2.2015.

Par la suite, d'autres intellectuels voulurent éclaircir cette ambiguïté en rappelant la dimension amazighe, et donc la langue tamazight, d'une partie du peuple algérien.

Il reste, néanmoins, à reconnaître la valeur de la dziriya.

Rappelons-nous l'adage populaire : « Al graïa hája, wal fhâma hája khrâ » (l'instruction est une chose, la compréhension en est une autre). En français, on dira : Être instruit n'est pas automatiquement être intelligent. Cela signifie que la transformation des idiomes vernaculaires en langues à tous les effets a besoin d'intellectuels qui soient non seulement *garyîne* (instruits) mais également *fahmîne* (capables de comprendre) les enjeux en cours et la valeur de cette langue maternelle. Bien entendu, la solution ne peut venir que de la minorité appelée libres penseurs, mais qui le sont *réellement*, et non pas seulement en paroles ronflantes, comme agissent les intellectuels caméléons.

Dirigeants politiques : alli yatkal ĕla loukhrîne, yabga blâ makla [152]

Ali Chibani écrit :

> « (…) il faudrait que les dirigeants algériens cessent de monter une partie du peuple contre l'autre partie et mettent un terme au discours et aux pratiques ségrégationnistes. »[153]

Cette proposition est-elle autre chose qu'un vœu pieux ?

C'est compter sur d'autres pour se procurer la nourriture personnelle. À de très rares exceptions, confirmant la règle, on ne peut être dirigeant politique qu'en divisant les citoyens en série A, privilégiée, sur lesquels on s'appuie comme partisans, et une série B, exclue de l'accès aux richesses du pays.

L'auteur ajoute une remarque pertinente :

> « Comme toujours, ces dirigeants orchestrent des politiques et des pratiques dont ils prévoient les conséquences qui les arrangent sans penser que la situation peut leur échapper, que le peuple peut réagir autrement que ce que veulent leurs prévisions, comme cela a été le cas dans les années 1990 et en 2001. »

C'est le cas général des dirigeants : le pouvoir les aveugle en leur fournissant l'illusion de la toute puissance, non seulement institutionnelle mais, croient-ils, *intellectuelle*. Cette cécité provient de leur statut même de dirigeants[154].

152 « Celui qui compte sur les autres reste sans nourriture. »

153 Ali Chibani, *Guerre contre…* art. c.

154 Le cas le plus exemplaire est celui des dirigeants états-uniens durant leur agression au Viet Nam. À ce sujet, j'avais écrit :

« On impute généralement les résultats négatifs de la politique extérieure U.S. à la personnalité d'un président particulier, par exemple Bush jr. On ignore ou on oublie la démonstration de David Haubers-tam, dans son fameux libre de 1972 : *The Best and The Brightest* (Les meilleurs et les plus brillants). Il y démontre comment les dirigeants U.S. des années 1960 étaient les hommes parmi les meilleurs et les plus intelligents aux États-Unis, et, malgré cela, ils ont conçu et conduit au Vietnam la guerre la plus sanguinaire et la plus désastreuse. Ils avaient atteint

Pour ce qui est du surgissement de la contestation, ils en accusent « la main étrangère » ou des « entités internes malveillantes » ; jamais ils n'évoquent leur propre responsabilité.

Cependant, un fait survenu doit être signalé. Il prouve l'efficacité de la revendication populaire, dans certaines circonstances où les détenteurs de l'État sont acculés. En décembre 2017 :

> « "(...) en présentant ses meilleurs vœux au peuple algérien à la veille de l'année 2018, le Président Abdelaziz Bouteflika a annoncé sa décision de consacrer Yennayer[155] journée chômée et payée dès le 12 janvier prochain, le gouvernement étant chargé de prendre les dispositions appropriées à cet effet". »

Sur le problème linguistique, l'affrontement le plus grave eut lieu parmi les dirigeants politiques. Il était sous-tendu par des conceptions idéologiques opposant partisans d'une démocratie laïque à ceux d'une dictature basée sur une idéologie arabo-islamiste, conservatrice totalitaire.

Il est d'une *extrême* importance de souligner cet aspect unilatéral. En effet, dans l'argument 2 formulé dans le chapitre *« Retour aux sources »*, fut montré que le document de 1949, *Vive l'Algérie !*, et, en 1956, la *Charte de la Soummam* ne remettaient pas en cause la religion musulmane en tant que *telle*, mais uniquement la conception exclusive et subjective de celle-ci, adoptée par les anti-démocrates, pour justifier leur domination sur le mouvement de libération nationale. Il ne faut jamais perdre de vue ce fait, si on cherche une analyse claire des conflits.

L'affrontement entre les deux conceptions politiques se manifesta à plusieurs reprises. Citons les plus décisives.

D'abord, en 1949, éclata la crise dite « berbériste ». Auparavant, furent cités le document *Vive l'Algérie !* et l'essai d'Abdenour Ali Yahia, *La crise berbère de 1949.* Des éclaircissements complémentaires sont fournis dans un article d'Ali Kaidi[156].

Dans un article relatant les propos de Rachid Ali Yahia, ex-responsable de la Fédération de France PPA-MTLD, on lit :

> « Retraçant dans le détail, l'épisode de la crise dite berbériste, il décrira la haine des responsables du PPA puis du FLN à tout ce qui est amazigh.

leur maturité dans un système qui avait presque toujours réglé les problèmes internationaux suivant leurs vues, et ils avaient du mal à admettre que cette fois-ci ils ne réussiraient pas. La pensée de tout ce qu'ils avaient investi dans cette guerre [du Vietnam] les incita encore plus à résister. » In *LA GUERRE, POURQUOI ? LA PAIX, COMMENT ? Eléments de discussion aux gens de bonne volonté*, librement accessible ici : https://www.kadour-naimi.com/f_sociologie_ecrits.html

Voir également mon article *A propos d'une conférence interdite*, quotidien *Le Matin*, 29 mars 2017, http://www.lematindz.net/news/23881-a-propos-dune-conference-interdite.html

155 Célébration amazighe de l'an nouveau.

156 *Crise anti-berbériste comme fondement de la crise identitaire algérienne,* http://www.kabyleuniversel.com/2014/11/14/crise-anti-berberiste-comme-fondement-de-la-crise-identitaire-algerienne/, vu 5.1.2015.

Que d'assassinats ont accompagné la folie de ces responsables, mentionne-t-il. Bennai Ouali tué traîtreusement dans le dos, Amar ould Hammouda et Mbarek Aït Menguellet condamnés à mort puis exécutés… »[157]

En 1956, le conflit ressurgit lors du Congrès de la Soummam. À ce sujet, fut signalé, dans le chapitre *Communication et domination,* le dossier « *A la recherche de l'esprit de la Soummam* », notamment l'article de Belaid Abane « *Le Congrès de la Soummam ; une étape essentielle vers l'universalité* ».

Enfin, après l'indépendance, les dirigeants de l'État imposèrent la langue arabe moyen-orientale, accompagnée de ce qu'elle charriait comme idéologie islamiste obscurantiste. L'interdiction du tamazight provoqua de nombreux affrontement, dont certains sanglants, entre des citoyens Amazighes et les autorités[158].

De ces observations on constate que l'appel aux dirigeants politiques pour améliorer et démocratiser le problème linguistique est relatif. L'histoire de l'officialisation du tamazight montre qu'ils s'y sont résignés (relativement jusqu'à présent) uniquement sous la pression des luttes amazighes. Peut-on croire que pour la promotion de la dziriya, il en serait autrement ?

Langue, instrument de confrontation ou de coopération

Cette partie sur les oppositions conflictuelles ne doit pas être laissée sans mentionner un cas historique récent : les effroyables guerres qui ont ensanglanté les peuples de l'ex-Yougoslavie. Ces tragédies furent préparées et accompagnées par des conflits linguistiques concernant les idiomes parlés par les diverses « ethnies » composant ce pays. Les « purifications ethniques » eurent comme substrat et conséquence des « purifications linguistiques ». La partie dominante serbe mettait en valeur la langue serbe au détriment des idiomes des autres composantes « ethniques » du pays. Ces derniers, par réaction, revendiquaient leur langage comme facteur de résistance et d'affirmation de la valeur de leur propre identité historique-culturelle-religieuse.

On lit :

> « L'intention est assez simple : prouver à tout prix, en utilisant non seulement « le nettoyage ethnique», mais aussi « le nettoyage linguistique », la thèse selon laquelle vivre ensemble est impossible[159]. »

157 Article de Boualem B., http://www.elwatan.com/regions/kabylie/actu-kabylie/le-federalisme-s-imposera-28-04-2015-293469_231.php

158 Pour de plus amples informations, voir la page « Printemps berbère » ici : https://fr.wikipedia.org/wiki/Printemps_berb%C3%A8re, vu 3.2.2015.

159 Bozidar Jaksic, *Nationalismes et langues, l'expérience balkanique,* 19 décembre 2017, revue Les Possibles, No. 15 Hiver 2017. L'auteur fournit un exposé très intéressant sur le problème. Le texte est librement disponible ici : https://france.attac.org/nos-publications/les-possibles/numero-15-automne-2017/dossier-nationalites-et-frontieres/article/nationalismes-et-langues-l-experience-balkanique?pk_campaign=Infolettre-1205&pk_kwd=nationalismes-et-

L'auteur ajoute :

> « Comme le remarque justement Ljubisa Rajic, d'un moyen de communication, la langue est devenue un moyen d'identification nationale, puis un symbole de la nation et enfin un moyen de sécession. »

En Algérie (et en Afrique du Nord), les conflits linguistiques ne se caractérisent pas par une situation semblable à celle de l'ex-Yougoslavie.

Cependant, en particulier en Algérie, des agents sociaux, actuellement minoritaires mais très agissants, et disposant de soutiens étrangers, s'activent de manière préoccupante.

Les uns veulent s'assurer la domination oligarchique sur la société entière, en s'appuyant sur la langue arabe classique et son corollaire, le Coran, interprété de manière unilatérale ; ces agents disposent de l'appui d'États arabes moyen-orientaux.

De l'autre coté, d'autres agents visent à une domination oligarchique semblable, sur la partie amazighe algérienne ; avançant l'« identité » amazighe, ils en revendiquent l'indépendance et la formation d'un État souverain[160]. Ces derniers agents disposent de l'appui du gouvernement sioniste israélien.

Et, derrière ces deux agents, se trouvent, évidemment, les divers impérialismes, dont celui des U.S.A. hégémonique.

Ces deux forces algériennes internes se caractérisent par la prétendue « supériorité » de leur propre « ethnie » (donc sa « culture », dont la langue est l'expression), au détriment et à l'exclusion de l' autre « ethnie » (par conséquent de sa culture et de sa langue). Mépris et haine réciproques, sur fond de volonté de puissance dominatrice exclusive.

Entre ces deux forces prétendant à la suprématie de caste, se trouve le peuple, dans ses deux parties, linguistiquement arabophone et amazighophone.

La composante populaire amazighophone revendique le droit légitime à l'emploi de sa langue, toutefois de manière démocratique. Quant à la composante populaire arabophone, elle demeure encore indifférente en ce qui concerne le droit de promotion de sa langue maternelle, la dziriya, comme pour ce qui est de la revendication des compatriotes amazighes concernant leur langue maternelle.

Au-dessus de cette situation, les détenteurs de l'État[161], les partis importants ainsi que la majorité des intellectuels, de diverses tendances, veillent, cependant, à éviter

langues-l

160 À ce sujet, un exposé extrêmement intéressant éclaire la question : « Le droit à l'autodétermination se conquiert », de Nils Anderson, 19 décembre 2017, revue Les possibles, No 15, automne 2017. Notament le chapitre : « Droit de sécession et droit de séparation ». Librement accessible ici : https://france.attac.org/nos-publications/les-possibles/numero-15-automne-2017/dossier-nationalites-et-frontieres/article/le-droit-a-l-autodetermination-se-conquiert?pk_campaign=Infolettre-1205&pk_kwd=le-droit-a-l-autodetermination-se

161 Voir les mesures de décembre 2017 en faveur de la langue tamazight, et la reconnaissance de Yennaer, nouvel an amazighe, comme fête nationale, chômée et payée.

que le problème linguistique se transforme en confrontation ethnique séparatiste, donc en guerre. Comme en toute guerre, la partie qui paie le prix en sang et en larmes est le peuple, quelque soit son « ethnie » ; et la partie qui en tire profit est une caste, quelque soit son « ethnie ».

Confucius avait dit, en substance : apprendre des erreurs des autres est utile ; mais c'est encore mieux d'apprendre de ses propres erreurs.

Pour conjurer tout péril à la « yougoslave », il est indispensable qu'en Algérie (comme dans toute aire géographique où existe un problème d'idiome) l'instrument linguistique (ainsi que la culture et l'histoire) des uns et des autres devienne un moyen de vivre ensemble de manière harmonieuse, c'est-à-dire libre et solidaire.

2.1.3.2. Héritages culturels : al fhâma bîne al mòukh w'al gàlb [162]

Avant comme après l'indépendance, les divers héritages culturels algériens sont présentés, par les dominateurs dans le mouvement de libération nationale, de manière contraire à la vérité historique. En particulier, l'héritage arabe moyen-oriental est surestimé, au détriment de celui amazighe, sous-estimé, quand pas ignoré. Il en est de même des langues correspondantes. Inutile de développer ce chapitre : les preuves sont innombrables et faciles à connaître.

Il est cependant vrai qu'actuellement, au prix de combats très durs, les Amazighes disposent d'une certaine liberté pour valoriser leur héritage culturel et linguistique. Il reste à la partie arabophone à connaître *réellement* le sien, à l'admettre et à s'en enrichir.

Toutefois, le débat commencé doit encore s'approfondir et se clarifier, en se basant non pas sur des allégations idéologiques, mais sur des résultats scientifiques, donc empiriques, objectifs et convaincants[163].

L'arabe moyen-oriental et le français font, certes, partie de l'héritage algérien. Ils sont des outils importants. Mais une authentique résilience doit admettre qu'ils ne sont pas des icônes sacrées intouchables, « supérieures », uniques « sources » et unique « butin ». Bref, ils ne sont pas un « maktoûb » (fatalité) auquel nous devons nous résigner, mais simplement un accident historique. En tant que tel, il devrait être limité dans le temps, et non s'éterniser.

162 « La compréhension [est] entre le cerveau et le coeur. »

163Voir, par exemple, Mesloub Khider, *Démystification du berbérisme*, 19 avril 2017, http://www.algeriepatriotique.com/article/d%C3%A9mystification-du-berb%C3%A9risme-i#comments

et Ali Farid Belkadi, *La Kabylie livrée à l'imposture du MAK*, 22 Apr, 2017, http://www.algeriepatriotique.com/article/une-contribution-dali-farid-belkadi-%E2%80%93-la-kabylie-livr%C3%A9e-%C3%A0-l%E2%80%99imposture-du-mak

Cela implique que la dziriya et le tamazight peuvent devenir, eux aussi, des outils linguistiques essentiels, comme ce fut le cas, dans d'autres nations, pour leurs langues vernaculaires.

Il faut avoir la clarté de conscience et l'honnêteté d'un Jean Amrouche pour reconnaître :

> « La France est l'esprit de mon âme, la Kabylie est l'âme de mon esprit » et « Je pense et j'écris en français mais je pleure en kabyle[164]. »

Ainsi, les générations post-indépendances prendront conscience du statut qui caractérisa leurs parents, et apprendront à envisager cette autre solution :

L'Algérie, dans ses composantes arabophone et amazighe, est l'esprit de mon âme tout autant que l'âme de mon esprit ; le monde entier est leur terre et leur horizon.

C'est uniquement à partir de ce genre de lucide et courageuse admission, déclarée par Jean Amrouche, révélant toute la contradiction d'une personnalité, que l'Algérien, qu'il soit arabophone ou amazighe, finira par disposer d'une harmonie entre son esprit et son âme d'une part, et, d'autre part, entre sa pensée et son expression écrite. Pour les Arabophones, c'est la dziriya, et pour les Amazighes, le tamazight.

2.1.3.3. Disparitions et risques

Certaines formes de dialectes ont déjà disparues, malheureusement.

Concernant le tamazight, je renvoie à un détaillé tableau de la situation[165]. Il a le mérite d'expliquer les critères permettant de connaître la vitalité d'une langue et les risques de son extinction.

Pour la dziriya, je ne dispose pas d'informations. Pareillement au tableau à peine mentionné, il est nécessaire d'en établir un pour ce deuxième langage. Tout ce que j'ai constaté personnellement est la disparition de certaines expressions au profit d'autres, typiquement moyen-orientales ou d'ailleurs[166].

2.1.3.4. Mannî mannak tantbaĕ, manî barka tangtaĕ [167] : Reconnaissances réciproques

Citons des exemples.

Le premier est ce qu'on a appelé le *Mouvement pour la Langue*.

Dans ce qui fut le Pakistan unifié, l'ourdou était la seule langue officielle. La composante de population bengalie, dans la partie orientale du pays, préconisa également la reconnaissance de son idiome, le bengali, comme langue officielle.

164 https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Amrouche#Origines, vu 20.1.2015.

165 Sabih Yaïci, *Les langues amazighes en voie de disparition*, 20 février 2017, http://www.lematindz.net/news/23421-les-langues-amazighes-en-voie-de-disparition-i.html

166 Il en a été mention in partie IV. / 1.3. Ah, yâ Hourya ! (Ô, Hourya!)

167 « De ma part et de la tienne, c'est appréciable ; uniquement de ma part, c'est à interrompre. »

L'opposition des autorités étatiques donna lieu à de grandes manifestations de protestation parmi cette dernière population. L'attitude répressive du gouvernement finit par provoquer la guerre civile ; elle eut comme résultat la division du pays, par la création de la nation du Bangladesh, par la population de langue bengalie. Ainsi, s'affirma cette identité nationale, et le 21 février fut institué jour de fête nationale, dénommé *Journée du Mouvement pour la Langue*[168].

C'est ce risque de *guerre civile* et d'*éclatement* du pays qui doit être évité en Algérie. Cela suppose, concernant les droits culturels et linguistiques de la composante amazighe de la nation, la *pleine* reconnaissance, et, comme disent les Italiens, *senza sì e senza ma* (sans « si » et sans « mais »).

Le deuxième exemple montre la solution pour éviter le risque d'éclatement d'un pays.

En Afrique du Sud, après la fin du régime colonial de l'apartheid, le nouveau président de l'État, Nelson Mandela, créa l'institution *Commission de la vérité et de la réconciliation*. Grâce à elle furent reconnues les injustices commises durant le passé colonial ; cette méthode permit de trouver les moyens pour les réparer. Certains ont critiqué cette procédure, sans admettre son mérite : éviter une guerre civile et le démembrement du pays.

En Algérie, la solution des conflits, alimentés par la question linguistique (qui en est, dans le même temps, une conséquence), nécessite la révélation et la diffusion de l'histoire *réelle* de la nation, dans tous ses aspects, tant positifs et enrichissants que négatifs et traumatisants. La divulgation des premiers réconfortera, celles des seconds servira à comprendre les causes pour les éliminer.

Cette opération d'information devra viser à la reconnaissance réciproque des droits, *tous* les droits respectifs des composantes ethniques du peuple. Alors, les Algériens arabophones renonceront à leur attitude de « Pieds-Noirs » arrogants vis-à-vis de leurs compatriotes Amazighes, et ces derniers cesseront de les considérer comme les descendants et représentants d'envahisseurs coloniaux. Alors, tous se considéreront les citoyens égaux dans une communauté diverse mais unifiée par une solidarité active.

Il est utile d'ajouter une observation à ce sujet.

On lit :

> « Salah Guemriche, quant à lui, constate dans sa contribution que "l'Arabe est un pied-noir qui a réussi". »[169]

Ce jugement est justifié si l'on a affaire à un *Algérien arabophone* prétendant descendre d'ancêtres arabes moyen-orientaux, *envahisseurs et occupants* de l'Algérie, au *détriment* de ses habitants autochtones.

Cependant, venant d'un intellectuel *éclairé*, cette formulation étonne. En effet, nous ignorons si la majorité des Arabophones algériens est réellement d'origine arabe

168 https://fr.wikipedia.org/wiki/Mouvement_pour_la_Langue, vu 2.2.2015.
169 Collectif, *Algérie arabe, en finir avec…* art. c.

moyen-orientale ou est constituée d'Amazighes arabisés. Dans ce dernier cas, les considérer des « pieds-noirs » serait inexact, et l'Algérien arabophone qui se réclamerait d'Arabes moyen-orientaux se tromperait.

Ainsi, F. Hamitouche écrit :

> « Nous ajoutons pour notre part que du temps de l'Histoire, l'Afrique du Nord n'a jamais connu de remplacement ethnique et que " l'ailleurs ", l'élite intellectuelle et politique l'a bien orchestré pour asseoir sa domination sur la population. »[170]

Un autre chercheur déclare dans un article documenté et détaillé, auquel on renvoie :

> « je persiste, de réécrire l'histoire de l'Algérie en détruisant un mythe à savoir que les Arabes ont occupé et peuplé l'Algérie.
> (…) car à l'inverse de la Tunisie, l'Algérie n'a connu ni invasion, ni occupation, ni colonie de peuplement arabe. »[171]

Nous avons donc besoin d'avoir la sagesse d'attendre que des recherches objectives soient réalisées. Elles seules nous fourniront la vérité historique à propos de ce qui, dans l'Algérien, est « arabité » et « amazighité ». Ce n'est qu'à partir de ces preuves scientifiques irréfutables que peuvent être formulées des appréciations réellement censées.

Ajoutons une observation sur la question des origines.

Elle est compréhensible et réclame son étude par les scientifiques, pour combler autant que possible notre connaissance historique.

Cependant, en tant que *personne vivant ici et maintenant*, que m'importe la connaissance de mes origines ?…

Il me suffit de savoir que je suis né dans une région arabophone du pays, où j'ai reçu avec le lait de ma mère également son langage parlé ; que dans une autre partie du pays existent des compatriotes que le même hasard de la naissance a fait des Amazighes, parlant un langage plus ou moins différent du mien. Que le hasard, encore, m'a porté à être scolarisé, à l'époque coloniale, d'abord en français, à l'école primaire, ensuite dans cette langue et l'arabe moyen-oriental, au lycée de Tlemcen ; enfin, qu'après l'indépendance, l'exil m'a porté à étudier et pratiquer d'autres langues, notamment l'italien, l'anglais, le chinois… Pourquoi pas le tamazight ? demanderait-on à juste titre. Si j'étais resté en Algérie, certainement, j'aurai enrichi mes connaissances par l'apprentissage du tamazight. Mais, résident à l'étranger, il m'était plus urgent et utile de me familiariser avec les langues de leurs peuples, simplement.

170 F. Hamitouche, *L'autre histoire…,* art. c.

171 Aristote(ys), *Les Arabes n'ont pas envahi l'Algérie. Ils ont même été défaits*, 14 décembre 2010, http://www.lematindz.net/news/3543-les-arabes-nont-pas-envahi-lalgerieils-ont-meme-ete-defaits.html

Tout ce parcours m'a fait aimer davantage ma chère première langue maternelle ; il m'a également aidé à comprendre que ce genre d'amour existe chez tout être humain pour l'idiome qu'il a appris de la part de sa mère et son père. Voilà tout.

Néanmoins, je comprends et soutiens l'être humain qui, voyant nié son langage spécifique par d'autres, en soit révolté au point de se battre pour obtenir justice, à savoir la reconnaissance de son parler comme digne de respect et susceptible de promotion.

Dans le champ linguistique, on relève également cette déclaration :

> « Tout conflit entre les deux langues (arabe et amazigh, ndlr) attentera à notre unité nationale et permettra à des parties qui guettent l'Algérie, sous le prétexte des droits de l'homme et la protection de la démocratie et du multipartisme, de prétendre qu'il y a des minorités et des ethnies opprimées en Algérie. »[172]

Pour conjurer ce conflit, l'unique méthode valable n'est-elle pas la démocratie ?... Elle seule garantit la construction d'un vrai consensus, base d'une réelle cohésion nationale. L'unification par la dictature, quelque soit son contenu idéologique, n'a jamais eu un long avenir ; elle a généralement pris fin de manière tragique, comme au Cambodge, sinon ridicule, dans les pays ex-« socialistes ».

Ceux qui ont voulu éliminer de manière autoritaire l'aspect amazighe et sa langue n'ont fait que provoquer des conflits sanglants et l'apparition de tendances séparatistes, pour finir par admettre l'évidence ; le tamazight et le peuple amazighe existent et veulent se développer, dans le cadre de la nation, du moins tant que cette solution est possible[173].

Il est également nécessaire de clarifier des ambiguïtés. Par exemple, le Dr Abdelkader Fodhil écrit, à propos de l'Algérie :

> « défendre son identité et combattre la dépendance linguistique et l'invasion intellectuelle imposée à la société algérienne depuis l'*occupation* »[174]

Il reste à préciser de quelle « occupation » il parle.

Si, pour les Algériens, *toutes* composantes réunies, le colonialisme *français* fut une occupation, pour les Amazighes, il y eut également occupation de la part des Arabes moyen-orientaux. Pour arriver à l' « apaisement » souhaité par l'auteur, il faut que les Algériens arabophones reconnaissent les aspects négatifs réels de la conquête arabe

172 L'article indique comme auteur de cette citation « L'ancien président du Haut-Conseil de la langue arabe et actuel président de l'APN ». Article *Abdelkader Fodhil : A quand une identité apaisée ?* http://www.elwatan.com//actualite/abdelkader-fodhil-a-quand-une-identite-apaisee-17-10-2016-330905_109.php

173 Voir mon article *La tomate et le caillou*, 15 déc 2017, https://www.algeriepatriotique.com/2017/12/15/la-tomate-et-le-caillou/

174 Article intitulé : *Abdelkader Fodhil : A quand une identité apaisée ?*, http://www.elwatan.com//actualite/abdelkader-fodhil-a-quand-une-identite-apaisee-17-10-2016-330905_109.php

du pays. Cette admission doit avoir comme but la solution de ses conséquences néfastes actuelles, afin que les composantes du peuple puissent cohabiter de manière harmonieuse et solidaire.

Commençons par admettre cette très grave carence :

> « Il n'existe pas de récit national chez nous »[175]

à savoir une histoire objective et complète : la vérité, toute la vérité et rien d'autre que la vérité sur toutes les invasions et occupations dont le peuple algérien fut victime, et cela depuis l'antiquité, sans en exclure aucune, y compris la domination interne instaurée après l'indépendance.

Plus encore, il faut être conscient des *difficultés* de connaissance de la préhistoire algérienne[176]. Dans une étude, F. Hamitouche écrit :

> « (…) il est peut-être inapproprié pour la recherche de ressasser à chaque fois la question des origines parce qu'on ajoute du mythe au mythe au risque de fossiliser un peu plus les Berbères. (…) Bref, les recherches actuelles tendent à fournir des arguments valables de la solution de continuité du phylum génétique des populations nord-africaine et saharienne. »

Dans un autre article, l'auteur observe :

> « Pour finir et sur la base d'une probable filiation directe entre l'Homo Sapiens et les Proto-Berbères, il est urgent de dater l'histoire des Amazighs à partir de 18000 ans, une durée minimale de l'histoire de l'homme moderne, évaluée à 200.000 ans. [Une note précise : 31- La préhistoire nord-africaine et saharienne est immanquablement tributaire des moyens mis à la disposition des chercheurs. Elle est caractérisée par une discontinuité des civilisations préhistoriques qui est en soi, un problème épistémologique majeur pour la recherche scientifique.] Les préhistoriens s'accordent à rallonger en général, la durée des hommes préhistoriques et singulièrement celle de l'homo sapiens. Toutefois, cette remontée est périlleuse parce que les enjeux noologiques sont d'une importance capitale pour donner, un tant soit peu, une définition de l'être amazigh et à fortiori celle de l'Algérien comme idée de la modernité politique. »[177]

A propos de l'aspect linguistique, le même auteur déclare dans la première étude :

> « rapportés les parlers maghrébins au punique revient à reproduire l'orientalisation des esprits tout en niant des évidences historiques de la

175 Belaïd Abane, essayiste, politologue et professeur en médecine, *Il n'existe pas de récit national chez nous*, propos recueillis par Faten Hayed, http://www.elwatan.com//hebdo/histoire/il-n-existe-pas-de-recit-national-chez-nous-26-08-2016-327530_161.php

176 A ce sujet, F. Hamitouche examine « le minimalisme historiographique », en indiquant « la profondeur historique de l'histoire des Berbères qui remonte au moins à 3000 ans avant J.C. », *L'autre histoire et la transformation linguistique*, http://www.lequotidien-oran.com/index.php?news=5221084

177 *L'homo algérianicus*, 27.12.2016, http://www.lematindz.net/news/22785-lhomo-algerianicus.html

transformation historique qui accompagne tous les processus d'acculturation des populations. (…)

Nier l'ordre institué par Abdel Moumen qui décrète l'interdiction du latin et donne à l'almohadisme la force et la vigueur de l'idéologie de domination en institutionnalisant l'arabe comme langue de l'Etat c'est vite aller en besogne pour effacer les enjeux de l'arabisation qui de facto à contribuer [erreurs typographiques, où il faudrait lire : a contribué] à l'émergence dans les villes et plus tard dans les compagnes d'une variante de parlers maghrébins dont on ignore le processus de formation auquel a vraisemblablement beaucoup contribuer [plutôt : contribué] la langue berbère. Dans tous les cas, la langue punique est en soi une transformation linguistique du phénicien sous l'influence du berbère. (…) Du point de vue linguistique, la prudence est de mise (...) »[178]

Bien entendu, il est difficile d'écrire la réelle histoire.

Concernant l'Algérie, les difficultés proviennent de deux causes majeures.

La première est objective. C'est le manque de documentation sur tous les plans : écrits (officiels et non), traces archéologiques, etc.

La seconde cause est subjective. L'orgueil des dominateurs n'a pas le courage de voir ses secrets révélés, par crainte de perdre les privilèges qui en découlent. La seule version historique praticable est favorable aux vainqueurs, pour légitimer leur pouvoir ; la vraie devient secrète, sa révélation est réprimée. On connaît l'anecdote. Un sultan demanda à son premier vizir :

- Goullî koul wach tabghî taĕraf mannî. » (Dis-moi tout ce que tu veux savoir de moi.)

- « Koul chî, ya Sid a Sultâne, mane ghîr sarràk. » (Tout, ô Majesté, sauf votre secret.)

Est-il admissible de voir encore, aujourd'hui, une version officielle contredire la vérité historique ? Auparavant, fut citée la page Wikipédia présentant Ben Badis, notamment son origine *berbère*.

Voici la version sur le site Web de la Présidence de la République[179] :

« Abdelhamid Ben Badis, Président de l'Association des Oulémas musulmans algériens, figure emblématique du mouvement réformiste musulman en Algérie, dans la première moitié du XXème siècle, est né le 5 décembre 1889 à Constantine où il mourut le 16 avril 1940. Il appartenait à une famille *patricienne* dont les origines remontaient aux Zirides. Bologhine Ibn Ziri, le fondateur d'Alger, est l'une des plus célèbres figures de cette famille *princière*. C'est dans sa ville natale qu'il apprit le Koran selon les usages traditionnels, et les bases de ses connaissances en langue et littérature arabes, ainsi que celles des

178 *L'autre histoire et la transformation linguistique,* http://www.lequotidien-oran.com/index.php?news=5221084. J'ai corrigé entre crochets les erreurs orthographiques.

179 http://www.el-mouradia.dz/index.html, vu 3.2.2015. Rappelons que je suis l'auteur des italiques.

sciences de la *religion* islamique. Tout enfant, il est placé sous le préceptorat de Hamdân Lounissi, adepte de la confrérie *mystique* des Tidjâniyya, qui marquera durablement le jeune Abdelhamid. »

La version officielle met en avant des dimensions « patricienne » et « princière », d'une part, et, d'autre part, la « religion islamique » et « mystique », d'autre part, mais rien à propos de l'aspect *amazighe* du personnage.

Il faut mettre fin à une confusion persistante, établie et maintenue par des personnes soucieuses de manipuler la réalité à des fins dominatrices. Dans l'opposition entre versions officielle et réelle de l'histoire, la religion, en tant que *telle*, est invoquée seulement pour justifier une domination ethnique et linguistique, donc économico-politique.

En effet, Amazighes et Arabophones sont, pour la plupart, des musulmans convaincus. « Je suis musulman, reconnaît l'Amazighe, mais je n'accepte pas que l'on me refuse la pratique de ma langue maternelle. » L'Algérien arabophone pourrait exprimer la même opinion concernant la dziriya. Il a déjà été noté que la *majorité* des Musulmans dans le monde ne parle pas l'arabe du Coran, se contentant de le psalmodier durant les prières. Par conséquent, la qualité de bon musulman n'a pas de relation directe et dépendante avec l'instrument linguistique utilisé dans la vie quotidienne ou officielle.

Voilà pourquoi, en Algérie, la situation actuelle est délétère, cause de conflit dangereux.

Se basant sur la question linguistique, des Algériens *arabophones* ignorent leurs compatriotes amazighes ou les traitent d'indigènes ayant le tort de ne pas reconnaître la supériorité culturelle et linguistique arabes, pour s'y conformer.

Par contre, les Amazighes revendiquant leur idiome, considèrent leurs compatriotes « arabes », comme les représentants d'envahisseurs moyens-orientaux, ayant conquis l'Algérie, l'épée à la main, en massacrant les autochtones qui défendaient la souveraineté du pays ; aujourd'hui, les descendants des conquérants persistent à bafouer les droits culturels et linguistiques des autochtones en leur imposant la langue arabe moyen-orientale.

Bien entendu, parmi les deux tendances, existent des extrémistes ; jusqu'à présent, ils ne forment pas la majorité des citoyens. Mais jusqu'à quand ?

Pour que la reconnaissance de l'histoire réelle soit possible, l'admission de la *diversité* des ancêtres ne devrait pas entraîner les Algériens à la *négation* réciproque des droits, alimentée par le mépris et l'exclusion, mais à la *reconnaissance mutuelle* de ces droits, nourrie par l'estime et l'enrichissement. Le but est d'en tirer les leçons en faveur du présent, pour bannir toute forme d'injustice et sa conséquence, la légitime rancœur, accoucheuse de conflits. Seulement ainsi pourront s'établir une coexistence complémentaire et une unité nationale, capables d'affronter toute épreuve, qu'elle soit d'origine intérieure ou extérieure. Cela passe par la solution du

problème linguistique. Une fois établie, l'histoire réelle doit être relatée dans les manuels scolaires et les documents officiels.

Par conséquent, la version des « vainqueurs » doit être corrigée par celle des « vaincus », pour trouver la solution mettant fin à ces deux funestes notions ; elles divisent dangereusement les citoyens. Il faut qu'ils deviennent tout simplement des citoyens de la même patrie, culturellement divers mais complémentaires, égaux en droits et en devoirs.

J'ai le plaisir de vivre personnellement cette situation dans ma propre famille. Deux de mes frères ont des épouses amazighes, l'une provenant d'un village proche de Béjaïa, l'autre née à Oran. À la maison, leurs enfants pratiquent sans problème les deux langues, la dziriya du père et le tamazight de la mère.

Dans le domaine linguistique, pour que l'Algérie devienne une nation normale, le citoyen doit savoir tout ce qui est disponible à propos des langages ayant existé dans le pays depuis le début : leur naissance, leur développement et, éventuellement, leur disparition. Cette connaissance permet de disposer d'une partie essentielle de l'identité culturelle pour affronter la vie, assurer le progrès culturel.

Des recherches et des informations inédites et libres commencent à être publiées. Leur lecture est parfois pénible, par la révélation des exactions et des malheurs ; mais, et c'est le plus important, elle est encourageante par la découverte des actions et des pensées qui les ont affrontés pour s'en affranchir. Cela aide à continuer dans cette direction, au bénéfice du peuple dans son ensemble. Celui qui désire ce but, ne doit-il pas admettre et contribuer à la promotion des langues maternelles ?

Il reste, aussi, répétons-le, à la recherche historique d'établir, dans la mesure du possible, si les Arabophones algériens ne sont pas, en réalité, des Amazighes arabisés, comme le suggère des chercheurs :

> « Ces études génétiques ainsi que les écrits d'historiens tels que Gabriel Camps et Charles-André Julien tendent à prouver que les Nord-Africains actuels (arabophones comme berbérophones) descendent essentiellement des Berbères[180]. »

Que les noms mentionnés ici ne fassent pas crier au complot colonialiste, comme le font ceux qui s'opposent à la révélation de la réalité historique, quand elle démasque des préjugés qui confortent leurs privilèges. Avant d'accuser des auteurs de visée coloniale, examinons d'abord la valeur de leur argumentation de manière scientifique, en réfutant leurs erreurs et, éventuellement, en admettant les faits réellement historiques, même s'ils nous sont pénibles à concevoir. Quelquefois, il faut accepter cette règle de conduite : « Dire aĕlâ allî ibakkîk, ou ma dìrch aĕlâ allî idhahhàke bîke » (Tiens compte de celui qui te fait pleurer, et non de celui qui te fait rire).

180 https://fr.wikipedia.org/wiki/Berb%C3%A8res#.C3.89tymologie_du_mot_berb.C3.A8re, vu 2.2.2015.

Qu'il me soit permis une digression. Concernant ma vie personnelle, cette question des origines ne m'intéresse en aucune manière. Ma priorité est de me concevoir et d'agir comme citoyen du monde, du coté des dominés-exploités, quelque que soit la forme de cette injustice : économique, politique, culturelle, linguistique, raciale, sexiste, etc. Le reste est, certes, à considérer, mais demeure secondaire, ou, plus exactement, dépendant de mon identité de terrien libre et solidaire. Ainsi s'explique ma défense des langues populaires, la mienne comme celles des autres : pour les affranchir de toute ségrégation et domination.

Pour celui qui se conçoit arabophone, on peut comprendre la difficulté de découvrir que ses réels ancêtres sont amazighes, quand, depuis son enfance, la langue qu'il utilise et les propos de ses grands-parents et parents lui ont vanté et glorifié une « noble » ascendance arabe moyen-orientale conquérante. En occultant la part de sang, de souffrances et de dénis qu'elle a causés.

Cette difficulté provient d'une mentalité erronée. Elle trouve du plaisir à se croire « supérieur », parce que descendant de conquérants passés, et faisant partie de dominateurs présents. C'est, malheureusement, une caractéristique générale de l'être humain : avoir besoin de *compenser* une *infériorité ressentie* (par exemple, par rapports aux Français ou aux Moyen-Orientaux) par une *supériorité prétendue* (sur une partie des concitoyens). On ne s'affranchit de cette tare mentale que par la conscience de l'*égalité* fondamentale de tous les êtres humains, par le seul fait qu'ils appartiennent à la même espèce, et de la *solidarité* qui devrait leur permettre de vivre harmonieusement ensemble, parce que sans cette dernière la vie sociale est une jungle pire que celle des animaux sauvages.

Disons plus. Dans l'hypothèse où quelqu'un descendrait d'ancêtres conquérants, plutôt que de supériorité et de fierté, il devrait éprouver de la honte, car il n'y eut jamais de conquête sans crime contre l'humanité, représentée par les autochtones qui y résistaient légitimement. Il faudrait, par conséquent, que le prétendu descendant de « conquérants » fasse preuve de repentance envers ses compatriotes dont les ancêtres furent massacrés et assujettis par les siens. Les Européens, les Japonais et les États-uniens ne sont pas les uniques peuples à devoir demander pardon à l'humanité pour les crimes perpétrés contre elle. Le moyen le plus convainquant de demander repentance aux autres, par exemple aux colonialistes français, est d'abord de s'assurer que nous n'avons rien à se reprocher, comme Algériens, et si des motifs de l'être existent, il faut commencer par donner l'exemple.

2.1.5. Instrumentalisation politique

Voici dans quel cadre et pour quels objectifs l'aspect linguistique fut utilisé par le colonel Boumediène, devenu chef de l'État :

> « Pour maintenir l'équilibre de son pouvoir, il utilise et oppose les différents courants, berbéristes contre baathistes, arabisants contre francophiles,

communistes contre islamistes, et il confie les hautes commandes de l'ANP aux anciens officiers de l'armée française pour s'assurer de ne pas être évincé et aussi pour contrer les authentiques maquisards de l'intérieur qui sont finalement écartés à la suite de la tentative de putsch de Tahar Zbiri. »[181]

De manière particulière :

« Cette arabisation censée achever l'indépendance de l'Algérie l'inscrit cependant dans le projet idéologique nassériste qui courait derrière le mythe d'une nation arabe unifiée et forte. En Algérie, comme dans les autres pays d'Afrique du Nord, ou de Tamazgha – comme on commence à nommer ce territoire pour l'inscrire dans une autre histoire que l'histoire officielle – tout ce qui pouvait contrarier ce mythe devait être étouffé.

D'ailleurs, bien avant Boumediène, Ben Bella avait décrété dans son premier discours : «Nous sommes des Arabes, Nous sommes des arabes, Nous sommes des arabes.» Ben Bella, lui-même, était sous l'autorité de son mentor Nasser qui n'avait, de l'aveu de Bourguiba qui le connaissait bien, aucune sympathie pour les Kabyles. Cet esprit ségrégationniste primaire a été promu par les dirigeants algériens. Cela s'est traduit par l'assassinat de Khemisti pour son refus de laisser l'Algérie adhérer à la République arabe unie (RAU) et par une guerre violente contre d'abord tamazight, ensuite le français et aujourd'hui l'*arabe algérien*.

En effet, l'arabisation ne s'est pas faite uniquement contre la population amazighophone.

Elle s'est aussi construite contre la population *arabophone*. »[182]

A ma connaissance, rares, très rares sont des admissions comme celle-ci : la négation non seulement du tamazight mais également de la *dziriya*. Ce genre de constatation est à saluer et à encourager. Elle constitue un premier pas en faveur de la promotion de la langue vernaculaire de la partie arabophone du peuple.

A l'époque actuelle, depuis les années 2000, le problème linguistique demeure encore l'otage et l'instrument de manœuvres politiques et idéologiques. Elles opposent, répétons-le, essentiellement une caste, soucieuse de maintenir ses privilèges sociaux, à des citoyens, désirant l'instauration d'une société libre et solidaire. C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre les maux dont souffre, en particulier, la région kabyle[183].

2.1.6. Instrumentalisation sociale : Mnîne al hadra twallî ghoûla [184]

181 A. Soltani, ancien Moujahid, Base de l'Est : *Non, Boumediene n'a jamais construit un Etat (1ère Partie)*, http://www.lematindz.net/news/3137-debat-non-boumediene-na-jamais-construit-un-etat-1ere-partie.html

182 Ali Chibani, *Guerre contre…* art. c.

183 Voir D. Messaoudi, *Les stratégies du régime algérien pour soumettre la Kabylie*, https://www.scribd.com/document/50224026/Les-strategies-du-regime-algerien-pour-soumettre-la-Kabylie#, vu 27 mars 2017.

184 « Quand le parler (la langue) devient un ogre. »

L'appréciation des langues maternelles est entravée par une autre difficulté.

Ceux qui ont vu, comme moi, des films relatant des événements de la seconde guerre mondiale où des Nazis hurlent, dans leur langue, le mépris et la haine, tous ces spectateurs éprouvent instinctivement un sentiment d'hostilité contre cet idiome. Ils confondent le langage avec ses utilisateurs.

A l'opposé, je me souviens de mon agréable surprise quand j'ai entendu des enregistrements de poèmes d'Hölderlin, de Heine et de Brecht, lus en version originale. Pour la première fois, et bien que je ne comprenais pas la langue allemande, l'écoute fut pour moi une source de plaisir ; elle contenait et exprimait sensibilité, empathie, solidarité, amour. Alors, j'ai aimé cet idiome : il ne s'identifiait plus à des monstres, mais à des êtres humains s'adressant à ma raison et à mon cœur, avec délicatesse et douceur.

Autre exemple. A Sidi Belabbès, durant les années 50 du siècle passé, j'ai vécu mon enfance dans un quartier pauvre, à coté d'un autre mal famé, pratiquement un bordel, dénommé, je ne sais pourquoi, « filáj al làft » (village du navet). Parfois, la curiosité enfantine me portait à une promenade dans ses rues. Mes oreilles étaient souvent blessées par des jurons, des insultes et des gros mots en dziriya; ils me rendaient ma langue maternelle détestable.

Cependant, je me réconciliais avec ma langue maternelle le soir, quand ma mère me racontait une belle fable du terroir, pour bercer mon endormissement.

En fréquentant l'école coranique, où le texte sacré était psalmodié d'une voix suavement poétique, j'ai aimé l'arabe classique. Puis, à l'école primaire, des enseignants m'introduisaient, de manière intéressante, à une culture et à une science, à travers la langue française. J'ai eu du plaisir à l'apprendre.

Une progressive prise de conscience m'a aidé à faire la part des choses : ne pas confondre la valeur d'une langue avec son instrumentalisation par des personnes grossières, vulgaires, méchantes ou manipulatrices

Dans l'Algérie de 2014, si l'on est un enfant, un adolescent ou même un adulte vivant dans un environnement dégradé et violent, soumis à une hogra (humiliation) quotidienne, le tout exprimé dans la langue maternelle, est-il possible d'aimer celle-ci ? N'apprécie-t-on pas, alors, davantage les idiomes d'autres pays, ceux qui, notamment à travers la télévision, enchantent l'esprit tourmenté en lui présentant l'agréable promesse d'une vie paisible et paradisiaque ?

Un jour, un immigré algérien en Belgique m'avoua :

- Dès que j'arrive à l'aéroport pour prendre l'avion du retour au pays, entendre parler algérien me refroidit ; le langage rude, grossier, manquant de politesse et de douceur, me rappelle les pires souvenirs subis dans la patrie.

- Je te comprends. Mais, si tu y retournes, c'est aussi pour entendre, dans le même langage, les tendres mots de tes parents, de tes frères, sœurs, et les agréables paroles de tes amis et des personnes gentilles. C'est le plus important.

C'est dire que l'amour d'une langue est, en partie, conditionné par la manière dont on l'entend et le locuteur l'utilise envers nous. Dans une Algérie de citoyens mécontents, à cause des problèmes quotidiens qui les tracassent et les harcèlent, il n'est pas facile de prêcher l'amour de la langue maternelle à celui qui, à travers elle, subit les injonctions arbitraires et les pires injustices.

Mais, aussitôt que le citoyen entend, exprimés en idiome maternel, une romantique chanson ou un délicieux proverbe, le voici sourire de plaisir et les répéter avec ravissement. Et si le même citoyen écoute les tendres propos des auteurs de son existence ou les amusantes paroles de ses chers amis, il en est profondément touché.

A propos de langue, comme pour n'importe quel autre domaine, pour apprécier, il faut aimer ; et pour aimer, il est nécessaire de distinguer entre le charmant bébé et l'eau sale. Cette capacité de discernement est donnée par l'éducation ; elle est reçue successivement de la part des parents puis de l'école, ensuite par l'influence des médias de masse, enfin par l'expérience propre et les relations sociales d'une manière générale.

2.1.7. Spécificité du cas algérien

Auparavant[185], furent mentionnées les diverses barrières langagières qui séparent les citoyens.

Sauf erreur, il n'existe pas de nation qui souffre, comme l'Algérie, d'une situation linguistique aussi contradictoire ; elle provoque des problèmes divers et quotidiens, allant jusqu'à menacer l'intégrité territoriale. Les causes et conséquences ont été déjà évoquées.

Parmi ces dernières, rappelons la plus évidente et la plus pesante : la dziriya, parlée par les citoyens, n'est pas celle qu'ils étudient à l'école, entendent au journal télévisé, - à de rares exceptions -, ou lisent dans les journaux et documents officiels. Pour le tamazight, la situation est moins discriminée, tout en laissant à désirer.

J'ai tenté d'analyser les causes de cette situation ; résumons-les.

1) Les méfaits des divers envahisseurs du pays ; que l'on cite, preuves à l'appui, un seul ayant respecté la langue et les coutumes des vaincus ;

2) Les divisions actuelles dans le pays : d'une part, entre les deux composantes arabophone et amazighe ; d'autre part, en leurs seins respectifs, entre la caste hégémonique et la majorité dominée ;

De cette situation, découlent des conséquences.

3) L'occultation des origines historiques, ethniques, linguistiques et culturelles des composantes du peuple.

4) L'imposition de la langue du vainqueur comme instrument de communication officielle et de littérature. Ésope et Saint Augustin ont écrit en latin ; après la conquête des Arabes, leur langue domina ; durant la colonisation, vint le tour du

185 Partie IV. / 2. Citoyens séparés...

français ; enfin, après l'indépendance, les détenteurs de l'État, ayant décrété leur ascendance arabe moyen-orientale, imposèrent l'idiome correspondant.

Les occupants espagnols puis turcs furent intéressés uniquement par l'installation de bases territoriales pour des motifs militaires, et par la déprédation des vaincus, contraints à leur verser des taxes.

5) L'influence néo-coloniale exercée par la France en Algérie, concurrencée par celle provenant du Moyen-Orient arabe ; cette dernière, d'abord nassériste, est, aujourd'hui, principalement celle prônée par le wahabisme saoudite et l'intégrisme quatari.

6) L'incapacité des intellectuels algériens libres penseurs à affronter et à résoudre le problème linguistique de manière autonome et solidaire.

Le tamazight a accompli de notables progrès ; il lui reste à les concrétiser au bénéfice du peuple amazighe laborieux et non d'une nouvelle caste.

Reste aux intellectuels arabophones libres penseurs d'accorder à la dziriya l'attention qu'elle mérite.

Soyons clairs, en posant la question suivante : sur le plan linguistique, quels sont l'intellectuel et le dirigeant politique les plus *respectueux* du peuple algérien, et qui tiennent à son *unité comme nation* : ceux qui lui imposent, comme langue littéraire et officielle, un idiome différent du maternel, ou ceux qui favorisent la promotion de sa langue vernaculaire comme langue à part entière ?

Il semble que la plupart des intellectuels amazighes ont compris, depuis longtemps, ce que leurs collègues arabophones ne parviennent pas à concevoir, ou tout au moins à concrétiser :

1) l'inconvénient d'affronter les lacunes de la langue maternelle se compense largement par le but qui l'anime, à savoir mettre fin à la déplorable aliénation qui déstructure gravement la personnalité algérienne, ballottée entre idiome maternel et langues imposées ;

2) l'unique solution est la construction d'une identité linguistiquement cohérente et harmonieuse ; elle nécessite la promotion de l'idiome maternel en vue de son officialisation comme langue à part entière.

Alors, pour paraphraser Jean Amrouche, l'Algérien pourra, enfin, penser et écrire dans une seule langue, la maternelle développée, et, par elle, exprimer en même temps son esprit et son âme. C'est seulement à partir de cette situation *cohérente* que l'Algérien saura pratiquer d'autres idiomes de manière non pas tourmentée (masquée de triomphalisme illusoire) et contradictoire, mais sereine et complémentaire, comme c'est le cas pour les peuples où l'idiome maternel est la langue officielle.

Alors, sera mis fin à l'emploi de la langue comme dispositif de domination oligarchique, qu'elle soit étrangère (coloniale et néo-coloniale) ou indigène.

Alors, enfin, l'Algérie cessera, linguistiquement, d'être une « éternelle province des empires », ainsi que le relève lucidement Hacène Hireche[186].

Il est temps qu'à la résignation de servitude, exprimée en français, par « Algérien ! Souffre et ne dis rien ! », ce dernier oppose cette revendication de libération : « Jazayìrî ! Ahdar aĕlâ hammàke bach taslake mánnàh ! » (Algérien, parle de ton tourment pour t'en libérer !). Car, un autre proverbe populaire déclare : « A sbàre yadbàre, ou yaddì l'al kbàre. » (La patience rogne, et mène au tombeau.) En passant, notons la triple rime.

Cet indispensable travail de résilience doit, bien entendu, s'affranchir de deux fausses solutions : le « retour aux sources » et le « butin de guerre ». Si l'on tient à ces expressions, disons :

- notre *authentique* retour est aux sources du peuple *algérien*, qu'il faut connaître et enrichir ;
- notre *vrai* butin, ce sont nos langues *maternelles,* qu'il faut réhabiliter et transformer en langues à part entière.

Reste trois dernières spécificités algériennes à éclaircir et résoudre :

1) ce que des intellectuels ont accompli pour leur langue populaire, dans d'autres nations, les intellectuels arabophones d'Algérie ne devraient-ils le réaliser pour la leur, la dziriya ?

2) les intellectuels amazighes, qui défendent légitimement le droit d'employer leur idiome maternel, ne gagneraient-ils pas à étendre leur revendication du même principe à leurs compatriotes arabophones, à savoir l'utilisation de la dziriya?

3) enfin, ces derniers ne devraient-ils pas exprimer toute leur solidarité à leurs concitoyens amazighes, dans leur action de promotion de leur idiome maternel ?

2.2. Solutions possibles : Al hàle kâyàne [187]

En Algérie, le choix de la langue officielle étant le résultat de causes *extra*-linguistiques, il faut déterminer clairement et objectivement la nature de ces dernières, puis examiner leur incidence psychique et sociale, enfin découvrir la solution favorable à l'officialisation des idiomes maternels.

2.2.1. Examen général

Sur la base de ce qui fut dit auparavant, les intellectuels algériens dignes de ce nom devraient renoncer au triomphalisme, masquant le servilisme , et ne plus incarner le triste personnage de Ah Q, inventé par Lu Xun. Seulement ainsi, ils comprendront le contenu non pas victorieux mais défaitiste, non pas libérateur mais aliénant, non pas populaire mais élitiste des slogans « retour au sources » et « butin de guerre ».

186 Quotidien *Al Watan,* 24.07.2014.
187 « La solution existe ».

Seulement ainsi, les intellectuels parviendront à admettre les médiocres résultats de ces slogans, du point de vue non seulement littéraire, mais, d'abord, du peuple *laborieux*. J'ai bien précisé : *laborieux*. Que l'on ne vienne donc pas brandir les destinataires « internationaux », sous-entendu de France (pour la langue française) et du Moyen-Orient (pour celle arabe).

Dans cet ouvrage, l'intérêt va d'abord à la majorité du peuple algérien, exploitée et dominée, par conséquent, à ses idiomes.

Concernant les écrivains qui se revendiquent encore *algériens*, une reconnaissance institutionnelle française (fauteuil à l'Académie française ou prix Goncourt) vaut-elle mieux que ce qu'ont réalisé les écrivains qui, dans le passé, ont transformé leurs idiomes vernaculaires en langue à part entière ?

L'habituel « déchirement » linguistique des écrivains algériens, avant comme après l'indépendance, ne ressemble-t-il pas trop à des larmes de crocodile, pour ne pas dire à des lamentations de scribes mandarins ?

Certes, ils sont libres d'écrire dans la langue de leur choix, mais :

1) sans occulter ni dénigrer, plus ou moins clairement, pour ne pas dire hypocritement, les langues du peuple ;

2) en apprenant et en reconnaissant les mérites des écrivains et intellectuels du passé qui leur ont permis d'employer la langue (française ou arabe moyen-oriental) qu'ils privilégient.

À propos des deux slogans (« retour aux sources » et « butin de guerre »), il est possible de les faire bénéficier de deux arguments.

1.

Du point de vue général de l'*acquisition de connaissances,* la pratique du français et de l'arabe moyen-oriental a fourni des avantages non négligeables. Mais cela fut obtenu en sevrant les Algériens qui disposaient uniquement de leur langue vernaculaire.

On rétorquerait : ces derniers sont majoritairement analphabètes.

Objection : si des intellectuels avaient eu soin de promouvoir l'idiome de ces citoyens, cela aurait favorisé un mouvement d'alphabétisation dans leur langue même.

Il y eut, cependant, une tentative *institutionnelle*, vite avortée. Rappelons-nous le slogan des toutes premières années de l'indépendance : « Maskîne, maskîne, allî mâ grach ! » (Pauvre, pauvre, celui qui n'a pas lu, dans le sens d'avoir appris à lire).

On voulait l'alphabétisation du peuple, mais en français ou en arabe moyen-oriental. Quelle prétention élitiste[188] ! On a constaté le résultat.

Évidemment, une fois l'oligarchie au pouvoir confortée dans ses privilèges, cette initiative fut abandonnée. On se préoccupa uniquement d'améliorer la scolarisation des enfants.

Cette action fut nettement engagée.

188 J'y croyais, moi aussi. Mais j'avais l'excuse de l'ignorance juvénile.

Certains l'interprètent comme « démocratique » ; elle l'était dans la mesure où elle permit l'accès à l'école d'un nombre très important de jeunes citoyens, contrairement à l'époque coloniale

Toutefois, n'oublions pas que la caste étatique avait un urgent besoin de se créer une base bureaucratique de « cadres » (fonctionnaires, ingénieurs, techniciens, etc.) pour garantir sa pérennité. Les faits prouvent que c'est cette seconde visée qui était seule considérée. En effet, le contenu de l'école s'est caractérisé, et le demeure encore, par la formation non pas de citoyens techniquement compétents et *socialement conscients*, mais uniquement de rouages humains, favorisant la construction d'un capitalisme d'État, actuellement tendant à devenir capitalisme tout court. Sur le plan linguistique, cette option s'est concrétisée par l'imposition d'abord du bilinguisme français-arabe moyen-oriental, ensuite du monolinguisme employant cet ultime idiome. Quant aux langues vernaculaires, elles furent considérées pareillement aux peuples qui les parlaient : sans importance.

2.

En se restreignant au seul champ *littéraire*, le français et l'arabe moyen-oriental ont produit quelques œuvres littéraires dignes d'intérêt.

Peut-on se contenter de cette situation ? Ne doit-on pas, au-delà, aspirer à rejoindre la qualité de production des nations où le problème linguistique n'existe pas ? Dans l'affirmative, n'est-il pas nécessaire de poser la question suivante : quelles sont les œuvres littéraires algériennes, écrites dans les idiomes français ou arabe moyen-oriental, qui ont l'une des qualités suivantes ?

1) A propos des *destinataires*.

Où sont les œuvres qui ont un impact non seulement sur les élites mais également sur le *peuple* algérien ?

Cette question se pose en référence aux pays où des œuvres sont non seulement connues par des lettrés mais également *entendues* et *récitées* par le peuple *ordinaire.* Exemples : parmi les romans, l'arabe *Les Mille et une nuits*, les chinois *Au bord de l'eau*, *Les Trois Royaumes* ou *Le songe du pavillon rouge*, le français *Les Contes* de Perrault *;* dans le domaine poétique, le vietnamien *Kim Vân Kiều,* les *ghazals* de l'ouzbek Alisher Navoiy, ou les *Fables* de La Fontaine.

Pour les auteurs algériens, seuls les poètes employant l'idiome maternel sont écoutés et appréciés par le peuple, outre à quelques rares lettrés.

En ce qui concerne les romanciers (écrivant en français ou en arabe moyen-oriental), la mise en scène de personnages du peuple ordinaire, est-il suffisant ? Ne faut-il pas, tout autant, rédiger ces romans dans les langues qui lui sont accessibles, à l'exemple des œuvres produites dans d'autres pays, ayant transformé l'idiome populaire en langue littéraire ?

Autrement, les œuvres restent circonscrites à un cercle limité et élitaire, sans impact réel sur la société dans son ensemble. Il est vrai que, pour les auteurs, ce fait est négligeable, tant que la marchandise littéraire trouve acquéreur.

2) Du point de vue de la *reconnaissance.*

Quelles sont les livres qui l'ont eue, non pas seulement au niveau national ou limité à la francophonie sinon à l'arabophonie moyen-orientale, mais plus large, pour ne pas évoquer le prix Nobel ? Il est cité non pas comme premier critère de jugement qualitatif, mais parce que les auteurs algériens, employant le français ou l'arabe moyen-oriental, y pourraient songer.

Sans méconnaître mais en estimant à leur juste valeur les productions littéraires algériennes, quelles œuvres peut-on faire rivaliser, non parce que certains l'affirment subjectivement, mais parce que l'opinion plus large, pour ne pas dire mondiale, le reconnaît , avec :

- en arabe moyen-oriental, celles d'un Najib Mahfouz, qui décrocha le Nobel, ou du soudanais Tayeb Salih, dont le roman موسم الهجرة إلى الشمال (*Saison de la migration vers le nord)*, fut choisi par l'académie arabe de Damas, en 2001, comme « roman arabe le plus important du XXe siècle » ; et, dans la poésie, un Ahmed Chawky ;
- en français, un Ferdinand Céline, pour ne pas évoquer Balzac ou Lautréamont, dans le roman, et, en poésie, un Jacques Prévert, pour ne pas citer Baudelaire et Rimbaud ?

N'est-il pas indispensable, légitime, utile et, finalement, urgent de se poser ce genre de questions pour en découvrir les possible solutions ? Quel impératif ou quelles excuses interdisent de les envisager ?

Ces questions ne sont-elles pas urgentes et indispensables quand on entend, en Algérie, dire de l'auteur autochtone de deux romans, qu'il est « notre Victor Hugo » ? Ou lire les dithyrambes d'un Amine Zaoui sur la nouvelle générations de romanciers algériens ?

Il est temps que la tristesse et/ou la colère, causées par la spoliation linguistique, deviennent un plaisir d'aimer la langue maternelle, puis une jouissance de la transformer en un outil langagier digne des autres.

Des premiers pas se réalisent concernant le tamazight. Par contre, la dziriya ne bénéficie actuellement d'aucune attention de l'État, de trop peu de la part des partis politiques et des intellectuels ; seuls font exception de très rares chercheurs et journalistes. Des précisions seront fournies plus loin.

Pourtant, vues les réussites d'autres nations, la promotion des idiomes maternels n'est pas impossible. Elle a l'avantage, sur le plan linguistique, de mettre fin à deux *coupures* :

- d'une part, entre le peuple et les élites, à la condition, toutefois, que la promotion de l'idiome vernaculaire ne conduise pas à la formation d'une caste inédite ;

- d'autre part, entre les composantes arabophone et amazighophone de la nation, dans la mesure ou chacune d'elles reconnaît et soutient la revendication linguistique de l'autre.

Ce n'est pas le peuple qui dédaigne les élites, mais le contraire.

Si le premier ignore les dernières, la cause ne réside pas dans ses tares, réelles ou supposées, mais d'abord dans l'attitude élitaire dédaigneuse vis-à-vis de l'idiome populaire, manifestation particulière de la condescendance par rapport au peuple, en général.

Le citoyen ordinaire, démuni de biens matériels et d'instruction, ne songe pas à s'approcher de la personne instruite, matériellement mieux dotée, par crainte d'être accueilli par un regard plus ou moins dédaigneux, ou par une rebuffade du genre : « Aĕllâch jîte ĕandî ? Wâch mane faïda jabtlî ? » (Pourquoi es-tu venu chez moi ? Quel intérêt m'apportes-tu ?).

En Algérie, comme ailleurs dans le monde, nous sommes désormais loin de l'époque où l'intellectuel éclairé aspirait à « servir le peuple » ; plus particulièrement, en Algérie, l'intellectuel, par sa négligence vis-à-vis de la langue maternelle, notamment la dziriya, a oublié que la majorité de ceux qui, au prix de leur vie et de leurs souffrances, lui ont donné la dignité nationale étaient des analphabètes. Ils furent le bras *armé* de la guerre pour l'indépendance. Par conséquent, l'intellectuel ne doit-il pas, au moins par reconnaissance de dette, produire dans leur idiome certaines de ses œuvres, et trouver le moyen de leur communiquer le contenu ?

Le peuple souffre du mépris dont est victime sa langue parlée ; il sait que c'est là un des domaines d'un dédain général pour sa condition d'asservi. Je l'ai constaté lors de mes rencontres, au sein comme en dehors de ma famille.

Le peuple ne dispose pas de moyen (autre que les révoltes sporadiques mais généralement vaines) pour exprimer lui-même ses frustrations et ses aspirations ; en outre, ce peuple ne bénéficie pas de la solidarité concrète de personnes instruites capables de le relayer.

Cependant, à qui veut et sait voir, la douleur du peuple ne s'exprime généralement pas en mots, mais par ce qui est plus éloquent (à part les manifestations publiques) : les yeux, un regard tour à tour d'incompréhension, de tristesse, de reproche, d'indignation, de révolte. Les analphabètes n'ont pas besoin qu'on leur pose la question suivante : les spolier de leur langue pour les obliger à adopter celle des « sources » ou du « butin », est-il moins mutilant que de sevrer des enfants de leurs parents biologiques, pour leur imposer l'adoption par des parents conventionnels ?

La réponse du peuple analphabète est claire ; elle est contenue dans la question elle-même.

Il faut cesser d'avoir besoin de Maîtres et d'Icônes, institutionnels ou intellectuels ; ils ne fournissent que des poissons ; encore plus grave, ceux-ci sont empoisonnés, comme j'espère l'avoir

montré, dans le cas du « retour aux sources » et du « butin de guerre ».

Les vrais maîtres enseignent aux autres à pécher. Sur le plan linguistique, cela veut dire créer les conditions pour communiquer et produire dans les langages du peuple, dans *tous* les domaines, en vue de les officialiser.

À propos de langue, comme de tout ce qui la conditionne d'une manière ou d'une autre, nous devons oser nous exercer à la *critique* basée sur la seule *raison*, sans ressentiment, anathème ni idéologie préconçue, comme le médecin examine une maladie pour soigner le souffrant.

Ce dernier peut être le médecin lui-même. Cela signifie que nous devons opérer l'*auto*-critique, sans flagellation punitive, mais uniquement comme manifestation de force, de volonté en vue d'un changement positif.

« Triste est le pays qui a besoin de héros », écrivit Bertolt Brecht, ayant vécu l'expérience la plus amère avec Hitler. Si un Algérien, comme tout citoyen du monde, a un besoin vital de héros, qu'il se rappelle le fameux principe, trop oublié (et trop manipulé) : « Un seul héros, le peuple ! ». Ajoutons : et considération pour sa *langue !*

Qui donc respecte le peuple et son idiome ? Celui qui chante de manière dithyrambique des mérites imaginaires et mythifiés du peuple (« Tout flatteur vit au dépens de celui qui l'écoute ») ? Ou celui qui examine, avec la modestie et le sérieux du scientifique, les qualités sans ignorer les défauts, pour renforcer les premières et éliminer les seconds, tout en rappelant que, parmi les qualités, existe l'idiome par lequel ce peuple communique ?

Il est vrai que cette ultime attitude suppose le courage de ne pas tenir compte du risque d'être ignoré, calomnié, insulté ou pis encore, mais d'avoir seulement en vue l'action à mener et le but poursuivi, de façon éthiquement honnête et méthodologiquement correcte.

2.2.2. Saffì al mòkh al mkhaourad [189] : désaliénation psychique

2.2.2.1. Aĕlâch al kòrh ? Pourquoi la haine ?

On lit :

> « (…) le succès destructeur de l'arabisation, comme programme de domination idéologique et de rattachement mythique de l'Algérie à un nouvel espace géographique et historique (l'Égypte, les monarchies du Golfe), s'est construit sur l'érection des langues, des cultures et de l'histoire algériennes comme des lieux de «l'*infect*». Avec le temps et la répétition, ce succès s'est traduit par l'enregistrement par la population algérienne des discours haineux et exclusifs formulés par l'autorité étatique, politique et religieuse. Ainsi, une partie de la population considère que la langue arabe est une langue qui forme

189 « Purifie le cerveau troublé. »

des terroristes et des ignorants et qu'elle n'est pas en mesure de transmettre les savoirs scientifiques qui font progresser les nations.

Une partie juge que tamazight est une langue mineure, démunie du langage technique et de la légitimité historique qui pourraient faire d'elle une langue scientifique. Une dernière considère le français comme la langue des mécréants et des «occidentalisés». En d'autres termes, comme l'a fait l'État, la société algérienne nourrit et se nourrit de la *haine de la différence*. Elle reprend à son compte primairement les clichés racistes coloniaux et les répète. »[190]

Ajoutons trois commentaires.

1.

Une dernière partie de population accuse la djazaïbya de la même manière que d'autres le tamazight : un charabia tout juste à employer dans la conversation ordinaire ou de manière folklorique dans un écrit se voulant sérieux.

2.

A propos du « succès destructeur », justement signalé par l'auteur, il ne provient pas uniquement de l'*arabisation*, mais également du français, érigé par des intellectuels progressistes comme « butin » à employer, au détriment des langues vernaculaires. Celles-ci n'étaient pas citées clairement, mais ne pouvaient pas ne pas être sous-entendues. Et quand le moment vint, pour ces mêmes intellectuels, de reconnaître le tamazight, suite à des luttes populaires, cela ne les a néanmoins pas poussés jusqu'à exprimer la même reconnaissance pour la dziriya. Attendent-ils d'autres luttes populaires, cette fois-ci de la part des Algériens pratiquant la dziriya, pour suivre le train en marche ? Leur rôle ne devrait-il pas, au contraire, être celui de faire démarrer le train du changement positif en faveur du peuple ?

3.

Concernant la personne qui « nourrit et se nourrit de la haine de la *différence »,* il faut également ne pas oublier celle qui agit de même avec un certain « *amour* » de la différence : celui qui porte à privilégier les langues française ou arabe moyen-oriental, au détriment des idiomes vernaculaires. Concernant ces derniers, ne doit-on pas, dans ce cas aussi, parler de « haine de la différence » ?

2.2.2.2. Achkoùn ìfahàmnî ? Qui m'expliquera ?

Arrivons à l'étrange mystère.

Que des *bourgeois* ou *aristocrates*, comme nous l'avons vu, aient manifesté assez d'intelligence pour rejeter la langue élitaire, malgré son apprentissage à l'école, pour transformer leur idiome *vernaculaire* en langue à part entière, c'est déjà un phénomène qui n'allait pas de soi. Qu'un *bourgeois* comme Ronsard ait pu conseiller aux poètes d'apprendre le langage auprès des *forgerons* et des *serruriers*, etc.,

190 Ali Chibani, *Guerre contre…* art. c.

autrement dit ce qu'on appelle le « bas » peuple, là, aussi, l'invitation n'allait pas de soi.

Et, pourtant, cela eut lieu.

Dès lors, et voici l'étrange mystère, que des intellectuels algériens, se proclamant, de bonne foi, *progressistes, démocrates* et même *révolutionnaires*, aient ignoré leur langage vernaculaire pour privilégier le français ou l'arabe moyen-oriental, sous prétexte de l'avoir appris à l'*école*, et que ces langues soient les seules capables de pensée et de littérature, comment expliquer ce comportement ? Sinon par un conditionnement dû au colonialisme puis au néo-colonialisme ?

Ces intellectuels ont ignoré leur langage vernaculaire non seulement dans les *romans*, mais également dans la *poésie*. Alors, qu'existent des poètes du peuple, utilisant le langage vernaculaire pour s'exprimer (voir la poésie malhoun et celle kabyle).

Plus grave encore. Parmi ces intellectuels, certains ont même ignoré le langage populaire dans le théâtre. Voici le cas le plus énigmatique. En 1970, Kateb Yacine présenta sa pièce de théâtre *L'homme aux sandales de caoutchouc* en… arabe classique !… Comment expliquer, alors, l'absence de la dziriya chez cet auteur ?

Certes, suite à l'échec public de cette œuvre, le même auteur chercha et obtint ma collaboration au sein du Théâtre de la Mer, que je dirigeais, pour écrire collectivement *Mohamed, prends ta valise* en dziriya. Mais, là aussi, bien que Kateb ait, finalement, compris la nécessité de l'emploi de celle-ci, il a fourni les *dialogues* uniquement en... français, laissant Abdallah Bouzida les traduire en langage populaire[191]. Comment expliquer sa déclaration, dont je reproduis cet extrait « *tout seul, jamais je n'aurais réussi à passer du français à l'arabe* »[192] ? Pourtant Kateb parlait la dziriya.

Voici un autre cas. Malek Haddad, poète et écrivain.

Il déclara :

> « L'*école* coloniale colonise l'âme... Chez nous, c'est vrai, chaque fois qu'on a fait un bachelier, on a fait un Français ». « Il y a toujours eu une école entre mon passé et moi ». « Je suis moins séparé de ma patrie par la Méditerranée que par la langue française »[193].

Et :

> « Je suis incapable de raconter en arabe ce que je sens en arabe » plus loin, il ajoute « J'ai songé à ce lecteur idéal, à ce fellah aujourd'hui occupé à d'autre besogne, à ce fellah qui ne me lit pas et pour lequel j'écris, ce fellah d'amour, de

191 Voir mon ouvrage *ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE AU THÉÂTRE ET ALENTOURS,* LIVRE 1. *EN ZONE DE TEMPÊTES*, partie III. DANS LA GROTTE DU TIGRE, 10. La faiblesse de la force ou deuxième et définitive attaque du tigre : Mohamed, prends ta valise (1972), déjà cité.

192 Voir partie IV. / *5.2.* Non au « butin de guerre » colonial...

193 https://fr.wikipedia.org/wiki/Malek_Haddad

colère et de démesure que la nuit coloniale frappe de la plus dévastatrice des cécités : l'Analphabétisme ».

Comment, alors, les promoteurs de langues, mentionnés auparavant, ont su ne pas rester victimes de l'école qu'ils avaient fréquentée, alors que le militant nationaliste Haddad en est resté dépendant ?

Et on arrive à la fameuse idée de « butin de guerre » :

> « Sur le plan littéraire, la langue utilisée n'est pas en soi un choix idéologique mais plutôt une *arme* à utiliser en effet, il déclare « ... elle est devenue un instrument *redoutable* de *libération*. C'est en français que j'ai prononcé la *première* fois le mot Indépendance »[194].

Ainsi, alors que les promoteurs de langue, évoqués auparavant, ont considéré comme « instrument *redoutable* de *libération »* leur idiome *vernaculaire*, Haddad le trouve dans la langue du… colonisateur. C'est comme si un Ronsard, un Chaucer ou un Boccaccio avaient déclaré comme « instrument de libération », et même « redoutable » le latin !

La dernière phrase de Haddad laisse très perplexe. Voici pourquoi. Dans sa famille, on n'a donc jamais parlé d'indépendance, en utilisant le mot algérien *istiqlâl* ?… Pour ma part, mon enfance eut lieu également durant la période coloniale, et, la première fois, j'ai entendu d'abord le mot *istiqlâl* ; bien plus tard fut prononcé devant moi le terme équivalent en français. Il en fut de même des mots hourrìya (liberté), oukhouwâ (fraternité) et « hnâ koulch kífkìf » (nous sommes tous pareils, dans le sens : égalité).

Haddad affirme, aussi :

> « La langue française qu'on le veuille ou non, qu'on l'admette ou non, fait désormais partie de notre patrimoine national »[195].

Et nous voici devant la reddition complète. Cette affirmation ne ressemble-t-elle pas étrangement aux soumissions de Ben Badis, Dr Bendjelloul et Ferhat Abbas, considérant l'Algérie une partie de la France[196] ?

Pourquoi donc les intellectuels algériens, même nationalistes et révolutionnaires, ont été et demeurent incapables d'agir (à présent surtout pour la dziriya) comme les intellectuels d'autres nations, ayant transformé leur idiome vernaculaire en langue à part entière ? Voilà la question fondamentale, essentielle, première à poser. Et à laquelle il faut trouver la réponse objective, scientifiquement correcte. Elle exige de remettre à leur place les proclamations faussement triomphatrices de « retour aux sources » et de « butin de guerre », et tous les « raisonnements » de journalistes, de « spécialistes », de « chercheurs » et d'intellectuels algériens qui avancent n'importe quoi pour justifier leurs incapacités par rapport aux intellectuels qui furent promoteurs de leurs langues vernaculaires.

194 Idem.
195 Idem.
196 Voir partie IV. / 5.2. Non au « butin de guerre » colonial / Argument 3.

Tout ce que vient d'être dit permet d'avancer une hypothèse. En Algérie, le problème linguistique sera réglé de manière harmonieuse, autrement dit l'indépendance linguistique sera obtenue, uniquement quand on comprendra la *gravité* de la *dépendance psychique*, dont celle *linguistique* est une manifestation, des intellectuels algériens. Bien qu'indépendantistes dans le domaine politique, ils restaient et demeurent dépendants dans le domaine linguistique, principalement les arabophones.

Ce phénomène a été mis en évidence notamment en sachant comment d'autres langages vernaculaires furent transformés en langue à part entière, *ailleurs*, mais *pas* en Algérie.

Et, pourtant, en Algérie, la domination linguistique française n'a duré que cent trente deux ans, alors que le latin dura des siècles en Europe.

On devra, par suite, se poser la question la plus *dérangeante* ; elle exige de ne pas jouer à l'autruche cachant sa tête dans le sable pour ne pas oser voir. Voici la question : les auteurs algériens, qui ont et et continuent à privilégier les langues dominantes (français ou arabe moyen-oriental) ne sont-ils pas conditionnés par un but *primordial* : *vendre* leur production à celui qui *peut l'acheter* ?… Par conséquent, leurs considérations verbales sur les langue française et moyen-orientale ne sont-elles pas, en réalité, des justifications *idéologiques* de ce comportement *commercial*, occulté par des considérations parées de *noblesse patriotique* ?

Ne pas oser poser ces questions et ne pas être capable d'y répondre avec la franchise d'un chirurgien devant une maladie, c'est se condamner à rester psychiquement malade.

Qu'en est-il de la génération post-indépendance, de romanciers et poètes ?

Tout montre qu'elle préfère demeurer malade, à part les quelques auteurs qui publient en tamazight. Mais cet handicap a le même avantage que pour la génération précédente : *vendre* la marchandise aux lecteurs, restés les mêmes : francophones ou arabes moyen-orientaux.

Ce comportement ne poserait pas problème, ne scandaliserait pas si les auteurs ne jouaient pas aux *Tartuffes caméléons*, prétendant avoir souci du *peuple* algérien et de l' « Algérie », alors que ces derniers servent tout au plus comme éléments folkloriques exotiques, du moins selon l'article de Amine Zaoui qui en fait l'éloge.

2.2.2.3. Hàl al gàlb ou al ĕagàl [197] : ouverture enrichissante

Dans un article relatant les propos de Rachid Ali Yahia, ex-responsable de la Fédération de France PPA-MTLD, on lit :

> « Parlant de l'*arabe classique*, il dira que cette langue a été de tout temps une langue *élitiste* en usage uniquement chez l'aristocratie pour la préservation de

197 « Ouvre le cœur et l'esprit. »

leur intérêt. Elle n'a jamais été à aucun moment de l'histoire la langue des peuples. « Pour le salut de notre pays, cette langue anachronique doit laisser la place aux langues nationales, le *berbère* et l'*arabe algérien* » conclut-il. »[198]

Bien entendu, pour raisonner ainsi, il est indispensable d'écarter la priorité *mercantile* consistant à vendre les productions littéraires. Il faut, également, renoncer au statut de caste mandarine, bénéficiant du privilège de posséder une langue qui n'est pas celle du peuple, et qu'il ne maîtrise pas. Combien d'intellectuels en sont capables, y compris parmi les « démocrates » et « progressistes » ?

Dans le monde, quand un intellectuel veut connaître une culture jugée enrichissante, il peut y accéder à travers sa propre langue ou, encore mieux, en apprenant celle correspondante à la culture envisagée. De même, l'Algérien qui veut s'enrichir de la culture arabe moyenne-orientale, française ou autre, peut agir de la même manière. Néanmoins, cela ne devrait pas le porter à écarter son idiome maternel.

Je l'ai reconnu, les idiomes arabe moyen-oriental et français ont une importance historique et culturelle particulière pour l'Algérien. Le sanskrit, le chinois traditionnel et le latin ne l'étaient-ils pas pour d'autres, encore davantage ?

Convient-il, alors, à l'intellectuel algérien de subordonner son horizon aux langues dominantes française et arabe moyen-orientale ?

Considérons des cas individuels.

Commençons par le mien. Les conditions historiques ont fait que ces deux idiomes ont été ceux de ma scolarité. Ainsi, j'ai eu l'occasion de connaître leurs trésors, et obtenu la capacité de les utiliser comme moyen de communication. J'eus également la chance d'étudier le latin et de m'enrichir de ses apports ; j'aurais souhaité, aussi, apprendre le grec ancien, par amour de la philosophie ; malheureusement, le programme ne le permettait pas. Néanmoins, mon ouverture au monde m'a permis de me familiariser avec d'autres langues, notamment la chinoise.

À moins d'aliénation flagrante, peut-on s'ouvrir à d'autres idiomes, en vue de s'enrichir, en ignorant son propre langage vernaculaire ?

Pour comprendre tout ce qui conditionne le problème linguistique, il est nécessaire d'examiner la *biographie personnelle*, depuis la naissance, des intellectuels et dirigeants politique algériens. On découvre, alors, combien de traces profondément *mutilantes* y ont laissé le colonialisme français et/ou le néo-colonialisme moyen-oriental. Cependant, si les Amazighes ont, depuis longtemps, compris cet handicap et tentent de le dépasser, les Arabophones restent, à de très rares exceptions, muets sur la question de la dziriya.

Concernant le processus de cette atrophie psychique, nous savons que les représentations intimes d'une personne se forgent à son *insu*, puis se transforment en

198 Article de Boualem B., http://www.elwatan.com/regions/kabylie/actu-kabylie/le-federalisme-s-imposera-28-04-2015-293469_231.php

vérités apparemment évidentes. La sagesse des peuples l'a constaté : celui qui ment le plus à une personne, c'est elle-même. Je n'ai jamais lu ni entendu un auteur algérien affirmer sincèrement : mon option pour le français ou l'arabe moyen-oriental est motivé d'abord par le souci de *vendre* mon produit. Devant une telle franchise (jamais constatée !), inutile de parler à cette personne de langue maternelle, vu qu'elle est non commercialisable. Mais, aussi, que cette personne ne prenne pas les Algériens pour des corniauds, avec des considérations linguistiques de ridicule triomphalisme.

L'ignorance ou le mépris de la science psychologique érigent les conceptions mentales en dogmes indiscutables ; ils deviennent une cuirasse psychique sans laquelle la personne se sent nue, sans défense ou inexistante. Cette défense rend très difficile, quand pas impossible, une discussion avec un partisan des « sources » ou du « butin ». C'est que la prise de conscience *authentique*, chacun en subit l'expérience, est un processus douloureux, généralement *très pénible* ; il nécessite beaucoup de courage et d'effort intellectuels. La désaliénation, donc l'ouverture enrichissante aux langues vernaculaires, sont à ce prix.

Durant la guerre de libération nationale, les Algériens ont reproché, justement, à Albert Camus sa préférence pour sa mère au détriment de la vérité, autrement dit son choix d'une Algérie liée à la France plutôt qu'algérienne indépendante, libérée du colonialisme.

Les partisans des « sources » et du « butin » ne sont-ils pas dans l'attitude inverse, en privilégiant les langues coloniale et néo-coloniale à celle de leur mère ?... Donnez un privilège à un homme, ici la maîtrise du français ou de l'arabe moyen-oriental, vous le portez à aimer et à conserver ce privilège, puis à trouver tous les arguments pour en proclamer la validité, en se fermant contre toute mise en doute de celle-ci. Surtout quand les justifications sont totalement et soigneusement occultées par « ce sein que je ne saurais voir » (Tartuffe) : vendre !

Bien qu'admettant les qualités d'une langue apprise à l'école, par imposition mais acceptée, si l'on ne se laisse point éblouir par cet idiome, et surtout par son utilisation comme arme… *commerciale*, on se rend compte de la chance historique d'affronter une action plus profitable (mais pas en terme de gain financier !) : transformer le parler maternel en une langue à part entière.

La conscience des intellectuels algériens, notamment et en premier lieu de langue maternelle dziriya, paraît si aliénée que même les plus sincèrement révoltés contre toute forme de domination, coloniale, néo-coloniale ou indigène, ne reconnaissent pas que cette domination s'exerce, aussi, contre la dziriya, qu'il faut donc s'en libérer.

Me suis-je clairement expliqué ? Le dédain des idiomes vernaculaires est, d'abord et avant tout, une affaire de *sous* ! Il n'est pas besoin d'être marxiste pour s'en rendre compte, mais simplement d'observer la réalité, notamment dans ses parties occultées. Celui qui veut s'enrichir en monnaie n'a cure de l'être par une langue populaire, quand celle-ci n'est pas financièrement rentable. Autrement dit, les

intellectuels algériens, dédaignant leurs langues maternelles, sont d'abord, quoiqu'ils disent, des *marchands au service des nantis en argent* !

Dès lors, on comprend ceci : l'évocation des « circonstances historiques » (ancêtres arabo-musulmans, langue arabe « sacrée », colonialisme, apprentissage scolaire) pour justifier l'option en faveur du français ou de l'arabe moyen-oriental, cette justification est irrecevable. Elle est contestée par les intellectuels qui, soumis à des conditions historiques, plus ou moins semblables, ont su s'en affranchir pour s'intéresser à leur idiome vernaculaire.

Que reste-t-il, par conséquent, de la dignité d'être un intellectuel, dans le sens authentique du terme, si l'Algérien est incapable de s'affranchir des circonstances historiques de la domination, y compris dans le domaine linguistique ?

C'est le vaincu qui proclame le vainqueur ; Max Stirner nota qu'on ne se voit petit que parce qu'on déclare l'autre plus grand. Celui qui se réclame des « sources » ou du « butin », ne s'admet-il pas, sur le plan linguistique, et culturel, comme inférieur, incapable de transformer sa langue maternelle en instrument de culture ? Ne donne-t-il pas raison à ceux qui le méprise, voyant en lui seulement un barbare et un fainéant, bon tout juste à « civiliser », c'est-à-dire dominer et exploiter ? Ne montre-t-il pas son impuissance, en préférant le bénéfice immédiat, - l'emploi de la langue apprise à l'école et les gains qui en découlent -, à l'utilisation du temps et de l'effort pour le développement de sa langue maternelle ? Sans oublier l'ouverture à d'autres horizons linguistiques enrichissants.

Les preuves existent. Malgré l'imposition étatique de l'arabe moyen-oriental, son enseignement laisse à désirer. Contre la répression institutionnelle dont fut victime le tamazight, ce dernier s'affirme et se développe ; de son coté, le peuple arabophone pratique la dziriya, et des voix commencent à s'élever (elles ont été signalées auparavant) pour rappeler sa valeur et dénoncer l'ostracisme qu'il subit. À ces témoignages lucides et courageux, il reste, selon moi, de ne pas en accuser l'État seulement, mais également de pointer, *d'abord*, la responsabilités des intellectuels arabophones à ce sujet. Et, accessoirement, des intellectuels amazighes qui ne rappellent pas, en défendant le tamazight, également la reconnaissance de la dziriya.

Dans ce chapitre, plus haut, fut expliqué le mode de fabrication des fausses évidences, au niveau *personnel*.

Examinons-le dans le domaine *social*. Celui qui n'est pas aveuglé par un intérêt *économique* personnel au détriment des autres, sait ou peut aisément comprendre que les conceptions sociales dominantes se *construisent* et se *justifient* en fabriquant des notions, diffusées de telle manière qu'elles se présentent comme des *évidences*. Quelqu'un, - les appareils institutionnels et/ou leurs intellectuels mercenaires - les affirme comme telles ; puis d'autres les répètent en confirmant cette croyance, au point de faire admettre ces affirmations par le plus grand nombre. C'est le principe classique de toute propagande, politique ou commerciale.

Tout ce processus fournit à ses promoteurs le confort de croire posséder la vérité, en évitant un effort de raisonnement critique la révélant comme fausse.

Ainsi, on déclare qu'un parler populaire n'est pas une langue digne de ce nom. On ne se préoccupe pas, de manière sérieuse et convaincante, d'élucider *pourquoi* cet idiome ne pourrait pas *devenir* une langue à part entière, ou l'on décrète cette incapacité, avec des motifs superficiels, dénotant rien d'autre que le mépris conditionnant l' « argumentation ».

Posons la question : nos intellectuels algériens ignoraient-ils et ignorent-ils encore la formation des langues à partir de celles vernaculaires, dans les autres pays ? Les partisans des « sources » et du « butin » ne savaient-ils pas et ne savent-ils pas encore comment, respectivement, l'arabe moyen-oriental et le français se sont formés, à partir du langage *vernaculaire* ? Et que, par conséquent, il peut en être de même pour développer ceux du peuple algérien ?

Cette ignorance, ou négligence, en voici les causes, autres que celles mercantiles déjà examinées :

1) le manque d'imagination et de confiance en ses propres *capacités* intellectuelles, pour transformer l'idiome maternel en langue à part entière,

2) le choix de la *facilité*, en privilégiant la langue déjà apprise à l'école et déjà formée.

Hàl al gàlb ou al ĕagàl (l'ouverture du cœur et de l'esprit), pour être enrichissante, doit porter l'intellectuel algérien à méditer correctement la fameuse nouvelle du romancier chinois Lu Xun, *L'histoire de Ah Q*.

Dans le passé et jusqu'à l'invasion française, les habitants de l'Algérie se rendaient au conquérant, mais seulement après s'être *battus* le plus possible. Les intellectuels algériens se sont rendus, linguistiquement, sans combattre pour leurs langues maternelles, en masquant leur défaite en victoire. J'ai en vue les déclarations et productions non seulement des intellectuels arabophones, ignorant la dziriya, mais également ceux amazighes, n'utilisant pas le tamazight.

Arrivé à ce point, n'est-il pas légitime et nécessaire de poser la question de la promotion des langues maternelles pour en chercher les remèdes ?

« Allah ghâlab ! Hâda mâ ĕandnâ » (Dieu est le plus puissant ! C'est tout ce que nous avons) ne peut pas être la réponse d'un authentique intellectuel. Ce qui est vrai sur d'autres plans l'est aussi pour les langues. Le poète affirme :

إ ذا الشعب يوما أراد الحياة
فلا بدا أ ن يجيب القدر

(Si, un jour, le peuple désire la vie / le destin doit répondre)

L'intellectuel authentique, aussi, remarque : Ose être libre et tu le seras. Ajoutons à cette invitation : à partir de l'instant même où tu décides d'être libre, tu l'es. Ce ne sont pas là des paroles en l'air, mais des réalités empiriquement constatables.

Le peuple algérien a osé vouloir l'indépendance nationale, et il l'a conquise. Reste aux intellectuels algériens libres penseurs à oser l'indépendance linguistique, et de la conquérir.

Si les intellectuels algériens veulent la promotion de leurs langages vernaculaires, ils le peuvent, même au prix du sang, comme ce fut le cas pour le tamazight, et, avant lui, de la langue bengalie du peuple du Bangladesh.

A propos d'ouverture enrichissante, retournons au problème des *origines*[199].

Sur celles-ci, à défaut de documents écrits ou autres, c'est le langage *parlé* qui nous renseigne et nous aide à constituer notre identité.

Les difficultés et les solutions de la désaliénation, je les ai d'abord vérifiées sur moi-même. Je les évoque non par stupide complaisance de parler de moi-même ; à travers le cas personnel, assez bien connu par moi, je me propose de montrer combien la situation peut comporter de complexité individuelle et sociale ; en même temps, je souhaite permettre au lecteur une confrontation utile avec sa propre expérience.

Mes parents avaient choisi pour moi, et je l'acceptais, d'aller étudier dans un lycée « franco-musulman » pour les motifs suivants : outre le français, j'apprendrai l'arabe classico-moyen-oriental, pour servir le pays après l'indépendance, car il aura besoin de personnes parlant ces deux langues.

Je croyais, alors, ce que les idéologies coloniale française et arabo-moyen-orientale affirmaient : les langues parlées par le peuple, la dziriya et « al kbâïliya » (le kabyle, comme on disait alors), n'étaient que des dialectes utiles dans la vie quotidienne la plus ordinaire, et même pas suffisamment, puisqu'ils faisaient appel à des termes étrangers.

J'ajoute ce fait. Je suis né et j'ai grandi dans la région arabophone, précisément à Sidi Belabbès ; j'habitais un quartier populaire qu'on appelait dans notre langue « al ghrâba » (ce terme évoquait des tentes de bédouins mal lotis, qui, alors, n'existaient pas), et, en français, le « village nègre », je ne sais pour quel motif.

Ma connaissance de l'autre composante du peuple se limitait à deux familles : l'une mozabite, dont le chef de famille gérait un prestigieux magasin de tapis, et l'autre qu'on appelait « zouaoua », c'est-à-dire kabyle, dont le père exerçait le métier de tailleur dans un humble petit local.

L'intégration de ces deux familles parmi nous, arabophones, était limitée par le fait qu'ils n'étaient pas « arabes ».

Les Mozabites se tenaient volontairement à l'écart, à cause, aussi, de deux autres motifs. Le premier était la spécificité de leur tendance islamique, ils étaient alaouites, nous étions sunnites ; le second critère était leur richesse matérielle : nous avions le sentiment que leur possession d'un magasin très grand et regorgeant de tapis, les portaient à se comporter avec une certaine hauteur vis-à-vis des gens du quartier, en général travailleurs manuels.

199 Examiné in Partie V. / 1. Identité nationale et identité linguistique.

Quant aux « Zouaoua », leur idiome différent cantonnait leurs relations avec nous au domaine professionnel, où ils étaient obligés d'employer la dziriya. Certains Arabophones avaient l'indélicatesse d'en rire, à cause de l'accent kabyle, mettant un peu mal à l'aise son locuteur. Ils ignoraient qu'ils devaient plutôt lui reconnaître la capacité de pratiquer leur idiome, alors qu'eux ignoraient le sien.

A l'époque, bien que je fusse ami avec un enfant « zouaoui », un charmant compagnon d'école, je méconnaissais la valeur de sa langue et de sa culture. Personne ne m'en avait parlées, pas même mon petit copain ; il m'avait toutefois enseigné quelques expressions, telles « aghroum », « awid amane » (pain ; je veux de l'eau).

Un autre motif renforçait mon ignorance. Durant la lutte de libération nationale, j'étais profondément ému, la nuit, en entendant l'émission radio « Saout al ĕarab mîne al gâhira » (La voix des Arabes à partir du Caire), suivie par l'hymne national algérien, puis des voix nous encourageaient à lutter pour notre indépendance nationale. Jamais, il ne fut question de dziriya, d'Amazighes ni de tamazight.

Une autre cause justifiait mon adhésion à l' « arabité ». Durant la colonisation, les Européens nous désignaient comme « berbères » et « arabes ». Ils s'abstenaient d'employer le qualificatif « Algérien », à cause de sa référence nationaliste. En particulier, le terme « Arabe » était généralement employé dans un sens dévalorisant : « Eh, l'Arabe ! » Albert Camus, lui aussi, indique ainsi le personnage algérien de son roman *L'Étranger*. Cette attitude méprisante me porta, comme d'ailleurs tous mes compatriotes arabophones, à assumer, par réaction de défi, l'attribut méprisé : « Oui, nous sommes des Arabes ! »

Ce n'est que progressivement, après l'indépendance nationale, que j'ai effectué sur moi-même un travail désaliénant de clarification.

Il fut le résultat d'événements inattendus, agréables ou très douloureux. Les principaux furent les suivants.

En 1963, un parti d'opposition, le Front des Forces Socialistes, voulut défendre le pluralisme démocratique ; il comprenait la défense des droits linguistiques de la partie amazighe du pays. L'État y répondit par la répression militaire.

Dès lors, je pris conscience. Ce que je prenais pour des certitudes indiscutables, - notamment la légitimité de l'officialisation de l'arabe moyen-oriental -, n'étaient, en réalité, que des croyances idéologiques erronées, nées de circonstances historiques particulières.

Je devais, par conséquent, y renoncer, et les remplacer par d'autres conceptions, acceptables par la raison, dont le principe est l'égalité fondamentale entre les citoyens en termes de droits et de devoirs. Cet effort de libération psychique fut difficile et pénible, à certains moments dramatique.

Un séjour à Alger, de 1969 à 1972, me mit en relation avec des compatriotes amazighes. L'un d'eux m'invita dans sa famille, demeurant dans un village près de Tizi-Ouzou. Ainsi furent éclaircis, dans ma conscience, les problèmes dont souffrait cette composante de notre peuple, notamment sur le plan linguistique.

Par la suite, les répressions, parfois sanglantes, dont furent victimes ces compatriotes, durant leurs luttes pour la reconnaissance de leur langue, m'obligèrent à reconsidérer toute la question linguistique en Algérie. Ainsi, je suis parvenu à l'examen de ma propre langue maternelle.

Dans ce travail de désaliénation, je fus beaucoup aidé, comme déjà mentionné, par des ouvrages tels ceux de Frantz Fanon et d'Albert Memmi ; plus largement m'ont été très utiles la philosophie, la psychologie, la sociologie ainsi que la connaissance de l'histoire réelle. J'ai appris à raisonner correctement, à savoir ce qu'est l'éthique, comment fonctionne la société, comment l'esprit de l'individu élabore ses idées.

L'exil a élargi mes connaissances par des constatations empiriques ; il m'a affranchi davantage de mon aliénation linguistique.

En Belgique, j'ai découvert les problèmes opposant, dans ce domaine, les Flamands aux Wallons, et la manière de les résoudre. Elle se distinguait par une procédure démocratique, malgré les quelques énergumènes des deux bords, fascistes, cherchant la confrontation violente.

Dans le pays de Dante, l'apprentissage de l'italien m'a porté à l'écriture de scénarios, devenus des films, et à la publication d'une nouvelle, primée, puis d'une brochure de poésie, dont la valeur fut reconnue par la préface écrite par une romancière de renom, ayant la réputation de ne pas être complaisante : Dacia Maraini. Cette production m'a démontré que mon algérianité ne me condamnait pas aux seules langues du « butin de guerre » ou du « retour aux sources ».

Mon apprentissage de l'anglais puis surtout du chinois ne m'a pas éloigné de ma langue maternelle. Au contraire, je l'ai davantage appréciée.

Comme signalé dans l'*Avant-propos*, ma résidence en Chine et mes voyages au Laos et au Viet Nam, m'ont procuré la distance la plus longue par rapport au monde linguistique franco-arabe moyen-oriental. Ces éloignements m'ont permis de me rapprocher de ma langue maternelle, et, par conséquent, de celle de mes compatriotes amazighes, au point d'y consacrer des recherches et la rédaction de cet ouvrage.

Deux pays qui furent colonisés par la France. A gauche, à Hanoï, le nom de la rue est écrit en vietnamien transcrit en lettres latines. A droite, au Laos, la langue nationale est utilisée, suivie par celle plus diffuse dans le monde : l'anglais, pour les touristes.

Durant mon séjour parmi les minorités ethniques du sud de la Chine, puis au Viet Nam et au Laos, je trouvais beau leur langage, même sans le comprendre ; j'estimais tout-à-fait normal de le respecter, et pensais qu'apprendre leur idiome non seulement m'aurait permis de communiquer au mieux avec les habitants, mais serait un enrichissement culturel par la connaissance directe de leurs coutumes et mœurs.

En vérité, je n'ai pas attendu les voyages lointains pour prendre conscience de la nécessité du respect des droits de mes compatriotes amazighes. Un peu plus haut, j'ai relaté mon invitation, en 1971, par un ami dans sa famille, habitant un petit village proche de Tizi-Ouzou. En arrivant, j'ai dit simplement : « Azul ! » C'était le mot kabyle pour saluer, que j'avais auparavant demandé à mon compagnon. Puis, j'ai ajouté honnêtement en dziriya: « Assamhoulî, ma nahdarch al kbaïlya » (Excusez-moi de ne pas parler le kabyle). Cela suffit pour m'ouvrir les cœurs, je fus accueilli en compatriote à part entière ; la langue n'était plus une barrière psychologique entre moi et mes amis kabyles.

En m'affranchissant de l'aliénation linguistique, j'apprécie mieux l'enrichissement que m'offrent les langages maternels, et d'abord le mien. Je ne suis plus mutilé dans ma manière de penser et de sentir. Certes, des termes me manquent, notamment à l'occasion de « débats complexes ». Cet inconvénient est compensé par le plaisir de parler la langue de ma naissance, en attendant son perfectionnement, pour lequel je ferai tout ce qui me sera possible. C'est avec cet esprit que je recours, la conscience tranquille, au français, à l'arabe moyen-oriental ou à tout autre langage, en cas d'opportunité. Ils sont devenus des instruments linguistiques parmi d'autres, sans me faire oublier ni mésestimer celui de mon peuple, bien au contraire.

La preuve la plus agréable de ma désaliénation linguistique, je la décèle dans le plaisir que j'ai éprouvé à écouter les récits de vie de ma mère et de mon oncle,

évoqués plus haut. J'avais, alors, l'impression d'entendre de véritables romans, racontés dans ma langue maternelle. Et, de temps en temps, une voix intérieure m'interrogeait à plusieurs reprises : « Mais pourquoi aucun romancier algérien arabophone n'a pensé, n'a osé écrire en dziriya? »

Je me suis, alors, intéressé à l'apparition et au développement des langues dans le monde. Ainsi, j'ai davantage apprécié mon idiome maternel, pareillement tous ceux de la planète. Je les ai tous estimés, comme on aime une personne méprisée, humiliée et offensée, et que l'on doit aider à s'affranchir de cette injuste condition, pour affirmer sa dignité. La problématique m'est devenue très claire : la langue est, aussi, une question éthique et sociale, une question de pauvreté et de richesse (culturelles et économiques), un instrument de domination et de mépris à transformer en libération et respect.

Cette attitude linguistique nouvelle a transformé, sur ce plan, ma gêne, pour ne pas dire ma honte d'être algérien, en estime. J'ai aimé ma langue maternelle, malgré ses manques, j'ai alors mieux aimé moi-même, nonobstant mes défauts, et mon peuple, quelques soient ses carences.

Le résultat de tout ce processus est ce livre. Son but est de contribuer, dans la mesure de mes moyens, à épargner aux enfants algériens d'aujourd'hui les souffrances, les tourments, les désespoirs et les illusions endurés, à cause du problème linguistique, plus exactement de n'avoir pas su accorder à ma langue maternelle le statut qu'elle mérite. Certes, je l'ai employée dans ma production théâtrale, dès le début, mais je continue à écrire cet essai dans un autre idiome. Et, pourtant, combien j'aurai désiré le rédiger en dziriya, si j'étais assuré d'avoir des lecteurs ; le souci mercantile n'y entre pas, puisque, dès le départ, j'ai destiné cet ouvrage à être librement disponible sur internet, au cas où il ne trouverait pas d'éditeur.

Résumons. Le processus de résilience que je viens d'exposer a commencé par la reconnaissance du complexe d'infériorité, plus ou moins conscient, d'ex-colonisé et d'actuel néo-colonisé ; il s'est conclu par son dépassement, et le désir de construction d'une autonomie de citoyen libre ; elle comprend, entre autre, l'appréciation et la promotion de la langue maternelle.

J'ai entendu un jeune, constatant la situation générale actuelle, conclure : « Kifâch daroû allî sabgoûna bâch rabhhoû l'istiglâl ? » (Comment ont fait ceux qui nous ont précédés pour gagner l'indépendance ?)

Les intellectuels libres penseurs d'aujourd'hui laisseront-ils ce même jeune se demander : « Kifâch, alioûm, allî ĕadhoum al maĕrifa ma yaĕarfoûch yarbhoû l'istiglâl antaĕ hadratnâ ? » (Comment ceux qui, aujourd'hui, détiennent le savoir, ne savent pas gagner l'indépendance de notre langue ?)

Après plus de cinquante d'années d'erreurs, sanctionnées par des régressions linguistiques et culturelles, aggravées par des tragédies, où le peuple a payé le plus sanglant prix, maintenant qu'un début d'ouverture démocratique permet de révéler

certaines occultations historiques, le moment n'est-il pas enfin arrivé pour que les intellectuels algériens (ignorons les dirigeants politiques), débattent publiquement, sereinement, sans exclure aucune opinion, et répondent aux questions fondamentales : *dans ses deux composantes, qu'est-ce l'identité algérienne, du point de vue linguistique ? Et comment la réaliser ? N'exige-t-elle pas la promotion des langues populaires, aussi bien tamazight que dziriya?*

Certes, le débat sera douloureux. Espérons-le pacifique.

Il est possible, très probable, que des oppositions se manifesteront, que des tentatives d'étouffer les initiatives se révéleront. Nous avons constaté que ces réactions négatives se sont produites dans d'autres nations ; il en sera de même en Algérie. Elles eurent lieu et continuent à exister à propos du tamazight. Pour la dziriya, nous verrons.

Ces résistances sont dans la « normalité », malheureusement, des processus sociaux : conservateurs privilégiés contre réformateurs populaires. Toute innovation, remettant en cause des intérêts oligarchiques, doit affronter et vaincre ce genre de mésaventure.

Cette confrontation, souhaitons-la pacifique et démocratique, ne vaut-elle pas la peine d'être défiée quand son but est de bénéficier d'une algérianité devenant source de plaisir et de dignité ? N'est-ce pas ainsi que sera favorisé l'art de vivre ensemble, dans le respect des réalités diverses mais complémentaires, aussi bien à l'intérieur de la nation que sur la planète, pour vivre la globalisation en cours dans les meilleures conditions ?

L'ouverture aux autres *est opératoire et enrichissante uniquement si elle commence par l'ouverture à son propre* peuple*, parmi lequel on vit*. Là est la voie de la désaliénation, quelqu'en soient le domaine et le prix à consentir.

2.2.3. Al hourrìya f'al khiâr : La liberté est dans le choix

Elle ne peut exister qu'en système de *démocratie réelle*[200].

Depuis l'invention de ce mot, il n'y a pas lieu de considérer l'objection consistant à décrire son contenu comme synonyme de désordre. La réfutation de ce préjugé a été formulée clairement ; elle a dévoilé le motif de cette accusation : défendre l'intérêt d'une caste. Celle-ci appelle « ordre » son réel désordre : la création et le maintien de sa domination.

Précisons davantage. Le terme *démocratie,* étant employé à tort et à travers, pour nous entendre, avançons une brève définition, établie et reconnue par les honnêtes et lucides citoyens de cette planète.

200 Voir mon ouvrage *LA GUERRE, POURQUOI ? LA PAIX, COMMENT* ... SECTION I. LES FACTEURS DE GUERRE, PARTIE II. POUVOIR…, 4. Démocratie ou la lutte des citoyens pour le contrôle de l'État. Op. c.

La démocratie, c'est admettre et pratiquer un principe de base : tous les êtres humains sont *égaux* en droits et en devoirs, par le seul fait qu'ils sont des êtres humains, et indépendamment de leurs capacités physiques et intellectuelles. Il en découle le refus de toute asservissement, quelque soient ses formes et justifications. La communauté humaine devrait, alors, fonctionner, d'une part, par l'apport de chacun, selon ses capacités, en posant que la diversité de celles-ci ne justifie aucun privilège, et, d'autre part, par la fourniture, à chacun, des moyens d'une vie digne sur le plan matériel et culturel.

Par conséquent, la démocratie authentique est l'existence complémentaire de la liberté et de la solidarité. Sans la solidarité, la liberté est prédation au détriment des plus faibles ; sans liberté, la solidarité ne peut pas exister pour toutes et tous.

L'emploi de la langue maternelle est l'un des droits démocratiques. Il revient au *peuple*, et à lui seul, de la choisir ou non comme langue d'enseignement et de communication officiels. Ce choix implique un débat clair, libre et suffisant. Les intellectuels libres penseurs ont le droit et le devoir d'y participer, en fournissant leurs connaissances objectives et propositions concrètes.

Quant à l'État, pour le considérer comme décideur, il faudrait qu'il soit la *réelle* émanation du peuple. Où cela a-t-il existé ou existe ?[201]

L'unique motif de s'opposer au choix libre des citoyens est la crainte qu'il puisse mettre fin à des privilèges existants ou empêcher l'apparition de nouveaux. Dans le domaine linguistique comme dans tous les autres, aucune forme de domination, quelque soit sa justification, n'a réalisé le bonheur du peuple, mais uniquement celui des membres d'une oligarchie. Il en est ainsi des « démocraties » parlementaires comme des régimes cléricaux ou « socialistes ».

Par conséquent, respecter les citoyens, c'est leur proposer, puis les laisser choisir librement entre des options linguistiques en confrontation, puis donner la préférence à celle exprimée par la majorité des citoyens, tout en respectant les droits de la minorité.

Cela est possible uniquement par le dialogue libre et les arguments raisonnables. La langue vernaculaire permet ce genre de débats, malgré ses insuffisances.

Si le peuple n'en sort pas convaincu, c'est parce que ses interlocuteurs n'ont pas su trouver la méthode ou les justifications suffisantes. Ils doivent, par conséquent, encore et encore continuer à parler, à expliquer, à débattre, à clarifier. C'est long, cela demande de la patience et des efforts, cela réclame surtout la capacité d'écoute et de respect des citoyens, de tous sans exception, y compris, évidemment, les analphabètes.

Ceux qui refusent de leur reconnaître le pouvoir de promouvoir leur langue, quelle est leur motivation réelle ? N'est-ce pas d'interdire qu'en s'enrichissant linguistiquement, en utilisant sa langue maternelle, le peuple du « bas » apprenne et

201 Concernant l'Algérie, cette question sera examinée concrètement plus loin.

prenne plaisir à mieux penser, puis à apprécier davantage sa dignité et sa liberté, enfin acquiert davantage de puissance dans la revendication de ses droits ?

En régime nazi, la méthode fut clairement exprimée par Baldur von Schirach, le dirigeant de la jeunesse du Reich : « Quand j'entends parler de culture, je sors mon revolver »[202]. Dans le domaine linguistique, en particulier, Karl Kraus a démontré à quel niveau de médiocrité, durant le régime hitlérien, a été effroyablement abaissée la langue de Goethe. L'appauvrissement de celle-ci avait un but précis : la réduire à un simple et efficace instrument de conditionnement et d'homologation des citoyens, en vue de leur domination. On connaît le résultat.

Une domination n'admet jamais l'authentique activité intellectuelle ; cette dernière se caractérise par la liberté de pensée et d'expression ; le choix linguistique en est l'un des instruments.

Concluons. Les deux premières solutions, auparavant exposées, l'*examen général* et la *désaliénation psychique*, sont directement conditionnées par la *liberté de choisir*.

Ce problème est plus général et plus difficile à résoudre, mais pas impossible, si l'on admet que le peuple est capable, malgré une instruction scolaire faible ou inexistante, de savoir choisir les options les meilleures pour lui. On le constate facilement à des conditions : ne pas être obnubilé, d'une part, par les carences du peuple en matière d'instruction, et, d'autre part, par une prétendue supériorité intellectuelle des détenteurs d'un certain savoir. Cette paresseuse attitude élitaire donne le confort d'éviter tout effort d'intelligence et d'honnêteté, tout en fournissant à l'orgueil l'illusion de posséder ces deux qualités.

Rappelons-nous. Ce sont les citoyens ordinaires qui ont été le bras armé de la libération nationale, consentant les plus durs sacrifices. A l'indépendance, ce sont les travailleurs manuels, souvent analphabètes, qui ont su poursuivre, convenablement et même mieux, le fonctionnement des usines et des fermes, abandonnées par leurs propriétaires. Les travailleurs algériens ont agi comme d'autres, notamment en Russie (1917 à 1921), et dans l'Espagne républicaine (1936-1939).

Aux premières années de l'indépendance nationale, Abdarrahmâne Kaki avait écrit dans l'une de ses pièces, *Afrique An Un*, deux vers ; ils sont restés dans ma mémoire, depuis la soirée même où je les ai entendus à la représentation. Ils sont mentionnés en exergue.

2.2.4. M'al katba la smâĕ[203]: de l'écrit à l'oral

L'*oralité* n'est pas toujours un handicap ; elle peut se révéler opératoire pour la diffusion de l'*écrit*.

Imaginons un journal, un poème, un roman écrits en dziriya ou en tamazight.

202 En réalité, il cita, sans nommer l'auteur, une réplique d'une pièce de théâtre allemande.
203 Littéralement « de l'écrit à l'*écoute* », ce dernier mot renvoyant à l'expression *orale*.

L'enfant ou toute personne sachant lire la transcription de l'une de ces deux langues pourra en communiquer *verbalement* le contenu à toute personne analphabète ; au cas où celle-ci est incapable de déchiffrer des lettres, elle comprendra néanmoins sa langue maternelle, en l'entendant exprimée.

Ce procédé a deux avantages. Le premier est l'accès indirect des analphabètes à l'écrit, par l'écoute. Le second est une forme stimulante d'incitation à apprendre à lire. En effet, elle permettrait d'accéder à la langue *parlée* ; c'est nettement plus encourageant, du point de vue psychologique, et plus efficace, sur le plan pédagogique, que de vouloir alphabétiser pour la lecture dans une langue qui n'est pas celle de l'analphabète, comme le français ou l'arabe moyen oriental.

Alors, enfin, la fameuse lamentation des auteurs algériens sur l'impossibilité d'écrire directement pour le peuple n'aura plus de raison d'être. En apprenant à écrire dans son idiome, ils parviendront à lui communiquer leurs œuvres. Si le peuple doit manifester l'effort d'apprendre à lire, pourquoi les intellectuels algériens n'assumeraient pas celui d'écrire dans la langue populaire ?

Toutefois, ces auteurs n'auront pas la gloire des cercles parisiens ou moyen-orientaux, ni l'argent qui vient avec. Ces intellectuels seraient-ils capables de se contenter d'être lus par des compatriotes, et entendus par des ouvriers et paysans analphabètes, pis encore, sans recevoir d'argent en contre- partie, en se contenant de disposer de la seule reconnaissance de leur peuple ?

Rappelons à ces auteurs que si leur œuvre présente réellement une valeur, elle finira peut-être par être traduite dans une langue porteuse d'argent et de gloire « universelle ».

Ma yabgâ f'al ouâd ghîr hjârou (Ne reste dans la rivière que ses cailloux) ; autrement dit, quand l'eau polluée de la nauséabonde aliénation coloniale et néo-coloniale s'évaporera des cerveaux des intellectuels algériens, du moins les prétendants à la *libre* pensée, le peuple aura, alors, les auteurs qu'il mérite et qui le méritent.

La question de la résilience sera complétée par une dernière partie ; elle proposera des mesures concrètes à appliquer.

VI.

PROPOSITIONS

1. Actions préliminaires : Bâch nabdoû
2. Réalisations : takwinâte
3. Officialisation : arraçmiya
4. Agents et moyens : Al mastaĕàmlîne w'al imkaniyâte
5. Plurilinguisme : Hadrâte makhtalfa

> « Comme toute autre institution, écrivait le sinologue Marcel Granet, une langue se modifie, une langue se crée : encore faut-il pour cela une action des *individus* ; comment cette action serait-elle bien dirigée s'ils ne prenaient point une *conscience* claire de la *fin* qui convient à l'institution, de l'objet qu'il faut proposer à une création linguistique et si, en conséquence, ils ne combinaient point un plan sur l'ordre des moyens à employer ? »[204]

La lutte de libération nationale algérienne, inspirée de celle vietnamienne, fut, à son tour, un exemple pour beaucoup de nations, alors sous domination coloniale. Le combat pour l'émancipation et le développement des langues populaires algériennes pourrait, également, s'inspirer du Viet Nam, puis servir de référence à d'autres populations, dont l'idiome est nié au profit d'une langue élitaire dominante ; c'est le cas, entre autres, des peuples africains soumis au français ou à l'anglais.

Avant d'aller plus loin, examinons trois possibles objections.

1.

Certains taxeront d'*utopiques* les propositions qui suivront.

L'histoire enseigne : il y a des idées qui le sont uniquement parce que des forces sociales les entravent pour préserver leurs intérêts. Il me semble avoir démontré suffisamment que c'est le cas pour les langues maternelles en Algérie, comme ce fut le cas dans d'autres nations.

Encore ceci : toutes les langues à part entière ont commencé par être des dialectes, qui furent, par la suite, améliorés.

204 http ://bibliotheque.uqac.uquebec.ca/index.htm, vu 2.12.2014.

J'ai déjà mentionné l'attitude des élites algériennes : durant le régime colonial, elles ont considéré utopique la revendication d'indépendance. Serait-ce, alors, une exagération rhétorique d'affirmer, aujourd'hui : le 1er Novembre de la libération linguistique du peuple algérien reste encore à déclencher ?

2.

A ceux qui penseraient qu'il est *trop tard* pour changer la situation linguistique, je crois avoir déjà avancer des faits contestant suffisamment cette opinion.

En outre, que penser de la durée des dominations linguistiques, en Algérie, des langues arabe moyen-orientale et française, comparée à celle des langues qui ont dominé l'Europe, l'Inde et la Chine pendant des siècles ?… Et pourtant, dans ces contrées, la promotion des langues vernaculaires eut lieu.

Ajoutons les problèmes spécifiques à l'Algérie. D'une part, à l'*école*, les résultats de l'arabisation moyen-orientale sont nettement insuffisants ; d'autre part, le *peuple* continue à pratiquer ses langues maternelles, dziriya et tamazight, tout en les enrichissant de termes nouveaux.

3.

La transformation des langues vernaculaires en langues à part entière exigerait *trop* de temps, *plusieurs* générations. Les exemples d'autres pays prouvent le contraire. Les précurseurs de cette promotion ont écrit leurs œuvres dans le langage vernaculaire lui-même, en fournissant les bases fondamentales de transformation de celui-ci en instrument linguistique dans tous les domaines.

Cette promotion est donc possible en Algérie, aujourd'hui, durant la génération actuelle.

Les propositions suivantes soulèveront certainement l'opposition ouverte des intellectuels mercenaires et caméléoniens. Espérons que la minorité d'intellectuels authentiquement libres penseurs exprimeront sinon l'accord, du moins que des perplexités, susceptibles de discussion et de clarifications.

Cet essai vise à leur formulation. Celle-ci devrait lancer le fondamental débat indispensable, en démasquant avec courage et objectivité les fausses justifications. Il faut dépasser les rares articles de presse et les quelques études, pour entreprendre une campagne *large et permanente* visant à la promotion des langues vernaculaires, ensemble : dziriya et tamazight. Cela se réalisera d'abord là où c'est possible, en élargissant les champs d'application, de manière progressive et rationnelle, jusqu'à parvenir à l'officialisation.

Dans cette partie, seront indiquées, d'abord, des actions préliminaires, nécessaires pour effectuer les réalisations indispensables ; ensuite seront mentionnés les agents et moyens adéquats.

1. Actions préliminaires : Bâch nabdoû [205]

Des travaux existent déjà[206]. Pour le moment, examinons certains aspects.

1.1. Al ahammìya fa trîg, kifâch andirou [207] : importance fondamentale de la méthode

Actuellement, nous l'avons constaté, le débat linguistique souffre de *confusion*.

Les uns veulent l'introduction de l'enseignement des langues vernaculaires à l'école ; un autre veut la rédaction des documents officiels également en tamazight[208].

Bien !... Mais, pour que que ces opérations soient efficaces, il faudrait d'abord établir le mode d'écriture des idiomes linguistiques ; ce problème sera envisagé plus loin.

À propos spécifiquement du tamazight,

> « l'aménagement institutionnel de la langue (…) en Algérie règne en la matière une confusion voulue et entretenue[209]. »

Concernant la promotion des idiomes vernaculaires, en général, il s'agit d'avoir la sagesse de ne pas lancer des proclamations hâtives, mais de concevoir l'*ensemble* du processus de manière réaliste, sans opportunisme, quelque soit la bonne intention. Cela exige l'établissement d'une méthode générale ; elle doit régler les *divers* aspects de la question linguistique, de manière à établir le changement nécessaire de façon adéquate, raisonnable et efficace.

Bien entendu, cette démarche exige un certain temps. Il n'est pas à ignorer, pour éviter toute négative précipitation confuse, ni à prolonger outre mesure, pour occulter le problème de manière opportuniste. C'est l'unique manière de procéder convenablement. Il est urgent de s'y mettre le plus tôt possible, en écartant les faux prétextes pour la retarder.

1.2. Yakfîna mane Sîdna ![210] Finissons-en avec le « Supérieur ! »

205 « Par quoi commence-t-on ? »

206 Ils seront évoqués plus loin VI. Propositions / 2.2.1. Koulchî bane nìyâ : Tout dépend de la bonne volonté.

207 « L'importance est dans la voie, comment faire. »

208 *Aït Hamouda demande l'introduction de tamazight dans les documents officiels*, article de Karim B., http://www.algeriepatriotique.com/article/a%C3%AFt-hamouda-demande-l%E2%80%99introduction-de-tamazight-dans-les-documents-officiels, vu 08 jan, 2017.

209 *Achab Ramdane répond à Liberté et apporte des précisions sur sa conférence de Bgayet*, 15 Mar 2017, http://www.lematindz.net/news/23741-achab-ramdane-repond-a-liberte-et-apporte-des-precisions-sur-sa-conference-de-bgayet.html

210 « Suffit avec Sidna. » Ce dernier terme désigne un supérieur. Le mot vient de l'arabe classique « assayîd », السيد. Il est généralement traduit par « Monsieur », mais le sens original est plutôt « seigneur », un possesseur d'*autorité*.

À propos de méthode, il est indispensable de critiquer une vision *autoritaire* dominante. Elle consiste à considérer l'*État* comme *seul* agent de réalisation de toute proposition de changement.

Par exemple, à propos de l'emploi du tamazight dans les documents officiels, on lit :

> « Nordine Aït Hamouda interpelle le président Bouteflika, «gardien de la Constitution, garant de la continuité de l'Etat et incarnation de l'unité nationale» pour qu'il «remédie à cette anomalie» et «édicte les décrets d'application pour l'entrée de tamazight dans l'officialisation effective»[211]. »

Pour la transcription du tamazight, le professeur Dourari estime :

> « C'est une question qui doit être réglée en haut lieu[212] ».

Pour ceux qui évoquent l'émancipation de la dziriya, là, aussi, l'appel s'adresse essentiellement à l'État.

Il est compréhensible que des fonctionnaires rémunérés par une institution étatique ne pense qu'à elle comme solution. Mais pourquoi des citoyens, qui n'en dépendent pas, s'illusionnent que l'État est ce papa Noël, prompt à régaler des cadeaux selon leurs désirs ? N'est-il pas temps de renoncer à voir le salut uniquement dans les supérieurs *hiérarchiques* ?

L'histoire montre que la transformation des langages vernaculaires en langues de science et de culture ne fut pas réalisée uniquement par l'État, mais par les *citoyens* en tant qu'intellectuels, et cela dans leurs écrits. Pourquoi les intellectuels algériens font-ils exception ?

Pour une réelle émancipation des idiomes maternels, il est erroné de faire appel uniquement à l'intervention de l'État, d'autant plus que l'expérience montre qu'il répond uniquement quand la pression *populaire* l'y *contraint*.

En Algérie, en particulier, un intellectuel ayant vécu une importance action militante d'opposition note :

> « Il y a deux manières de concevoir le développement culturel en général et littéraire en particulier. Soit *l'État*, jouant son rôle, stimule et encourage la création. On n'en prend *pas* le chemin. Les autorités n'ont *ni* la *culture* ni la *volonté* de laisser parler les âmes de façon générale et encore moins dans le domaine amazigh. Il suffit de voir les rétropédalages du ministère de l'Education à chaque annonce sur ce sujet pour comprendre les intentions des

211 Karim B., *Aït Hamouda demande l'introduction de tamazight dans les documents officiels*, http://www.algeriepatriotique.com/article/a%C3%AFt-hamouda-demande-l%E2%80%99introduction-de-tamazight-dans-les-documents-officiels, vu 08 janv 2017.

212 Sonia Baker, *Abderrezak Dourari : «La transcription de tamazight pose problème»*, http://www.algeriepatriotique.com/article/abderrezak-dourari-%C2%ABla-transcription-de-tamazight-pose-probl%C3%A8me%C2%BB-0, vu 13.1.2017.

dirigeants. Sans compter le débat nauséabond qui pollue la question de la transcription.

Donc, du côté officiel, il faut tirer le rideau[213]. »

Ajoutons à cette constatation une autre : la dziriya, par rapport au tamazight, souffre de la part de l'État d'une ignorance encore plus grave. Mais l'intervenant ci-dessus ne le signale pas.

Il faut donc reconnaître l'évidence : la promotion des langues vernaculaires doit, *d'abord*, considérer et s'adresser à deux parties *citoyennes* :

1) les représentants authentiquement populaires des diverses formes de dialectes employés, en dziriya et en tamazight ;

2) obtenir l'avis de spécialistes, indépendants de toute idéologie et de tout intérêt autre que celui réel du peuple.

Là est le recours susceptible de donner réellement des résultats. Éventuellement, l'État suivra, comme toujours, contraint par les circonstances, c'est-à-dire par la volonté populaire.

1.3. Khaddàme moûkhak ! Fais travailler ton cerveau !

En Algérie, on accorde l'importance au français et à l'arabe moyen-oriental avec ces arguments : ils permettent la pensée élaborée, la science, les lois et les règles institutionnelles.

Soit !… L'histoire de la constitution des langues modernes, exposée auparavant, prouve que si les intellectuels le veulent réellement, il est possible de rendre un idiome maternel capable de satisfaire les mêmes exigences que la langue dominante.

Par conséquent, si les intellectuels algériens le désirent *vraiment*, il leur suffit d'accomplir des efforts semblables à ceux de leurs prédécesseurs dans d'autres nations, afin de rendre la dziriya et le tamazight capables d'opérer les mêmes opérations que les langues françaises et arabe moyen-orientale.

C'est une question de *volonté*, d'abord, ensuite de *capacité* intellectuelle, enfin de temps.

Les colonialistes avaient taxé les indigènes de fainéants ; aujourd'hui, aussi, on entend des Algériens traiter leurs compatriotes, et pas seulement les travailleurs manuels, mais aussi les intellectuels, d'indolents. Quelques uns croient expliquer ce phénomène par la classique théorie des climats, en invoquant le « tempérament méditerranéen » ; d'autres, par le marasme général écrasant le pays, suite aux amères désillusions de l'après indépendance nationale.

213 Nadir Iddir, *Dr Saïd Sadi. Ancien président du RCD, auteur Askuti, c'est la synthèse de l'abîme politico-culturel du pays*, http://www.elwatan.com//culture/askuti-c-est-la-synthese-de-l-abime-politico-culturel-du-pays-13-01-2017-337030_113.php

Il est vrai que la paresse, renforcée par la présomption, rendent facile l'abandon à la médiocrité, et difficile l'effort. Il est également incontestable que ce dernier devient impossible quand s'y opposent de trop puissants intérêts matériels ou idéologiques.

Néanmoins, dans toutes les nations, depuis toujours, de même qu'une flamme peut illuminer l'obscurité la plus totale, ont existé des esprits qui ont éclairé les ténèbres culturels. Nous l'avons constaté, à propos de la promotion des idiomes populaires.

Cette entreprise est, hors de toute dérisoire rhétorique, une belle cause, grandiose et historique. Comme toute innovation, elle affronte des obstacles érigés par ceux dont elle remet en question les apanages. Elle nécessite donc un réel effort. Il est *intellectuel*, parce qu'il fait appel à l'intelligence, qui permet de voir clairement les problèmes et les solutions, *éthique*, parce qu'il requiert le sens de la justice, *caractériel* parce qu'il réclame le courage individuel pour affronter les difficultés.

Cet effort intellectuel concerne, également, un aspect *matériel* : ne pas donner la priorité à l'intérêt strictement personnel, mais d'abord à celui de la communauté ; cela signifie renoncer à des privilèges individuels contraires au but émancipateur recherché.

Constatant une situation déplorable, il ne suffit pas de formuler des reproches contre d'autres, il faut ensuite se demander : et moi, dans la mesure de mes possibilités, que puis-je faire pour y remédier ?

Pour y répondre correctement, en se cantonnant à la question linguistique, il est nécessaire de se libérer de certains défauts.

1.

L'obtuse assurance des *ignorants* ou *semi-ignorants.*

Concernant les langues, elle se manifeste par de présomptueuses affirmations superficielles, soutenues par de ridicules préjugés travestis en évidences indiscutables. Exemple : affirmer que les langages populaires sont incapables de devenir des langues à part entière, tout en ignorant ce qui fut réalisé dans le monde.

Il faut donc faire preuve de modestie intellectuelle, puis se doter d'une volonté d'apprendre, en sachant qu'elle demande patience, ténacité et beaucoup de travail.

2.

Le premier défaut entraîne celui-ci : la *superficialité.*

Elle suit l'adage « Kaouwàr ou aĕtî al laĕouar ! » (Enroule [quelque chose] et donne [le] au borgne !), autrement dit : faire n'importe quoi n'importe comment, avec l'assurance que le destinataire est incapable de s'en rendre compte. Ce phénomène est constatable, notamment dans les articles de presse sur le problème linguistique.

Pour se débarrasser de cette carence, la solution est identique à celle signalée à propos du premier défaut.

3.

La *petitesse* d'esprit.

Elle privilégie les susceptibilités d'un ego étroit par rapport à l'activité à réaliser. Exemple : je sais bien que la situation linguistique a besoin d'améliorations, mais, étant donné que celui qui en parle ou en écrit, n'est pas un ami ou ne présente pas d'utilité pour moi, je me désintéresse de ses propos.

Si la pente de l'intérêt individuel exclusif est facile à descendre, la côte de l'intérêt commun est plutôt âpre à monter. Mais cette dernière est l'unique voie pour disposer d'un esprit capable de concilier l'intérêt personnel et celui général.

4.

Le conditionnement *idéologique*.

Fort du boursouflant orgueil, il limite la connaissance selon les préjugés qui lui plaisent. Exemple : quelqu'un expose des réflexions sur les problèmes linguistiques en Algérie, mais, vu que je ne partage pas ou que je condamne sa conception idéologique, non seulement je ne lis pas ses écrits, mais décourage les autres d'en prendre connaissance, avec cette sentence : « Cela ne mérite pas même l'attention ! »

Cette attitude cache l'incapacité d'affronter la critique de ce qui semble erroné, et l'ignorance de la condition de tout progrès : il se réalise par le processus constant de propositions et critiques objectives de celles-ci, de manière scientifique, c'est-à-dire quand la réflexion s'effectue sans considération autre qu'objective.

Voici comment cette démarche se traduit dans le domaine linguistique. La question fondamentale est : le *peuple* a-t-il le droit légitime de choisir *librement* sa langue maternelle comme langue nationale, puis, en cas où celle-ci exige des améliorations, de trouver les moyens de les réaliser, grâce à des intellectuels et spécialistes mis à son service ?

5.

La *fierté de servir* volontairement le puissant du moment en échange de *privilèges*.

« Ranâ chabĕanîne ! » (Nous sommes rassasiés !), se vantait, devant moi, un directeur de théâtre régional, la panse bien bedonnante. Est-il nécessaire d'ajouter que cette même personne se proclamait de « gauche », « démocratique » et « cultivé » ?

Tant qu'un intellectuel est rassasié matériellement, par l'usage des langues française et/ou arabe moyen-orientale, il ne peut en aucune manière s'efforcer d'envisager d'autres solutions, en faveur du peuple. Et si on les lui propose, il trouvera tous les motifs pour les rejeter, suivant la logique : qui veut que se débarrasser d'un chien, l'accuse de rage.

Avec ce genre de personnes, on peut et on doit tenter de faire appel à leur conscience éthique ; cela donne quelquefois de bons résultats. Mais les meilleurs seront obtenus en collaborant avec la minorité d'intellectuels capable de comprendre la nécessité de transformation des idiomes maternels en langues nationales.

6.

La *démission* devant la difficulté.

Elle se manifeste par une objection, déjà mentionnée : déjà, avec l'arabe moyen-oriental (et le français), nous avons des problèmes, aussi bien dans la communication

qu'à l'école ; que serait-ce si l'on se proposait d'adopter comme langues officielles le tamazight, qui est encore à construire suffisamment, et, pis encore, la dziriya, qui est toute à construire ?

Cet argument ressemble à un autre, entendu durant le passé colonial : « Nous avons déjà des problèmes à obtenir de l'État français des droits de citoyens à part entière, que serait-ce si nous voulions avoir l'indépendance ? »

En outre, dans les pays où des intellectuels désiraient la promotion de la langue vernaculaire, les conservateurs avaient également avancé ce motif : « Il est insensé de renoncer à une langue déjà en cours, respectable et prestigieuse, pour s'aventurer à fabriquer une autre, en plus, vulgaire et sans mots suffisants. »

Ce genre d'attitude consiste à préférer une situation, décrétée unilatéralement satisfaisante, sans avouer qu'elle répond à notre intérêt, au détriment d'une nouvelle, qualifiée de pire, sans reconnaître qu'elle menace ce même intérêt.

Ne laissons donc pas notre esprit se laisser vaincre par une soit-disant fatalité : l'usage exclusif de la langue apprise à l'école. Et ayons devant les yeux les nombreux exemples de transformation victorieuse des idiomes vernaculaires en langues à part entière.

Puis, réfléchissons pour résoudre les difficultés de manière rationnelle et résolue.

Mon expérience d'écriture d'œuvres théâtrales permet d'affirmer que ce travail de perfectionnement linguistique, à condition de se munir d'une formation suffisante, n'est pas trop difficile ; en outre, il réserve un plaisir créatif enthousiasmant.

A bien y penser, l'affranchissement de toutes ces faiblesses nécessite, *avant* tout, un sens *éthique* ; sa première règle est d'agir pour le bien *commun*, complémentairement à l'intérêt *personnel*. Sur le plan linguistique, cela consiste à comprendre que la promotion des langages vernaculaires profitera à l'ensemble de la communauté nationale, sans oublier la majorité laborieuse, souvent abandonnée à l'analphabétisme. Les citoyens auront un meilleur accès à la vie culturelle, la société gagnera en homogénéisation, les activités intellectuelles et scientifiques progresseront.

C'est de l'effort intellectuel, produit et soutenu par ce sens éthique, que dépendront les actions qui seront maintenant exposées.

1.4. Bahhth : enquête

Asmaĕ ou choûf gbal mâ tahdar : Écoute et vois avant de parler. Ce principe de connaissance permet d'éviter la présomption de prendre l'ignorance pour savoir, et, ainsi, de commettre des erreurs.

L'histoire a tragiquement montré l'orgueilleuse prétention de ceux qui veulent faire le bonheur d'un peuple contre sa volonté. Une certaine instruction leur donne la fierté de croire détenir La Vérité, et leur ambition justifie la violence utilisée pour

l'imposer. C'est l'antique histoire du lit de Procuste : disposant d'un lit plus court que le corps devant l'occuper, certains croient judicieux plutôt que d'allonger le lit, de couper les jambes de l'homme.

Les considérations précédentes permettent d'arriver à cette demande : à ceux qui estimeraient que vouloir établir la dziriya et le tamazight comme langues officielles nationales serait démagogie ou utopie, la réponse est : qu'y a-t-il de mieux pour le démontrer sinon une *enquête* sociologique ?

Rachid Oulebsir note :

> « il n'y a aucun recensement, aucune enquête sociolinguistique en Algérie, par conséquent, nous ne savons pas : combien de personnes parlent le chaoui (le chaoui et l'arabe) le kabyle (le kabyle et l'arabe), le mozabite, le ...[214] en 2017 ? En l'absence de ces données du terrain, comment saurait-on si un parler est encore vivant ou, au contraire, se meurt à petit feu ? »

Des enquêtes s'imposent, donc. À condition d'être rigoureusement scientifiques, donc respectant absolument la réalité examinée, c'est-à-dire les pratiques linguistiques du peuple et ses aspirations.

Inutile d'expliciter longuement le caractère scientifique d'une enquête. Elle consiste à poser les questions réelles, adéquates et objectives, sans recourir à leur manipulation de manière tendancieuse, pour « prouver » ce qui convient à notre conception personnelle. Les demandes sont simples : « Êtes-vous pour l'amélioration des langues dziriya et tamazight dans le but d'en faire les langues nationales officielles ?... Si oui, pourquoi ? Si non, pourquoi ? Si vous y êtes indifférent, pourquoi ? »

Une objection surgit. Avec tout le respect dû au peuple, reconnaissons qu'il n'a pas la formation nécessaire lui permettant de fournir les réponses *techniques* correctes au problème linguistique.

Cette contestation s'appuie sur le fait que le peuple est réduit à « ghâchi » (foule, populace), que son niveau de conscience politique est trop faible[215].

Certes, le peuple est soumis, sur le plan linguistique, à un double conditionnement, puissant et tentaculaire : francophone (« butin ») et arabe moyen-oriental (« sources »).

Mais, l'intellectuel qui constate une telle condition du peuple, ne doit-il pas, ensuite, examiner sa part de responsabilité dans cette situation ? Ignore-t-il qu'un peuple, trop enchaîné à un travail exténuant pour subvenir à ses besoins nécessaires de vie, peut être aidé à s'affranchir de son aliénation ?… Et qui est en mesure de fournir cette aide sinon les détenteurs de savoir, ceux-là même qui accusent le peuple de carence ?

Ont-ils oublié l'expérience récente ? Quand beaucoup traitaient les Algériens d'être un peuple ignorant, fainéant et fataliste, une minorité issue de ce peuple choisit la lutte armée populaire et sut mobiliser ce même peuple. Cela coûta, certes, d'énormes

214 Le texte publié se présente ainsi. Kamel Bouamara, *Le tamazight en Algérie évolue…,* art. c.
215 Voir Omar Berbiche, quotidien *El Watan,* 22.9.2014.

sacrifices, mais l'indépendance fut obtenue. La conquête de l'indépendance linguistique ne devrait-elle pas s'inspirer de cet exemple, en espérant qu'elle exigera seulement des efforts pacifiques ?

À propos des citoyens, jusqu'aux plus démunis de perspicacité, s'il est vrai qu'un démagogue rusé peut les manipuler au point de les porter à aimer leur servitude, on peut aussi constater qu'un honnête intellectuel, qui veut les éclairer sur leurs réels intérêts, peut être compris par eux au point de les convaincre à désirer conquérir leur dignité. En voici la preuve : les dominateurs empêchent cette seconde alternative, par la violence dans les dictatures, par les fausses informations produites dans les pays libéraux, et, dans les deux cas, par la corruption.

Par conséquent, en parlant de peuple aliéné, ce qui est vrai (mais seulement jusqu'à un certain point, puisque ses révoltes sporadiques montrent qu'il ne l'est pas totalement), il reste aux intellectuels à enquêter pour connaître les causes de son aliénation, puis déterminer les instruments à lui fournir pour s'en affranchir. L'expérience historique le montre : partout et toujours, chaque fois que les détenteurs de savoir ont agi de cette manière, sans manipuler ni imposer, le peuple a su détruire les bastilles de l'arbitraire.

1.5. A tachouîr [216] : débat

Bâch natfáhmoû, lâzame ágbàl natchâouroû : pour nous comprendre, nous devons auparavant nous consulter, échanger nos opinions.

L'enquête, mentionnée ci-dessus, doit être complétée et validée par un débat.

Son aspect *démocratique* a été exposé[217]. Ajoutons des observations complémentaires.

Le débat rencontrera certainement des difficultés. Je l'ai constaté lors de discussions avec des membres proches de ma famille, ainsi que des amis. Cet inconvénient ne provient pas uniquement de la complexité *technique,* mais d'abord des *idéologies* et *préjugés* en présence.

Ajoutons à ces causes l'adage, dont l'auteur ne pouvait être qu'un autoritaire, soucieux de préserver ses privilèges : « Ilâ anta mîr ou ana mîr, achkoûn issoûg al hhmîr ?» (Si tu es maire et moi maire, qui conduira les ânes ?). Ce qui laisse entendre que, pour se cantonner au domaine linguistique, les « hhmîr », c'est-à-dire les gens réduits à obéir et à exécuter, sont les citoyens, taxés d'ignorants, et le « mîr », autrement dit les concepteurs et décideurs, sont les possesseurs de connaissances intellectuelles.

216 La signification exacte du terme est « consultation », « échange d'opinion », impliquant discussion, débat.

217 Partie V. / 2.2.3. Al hourrìya fal khiâr : liberté de choix.

Cependant, si ces auto-proclamés savants laissent aux citoyens la liberté de concevoir et décider, ils découvriront que les ânes ne sont pas toujours ceux que l'on croit. À ce sujet, l'histoire ne manque pas de preuves.

Pour convenir de la validité d'un débat, un libre consensus est nécessaire : toute forme d'*autoritarisme*, quelque soit l'argument justificatif, est une atteinte à la liberté de choix des citoyens concernant la langue à adopter.

Bien entendu, comme en d'autres nations, il faudra s'attendre à l'intervention perturbatrice, plus ou moins violente, de conservateurs élitaires. Le plus important est ailleurs : comment chacune des deux composantes du peuple algérien, arabophone et amazighe, se comportera dans ce débat. Cela dépendra de la capacité des réformateurs et innovateurs linguistiques à communiquer de manière adéquate avec les *citoyens*.

2. Réalisations : takwinâte

On y arrivera une fois que l'effort intellectuel déployé aura permis de mener à bien l'enquête et le débat.

On verra que les réalisations se compléteront réciproquement. Les unes demandent relativement peu de temps et d'énergie, d'autres exigent des périodes plus longues et des travaux plus consistants.

2.1. Mn'a smâĕ l'al katba [218] : recueils et compilations

C'est l'entreprise la plus facile, en outre réalisable dans un laps de temps plutôt rapide. Elle doit concerner toutes les productions langagières, exprimées de manière orale.

Ayons présent à l'esprit comment le développement de l'instrument linguistique s'est opéré grâce et à travers les chants, la poésie orale et le théâtre populaire des origines.

Pour ce dernier, en Grèce, on dit que Thespis recueillait tout ce que racontaient oralement et chantaient les paysans dans les campagnes ; ensuite, il allait en proposer le contenu, sous forme de spectacle, dans les agglomérations. Ainsi serait né le théâtre grec ; il donna successivement Eschyle, Sophocle, Euripide et Aristophane. En Chine et en Inde eurent lieu des processus similaires.

Les premiers chefs-d'œuvre mondiaux de la poésie et du roman sont issus de récits oraux. Exemples : *l'Iliade* et l'*Odyssée* (Grèce), le *Mahâbhârata et le Râmâyana* (Inde), *Récits au bord de l'eau (*Chine), *Les Mille et une nuits* (Moyen-Orient), *Le roman de la Rose* de Jean Renard, et celui, du même titre, de Guillaume de Lorris et Jean de Meung (France*)*, *Il Decamerone* (Bocaccio, Italie), etc.

Voici, par exemple, le cas du *Mahâbhârata* indien :

218 Littéralement « De l'écoute à l'écrit », autrement dit : De l'oralité à l'écriture.

« Le texte a probablement tout d'abord été une compilation d'histoires de dieux et de héros transmises oralement, représentées par des troupes de théâtres, contées par les prêtres et les samnyasins, les pèlerins, avant de trouver une forme écrite dans un sanskrit légèrement archaïque, dite « sanskrit épique ». Il a connu ensuite une adaptation dans les langues en Inde et s'est propagé dans l'Asie du Sud-Est avec l'indianisation de celle-ci[219]. »

En ce qui me concerne, durant ma scolarité, la lectures de nombreux volumes d'une collection de *Contes et Légendes* fut d'une énorme importance dans mon apprentissage de la langue française, et de mon intérêt pour elle. Je suis certain qu'une récolte, par enregistrement audio, de ce patrimoine populaire algérien, dans ses deux idiomes, ensuite publié par écrit, aura le même succès auprès des enfants algériens.

Ne sont-ils pas friands de dessins animés, basés sur des contes et légendes d'autres pays ? Les performances, auprès des enfants, de la série Harry Potter, sous forme de livres et films, ne s'expliquent-elles pas par le recours à un semblable mode de narration ?

Bien entendu, l'écriture de ce patrimoine algérien populaire devra se faire, d'abord, en transcrivant le langage *original*. Ainsi, l'opération servira non seulement les élites mais l'ensemble du *peuple* algérien. Une éventuelle traduction en français ou en arabe moyen-oriental est utile, mais uniquement aux locuteurs de ces deux langues.

Auparavant[220], fut noté l'importance de connaître les expressions *idiomatiques* populaires. Les rechercher, en faire la liste, en expliquer la genèse, sera une source précieuse pour la promotion des langages vernaculaires.

Un exemple : « Lâzam ikoun ĕandak a nîf ! » (Tu dois avoir du nez). J'ai vu des Algériens ricaner de dédain en entendant cette expression ; ils croyaient que seulement en Algérie on place le symbole de l'honneur en cet organe.

Sans ce complexe d'auto-mépris ethnico-linguistique, on aurait d'abord posé des questions : Pourquoi le nez ? L'expression existe-t-elle aussi en tamazight ? Est-elle d'origine arabe moyenne-orientale ? Ou internationale ?

Alors, on aurait pu trouver des informations intéressantes. Pascal affirme : si Cléopâtre avait eu un *nez* plus court, le monde aurait eu une autre histoire. La coupure du *nez*, comme signe d'infamie, était coutumière aussi bien chez les Vandales que chez les Chrétiens du Moyen-Age :

« II y avait une alliance très étroite entre Attila et Genséric, roi des Vandales. Ce dernier craignait les Goths ; il avait marié son fils avec la fille du roi des Goths, et, lui ayant ensuite fait couper le *nez*, il l'avait renvoyée ; il s'unit donc avec Attila. »[221]

Ailleurs, on lit :

219 https://fr.wikipedia.org/wiki/Mahabharata, vu 2.2.2015.

220 Partie V. / 2.1.3. Adroub a nàhh : occultation des origines. s

221 Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*.

« les crimes qui n'intéressaient pas directement la Religion [chrétienne] furent faiblement punis : on se contenta de crever les yeux, ou de couper le *nez* ou les cheveux, ou de mutiler de quelque manière ceux qui avaient excité quelque révolte ou attenté à la personne du prince. » (*Idem*).

On constate que les Algériens ne sont pas les seuls à considérer le nez comme organe symbolique de l'honneur. Et même s'ils l'étaient, pourquoi le dédaigner, à moins de s'auto-mépriser ?

Voici un autre domaine de compilation : l a *poésie*.

Christian Malet note :

« La dynastie Tang (618-907 P.C.) fut marquée par un développement considérable de la poésie au point que l'on nomma cette période l'âge d'or de la poésie chinoise. La collection complète des poèmes publiés alors fut réunie sous la dynastie Qing (1644-1911 P.C.) et totalisa 48 900 œuvres de quelques 2 200 poètes[222]. »

On lit également ceci :

« La poésie chinoise est née bien *avant* la langue écrite et son style a été formé et mis au point par le travail quotidien des gens, leurs chants et leurs danses. Le *Livre de la poésie* est la première anthologie de poésie en Chine. Il compile 305 poèmes créés entre le 11e et le 6ème siècle avant JC. Les poèmes sont divisés en trois sections : feng (chansons), YA (odes et épopées) et chansons (hymnes). La chanson était utilisée par la classe dirigeante au cours de sacrifices aux dieux et aux ancêtres. Le Ya a deux parties, odes et hymnes, et était utilisé dans les tribunaux ou banquets. Le Ya comprend des odes aux anciens héros et de la satire sur la politique en cours de la journée. Le Feng est la partie la plus importante de l'anthologie et comprend des chansons folkloriques recueillies auprès des 15 États. »[223]

Qu'en est-il en Algérie ?

Juste après l'indépendance, on avait parlé de recueillir sur magnétophone tous les proverbes, chansons, poèmes et récits existants dans le pays. On savait que chaque fois qu'une Algérienne ou un Algérien, avancés en âge, meurt, c'est, pour reprendre une fameuse expression, une bibliothèque qui disparaît. Malheureusement, à ma connaissance, jusqu'à aujourd'hui les initiatives sont rares et individuelles ; on peut les connaître en consultant, par exemple, le site internet Wikipedia.

Il reste encore à faire le plus gros du travail nécessaire : découvrir, recueillir et étudier le contenu de toutes nos « bibliothèques vivantes ». Elles se trouvent dans la campagne, les hauts-plateaux, les montagnes, le désert, les douars et les villes. On

222 http://chinesereferenceshelf.brillonline.com/grand-ricci/files/poesie-des tang.pdf;jsessionid=2357FC3C6BC11256CD5AE2895F2F9441, vu 28.12.2014.

223 http://french.visitbeijing.com.cn/play/culture/n215047139.shtml, vu 4.11.2014.

constatera, alors, combien est important le nombre de citoyen-ne-s capables de restituer par la mémoire chants, poèmes et récits de toutes sortes. Ce travail est à réaliser le plus tôt possible, car les plus âgés quittent ce monde, nous faisant perdre leurs trésors.

D'après certains observateurs, la situation est grave :

> « Lors d'un colloque international organisé à Alger, fin 2013, sur la famille Algérienne, des psychologues se sont entendus pour dire que cette culture orale se perd et pour des raisons "qu'on ne connaît pas, la famille algérienne a désappris à transmettre sa culture orale, les contes locaux, les proverbes, les devinettes...". Ils vont jusqu'à dire qu'il y a un grave problème d'identification chez l'enfant qui fait qu'on est dans une sorte d'abondances de tous genres : "parler trop français ou l'arabe oriental au détriment des langues maternelles" par exemple. »[224]

A propos des raisons « qu'on ne connaît pas », renvoyons à ce qui fut exposé auparavant[225]. La cause *essentielle* n'est-elle pas le *mépris* dont sont victimes les langues maternelles, de la part des détenteurs de l'État, et de la majorité de l' « élite » intellectuelle, formée non de libres penseurs mais de scribes-mandarins ?

Le même article constate :

> « le pénible passage de la culture orale à la lecture écrite qui se fait souvent au *détriment* de la culture orale d'ailleurs. »

La cause de ce phénomène semble résider dans le fait suivant : alors que l'oral est exprimé en langue maternelle, l'écrit emploie un idiome différent. En effet, dans les pays où le patrimoine oral fut correctement recueilli, les langages oral et écrit étaient proches, sinon semblables. Voilà donc un motif supplémentaire pour donner la priorité à la promotion des langages vernaculaires.

Dans le domaine de la poésie algérienne en langue populaire, là aussi, peu a été réalisé. Entre autre, sur la poésie tamazight, Mouloud Mammeri a produit des textes, en particulier sur le poète Si Mohand. À propos de la poésie en langue dziriya, plus exactement le genre *malhoun*, Ahmed-Amine Dellaï, chercheur au Crasc de l'université d'Oran, consacre une précieuse étude. Ali Aïssaoui a réalisé une série de documentaires intéressants sur la chanson populaire, présentés à la télévision nationale. Tout cela est trop peu en considération de tout ce qui existe et doit être recueilli.

Pour cette entreprise, le support le plus indiqué est le numérique et l'électronique, moins coûteux que le papier, et de diffusion plus facile, également moins onéreuse.

224 http://www.elwatan.com/culture/quelques-realites-sur-le-divorce-des-algeriens-avec-la-lecture-et-le-livre-infographie-22-02-2015-288164_113.php, vu 22.02.2015.

225 Partie III. BLAGH, TAGYÎD, SAÏTARA : COMMUNICATION, DIRECTION, DOMINATION et partie IV. DOUBLE DÉPENDANCE CONTRADICTOIRE.

S'il ne s'en occupe pas déjà, le Ministère de la Culture ne devrait-il pas se charger de recueillir toute la production existante ? Cela donnera du travail, rémunéré et intéressant, à des jeunes chômeurs diplômés, et permettra de disposer enfin de ce patrimoine, à mettre à la disposition des chercheurs et à la connaissance du public. Ce matériel sera un précieux facteur pour stimuler l'activité culturelle et artistique.

Et si le Ministère de la Culture ne se charge pas de cette mission, les intellectuels et chercheurs, en tant que citoyens, individuellement ou en formant des associations, n'ont-ils pas le devoir de relever le défi, certainement enthousiasmant, passionnant et précieux ?… Bien entendu, il faudrait que ces citoyens volontaires n'aient pas comme motivation première le gain financier et l' « international » ou l' « univers » (dixit Amine Zaoui), mais uniquement l'honneur de servir la culture populaire.

2.2. Dictionnaires et grammaires

2.2.1. Koulchî bane nìyâ[226] : tout dépend de la bonne volonté

Tout intellectuel, accordant une dignité à une langue parlée, peut trouver les moyens d'établir un dictionnaire et une grammaire, même quand la population concernée est de petite dimension (Portugal, Pays-Bas, Flandre, etc.) ou minoritaire (en Chine).

Pour ce travail, un outil précieux est la connaissance de l'apparition et du développement des langues[227].

Les variantes régionales sont à considérer dans les dictionnaires. Ils sont de deux types : dictionnaire de la langue en tant que telle, et dictionnaires de traduction de celle-ci en d'autres idiomes, notamment l'arabe moyen-oriental, le français et l'anglais.

Pour avoir une idée concrète meilleure du travail à faire, il paraît bon de connaître des entreprises analogues, déjà accomplies.

Tout d'abord, signalons l'existence de pionniers en Algérie.

A propos de la dziriya, Abderezzak Dourari signale :

> « des dictionnaires dès le XIXe siècle (Belkacem Bensedira), des grammaires et des descriptions phonétiques (J. Cantineau) »[228]

Concernant le tamazight, on dit :

> « Pour Saïd Chemakh, enseignant de tamazight à l'université Mouloud Mammeri, Saïd Boulifa est l'un des premiers algériens à élaborer des méthodes d'enseignement de la langue amazighe. (...)

226 Littéralement : « Toute chose [dépend] de la bonne intention ».

227 Voir ci-dessus partie III. / 22.2. Ailleurs.

228 R. M. Benyakoub, *Les langues maternelles…* art. c.

« Boulifa a publié son premier ouvrage en 1887. Il portait le titre de Une première année de la langue kabyle. La même année paraissent simultanément Les méthodes de la langue kabyle de René Basset et de Belkacen Bensedira[229]. »

Ces travaux sont un point de départ.

Concernant des expériences étrangères, on lira avec profit le compte-rendu d'Émile Littré *Comment j'ai fait mon dictionnaire de la langue française*.

Voici ce qui en fut à propos de la langue chinoise par rapport à d'autres langues :

« L'histoire du Grand Dictionnaire Ricci nous livre un témoignage exceptionnel de persévérance. Dans l'histoire courte si l'on ose dire, le « Ricci » est en effet le résultat de plus de cinquante ans de labeur accompli par des jésuites et des chercheurs associés. [Il s'agit du] plus gros dictionnaire encyclopédique chinois-français. (…) Matteo Ricci (Macerata 1552- Pékin 1610) […] est un prêtre et missionnaire jésuite italien ayant inspiré la réalisation du dictionnaire de sinogrammes le Grand Ricci (composé du Dictionnaire Ricci de caractères chinois et d'un dictionnaire de lemmes). […] Le Grand Ricci est, jusqu'à ce jour, le plus grand dictionnaire du chinois vers une langue occidentale, il est développé par l'institut Ricci. […] En 1904, le père Couvreur publie une édition révisée de son ouvrage de 1890 sous le titre de Dictionnaire classique de la langue chinoise, cette version comprenant 21 400 caractères chinois. Ce volume, ainsi que celui des Caractères chinois : étymologie, graphies, lexiques (1899), par le père Léon Wieger, sont, en quelque sorte, les ancêtres directs du Grand Dictionnaire Ricci. L'année 1936 voit la parution, au beau milieu de la tourmente que traverse la Chine, du Vocabulaire des sciences mathématiques, physiques et naturelles du père Charles Tarranzano, publié en deux forts volumes. »[230]

Le lecteur a remarqué le temps qu'il a fallu pour la mise au point de ces dictionnaires ; le Littré, pour sa part, nécessita environ quinze ans, et son impression davantage. A l'ère de l'électronique, il faudra sans doute nettement moins de temps et de coût.

Bien entendu, pour ce qui est du tamazight et de la dziriya, l'établissement du même type d'ouvrages ne doit pas décourager, l'important est de le commencer. Que sont quinze années dans la vie d'une nation ? Et, dans l'existence d'un intellectuel, une durée semblable ne vaut-elle pas la peine d'être consacrée à une si belle entreprise, à l'exemple d'Émile Littré et de Matteo Ricci ?

229 Voir les détails intéressants dans l'article de Ahcène Tahraoui, *Rencontre sur l'œuvre de Saïd Boulifa à Tizi Ouzou : Le pionnier de l'enseignement de tamazight*, http://www.elwatan.com//culture/le-pionnier-de-l-enseignement-de-tamazight-15-10-2016-330715_113.php

230 http://www.chine-informations.com/guide/dictionnaire-chinois-le-grand-ricci_291.html , vu 10.12.2104.

Considérons maintenant les dictionnaires de *traduction*.

Auparavant[231], furent évoqués les projets de dictionnaire amazighe-arabe-français. Signalons un exemple concernant une autre nation.

> « Eugène Zsamar, conçoit un projet grandiose : la rédaction d'une base de données lexicographiques à caractère encyclopédique entre le chinois et cinq langues, à savoir le hongrois, l'anglais, le français, l'espagnol et le latin. »[232]

Voilà ce qui encourage à établir, en Algérie, un dictionnaire entre *cinq* langues : la dziriya, le tamazight, l'arabe classico-moyen-oriental, le français et l'anglais, étant donné que ce dernier est l'instrument actuel le plus utilisée dans les domaines scientifique et technologique.

Encore une observation sur le dictionnaire Ricci. Là où le texte mentionne les deux langues chinoise et française, invitons le lecteur à songer aux cinq langues que j'ai proposées ci-dessus.

> « Il reste à parler de l'esprit qui, dès les origines, a inspiré cette entreprise. Si la mondialisation a accru de manière exponentielle les contacts culturels et linguistiques ainsi que les outils destinés à les faciliter, la communication n'en court pas moins le risque d'être *appauvrie* par un fonctionnalisme, un utilitarisme accrus. En contraste, les avatars du Dictionnaire témoignent de la valeur sans prix de l'échange - ou, pour le dire autrement, de sa gratuité. Le Grand Dictionnaire Ricci est semblable à un arbre. Il est comme armé de deux énormes grappes de racines, plongeant l'une dans le terreau de la langue française, l'autre dans celui de la langue chinoise, et il en tire une nourriture *commune*. Ce terreau, c'est l'humus de la langue, ses origines, la multiplicité des sens des caractères chinois, le dépôt laissé par les siècles, les subtilités de la langue française qui permettent de cerner au mieux les *nuances* de l'usage chinois. C'est ainsi que le Dictionnaire s'élève jusqu'au faîte. Le faîte, c'est l'univers de pensée qui se déploie à l'horizon des langues, la façon dont les particularités de leur vocabulaire et de leur usage ouvrent sur l'universel *humain*. Sur les branches du Dictionnaire poussent les fruits savoureux de la *sagesse* de nos cultures, qu'il appartient au lecteur de cueillir et de goûter. Le Dictionnaire est une œuvre qu'on entreprend « à la base », qui part de la longue recension des *particularités*, mais c'est aussi une œuvre qui ouvre sur un horizon : il témoigne que la quête de la *vérité* n'est pas séparable d'une quête de *communication*. (...) Le choix délibéré des initiateurs du Grand Dictionnaire Ricci d'inscrire l'ouvrage dans le terreau de la *culture* et de l'*histoire*, au travers desquelles la langue chinoise s'est formée et continue à évoluer, témoigne d'une position de fond sur la nature d'un dictionnaire et le rapport à la langue qu'il introduit. Un dictionnaire n'est pas à entendre comme une simple réserve, où on irait puiser. Il

231 Partie V. / 1.4. Ignorance réciproque... ou nécessité d'unité…

232 http://www.chine-informations.com/guide/dictionnaire-chinois-le-grand-ricci_291.html , vu 10.12.2104.

est appelé, en effet, par la nature même des langues humaines, à partir précisément de leur diversité structurelle. Un dictionnaire bilingue est la mise en *correspondance* de la *mémoire* de deux langues, qui dans l'oralité ou l'écriture assure la compréhension *mutuelle*. On éclaire un terme en lui donnant sa place dans un paradigme. « Dans une langue, il n'y a que des différences », nous révélait déjà Saussure. Un dictionnaire bilingue nous renvoie ainsi à l'expérience de base de l'arbitraire du langage, la rencontre de l'étranger, où et où seulement s'apprend ce qu'est une langue. »[233]

2.2.2. Nags wa klâme jdîd [234] : Carences et néologismes

À ce sujet, examinons des applications passées.

Considérons le cas néerlandais :

« Dans l'un des poèmes constituant *Le Rossignol zélandais*, écrit par Adriaan Hofferus, qui était maire de la ville de Zierikzee pendant un certain temps, l'emploi de mots d'emprunt est critiqué sévèrement :

Je ne sais pas ce qu'ont les Néerlandais,
Parce que, à côté de leur langue, ils parlent encore différemment,
Il ne leur suffit pas de parler leur langue,
Ils parlent français, écossais, latin, et à la manière du Wallon.
Ils les mélangent comme un cuisinier et les hachent,
Afin de, prétendument, obtenir renom auprès d'autres.

Hofferus réprimande ceux qui emploient des mots empruntés au français, au latin et même à l'écossais. Comme beaucoup de participants aux discussions sur la pureté des langues vernaculaires, il emploie des métaphores cuisinières pour décrire le découpage et la fusion des langues. Les termes 'latin de cuisine' et 'mots d'écume' sont probablement liés à ce langage figuré. Selon Hofferus, l'usage de mots d'emprunt ne sert pas à la construction de la langue cible, mais exprime uniquement l'orgueil de l'écrivain en question. »[235]

Un peu plus loin, l'auteure de l'article ajoute :

« L'éloge du néerlandais, dont les locuteurs pouvaient apprendre d'autres langues plus facilement, est caractéristique des discussions sur les langues vernaculaires au seuil de la modernité. Même si l'emploi de mots d'emprunt était débattu vivement, les discussions étaient marquées par un esprit ouvert et un intérêt pour d'autres langues. »

Voyons d'autres solutions. Comparons le chinois, les langues européennes et l'arabe moyen-oriental, en prenant quelques mots en exemple.

233 Idem.
234 Littéralement : le manque et les mots nouveaux.
235 Alisa van de Haar, *Les rhétoriciens…* art. c.

1.

Un terme de linguistique : *néologisme*.

Les langues européennes l'ont repris du grec ancien : *néos* (nouveau) et *lógos* (parole).

Par contre, le chinois et l'arabe moyen-oriental emploient respectivement 新词 (xīn cí) et
« لفظة جديدة » ; ces deux expressions signifient « mot nouveau ». Concernant la dziriya, j'ai employé la même proposition : « klâme jdîd ».

On peut se demander : pourquoi les linguistes français ont choisi le terme « néologisme » au lieu de se contenter de « mots nouveaux » ?

Hasardons une hypothèse. Disons que cette dernière expression est familière à un ouvrier, un paysan, une ménagère ou un vendeur de poisson. Par contre, dites-leur « néologisme », et ils ne comprendrons pas. Pour y parvenir, il faut avoir été au lycée ou à l'université.

Où dont était la nécessité de préférer « néologisme » à « mot nouveau » sinon pour s'arroger un terme privilégié, de caste sociale, pour se distinguer de la « populace » ?

Cette mienne réflexion a un but : le souhait que les linguistes algériens, en enrichissant les langues vernaculaires, ne soient pas tentés par ce genre de discrimination, dont le but serait l'établissement d'une ségrégation classiciste élitaire.

2.

Considérons les termes technico-scientifiques : *téléphone, cinéma, télévision.*

Les langues européennes les ont pris du grec ancien. Et l'arabe moyen-oriental s'est contenté, servilement, de copier les langues européennes : «تليفون » (tilifoûne), « سينما » (sinima).

Pour le terme téléphone, plus exactement, l'arabe moyen-oriental emploie deux termes : « هاتف » (hâtife) et « تلفزيون » (tilifoûne).

Par contre, là aussi, le chinois s'est montré créatif.

Téléphone se dit 电话 (diàn huà, littéralement : voix électrique).

Quand les langues européennes adoptent « movie » (en anglais, sous-entendu : images en mouvement, ce que fut le cinéma à son début) ou « film » (le français l'empruntant à l'anglais, où il signifie « pellicule »), le chinois dit 电影 (image ou reflet électrique) ; et « salle de cinéma » ou « movie theater », se dit 电影院 (diàn yǐng yuàn, le dernier terme indiquant un espace physique).

3.

Voyons un terme de vie ordinaire, tout en étant en rapport avec les inventions technico-scientifiques : *ordinateur*.

Le français, partant de sa langue propre, a considéré le verbe *ordonner*, duquel il a créé ordinateur. Les Anglophones ont opéré de même manière. Partant du verbe *to compute* (calculer), ils ont créé computer ; ils ont estimé qu'il s'agit d'une machine

pour calculer. De fait, ce nouvel instrument a commencé par réaliser spécifiquement cette opération.

Bien entendu, les termes ordinateur et computer sont discutables. Ils ont néanmoins été choisis et adoptés.

Pour ce terme, l'arabe moyen-oriental s'est contenté, encore servilement, de copier la langue dominante anglaise. Il utilise le terme « كمبيوتر » (kambioûtar).

Par contre, le chinois est *novateur*. Il dit 电脑, *dian nào* (cerveau électrique). En effet, cette machine nouvelle ne se contente pas de calculer ou ordonner ; elle effectue ces opérations et d'autres du cerveau humain.

Si les langues européennes avaient été plus créatives, elles auraient pu utiliser, à l'exemple du chinois, l'expression « cerveau électrique ». Cette appellation rend mieux la nature de la nouvelle machine. Et si l'arabe moyen-oriental avait fait preuve d'inventivité, il ne se serait pas servilement contenté du terme anglophone, mais aurait pu dire « دماغ كهربائي » (cerveau électrique).

4.

Examinons un terme social et politique : *démocratie*.

Les langues européennes l'ont pris du grec ancien : δεμος (dêmos, peuple) et κράτος (krátos, pouvoir).

Bien qu'il s'agit là de suivisme linguistique, cependant la *signification* du mot reste.

Le chinois dit 民主 (mín zhǔ, le premier terme est « peuple », le second, « maître », « posséder », autrement dit : le peuple est maître, ou : ce que possède le peuple, plus largement le pouvoir du peuple).

Par contre, l'arabe moyen-oriental, encore une fois, est servile, mais de manière plus médiocre. Il n'a pas retenu l'expression similaire «حكم الشعب» (houkm a cchaĕab, littéralement : pouvoir du peuple) ; il s'est limité à « ديمقراطية » (dimougratiya).

Ceux qui ont institué ce terme avaient-ils peur que la traduction exacte du mot puisse donner des idées d'émancipation aux citoyens ? En effet, allez dire à un citoyen arabe ordinaire « dimougratiya », il aura l'impression d'entendre un mot mystérieux et incompréhensible, destiné seulement à la caste des « instruits » ; mais dites-lui «حكم الشعب», et vous constaterez combien ses yeux brilleront de désir frustré. En arabe moyen-oriental, un autre terme laisse très perplexe. S'il est correct de traduire « anarchie » par «فوضى » (désordre), pourquoi donc celui de « anarchiste » est rendu par « فوضوي » (littéralement : celui qui crée du désordre) et « anarchisme » par «فوضوية» (désordre) ? La traduction fidèle est : « non pouvoir » (au sens d'autorité sur autrui), ce qui est tout autre chose. En effet, « anarchie » vient du grec ancien « an » (sans, préfixe privatif), et « archie » (gouvernement), ἄρχειν, *arkhein* (commander, autrement dit pouvoir de commander sur d'autres).

Dans ce cas, le chinois est plus fidèle et plus intelligent : « anarchisme » se dit « 无政府主义 » (Wú zhèng fǔ zhǔ yì), littéralement : « pas [de] gouvernement (ou État) », les deux derniers caractères « 主义 » équivalents à “isme”.

Voià des preuves de la signification *sociale* de la méthode utilisée pour créer des néologismes, et du but *politique* qu’elle poursuit.

La capacité d’innovation du chinois, comparée au suivisme européen et à celui plus accentué de l’arabe moyen-oriental, je l’explique par la puissance qualitative et historique de la langue chinoise. Quand un idiome dure depuis plus de trois mille ans, sans interruption, avec une production continue, on comprend que l’esprit d’innovation prime sur celui de suivisme ; pour le chinois, il en a été toujours ainsi. Là est la force de cet idiome. Rappelons qu’il fut l’instrument linguistique des découvertes techniques et scientifiques que la Chine a fourni au monde.

Question : en Algérie, les promoteurs des langues vernaculaires seront-ils des suiveurs ou des innovateurs ?… Espérons le deuxième cas. Alors, ils ne seront que semblables et à la hauteur du peuple ; il est l’inventeur de néologismes typiquement algériens, le plus significatif étant, hélas !, *hógra,* sémantiquement plus riche que l’équivalent français *humiliation*.

À propos de dziriya, proposons un exemple pour illustrer une démarche efficacement créative. Supposons qu’on doive dire « existentialisme » en dziriya.

Le mot n'existe pas. Mais nous disposons de l'équivalent pour « existence » : « حياة , hayât ». On pourrait donc dire : « hayat***ìya*** ». En effet, la terminaison « *ìya* » est courante pour correspondre au français « isme », comme, par exemple, « ichtirak*ìya* » (socialisme).

Concernant ce dernier terme, il ne semble pas judicieux pour traduire « socialisme ». Le mot « ichtirakìya » équivaut mieux à « associationnisme » ; par conséquent, il serait plus pertinent que « socialisme », qui contient « société », - en arabe « ijtimaĕ » -, soit traduit par « ijtimaĕìya ». Mais, alors, demanderait-on, comment traduire « communisme » ?… Le terme suggère « mise en commun ». Donc, on pourrait dire en dziriya « andiroû fi rahba ». Ce terme signifie littéralement « mettre sur une place », mais possède également le sens de « mise en commun ». À cette expression on ajoute l’équivalent de « isme », ìya ; on obtient, alors, « andiroû fi rahbaìya ». Cette expression peut faire sourire ; mais combien d’expressions d’autres langues ne provoquent pas la même réaction, et, pourtant, elles furent adoptées comme emploi devenu normal ?

Koul chî fal fâyda : tout est dans l’utilité ; toutefois, en la matière, innover est mieux que copier, si l’on veut enrichir une langue.

Des exemples historiques, auparavant évoqués, découlent des suggestions, concernant les caractéristiques des termes qui *manquent* en dziriya et en tamazight. Les voici.

1. Qualités nécessaires

L'invention de nouveaux mots paraît exiger trois qualités : l'amour de la langue considérée, l'intelligence de son génie, la sensibilité à son euphonie.

À ce propos, on constate l'aliénation de certains Algériens. Singeant les Français coloniaux, ils trouvent ridicules certains sons de la djaziarbya (et, certainement, du tamazight), notamment les sons gutturaux, en particulier le ĕ (ع).

Cette attitude rappelle celle des Grecs de l'antiquité : entichés de leur civilisation, ils appelèrent les autres peuples « barbares » ; ils ont créé cette onomatopée parce qu'ils considéraient le langage de leurs interlocuteurs semblable aux sons « brrr… brrr… brrr... ».

Par la suite, le mot « barbare » indiquait toute personne ou peuple vu comme inculte sinon manquant de suffisante culture. Même les « barbares » Arabes ont eu recours à ce terme (بربر) pour, à leur tour, flétrir ceux qu'ils considéraient inférieurs à leur civilisation.

En outre, il fut un temps ou les Français appelaient le territoire algérien « barbarie » ou « barbaresque ».

Les considérations précédentes servent à souligner combien l'*amour* de la langue populaire est indispensable, et que, pour l'avoir, il faut commencer par se *libérer l'esprit* de toute vision réductrice et méprisante, exprimée par le dominateur du moment.

2. Existence de multiplicité de termes

Certains mots dziriya sont exprimés parfois de deux manières, l'une francophone, l'autre arabophone. Exemples : *Tilifizioune* et *talfaza* (télévision), *jornâne* et *jarîda* ou *sahhifa* (journal).

Il s'agit soit de choisir l'un au détriment de l'autre, soit de garder les deux. Ou, mieux, inventer un terme nouveau. Là, encore, l'inspiration nous viendrait des Chinois : à propos de télévision, ils emploient le terme 电视 (diàn shì, électrique regard).

Il y a également des mots qui sont une algérianisation de termes d'origine italienne : gânchou (gancio = crochet), anglaise : *gáouàd !* (go out ! = vas-t'en !, fous le camp !)

Bien entendu, à l'exemple des autres langues, il ne s'agit ni de refuser dogmatiquement ni d'accepter servilement. Il faut examiner cas par cas, de manière rationnelle en vue de l'emploi le plus judicieux et le plus accessible au peuple.

3. Sources pour l'invention de mots nouveaux

Notons, d'abord, ceci. Dans les langues européennes, la majorité des termes scientifiques, techniques, philosophiques et culturels (y compris ces quatre adjectifs) proviennent des deux langues grecque et latine, ; ces deux dernières s'étaient enrichies de mots du sanskrit, et, sauf défaillance de ma mémoire, également des langages de la Mésopotamie et de la Phénicie.

Cependant, la langue chinoise s'est développée de manière unique[236]. Elle a puisé dans ses propres sources, en forgeant ses mots à partir d'images. C'est uniquement à l'époque moderne, quand des relations furent établies entre la Chine et l'Europe, que l'idiome chinois a adapté quelques rares termes provenant des langues européennes.

Vu que la dziriya, comme le tamazight ne disposent pas de la richesse autonome du chinois, il semble normal que les termes scientifiques, techniques, philosophiques et culturels soient adaptés à partir soit des langues européennes, soit directement du grec et du latin, soit de l'arabe. Et pourquoi pas du chinois, dont j'espère avoir montré la richesse langagière ? Par exemple, à propos du terme « typhon », voici ce qu'on lit : :

> « *(XVIe siècle)* Du latin typhon (« bourrasque de vent, tornade »).
>
> Le sens moderne est issu du portugais *tufão* (« cyclone, ouragan ») partageant le même étymon grec que le mot latin et adapté par les Arabes sous la forme طوفان, *ṭūfān*. Ce mot a voyagé au travers du monde musulman jusqu'en Malaisie et a été rapporté par les navigateurs portugais. Pour d'autres, le mot aurait été rapporté par le marchand vénitien Cæsar Frederick lors d'un voyage en Chine et aurait pour origine le chinois 台风, (颱風, *táifēng*) (« grand vent, typhon ») prononcé *taifong* en mandarin[237]. »

Il serait utile que la dziriya cherche d'abord de quoi s'enrichir à partir du tamazight, et, vice-versa, ce dernier de la première ; cette procédure permettra aux deux idiomes de se rapprocher l'un de l'autre, dans l'esprit de la citation précédente concernant le dictionnaire Ricci.

Par exemple, pour indiquer *l'école*, *policier*, *hôpital*, la djazaïbya dit « licoûl », « boulici », « sbitâr » ; il serait plus convenable de trouver des termes venant du tamazight.

Si ce dernier en est dépourvu, il y a l'arabe moyen-oriental, avec « madrassa », « chourti », « moustachfa ». À propos de mots nouveaux, dans la partie intitulée « Introduction », fut présentée une justification du terme employé.

Notons que les mots *école*, *policier*, *hôpital* proviennent d'une origine commune, latine ; elle a donné les termes d'autres langues européennes, tel l'anglais (school, police, hospital), l'italien (scuola, polizia, ospedale), l'espagnol (escola, policía, hospital), l'allemand (Schule, Polizei), etc.

236 J'ignore ce qui en est du sanskrit.

237 https://fr.wiktionary.org/wiki/typhon, vu 02.01.2017.

Les termes absents pas dans les deux idiomes algériens devraient être empruntés aux langues les plus opérationnelles du point de vue scientifique et technologique ; l'arabe moyen-oriental et le français, parce qu'ils font partie de l'histoire du peuple algérien, sont également des sources d'enrichissement des idiomes maternels.

Dans la création des *néologismes*, pour trouver les procédures convenables, nous disposons aussi de méthodes utilisées par d'autres langues[238].

Il est également utile de consulter des œuvres littéraires où l'invention de néologismes est notable, par exemple chez Rabelais, Giovanni Boccaccio (le fondateur de la prose en italien et le plus grand romancier et poète européen du XIVème siècle), Milton dans *Lost Paradise* (Le Paradis perdu), ou, plus près de nous, Alfred Jarry, Ferdinand Céline, Frédéric Dard.

Une illustration pour mieux comprendre. Quand, en dziriya, on dit « al *hhnoucha* jâou ! » (les *serpents* sont venus, pour indiquer les *flics*), l'image n'est-elle pas ravissante et significative ? Elle suggère la manière de se déplacer des serpents, silencieuse et sournoise, pour surprendre la proie. Ne vaut-elle pas « le panier à salade », expression française pour indiquer le fourgon de police, qui embarque les personnes comme si elles étaient des salades dans un panier ?

Ceci dit, à mon avis, la meilleure source pour l'invention des mots est la langue *chinoise*. Pourquoi ?

Dans la formation de nouveaux mots, les idiomes européens ont puisé le plus possible dans les deux langues grecque et latine. Ils les considéraient, à juste titre, les plus indiquées, parce qu'elles étaient, à l'époque et dans leur aire géographique, celles de la connaissance.

Cependant, la langue chinoise, dans l'invention de nouveaux mots, n'avait pas de référence à un autre idiome, parce qu'elle avait une durée si longue, ininterrompue, qu'elle se suffisait d'elle-même. De là, sa capacité créative originale. Et vu que cette langue se caractérise fondamentalement par son aspect concret, elle invente à partir de faits et d'images réelles. Ainsi, par exemple, *train* : 火车 (huǒ chē), cheval de feu ; *astronomie,* 天文学 (tiān wén xué) : étude du ciel ; *mathématiques* : 数学 (shù xué), étude des nombres ; 手术 (shǒu shù), technique de la main ; *satellite* : 卫星 (wèi xīng), gardien (surveillance) des étoiles ; *électronique* : 电子(diàn zǐ), électrique mot.

N'est-ce pas là des exemples intéressants d'invention de mots techniques et scientifiques nouveaux ? Pour la dziriya et le tamazight, ne vaut-il pas la peine de s'en inspirer ? Cette méthode a l'avantage de puiser dans la *propre* langue les termes nouveaux, sans recourir à d'autres idiomes.

238 À titre d'exemple, voir https://fr.wikipedia.org/wiki/N%C3%A9ologisme#M.C3.A9thodes_mondiales_de_traduction_des_n.C3.A9ologismes_.C3.A9tranges, vu 15.1.2015.

En voici un ultime exemple. Les Européens ont adopté de la langue arabe, quand elle était riche en termes scientifiques, *algèbre* (de l'arabe الجبر). Eh bien, le chinois dit : 代数 (dài shù), génération de nombres.

Amusons-nous un peu, de manière créative. Plus loin dans ce texte, un chapitre s'intitule : *Cyberespace, blogs et forums*.

J'ai pensé à trouver des mots équivalents en dziriya. Si je me limite au français et l'anglais, je serais condamné à copier servilement. Mais une manière créative existe, si l'on s'inspire du chinois. Voici comment.

Cyberespace se dit 网络空间 (wǎng luò kōng jiān, *réseau* [dans l'] *espace*). De là, j'ai pensé : *chabka fa'l houa* (filet dans l'air)

Blogs 博客 (bó kè, extensif invité [ou consommateur]). De là, j'extrais : *dhaïf bĕîd* (invité lointain).

Forum se dit 论坛 (lùn tán, discuter arène, autrement dit : *discussion* dans un lieu *public*). En dziriya, pour *discussion*, je dispose de *hádra*. Mais comment dire « public » ?… La djazairbya emploie le terme d'origine française : « al baylak ». Ignorons-le. Cherchons ailleurs, encore dans le chinois.

Public se dit 公开 (gōng kāi, *public ouvrir*, autrement dit : ouvert au public).

Je pourrais donc dire *forum* ainsi : *hádra maftouha l'a nâs* (parlé ouvert aux gens).

À ces exemples, certains souriront ou ricaneront. Cela ne m'étonnera nullement. La cause de cette suffisance est une mentalité néo-colonisée. Elle est incapable, d'une part, de se libérer d'une fétichisation des langues française (ou arabe moyen-orientale) et anglaise, d'autre part, d'inventivité à partir de la langue maternelle.

Cette mentalité me porte à un souvenir d'enfance. Dans les films western états-uniens, l'Indien disait, en voyant un train : « *cheval de feu* » (les Chinois disent 火车, huǒ chē : « véhicule de feu »). Et nous, dans la salle, on s'esclaffait de rire. On trouvait ridicule cette expression, mettant en relation un animal et le feu. C'est que, dans notre subconscient, nous avions enregistré comme « beau », comme « civilisé » de dire *train* (en français), *machina* (en dziriya, venant du français *machine*) et قطار (guitâr, en arabe moyen-oriental). Les trois termes appartiennent à ceux qui nous ont conquis et dominés. Comment, dès lors, ne pas être subjugué par leurs mots ? Et, par conséquent, déprécier les nôtres et ceux de tous les peuples conquis et dominés, comme nous ?

Autre exemple. Allez dire à un Algérien : « Ah ! Ya *rrìya* ! » (Ô ! la *rate* !). L'interlocuteur éclatera de rire !… Dites-lui, juste après : « Ô ! Le *spleen* ! » Vous verrez son visage devenir sérieux et méditatif, plein d'admiration.

C'est que ce dernier mot, il l'a lu dans Baudelaire, dans la poésie française : le spleen. Même si l'Algérien ne comprend pas sa signification, il en reste subjugué.

Mais si cet Algérien est curieux, il ouvrira le dictionnaire anglais pour connaître la signification de ce terme : la rate, a *rrìya.* Et quand celle-ci ne fonctionne pas correctement, elle provoque psychologiquement la *mélancolie*.

Voilà comment la langue révèle l'aliénation coloniale et néo-coloniale, autrement dit, pour l'ex-colonisé, son complexe d'infériorité vis-à-vis de son ex-colonisateur. Sinon, pourquoi l'Algérien manifeste une réaction négative devant une expression vernaculaire algérienne, et positive devant la même, avec la seule différence qu'elle est exprimée dans la langue de l'ex-dominateur ?

Ultime remarque. Ce qui vient d'être dit est une démonstration convaincante d'un fait. Le confinement des intellectuels algériens à deux seuls horizons, francophone ou arabophone, est une grave limitation. Qu'ils s'ouvrent au monde, notamment à celui extrême-oriental ; ils découvriront, par exemple, la méthode chinoise d'invention des mots. Cela leur permettra de s'affranchir de leur double dépendance historique, arabe et française, pour lui accorder sa juste valeur, sans la surestimer comme horizon intellectuel indépassable. L'intellectuel authentique ne doit pas être un mulet, à la vision circonscrite par deux œillères.

4. Nécessité du consensus

Les emprunts, les créations et les néologismes devraient être établis sur la base d'un *consensus* techniquement *raisonnable* et socialement le plus *large* possible. Ces exigences impliquent le respect scrupuleux du génie spécifique des langues maternelles, le refus du fainéant suivisme appauvrissant (genre « kombioutar »), et le non recours aux termes élitaires (type « dimocratìya »), quand des solutions accessibles au peuple sont possibles (« houkm a cchaêb », pouvoir du peuple).

Il ne s'agit pas de décider de manière autoritaire et subjective, mais libre, collective et rationnelle ; il est indispensable de réfléchir suffisamment à la solution la plus utile, populaire et créative.

5. Klâm ou afkâr : mots et idées

L'emploi de termes nouveaux a une influence sur les *idées* et leur *amélioration*. Ainsi, par exemple, parlant de ce que la Chine a *pris* au IIIè siècle, un auteur écrit :

> « Cette ouverture de la Chine à des influences extérieures était comparable à celle de la Chine aux influences occidentales de notre temps[239].
>
> Elle a des conséquences dans tous les domaines de la vie ; la médecine, les mathématiques - la découverte de la trigonométrie par Lieou Houei date de 263 - l'astronomie, la musique, la linguistique, la phonétique et la littérature. Exactement comme aujourd'hui, les Chinois sont obligés de créer une nouvelle terminologie pour traduire *électricité, tien k'i, atome, yuen-tseu*, etc., ils créèrent alors, d'après le Japonais Ogihara, sept mille termes nouveaux (...) Le plus intéressant est qu'en face de nouvelles idées ils furent amenés à réfléchir sur les

239 L'auteur écrit dans les années 1958.

leurs et, en face d'une langue structurellement différente, à mieux prendre conscience des problèmes de la leur[240]. »

Concernant l'*enrichissement* de la langue, un article sur un symposium du Haut Commissariat à l'Amazighité, à Béjaïa, mentionne la question de l'emprunt d'autres langues pour former le tamazight :

> « Utile à la langue, l'emploi de nouveaux mots est enrichissant. Encore faut-il savoir les intégrer dans leur cadre sociolinguistique et trouver la base articulatoire qui facilite leur adoption par les locuteurs[241]. »

L'article, rapportant ces observations pertinentes, ne dit pas si l'on a évoqué les exemples instructifs à propos de la manière dont d'autres idiomes, examinés ici auparavant, se sont enrichis de termes étrangers, et comment ils les ont intégrés de façon intelligente au génie de leur propre idiome.

Nous savons que tous les idiomes, pour se développer, effectuent des emprunts à d'autres, et que les innovateurs les plus intelligents ont obtenu les résultats les plus satisfaisants dans tous les domaines, culturel et scientifique. Par exemple, les langues dites *indo*-européennes contiennent des termes d'origine sanskrit, la langue grecque antique a puisé dans celle phénicienne, le latin a fait appel au grec antique, l'arabe s'est enrichi à partir du grec et du latin, les langues européennes modernes ont intégré des termes arabes (outre grecs et latins), la langue japonaise doit beaucoup à la chinoise, etc.

Dans tous cas cas, l'idiome emprunta à la langue la plus riche sur le plan *scientifique* et technologique, *sans* tenir compte, soulignons-le, des *conflits* et guerres qui opposaient ou avaient opposé la nation emprunteuse et celle fournisseuse. Dans ces cas il n'y eut aucun « butin de guerre », mais simplement des emprunts jugés utiles à la propre langue.

Il n'y a donc pas de complexe à se faire pour ce qui est de la dziriya et du tamazight, Aujourd'hui, il semble que les emprunts les plus consistants sont à prendre de la langue anglaise. Le motif est simple : elle est, à notre époque, celle de la communication internationale, pas seulement du fait de la domination hégémonique militaire des États-Unis, mais d'abord parce que c'est dans cette langue que se produit le maximum de brevets d'invention, sont réalisées les plus fondamentales recherches scientifiques, se découvrent les technologies les plus innovatrices.

On objectera que l'emprunt à la langue anglaise risque de mettre en danger la culture algérienne. Ce danger est démenti par les exemples de langues mentionnés auparavant, à moins de s'abandonner à la servile fainéantise, comme on l'a vu avec

240 Pierre Do-Dinh, *CONFUCIUS et l'humanisme chinois*, Ed. Seuil, coll. Maîtres spirituels, Paris, 1958, p. 156-157. Italiques de l'auteur.

241 *El Watan,* 24-10-2014, http://www.elwatan.com/culture/symposium-du-hca-a-bejaia-tamazight-entre-neologismes-et-emprunts-13-10-2014-274106_113.php.

des néologismes arabes tels « kombioutar » et « dimocratìya ». Ajoutons cette considération : quand les Européens empruntaient des termes techniques et scientifiques à la langue arabe, ils n'ont en aucun cas mis en danger leurs respectives cultures nationales.

Le seul cas déplorable que je connais est l'italien, aujourd'hui. La majorité des élites de ce pays, imitée par les citoyens ordinaires, est mentalement néo-colonisée par les États-Unis, à un point tel qu'il frise le ridicule : dans tous les domaines, on fait recourt plus à des termes anglais qu'à ceux de la langue nationale, pourtant tout-à-fait équivalents et fonctionnels, quelquefois même plus élégants.

Les Arabes tombent également, parfois, dans ce défaut. Par exemple, ils emploient « doctor » pour indiquer un médecin, alors qu'ils disposent du terme « tabîb », que les Français eux-mêmes ont adopté dans la langue populaire, en disant « toubib ». Les Arabes utilisent le même terme « doctor » pour indiquer le possesseur d'un diplôme universitaire, alors qu'ils devraient recourir à un mot de leur langue, pourtant riche.

6. Types de dictionnaires

Un genre particulier de dictionnaire à produire est celui *étymologique*.

Qui ne serait pas très curieux de lire les résultats de la recherche dans ce domaine, en ce qui concerne la dziriya et le tamazight ?

On ignore dans quelle mesure la recherche sera aisée, par manque de traces écrites, d'archives et autres documents historiques. Il est instructif d'en connaître le motif. Cette carence ne s'explique pas par la seule répression des dominateurs, car d'autres peuples, également asservis, ont produit clandestinement des écrits, dont certains sont parvenus jusqu'à nos jours.

La recherche permettra d'éclairer, accessoirement, une autre question : en Algérie, qu'en est-il de l'importance de l'*oralité* dans la transmission des connaissances ? Et si l'on démontre sa prépondérance, quels en furent les causes ?

Le chercheur en poésie populaire *malhoun*, Ahmed-Amine Dellaï, remarque[242] :

> « La notion de littérature orale a été appliquée aux sociétés dites sans écriture, ce qui n'est pas le cas pour notre région. Les Maghrébins ont toujours écrit, gravé ou dessiné partout et sur tous les supports. La poésie du Maghreb circulait sous forme de cahiers et de registres manuscrits. Pour cela, il faut rendre hommage aux maîtres du calame [instrument pour écrire], nos vénérables tolbas [lettrés]. J'ai vu des diwans [recueils] de melhoun calligraphiés qui étaient de véritables œuvres d'art. Ainsi, les zajals [genre poétique]de cheikh Bengouzman l'Andalou nous sont parvenus par écrit et non oralement. Cette notion de culture de l'oral est pernicieuse, comme beaucoup de notions importées. La recherche s'accompagne nécessairement d'un travail de critique

242 J'insère entre crochets la traduction de termes, pour les personnes non familières avec leur signification.

des notions, concepts et théories élaborés sous d'autres cieux, surtout quand il s'agit de cultures dominatrices. »[243]

L'établissement de dictionnaires généraux et de dictionnaires étymologiques aura des avantages collatéraux. Les mots établis seront une source précieuse pour révéler la réelle et complexe *histoire* du peuple algérien, son vrai héritage culturel, et donc la formation de son *identité* à travers les diverses vicissitudes historiques. Cet éclaircissement affranchira des superficielles approximations, regrettables confusions et péremptoires affirmations idéologiques, contraires à la réalité.

On découvrira que les langages maternels ont assimilé des mots provenant des divers occupants du pays : phéniciens, romains, espagnols (à l'ouest), italiens (à l'est), turcs, arabes, français, et même états-uniens, lors de leur courte présence durant la seconde guerre mondiale. J'ai déjà cité le terme oranais « gáouàd ! » (fous le camp !), algérianisation du terme U.S. « Go out ! » Les Algériens, qui l'ignoreraient, sauront que des noms apparemment arabes sont en réalité tamazights, comme *Relizane* (Ighil Izane), *Tlemcen*, *Ouahrane*, etc. Aumer U Lamara, physicien et écrivain, déclare :

> « la darija est née chez nous après le 11eme siècle, synthèse de tamazight et des parlers arabes[244]. »

La recherche étymologique peut donner des surprises étonnantes, comme celles-ci, dans le cas d'autres langues :

> « *bhrātā* en sanskrit (*frater* en latin) - *Bruder* en allemand, *brother* en anglais, *broeder* en néerlandais ; *adham* en sanskrit - *Tat* en allemand, *deed* en anglais, *daad* en néerlandais ; *ghostis* en indo-européen (*hostis* en latin) - *Gast* en allemand et en néerlandais, *guest* en anglais[245]. »

Il restera encore à établir des *grammaires*.

7. Les promoteurs

Qui effectuera tout ce travail ? Les Algériens disposant de la compétence nécessaire, les Arabophones pour la dziriya, et les Amazighes pour le tamazight. Les réussites mondiales fournissent sinon la méthode, du moins l'inspiration pour établir la plus adéquate aux conditions algériennes spécifiques.

Il faudra d'abord compter sur soi-même, s'organiser, se doter d'une structure autonome, puis solliciter l'État pour disposer des moyens matériels et financiers indispensables. Au cas de non disponibilité de ce dernier (ce qui n'est pas à écarter, surtout pour la dziriya), il restera à suivre l'exemple des intellectuels des autres nations, déjà cités. Néanmoins, sur le plan technique, l'entreprise sera nettement

243 *El Watan*, 08.02.2007.
244 *Tamazight, le peuple et les imposteurs*, art. cité.
245 https://fr.wikipedia.org/wiki/allemand, vu 15.12.2015.

moins pesante que la leur ; ils n'avaient que le papier, aujourd'hui existent les *ordinateurs*.

La spécificité du cas algérien exige davantage. Il est de la plus grande utilité que les Arabophones et les Amazighes n'ignorent pas leurs travaux réciproques, mais trouvent le moyen d'en bénéficier réciproquement.

2.3. Académies

À l'exemple d'autres nations, comme l'Académie française qui tient à jour le dictionnaire de la langue en objet, il est utile de créer des académies similaires, respectivement pour la dziriya et pour le tamazight. Elles devraient réunir les meilleurs spécialistes dans chacune de ces deux langues. Sa fonction sera de veiller à les maintenir vivantes en assurant régulièrement les modifications et innovations nécessaires.

Pour le tamazight, l'intérêt *commun* n'exige-t-il pas de réunir *toutes* les énergies disponibles, en constituant une académie unique, dont le siège serait en Algérie, où trouveraient leur place le Haut Commissariat à l'Amazighité, l'Académie berbère de Paris et celle de Montréal ?

Suite à des révoltes citoyennes, en décembre 2017, on apprend ceci :

> « Le président de la République a (...) chargé le gouvernement d'accélérer la préparation du projet de Loi organique portant création d'une Académie algérienne de la langue amazighe", indique un communiqué rendu public à l'issue du Conseil des ministres[246]. »

Concernant ce projet, de graves réserves, suivies de propositions démocratiques sont exprimées par l'écrivain et chercheur Rachid Oulebsir[247].

En passant, une observation concernant l'expression « Haut Commissariat ». Le terme « commissariat », en y ajoutant en plus l'adjectif « Haut », appliqués à la culture, ne sont-ils pas totalement incongrus ? Ont-ils été suggérés par l'idiome français, qui parle de « Haut Commissariat à l'Énergie atomique », ou par l'idéologie bolchevique, qui avait créé les divers « Commissariats », dont celui à l'Éducation (sic !). Dans le cas algérien, l'expression « Haut Commissariat » est-elle le produit de la fainéantise intellectuelle ou de la mentalité autoritaire ?

Le terme « Conseil » est préférable, dans son double sens. D'une part, discuter puis émettre des suggestions sensées ; d'autre part, assemblée libre de citoyens autonomes. Et sans besoin d'ajouter au terme le ridicule et hiérarchique adjectif « Haut ».

246 *El Watan,* 27.12.2017, http://www.elwatan.com//actualite/yennayer-journee-chomee-et-payee-des-le-12-janvier-2018-27-12-2017-359452_109.php

247 In http://www.lematindalgerie.com/le-pouvoir-na-pas-la-volonte-de-promouvoir-tamazight, 26 décembre 2017.

Concernant la dziriya, la création d'une académie constituera une reconnaissance de l'importance de cet idiome. Espérons qu'on n'attendra pas, comme ce fut le cas pour le tamazight, l'apparition de violentes revendications de rues pour établir ce genre d'institution. Gouverner manière intelligente consiste à prévoir.

L'État devrait assurer le financement de ces institutions. Cependant, dans le cas où il n'y consentirait pas, les intellectuels et spécialistes devraient créer les académies en question, sous forme d'associations autonomes, en faisant appel à un financement citoyen. Dans le cas (tout est possible en Algérie) où l'État s'y opposerait, il faudra créer ces institutions dans un pays accueillant et géographiquement proche ; internet fera le reste.

2.4. Tadhrîf [248] ou katba : standardisation et écriture

2.4.1. Tadhrîf : standardisation

Les expériences d'autres nations prouvent la nécessité de cette opération.

Pour assurer l'existence réelle d'une langue, le nombre de ses utilisateurs doit être suffisamment grand. Cela veut dire qu'il faut que la dziriya et le tamazight soient adoptés respectivement par le plus possible de citoyens dont l'un de ces idiomes est la langue maternelle.

L'opération n'est pas facile, mais possible, puisque d'autres langages vernaculaires l'ont concrétisée avec succès.

Tamazight

Examinons cette langue. On lit cette information :

> « En Algérie, chaque région enseigne sa propre version du tamazight (c'est-à-dire, la version chaouie dans les Aurès, la version kabyle en Kabylie…)[249]. »

L'existence de variantes régionales diverses, en dziriya comme en tamazight, exige donc une *standardisation.* Son rôle est de rendre les communications aisées, en tenant compte des spécificités locales.

Cependant, Nacer Aït Ouali signale des difficultés.

Les unes concernent la langue d'une manière générale :

> « Pour notre malheur, il ne subsiste pas d'héritage littéraire écrit ni d'autres textes pouvant identifier la langue amazighe "originelle" comme c'est le cas pour d'autres langues mortes à l'instar du latin ou du slavon. L'écriture dans le

248 Le mot signifie plutôt « harmonisation », « arrangement ». Il est employé ici pour « standardisation ».

249 https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues_berb%C3%A8res#En_Alg.C3.A9rie, vu 12.1.2015.

monde berbère, dans une expression berbère, est récente : elle commence à peine à se développer dans certains espaces[250]. »

D'autres difficultés sont relatives à la compréhension des divers langages :

« Actuellement, ce qu'on appelle « tamazight » est en réalité un ensemble de langues / dialectes et parlers qui diffèrent les uns des autres au point où l'intercompréhension est difficile sinon impossible [une note (1) ajoute : « On peut évaluer le taux d'intercompréhension entre les différentes langues amazighes comme suit : kabyle-touareg = 0.99 à 2 % ; kabyle-mozabite / ouarglais = 5 à 10 % ; kabyle-chaoui = 10 à 20 %. »]. Ces différences ne se limitent pas à la prononciation, mais elles incluent le vocabulaire, la grammaire et autres aspects de la langue[251]. »

Des difficultés ultérieures résident dans le mode de transcription. Elles seront examinées ci-dessus.

Tifinagh

On lit :

« S. Chaker, éminent berbérisant, reconnaît que les systèmes d'écriture berbères ont subi une certaine influence punique :

«(...) tifinagh, nominal féminin pluriel est construit sur une racine qui désigne les Phénico-punique (fnq/fngh) et devait signifier : «les puniques». Outre l'emprunt ou l'imitation initiale, l'alphabet lybico-berbère a continué de subir une forte pression de l'écriture punique» 1984, p. 30)[252]. »

Dans le même texte, qui mérite d'être lu en entier, Abdou Elimam ajoute un peu plus loin :

« On sait qu'elle [la langue punique] se sépare du phénicien et que ses traits se spécifient dès le IV e av. J.-C. Nous avons donc affaire à une langue maghrébine (ou nord-africaine) qui se singularise et prend des traits spécifiques qui la distinguent dorénavant de la langue phénicienne. »

Pour ma part, j'ai fait une constatation entre deux graphies qui ont d'étranges ressemblances : la chinoise et le tifinagh. Écartons tout malentendu : dans ce qui suit, j'ai considéré uniquement une similitude de signes graphiques, rien d'autre.

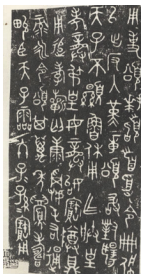
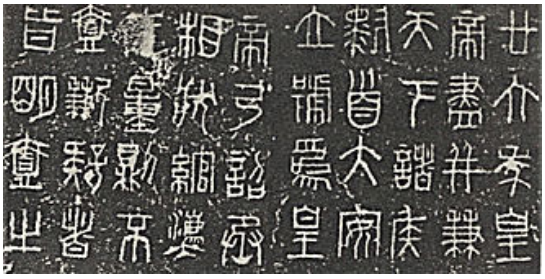
Durant mon étude de la langue chinoise, la rédaction de l'essai sur les langues algériennes m'a porté à m'intéresser à l'écriture du tifinagh. Voici les observations que j'ai faites entre des signes graphiques de la langue tifinagh et de celle chinoise. J'ignore si ce genre de présentation a déjà été publiée ; c'est la raison qui me porte à la proposer.

250 http://www.lematindalgerie.com/une-academie-berbericide, 30 décembre 2017.

251 D. Messaoudi, *Le mythe de la langue amazighe unifiée*, http://www.lematindalgerie.com/le-mythe-de-la-langue-amazighe-unifiee, 17 décembre 2017.

252 Abdou Elimam, art. c.

Considérons, d'abord, des exemples d'écriture (de gauche à droite) : tifinagh, style chinois « grand sceau » (archaïque), et « petit sceau » (ancien).



[253]

Et voici un tableau comparatif. Il comprend, d'une part, des glyphes [ou signes][254] identiques sinon presque, et, d'autre part, des glyphes plus ou moins semblables. Pour le chinois, j'ai pris le soin de noter les diverses formes d'évolution du signe : époque archaïque (antérieur à 221 av. J.-C.), ancienne (après cette date), traditionnelle (par la suite) et simplifié (début 1950, en Chine continentale, Singapour et parmi une partie des émigrés chinois à l'étranger).

Notons que les ressemblances entre glyphes tifinagh et chinois se trouvent, pour ce dernier, soit avec le signe le plus archaïque, soit le plus simplifié.

Concernant les signes chinois, il m'a paru utile d'indiquer la signification du caractère. Ultime précision : alors que, pour le chinois, on dispose de livres très anciens et très précis qui expliquent la forme graphique, l'origine et l'évolution du caractère[255], par contre, pour le tifinagh, sauf erreur de ma part, ce n'est malheureusement pas le cas[256].

Tifinagh	Chinois archaïque	Chinois ancien	Chinois traditionnel	Chinois simplifié	Signification en chinois
⊖			日	日	soleil
⊕			田	田	champ, terrain
⋇			又	又	encore
⊤			忄	忄	cœur
∧			人	人	être humain, peuple
∃				∃ signe apparent	main

253 In domaine public, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=41793
254 Ceux du tifinagh proviennent de: https://fr.wikipedia.org/wiki/Tifinagh
255 Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89tymologie_des_caract%C3%A8res_chinois
256 Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Tifinagh#%C3%89tymologie

			氏	氏	Nom de famille
			氵	氵	eau
			中	中	milieu
			宀	宀	toit d’édifice
			義	义	Justice, conduite correcte
			巳	巳	fœtus
			灬	灬	radical pour indiquer le feu
				纟	
			工	工	Travail
			共	共	être ensemble, partager
			匚	匚	Boîte, panier
			丨	丨	
			手	丰	abondant
			乙	乙	graine qui germe
			呂	吕	nom de famille, note musicale
			屮	屮	plante émergente, émerger
			區	区	aire, région
			亼	亼	assembler, se réunir
			凵	凵	réceptacle, bouche ouverte
			木	木	arbre, bois

			米	米	riz

On trouve également un autre signe de tifinagh :

					dix, complet, parfait

Rappelons que les caractères chinois sont généralement nés à partir d'images concrètes : objets ou actions. Dans ce texte, il m'a paru inutile de fournir les détails, bien que très intéressants. La question que je me pose est celle-ci : qu'en fut-il de la genèse des signes du tifinagh ?

Je ne me suis pas hasardé à d'autres comparaisons de cette dernière langue, par exemple avec l'ancien égyptien et le punique. N'étant pas un linguiste, et ignorant le tifinagh, je me suis contenté, ici, de faire part d'observations personnelles. Aux chercheurs compétents de les juger sans importance ou dignes d'intérêt[257].

Dziriya

Elle présente nettement moins de difficultés que le tamazight.

La compréhension réciproque entre les locuteurs des variantes dialectales régionales est minime. Personnellement, étant d'origine oranaise, je ne rencontre pas de difficultés majeures à comprendre un Tlemcénien, un Algérois, un Annabi ou un Ouargli.

Quant à l'identification de la djazaïrbya comme langue, ses origines ne posent pas de problème insurmontable. Que cet idiome soit composé de termes plus arabes que tamazight, ou le contraire, ou, encore, un mélange synthétique des deux, avec des ajouts provenant d'autres idiomes encore (turc, espagnol, français, italien, etc.), tout cela n'interdit pas de reconnaître la djazaïrbya comme langue algérienne spécifique.

Venons à la standardisation. Quelque soit l'idiome concerné, elle ne peut être une action bureaucratique étatique ; il faut qu'elle soit le produit autonome et libre de spécialistes libres penseurs, sur la base des propositions citoyennes.

Concernant le tamazight, un chercheur déclare :

> « Tamazight se construira à partir de la diversité des parlers locaux ou disparaîtra. Chaque région prendra en charge ses langages. Imposer une langue standardisée d'en haut est une erreur jacobine mortelle[258]. »

Un autre auteur, D. Messaoudi, semble aller dans ce sens[259].

257 Cette partie concernant des signes chinois et tifinagh fut publiée in *Le Matin d'Algérie*, 04 janvier 2018.

258 In http://www.lematindalgerie.com/le-pouvoir-na-pas-la-volonte-de-promouvoir-tamazight, 26 décembre 2017.

259 D. Messaoudi, *Le mythe…,* art. c.

Il en est de même de la djazaïrbya, en tenant compte de ses spécificités.

Les méthodes utilisées par les langues européennes peuvent aider à trouver les solutions adéquates. Par exemple, en ce qui concerne le suisse allemand, l'existence de différences locales, parfois très grandes, a porté à l'emploi d'un allemand standard dans les documents officiels, la presse, l'édition et l'enseignement[260].

En Italie, aujourd'hui, des parlers différents existent, même dans des localités distantes seulement d'une vingtaine de kilomètres, par exemple Albano et Frascati, dans les environs de Rome. Ne parlons pas de la différence de langage entre le sicilien et le romain ou le vénitien.

Cependant, ces langages locaux, riches et savoureux, au point d'avoir leurs poètes à succès, disposent d'une standardisation langagière commune à tous les citoyens à travers l'emploi de l'italien, enseigné dès l'école primaire, et employé comme langue à part entière dans tous les domaines de l'activité sociale. L'apparition de la télévision fut d'un grand apport pour la diffusion de la langue nationale dans le pays.

En Italie existent également une région où la langue de la population est l'allemand. Bien entendu, dans ces territoires, elle est officiellement employée parallèlement à la langue majoritaire, l'italien.

Voici un cas personnel. Durant l'écriture de ma pièce théâtrale *Alhanana, ya oulâd ! (La tendresse, les enfants!)*, étant donné que je suis oranais, j'ai recouru à l'aide d'une collègue, originaire de l'Est, Batna. Je devais, par exemple, utiliser le mot « aimer ». Les équivalents en dziriya sont « nabghîk » en Oranie, terme incompréhensible dans la région de ma collaboratrice, où l'on dit « nachtîk », que les Oranais ne connaissent pas ; j'ai alors adopté « anhhabbàk », mot algérois qui est compris partout.

Pour certains mots, il faudra également opter entre le mot à forte consonance arabe classique, ou, au contraire, populaire algérienne. Le souci de démocratie porte à la seconde solution. Exemple : pour école, la proposition est d'employer *ma**ddà**rsa*, plus proche du parler algérien, que *ma**dr**assa*, conforme à l'arabe classique « مدرسة ».

2.4.2. Katba : écriture

Le premier aspect est la transcription *phonétique*. Elle doit reproduire fidèlement le son tel qu'il est prononcé[261].

Parlons de mon idiome : la djazaïbya.

260 Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Allemand, vu 12.1.2015.

261 Voir l'étude de Marcel Diki-Kidiri, chargé de recherche au CNRS, *Comment assurer la présence d'une langue dans le cyberespace ?*, point 2. Élaboration des ressources informatiques. Publié en 2007 par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, www.unesco.org/webworld

En Algérie, un même terme est prononcé de manière différente, selon les régions. Par exemple, concernant *galb* (cœur), le « g » se dit diversement selon que le locuteur est oranais, tlemcénien, algérois ou de l'est. Il faudrait donc établir un consensus sur la façon standard de transcription. Dans le cas de *galb*, il n'y a pas de difficulté : le « g » convient.

Par contre, *Algérie* se dit à Oran ***J***azaïr, mais, à Alger, ***Dj***azaïr. Par conséquent, quelle transcription choisir ?

Aux linguistes de décider, en se basant sur le critère démocratique : l'emploi majoritaire. En passant, le lecteur aura noté que, dans cet ouvrage, bien qu'étant oranais, j'ai privilégié « dj » dans la formation du mot ***dj***azaïbya. J'ai provisoirement opté pour ce qui me semble être l'emploi majoritaire ; aux spécialistes de juger la validité de cette option subjective.

Quels *caractères* utiliser : pour la dziriya, ceux arabes ou latins, et pour le tamazight, ceux tifinagh, latins ou, encore, selon certain, l'arabe ?

L'agence nationale officielle, *Algérie Presse Service*, transcrit le tamazight de triple manière : arabe, latine et tifinagh. Est-ce utile de garder les trois ou opter pour l'une d'elles, en tenant compte du temps nécessaire de transition ?

Par contre, sur le site de l'APS la dziriya est absente.

Signalons l'une des premières sinon la première tentative de transcription de l'arabe classique en lettres latines. L'auteur en fut Volney[262]. Cette proposition n'est pas intéressante pour une éventuelle transcription de la dziriya en lettres latines. Au début de ce livre j'ai présenté une proposition employée dans cet exposé.

Nous disposons, cependant, d'exemples d'autres nations, auparavant indiqués. Rappelons-les. Quand l'État de la République populaire de Chine a décidé de simplifier l'écriture de la langue chinoise, pour faciliter son apprentissage et sa lecture, il a institué le système de *codification* en caractères latins appelé pin yin. Cette méthode permet la *prononciation* des caractères, tout en conservant leur écriture originale. Par exemple, ces deux caractères 中国 sont transcris par *zhōng guó* ; le premier terme comprend un ton prolongé, le second, un ton ascendant. Les deux termes signifient littéralement : milieu pays (pays du milieu) ; les Européens en ont tiré : Empire du Milieu, pour indiquer ce qu'ils appelèrent, aussi, d'un autre terme : Chine[263].

Le Viet Nam a fait davantage : il a remplacé l'écriture de sa langue, réalisée auparavant en caractères chinois, par des lettres latines. Ensuite, pour continuer à

262 Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Volney#cite_ref-53, la partie "Linguiste". On y trouve une illustration ainsi intitulée : Lettres additionnelles pour la translittération de l'arabe, dans *Simplification des langues orientales,* publié en 1795.

263 Ce n'est le cadre, ici, d'expliciter les causes de la formation de ce mot.

accéder à son patrimoine passé, il a progressivement réécrit les ouvrages, alors rédigés en chinois, en caractères latins.

Revenons à l'Algérie.

Qu'en est-il du tamazight ?

> « un autre grand empêchement à la normalisation et à la promotion de « la langue amazighe » : c'est le choix du système d'écriture. Les Kabyles ont opté définitivement pour l'alphabet gréco-latin, les Chaouis ont un penchant pour le néo-tifinagh, les Touaregs utilisent le tifinagh plus au moins ancien, et les Mozabites préfèrent les caractères arabes.
>
> Donc, au lieu de perdre du temps à tenter de généraliser une langue fantôme sur l'ensemble du pays dont, de surcroît, les populations lui affichent leur indifférence [une note (2) ajoute : « Hors de la Kabylie, des populations entières d'amazighophones ne s'identifient pas comme amazighs et elles sont indifférentes du sort de leur langue qu'elles abandonnent petit à petit au profit de l'arabe algérien. »], voire leur mépris et leur hostilité [une note (3) ajoute : Les populations arabophones, analphabètes et intellectuelles confondues, sont majoritairement hostiles à tout ce qui est amazigh. »], nous ferions mieux de concentrer nos efforts sur le développement de chaque langue dans son environnement naturel[264]. »

Nous trouvons cette information :

> « Interrogé sur le développement de la langue amazighe, le professeur Dourari[265] souligne que «des travaux ont été entrepris pour notamment la transcription de la langue amazighe». Pour M. Dourari, le choix du caractère revient non pas au *linguiste*, mais au *politique* «qui gère la symbolique dans le pays». Si d'un point de vue linguistique, la langue amazighe a beaucoup avancé avec les caractères latins, le choix définitif du caractère échappe donc aux linguistes. Il relève que la transcription de tamazight se fait en trois caractères actuellement. En latin en Kabylie, en arabe dans le M'zab et en tifinagh dans le Grand Sud, chez les Touareg.
>
> Le professeur Dourari souligne qu'actuellement, le ministère de l'Education est contraint de produire des manuels scolaires dans les trois transcriptions et les distribuer selon les régions. Il estime que «ce n'est pas au ministère de l'Education nationale qu'il appartient de gérer cette question». C'est une question qui doit être réglée en *haut lieu*. Abderrezak Dourari appelle donc les responsables *politiques* à prendre en charge cette question et à la régler définitivement. »

Voici des opinions différentes.

264 D. Messaoudi, *Le mythe…,* art. c.

265 Abderrezak Dourari, directeur du Centre national pédagogique et linguistique de l'enseignement de tamazight. L'article est de Sonia Baker, *Abderrezak Dourari…* art. c.

La première est un commentaire, signé Hamou Nasri, du 13 Jan 2017, à la fin de cet article[266] :

> « Moi, j'ai un conseil simple à donner aux Imazighène partisans de la transcription de leur langue en lettres latines. A mon avis, il ne faut jamais entrer dans le jeu fourbe et sournois du *pouvoir arabo-islamique* sur cette question. Beaucoup de travaux très sérieux et très fouillés ont tellement bien avancés avec la transcription dans l'alphabet latine que rentrer dans le jeu de ce débat ne fera que retarder encore et encore la réhabilitation effective de la langue et de la culture berbère. La technique vicieuse du pouvoir à idéologie arabo-islamique exclusive est telle qui [qu'il] va jouer sur cette stratégie du choix de l'alphabet pour faire provoquer des combats politiques entre les différentes thèses ce qui fera reculer l'échéance encore plus loin dans le temps. Il a déjà fallu 54 ans rien que pour faire admettre la réalité de la langue et la culture amazigh dans notre pays, et donc si on rentre dans le jeu du pouvoir, il nous faudra encore un demi siècle, peut être plus encore, pour voir régler cette question. Le pouvoir lui n'est pas pressé du tout sur cette question et çà se vérifie chaque jour. Donc, restons dans notre combat avec l'option de l'alphabet *latin*, et si le pouvoir durcit la question pour imposer l'alphabet arabe et bien il faut changer la méthode du combat politique pour passer du combat pacifique et une résistance plus *dure* et plus déterminée. Je ne pense pas ici au combat par les armes ou par l'indépendance de la Kabylie, çà c'est beaucoup plus dangereux. Mais il existe des formes de combat plus appropriés et plus intense [s]. La violence ne mène à rien. Par ailleurs, il me semble que beaucoup de *chaouis* des Aurès sont aussi pour l'alphabet latin. Maintenant si d'aventure, les touaregs ou les mozabite [s] sont pour l'alphabet arabe ou même le Tifinagh, « iyeurbath » comme on dit, ce n'est pas grave ils ont tout à fait le droit de l'envisager dans leurs régions et de commencer à leur tour de développer leur propre recherche avec l'alphabet de leur choix. (...) Conclusion : Nous les berbères de la région de Kabylie qui avons *déjà choisi* la transcription en alphabet latin et au regard des énormes travaux de recherches qui ont été entrepris, nous avons intérêt à continuer notre combat dans la même ligne et surtout, surtout ne jamais entrer dans le jeu du pouvoir sur cette question du choix de l'alphabet. Ces articles qui sortent comme par magie dans la presse ces temps[-]ci et les prises de paroles de « Abderrezak Dourari and Co » est un signe que cela ne sera pas facile et que çà va se durcir. Bon courage aux Imazighène car, c'est sûr, cela ne sera pas une partie de plaisir avec un pouvoir sourd à tout. »

Une seconde opinion est exprimée :

> « Le scénario qui se concocte au sommet de l'État algérien après l'officialisation de tamazight commence à se préciser. Il s'agit, selon des indicateurs qui ne trompent pas, d'aller vers une transcription en caractère arabe

266 J'ai corrigé, entre crochets, les erreurs typographiques.

de la langue amazighe. Une manière d'*assassiner* une langue plusieurs fois millénaire, mais aussi d'anéantir une masse de travail de recherche ayant duré un siècle et demi. »[267]

Ainsi, on constate la complexité du problème de la transcription, conditionné par un aspect *politique*.

Bien entendu, la décision à prendre ne doit absolument pas être le produit d'un acte unilatéral bureaucratique, en l'occurrence étatique. Il est vu, selon les deux commentaires mentionnés, comme une opération de maintien d'une domination linguistique arabe à travers l'emploi de ses lettres.

La seule méthode efficace est démocratique : réunir, d'une part, des citoyens représentant réellement les diverses composantes amazighes (kabyle, chaouia, mozabite, touareg, etc.), et, d'autre part, des citoyens compétents sur le plan technique, indépendants de toute idéologie, soucieux uniquement de l'intérêt réel de ces composantes sociales.

Ensemble et par consensus, ces personnes proposeront des solutions, en démontrant leur pertinence et leur conformité aux désirs de la population considérée.

Bien entendu, trois formes de transcription du tamazight semblent, à certains, inadéquats. Cependant, adopter éventuellement la transcription uniquement latine, parce que choisie par la composante kabyle majoritaire, et l'imposer aux autres parties (mozabite et touareg), serait arbitraire. Si les citoyens concernées tiennent chacune à sa transcription particulière, il reste à y consentir, en considérant cette solution une richesse et non une castration. Et que l'on vienne pas arguer, comme le fait le professeur Dourari, de la contrainte « de produire des manuels scolaires dans les trois transcriptions », pour imposer unilatéralement une option particulière. C'est que la démocratie a son prix ; et c'est elle la première et principale source de richesse, non seulement sociale mais également économique.

Qu'en est-il de la djazaïrbya ?

En comparaison du tamazight, les difficultés sont moins ardues. En effet, il faudra choisir uniquement entre la transcription latine ou arabe.

En Algérie, je l'ai signalé, une enquête socio-linguistique devra déterminer le type de caractères le plus *accessible* au *peuple*, et l'adopter ; je dis bien au *peuple*, et pas seulement aux élites instruites, employant cette opération pour des motifs de domination politico-idéologique.

On peut déjà noter certaines caractéristiques.

267 Lyès Medrati, *Un plan machiavélique du pouvoir algérien : Dourari et Ferrad chargés de plaider pour l'arabisation de tamazight*, 1 février 2016, http://www.tamurt.info/un-plan-machiavelique-du-pouvoir-algeriendourari-et-ferrad-charges-de-plaider-pour-larabisation-de-tamazight/, vu 27 mars 2017.

Pour la dziriya comme pour le tamazight, l'écriture en latin rend la lecture plutôt aisée, mais difficile la codification de certaines lettres dont la prononciation n'a pas de correspondant en langue latine. Au contraire, l'écriture de la dziriya en caractères arabes et du tamazight en caractères tifinagh facilite la codification des lettres, à cause de la correspondance de prononciation, mais rend plus difficile l'écriture et la lecture.

Concernant le tamazight, l'Académie berbère a établi un alphabet standard en écriture tifinagh[268].

Cependant, des amis kabyles m'ont déclaré que ce mode de transcription est trop compliqué aussi bien à établir qu'à lire, qu'il conviendrait donc de recourir aux caractères latins.

Selon une fiche d'information :

> « L'alphabet latin est largement plébiscité pour l'enseignement du tamazight mais il existe quelques exceptions comme à Tamanrasset où le tifinagh est parfois utilisé. »[269]

Quelle option choisir, finalement, pour la transcription ?

Pour la dziriya, si l'on opte pour les caractères arabes, cela signifierait que le peuple est plus capable de les lire. Si, au contraire, on choisit une transcription latine, il faudrait mettre au point, comme c'est le cas chinois, un système de codification claire, facile, adaptée. Une proposition a été présentée au début du texte : le tableau de transcription en lettres latines.

Examinons maintenant la question linguistique dans les divers domaines, des plus accessibles à ceux qui présentent des problèmes plus difficiles à résoudre.

2.5. Fàne ou thagáfa : art et culture

A propos des langues populaires, on lit :

> « Comment les valoriser ?
>
> Les langues sont valorisées par l'usage et les égards que les locuteurs natifs et les institutions ont à leur égard. Elles sont d'autant mieux perçues par les locuteurs natifs que l'État leur accorde de la valeur dans ses discours et ses actes. Autrement dit, leur valorisation peut se faire via de nombreux créneaux tels que la recherche universitaire, l'expression artistique, le cinéma, le théâtre, la musique, la publicité, et la littérature ou encore grâce à leur usage dans la communication officielle et quotidienne. En effet, tout cela leur donne une contenance. »[270]

268 Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Acad%C3%A9mie_berb%C3%A8re, vu le 2.2.2015.
269 https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues_berb%C3%A8res#En_Alg.C3.A9rie, vu 12.2.2015.
270 R. M. Benyakoub, *Les langues maternelles…* art. c.

Pour ce qui est de l'État et des communications officielles, nous avons constaté qu'à l'heure actuelle, concernant la dziriya, le premier n'y est pas sensible, pour ne pas dire adversaire.

Voyons les autres domaines. Commençons par ceux où l'emploi des langues maternelles est le plus aisé, pour finir là où il se révèle plus difficile.

2.5.1. Al ghnà : chansons

C'est l'activité populaire par excellence[271].

L'instrument linguistique utilisé est essentiellement la dziriya et le tamazight, les destinataires sont la majorité des citoyens, qui leur accordent un intérêt certain. Au contraire, l'élite, généralement, snobe ce qu'elle considère une « sous-culture », préférant la chanson française, arabe moyen-orientale ou anglophone.

Une observation sur la chanson raï oranaise. Notons la signification du mot : « arràye », opinion, ce qui sous-entend la *liberté* d'expression. On sait combien, avant de s'affirmer, ce genre fut réprimé, institutionnellement et par une certaine opinion publique autoritaire. Alors, la règle était : « Ma râkch ahna bâch atgoûl râyak, râk ahna bâch addîr wach angoulóulàk ! » (Tu n'es pas ici pour exprimer ton opinion, tu es ici pour faire ce que je te dis). Dans les textes de la chanson raï, il y a, certes, beaucoup de déchets, mais on trouve, également, quelques textes dignes de figurer dans une anthologie poétique.

La chanson populaire algérienne est digne d'étude, non seulement en tant que telle, mais également pour s'inspirer de ce qu'elle contient de meilleur, en vue de la promotion des langues populaires.

Deux exemples. Les francophones admirent, à juste titre, l'allitération dans ce vers de Racine :

> « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes ? »

Voyons maintenant cette phrase :

> « Charrak, gattaĕ, ou dîr ammàhh, kîma al bârahh f'al bourabahh. »
> (Déchire, coupe, et donne un baiser, comme hier sur la couverture [du lit].)

Je traduis sans pouvoir rendre le style par lequel sont suggérés les bruissements des mouvements agités des deux amants ; il s'agit évidemment de déchirer et de couper les habits le plus rapidement possible, pour parvenir à l'étreinte des corps nus sur la couverture du lit, la hâte de satisfaire le désir ne permettant pas de l'ouvrir.

Cet extrait d'une chanson est de Chaïkha Rimiti. Ne mérite-t-il aucune attention ?

On imagine facilement le ricanement hautain de certains. La cause n'est-elle pas dans leur complexe de colonisé ou néo-colonisé ? Il interdit d'accorder le même regard objectif au vers du poète français, et à la phrase de l'auteur « indigène » populaire, chantée par Rimiti.

271 Pour des informations plus détaillées, voir cette page : https://fr.wikipedia.org/wiki/Musique_alg%C3%A9rienne, vu 9.2.2015.

Lisons maintenant ces vers :

« Ouahrane, Ouahrane, rouhhtî khsâra,
rahou mánnàk nâs achtâra,
gaĕdou f'al ghorba hhyâra,
w'al ghorba sĕîba ou ghaddâra. »

Traduction littérale : Oran, Oran, tu es allée en perte / de toi sont partis beaucoup de gens, / ils sont restés en exil étonnés, / et l'exil est difficile et traître.

Ici, également, le français ne rend pas la musicalité ni la rime, à chaque finale de vers, dont les deux dernières syllabes sont identiques : âra.

Une traduction respectant le *génie* du texte original ainsi que celui du français donnerait :

Oran, Oran, tu as été gaspillée, / par tellement de tes gens abandonnée. / Exilés égarés ils se sont trouvés, / en un dur et traître exil.

Ces vers, chantés par Ahmad Wahbi, n'ont-ils pas de valeur littéraire ?

Autre exemple.

« Baĕd al hmâme allì rabbìtou mchâ ĕaliya
mâ bgalî fa dounya mâ ndîr ámâne. »

Traduction littérale : Après les pigeons que j'ai élevés m'ont quitté / il ne me reste plus à faire confiance au monde. Traduction adaptée au français : Abandonné par les pigeons auparavant élevés, / je ne peux plus accorder de foi en l'humanité.

L'étude des textes de ces chansons, notamment celles qui se distinguent sur le plan sémantique, par le contenu et la syntaxe, sera d'une grande utilité dans l'élaboration de la dziriya comme langue. Il en est de même concernant le tamazight. J'ai déjà signalé que d'autres idiomes, par exemple chinois, grec, européens, se sont formés à partir des chants populaires, notamment paysans : alors, l'agriculture était l'activité économique prépondérante.

À ce sujet, voici la question du journaliste Bouziane Benachour et la réponse d'Ahmed-Amine Dellaï, déjà cité :

« - *D'aucuns estiment, notamment parmi les universitaires de langue arabe, qu'une langue populaire, ne peut prétendre à la dimension universelle…*

- Je les invite tout simplement à lire, entre autres, un article de René Etiemble intitulé « Mestfa Ben Brahim et Turoldus, César et Roland » (1963) où ce spécialiste en littérature comparée, compare justement la poésie épique de notre poète des Beni Amer avec les grands textes épiques universels. Cela dit, beaucoup d'universitaires arabisants ont dépassé cette vision réductrice et sont devenus de fervents amateurs de cette littérature. C'est un pas important. Un jour, l'université s'ouvrira sans complexe à notre littérature. Ou alors elle sera tout, sauf algérienne. Car renier le melhoun, notre littérature nationale, c'est

comme refuser d'écouter ces voix familières qui viennent du fond des âges nous rappeler qui nous sommes. C'est renier les siens, et c'est se renier soi-même. »[272]

Théoriquement, l'État devrait être le premier à encourager les études à entreprendre ; les responsables universitaires, s'ils ne le font pas déjà, devraient inciter les étudiants à produire des thèses dans ce domaine. Enfin, tout intellectuel peut s'intéresser à ce domaine. À condition, encore une fois, de ne pas privilégier le gain *financier* à en tirer, mais celui de l'enrichissement culturel.

2.5.2. Másràh : théâtre

Dans le domaine théâtral, en région arabophone, la plupart des pièces sont

présentées en dziriya. Celui que je considère le meilleur dans ce domaine, Abderrahmâne Kaki, a toujours écrit en dziriya, dans un style qui mérite d'être étudié.

Durant la dictature, il était interdit de présenter des pièces en langue tamazight ; ce n'est qu'après la fin de cette période que cela fut possible. J'ai assisté avec plaisir à l'une d'elles, en 2012, à Béjaïa. J'en fus très ému : pour la première fois, j'entendais, même si je ne la comprenais pas, la langue de mes compatriotes kabyles, en étant parmi eux.

En ce qui me concerne, une seule fois, j'ai parlé l'arabe moyen-oriental ; c'était au lycée « franco-musulman » de Tlemcen. Je jouais comme acteur principal dans une pièce mise en scène par mon professeur de grammaire arabe ; elle fut présentée pour la fin de l'année scolaire, *Bilâl* ; elle était destinée aux élèves qui étudiaient cette langue.

Mais, dès ma première œuvre théâtrale, *Le Cireur*, écrite à la fin de mes études au même lycée, j'ai utilisé la dziriya. Au *Théâtre de la Mer*, que j'ai fondé en août 1968, seule *Mon corps, ta voix et sa pensée* contenait, en une toute petite partie, un arabe moyen-oriental mais très simple ; il servit pour rendre le grec de la tragédie prométhéenne. Tout le reste de ma production a été écrit en dziriya. Seules ont fait exception deux œuvres réalisées en France, et une troisième destinée à des représentations dans le même pays, toutes les trois s'adressant à un public francophone[273].

272 *Ahmed Amine Dellaï, Le melhoun ou la langue algérienne,* art. c. propos recueillis par Bouziane Ben Achour, *El Watan, A&L,* 8.2.2007. En passant, rappelons le refus de cet auteur de considérer la dziriya comme capable de devenir une langue à part entière. Voir auparavant le point *Examen d'une conception particulière.*

273 Voir mon essai *ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE AU THÉÂTRE ET ALENTOURS,* o, c.

Concernant ma méthode d'écriture, j'ai donné précédemment un exemple dans le chapitre *Standardisation.* Ajoutons ces détails. Chaque fois que le mot était oranais, région de ma naissance, mais incompréhensible dans d'autres parties de l'Algérie arabophone, je l'ai remplacé par un terme susceptible d'être compris dans toutes les régions arabophone du pays. L'opération n'était pas toujours facile, mais, à chaque fois, une solution satisfaisante fut trouvée.

Signalons que Kateb Yacine a d'abord écrit ses pièces en français. En 1971, il a présenté sa pièce *L'homme aux sandales de caoutchouc*, au T.N.A. en arabe moyen-oriental. Au même moment, le *Théâtre de la Mer*, que je dirigeais, présentait à la Salle El Mouggar d'Alger *La Fourmi et l'Éléphant*, en dziriya. C'est, a-t-on dit, en assistant à cette dernière que Kateb Yacine aurait décidé de rejoindre ma troupe pour la réalisation de *Mohamed, prends ta valise !* et ce, en dziriya, suivant ainsi l'orientation de ma compagnie.

En 2012, pour ma pièce *Alhnana, ya ouled ! (La tendresse, les enfants!),* j'ai également décidé la conception de l'affiche[274]. Le titre figurait *d'abord* en tamazight, écrit en tifinagh, parce que la pièce était présentée au Festival International de Théâtre de Béjaïa, ville *amazighe* ; puis, en-dessous, figurait le titre en dziriya, écrivant « ya ouled », sans le « أ » de l'arabe moyen-oriental ; plus bas, figuraient le titre en français, puis en anglais, parce qu'il s'agissait d'un festival *international*.

Parlant avec le directeur du théâtre au sujet de la présentation future de la pièce dans d'autres villes, j'avais proposé que l'affiche, en région *arabophone*, porte *d'abord* le titre en dziriya, écrit en caractères arabes, suivi de celui en tamazight, écrit en lettres tifinagh ; et je voulais qu'en région *amazighe*, la pièce soit traduite et présentée en *tamazight*, et l'affiche portant le titre *d'abord* en tamazight, puis en dziriya. Par décision du directeur du Théâtre de Béjaïa, la pièce n'eut pas d'autres représentations.

Signalons également ce fait. En 2012, j'eus l'occasion d'assister à une pièce théâtrale dans une localité près de Béjaïa, programmée par le même directeur. C'était une adaptation d'une œuvre irakienne, proposée par une jeune troupe de Sidi Bel Abbès. La langue utilisée était l'arabe... moyen-oriental, tandis que le public se composait uniquement de Kabyles ! J'ai trouvé la situation totalement incongrue, inopportune et ridicule.

En voici les raisons. Je comprends que des pièces de théâtre soient proposées dans une langue qu'un public maîtrise suffisamment et apprécie : arabe moyen-oriental, français, anglais ou autre, comme cela se fait dans des centres culturels. Mais,

274 Voir *ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE*…, o. c., livre 4.

présenter ces œuvres à des spectateurs qui en ignorent l'idiome, où est l'utilité ? Qui en tire un profit, et de quelle nature ?

À la fin de la représentation, j'ai demandé à de jeunes spectateurs pourquoi, au lieu de protester, ils étaient restés jusqu'à la fin, bien que ne comprenant pas le langage. La réponse fut : «Nous n'avons rien à faire, on s'ennuie tellement ; alors, s'asseoir dans une salle pour y passer le temps, pourquoi pas ? On s'en fout complètement de ce qui se passe sur scène. »

M'adressant ensuite aux deux jeunes acteurs sur le motif de leur choix linguistique, ils m'ont avoué sincèrement qu'ils espéraient, pour la promotion de leur *carrière*, faire participer la pièce à quelque festival du... Moyen Orient !

Je n'eus pas l'occasion de demander au directeur, qui a programmé cette pièce en arabe moyen-oriental en une localité kabyle, quel était le motif de sa décision.

Venons aux agents et aux moyens.

On ne peut rien attendre des auteurs et des directeurs de théâtre dont la préoccupation première, pas toujours avouée, est la participation à un festival moyen-oriental ou français, motivée par la promotion personnelle de la carrière, avec le gain financier qu'elle pourrait entraîner.

Seuls les auteurs qui veulent réellement s'adresser au peuple utilisent ses langues spécifiques. Il leur appartient, par conséquent, de mettre toute leur énergie et toutes leurs compétences pour contribuer, dans leur domaine, au développement des idiomes populaires.

Le progrès technologique permet la présentation des pièces théâtrales, écrites en dziriya, au public amazighe, et celles en tamazight, au public arabophone. Il suffit de projeter sur écran les sous-titres traduisant la langue utilisée dans la pièce. Je conseille vivement cette procédure ; elle permettra certainement de faire mieux communiquer les deux composantes du peuple, et leur enrichissement réciproque, non seulement sur le plan linguistique mais également culturel.

2.5.3. Cinéma

Dès le départ, le cinéma algérien comprit qu'étant un art populaire par excellence, et devant être réaliste pour être crédible, il devait utiliser le langage populaire ; mais ce fut essentiellement la dziriya. Plus tard, notamment suite au réveil de la revendication amazighe, des films commencent à être réalisés en tamazight.

Voici la méthode qui semble la plus conforme aux films algériens. Ceux qui racontent des histoires de la partie arabophone, dialogués en dziriya, devraient être sous-titrés en tamazight ; vice-versa, ceux qui présentent des récits amazighes, dialogués en tamazight, devraient être sous-titrés en dziriya. L'écriture des sous-titres devrait employer le système le plus accessible actuellement au public concerné[275].

275 Voir le chapitre ci-dessus 2.4. Standardisation et écriture.

Ainsi, les deux parties linguistiques du pays se familiariseront progressivement avec leurs deux langages respectifs, et leur réalités. Le doublage est absolument à écarter ; il est contraire aux objectifs de connaissance réciproque et de rapprochement entre les deux composantes du peuple.

2.5.4. Télévision

Certains téléfilms (« moussalsalât »), diffusés par la télévision algérienne (publique ou privée), ont un impact sur les spectateurs, par le thème et les situations exposés, mais, aussi, par la langue utilisée : l'oranais ou l'algérois. J'ai vu combien les spectateurs et spectatrices, entendant enfin leur langage maternel, suivent ces téléfilms avec plus d'intérêt et de plaisir que ceux dialogués ou doublés en arabe moyen-oriental ou en français. Il serait également nécessaire d'élargir les transmissions des télévisions en tamazight.

Là, aussi, chacune des deux langues parlées devrait être accompagnée, systématiquement, par les sous-titres de l'autre.

Voici un exemple d'inspiration pour l'Algérie. La télévision publique chinoise, durant la présentation d'émissions en dialectes locaux, les accompagne de sous-titres écrits en chinois simplifié. De cette manière, les spectateurs familiers du dialecte parlé suivent aisément l'émission ; et ceux qui ne le comprennent pas disposent de sa traduction en chinois, langue majoritaire dans le pays.

En Algérie, je suggère donc que les émissions télévisées en dziriya soient accompagnées de sous-titre en tamazight, et celle amazighes, accompagnées de sous-titre en dziriya. Ainsi, les citoyens arabophones et amazighes pourraient suivre le programme désiré sans être dissuadés par l'obstacle linguistique ; en outre, les uns et les autres se familiariseront et s'enrichiront réciproquement avec l'idiome, - et la réalité -, qui ne sont pas les leurs.

Les débats et les journaux télévisés devraient, également, être présentés de manière identique, avec des sous-titres. Si les Chinois le font, pourquoi pas les Algériens ?

Là où, dans les idiomes algériens, manquent des termes, par exemple dans les domaines technico-scientifique, politique et économique, que les responsables trouvent des moyens pour y remédier, au fur et à mesure des progrès réalisés dans le perfectionnement des idiomes populaires.

Tant que les télévisions publiques n'agiront pas ainsi, celles privées, sinon certaines d'entre elles, ne pourraient-elles pas donner l'exemple ?

J'ai vu des débats où l'invité, - intellectuel, artiste ou politicien -, commençait à parler en dziriya, puis, rapidement, passait au français, alors que, visiblement, aucune « nuance délicate » ni aucun « débat complexe » n'exigeaient ce changement linguistique.

Pourtant, l'hôte déclarait ou laissait entendre tout son intérêt pour l' « algérianité ». Alors, pourquoi n'exprimait-il pas, dans le langage populaire, tout ce qui pouvait l'être ?... Pour paraître plus cultivé, plus important ?

Ces deux qualités ne se manifestent-elles pas mieux en démontrant une capacité de maîtrise de l'idiome maternel ? Je connais, par ailleurs, le poids de l'habitude et de l'aisance, mais ne devrait-on pas renoncer à ces deux facilités, pour les remplacer par le plaisir, bien plus agréable, de contribuer à la promotion de la langue algérienne ?

Abordons maintenant la poésie et le roman. Chaque genre sera examiné dans sa spécificité, ensuite la conclusion exposera des observations concernant les deux genres à la fois.

2.5.5. Chaër : poésie

Sur des places publiques, depuis mon enfance, j'ai écouté des poèmes, en dziriya, de gens du peuple particulièrement doués, malgré le manque ou l'insuffisance d'instruction scolaire. Dans ma famille, ma mère fait partie de ces personnes ; elle m'a enchanté par ses compositions poétiques, sur des aspects heureux ou douloureux de la vie.

Des amis amazighes affirment que la poésie populaire en langue tamazight offre les mêmes qualités. Il n'y a pas à s'en étonner. Tous les parlers de l'espèce humaine contiennent ces caractéristiques, d'une manière plus ou moins raffinée.

Pour retourner à l'Algérie, le genre poétique, exprimé dans les idiomes maternels, a un contenu et des formes qui méritent d'être étudiés et diffusés, encore davantage que ce qui a été accompli jusqu'à présent. La connaissance et la valorisation de cette poésie contribuera, comme ce fut le cas pour les autres nations, à la promotion des langages vernaculaires.

Concernant la dziriya, j'ai connaissance des travaux et publications, très précieuses, d'Ahmed-Amine Dellaï, déjà mentionné. Il déclare :

> « En cherchant, j'ai découvert que les Algériens, et de façon plus générale les Maghrébins, avaient depuis longtemps créé une langue, non pas seulement de la simple conversation (darija), mais une langue de création littéraire (une fosha[276], le poète étant appelé chez nous el fsih), une sorte d'arabe démotique à l'usage des poètes, car nos écrivains sont des poètes. J'ai compris alors que je tenais là ma littérature algérienne. […] je considère que notre langue et notre littérature algériennes n'ont pas la place qu'elles méritent et le fait de les ranger dans les

276 Là, il me semble qu'il y a confusion dans le terme. La « fosha » (pure) désigne spécifiquement la langue arabe classique. Utiliser le même mot pour indiquer la création littéraire poétique en dziriya (appelée « darija » par l'auteur) est inadéquat, car la différence reste consistante entre la dziriya littéraire et ce qu'on désigne communément par « fosha ».

tiroirs commodes de la « darija »[277] et de la culture « orale » ou « populaire » les dévalorisent et par-là même nous dévalorisent nous-mêmes dans notre identité nationale. »[278]

L'un des moyens d'impulser la poésie en langue vernaculaire est de la chanter.

« Des pans importants de la poésie populaire, affirme Dellaï, sont sortis de l'anonymat grâce à la chanson et notamment le chaâbi. Cette poésie a-t-elle été écrite pour être chantée ?
Le melhoun, même s'il n'est pas écrit pour être chanté, gagne à l'être. »[279]

Concernant cette ultime observation du chercheur, toute l'histoire de la poésie mondiale répond à sa question ; cette poésie fut d'abord chantée. Ce qui autorise l'hypothèse, à moins de démontrer le contraire, que la poésie algérienne en question a connu la même genèse.

Quelque soit le pays, toute poésie *authentique*, - à l'exception éventuelle du genre qui se définit « savant », né plus tard -, fut destinée à être chantée, car, de par son essence et sa structure, la poésie est un chant. C'est dans cette forme qu'elle est née, partout dans le monde.

Dans le domaine de la poésie en langue vernaculaire, orale et écrite, un précieux patrimoine existe déjà. Une partie (peut-être la plus importante en quantité, sinon en qualité) reste à connaître. C'est là un indéniable trésor.

Il faut, alors, que les poètes algériens *instruits*, ceux qui déclarent leur amour du peuple, s'inspirent de leurs collègues des autres nations : aimer l'idiome maternel au point de l'utiliser dans leur production en le perfectionnant.

Voici une anecdote significative. A Béjaïa, en 2012, j'ai rencontré un quadragénaire poète kabyle. Au courant de son intérêt pour le peuple, que je ne mettais pas en doute, et constatant qu'il écrivait en français, j'ai évoqué Pouchkine et son remarquable renouvellement de la langue russe, ainsi que l'habitude de poètes russes, pendant une certaine période, de se rassembler, au pied de sa statue, pour lire leurs œuvres. J'ai rappelé ensuite l'italien Gioachino Belli, poète italien du XIXème siècle, qui vivait à Rome ; il fut célèbre pour avoir écrit ses *Sonetti romaneschi* (sonnets romains) dans le langage vernaculaire du peuple ordinaire de la ville.

Puis, avec le maximum de courtoisie pour ne pas heurter, j'ai demandé à mon interlocuteur :

- En utilisant la langue française, et non pas le kabyle, pour qui écris-tu ?

277 Encore une fois, l'auteur a un tel mépris pour la dziriya qu'il ne la reconnaît même pas dans la poésie qu'il étudie. Et, pourtant, l'examen objectif montre que la poésie évoquée par l'auteur est plus proche de la dziriya que de l'arabe moyen-oriental. Preuve en est que les Arabes moyen-orientaux ne comprennent pas cette poésie algérienne, ou très partiellement.

278 *A. A. Dellaï, Le melhoun…* art. c. Très curieux que la « dévalorisation », à laquelle l'auteur est si sensible, ne s'étend pas à la dziriya. Il reste à comprendre les motifs de la mise entre guillemets des termes « orale » et « populaire ». Je ne connais pas un autre exemple d'un tel aveuglement concernant la valeur de la dziriya.

279 Idem.

À cette question inattendue suivit un silence embarrassé.

Je poursuivis, sans aucun esprit polémique mais avec amabilité, uniquement pour mettre en évidence une contradiction :

- Si un poète algérien se propose d'écrire pour le peuple, ne serait-il pas logique qu'il le fasse dans son langage, dans ton cas, en kabyle?... Qu'il trouve le moyen d'en faire une langue de poésie, et qu'il lise ses poèmes en public, étant donné, d'une part, la difficulté d'éditer de la poésie en Algérie, et, d'autre part, l'analphabétisme d'une partie du peuple ou son refus de la lecture ?

Encore silence gêné du poète.

N'y avait-il pas pensé ? Ne le désire-t-il pas ?

L'embarras évident de mon partenaire me fit renoncer à éclaircir ces deux questions.

2.5.6. Roman

Dans le chapitre *Vivacité et richesse des langues populaires,* furent évoqués les récits de vie de ma mère et de mon oncle maternel[280].

Voici des observations générales concernant aussi bien le roman que la poésie.

Tamazight

Un début de production existe déjà et se développe de manière encourageante, malgré les divers obstacles existants[281].

Dziriya

Dans cet idiome, sauf erreur, aucun roman ni nouvelle n'existe.

Un jour, par hasard, en 2012, une employée dans le théâtre de Béjaïa, une kabyle, est entrée dans le bureau où je me trouvais, à l'écoute d'une partie de la chronique de ma mère.

- Qui est cette actrice qui raconte si bien cette histoire ? me demanda la nouvelle venue, visiblement émue.

J'ai souri, puis j'ai pensé : « Si je veux toucher les *Algériens*, il faudrait absolument trouver le moyen de communiquer ce contenu dans la langue utilisée par la narratrice, avec les remaniements nécessaires pour en faire un témoignage

280 Partie V. / point 1.3.

281 Nadir Iddir, *Dr Saïd Sadi. Ancien président du RCD, auteur Askuti…,* art. c. et Nadir Iddir, *Ecriture romanesque en tamazight : De Lwali n wedrar à Tamacahuts tangarut,* http://www.elwatan.com//culture/ecriture-romanesque-en-tamazight-de-lwali-n-wedrar-a-tamacahuts-tangarut-13-01-2017-337029_113.php

anthropologique ou un roman ; j'accompagnerai le texte des notes indispensables pour expliciter les mots oranais incompréhensibles dans les autres parties du pays. »

Il est certain que la femme, qui écouta la narration de ma mère, aurait eu la même réaction si elle l'avait entendue réciter les poèmes de sa composition.

Un Amazighe constatera, sans aucun doute, les mêmes qualités romanesques ou poétiques, s'il écoute une femme de sa communauté s'exprimer en tamazight.

On pourrait rétorquer que j'évoque ici uniquement la possibilité d'écrire des œuvres littéraires en langage maternel. Non, je me réfère à un domaine d'utilisation, sans perdre de vue la nécessité d'ériger le langage vernaculaire en instrument linguistique de connaissance et de communication officielles.

Je pense aux splendides œuvres qu'il serait possible de tirer de ce genre de productions orales, pour les écrire dans leur langue *originale.*

Partout dans le monde, au point de vue du *contenu*, de nombreux romans et poèmes furent inspirés, plus ou moins directement, par des *contes et légendes populaires*. En outre, su le plan linguistique, rappelons-le, les chefs-d'œuvre de la littérature sont nés de la langue *vernaculaire*, *remaniée* et enrichie par le génie de l'auteur. Enfin, ces productions contiennent, en même temps, une authenticité locale (*nationale)* et une dimension *universelle*. Dans le chapitre *Recueils et compilations,* des exemples furent mentionnés. En voici d'autres : *Pantagruel* puis *Gargantua* de Rabelais, *Os Lusiadas* (Les Lusiades) de Luis de Camoes (Portugal), *Don Quichotte* de Cervantès.

Revenons aux récits de vie de ma mère, de mon oncle et de tous ceux que l'on peut entendre en Algérie. S'il faut destiner l'ouvrage à des Algériens, la traduction en français ou en arabe moyen-oriental, même la plus talentueuse, ferait perdre au contenu la saveur des mots, leur musicalité, une partie des nuances, le génie propre à l'idiome original, par conséquent des caractéristiques du peuple dont font partie les personnages. C'est la classique situation formulée en italien : « traduttore, traditore » (traducteur, traître). Bien entendu, quand on ne connaît pas la langue originale d'une œuvre littéraire, y avoir accès à travers un idiome différent n'empêche pas son appréciation, avec la conscience des limites spécifiques à une traduction.

Cependant, alors que j'ai toujours écouté avec plaisir et émotion les « romans » et poèmes verbaux, en oranais, de mes parents et d'autres compatriotes, je n'ai pas lu un seul, je dis bien un seul, roman ou poème algériens sans éprouver une gêne, due au fait que la langue utilisée n'était pas mon idiome maternel, mais le français ou l'arabe moyen-oriental. Quelque chose sonnait faux, il créait, en moi, une distance ; derrière la lecture des termes résonnaient dans mon cerveau des mots de dziriya, comme un trésor, sémantique et musical, qui m'était refusé. Je me sentais frustré ; c'est pourquoi je lisais avec une certaine frustration. Il est vrai que je n'étais pas soumis aux langues française ou arabe moyen-oriental au point d'oublier les beautés de mon idiome maternel. Je le dois, en partie, à un heureux hasard : au lycée « franco-musulman », avoir étudié de manière normale le français et l'arabe moyen-oriental, grâce à des

enseignants ne souffrant pas de complexe, ni de colonisés (pour les Algériens[282]), ni de colonisateurs (pour les professeurs d'origine européenne).

Alors, mon attitude était uniquement instinctive. L'importance et l'urgence de la dziriya, dans l'écriture poétique et romanesque, ne m'étaient pas claires et impérieuses. Elles le sont devenues par la lecture d'œuvres littéraires écrites sans hiatus entre la langue du roman ou du poème et celle des protagonistes évoqués.

Une frustration, je la ressens également, cependant moins intense, quand je lis un roman, encore plus un poème, traduits d'un idiome que j'ignore. Je l'apprécierai davantage si je connaissais la langue originale, selon l'adage : pour bien connaître un peuple, il faut pratiquer sa langue.

Il est vrai que, depuis toujours, j'aime les langues, de tous les pays, indépendamment de leur prestige. Depuis l'enfance, les circonstances m'ont fait pratiquer plusieurs idiomes : le maternel à la maison et dans la rue, l'arabe classique à l'école coranique, le français à l'école primaire, enfin, au lycée, outre le français, l'arabe moyen-oriental et le latin. En plus, j'avais l'occasion d'apprendre certaines expressions, plus ou moins savoureuses, dans trois autres idiomes : le kabyle, avec mon petit compagnon amazighe, l'espagnol, à travers les Européens qui habitaient un quartier proche du mien, et l'allemand, par l'intermédiaire de légionnaires, dont Sidi Bel Abbès était le quartier général.

Considérons, à présent, l'affirmation suivante : les langues française et arabe moyen-orientale sont les *plus* aptes pour l'expression poétique et romanesque.

Quelles soient aptes ne fait aucun doute ; mais pourquoi celles-ci *plus* que d'autres idiomes (sous-tendant les langues maternelles algériennes) ? Quelles sont les œuvres algériennes, poésie, nouvelle ou roman, écrites en français ou en arabe moyen-oriental, qui, non pas rivalisent avec les chefs-d'œuvres mondiaux, mais, au moins, ont dépassé l'horizon francophone ou arabophone, et bénéficient d'un écho plus large ?

En arabe moyen-oriental, où est le roman algérien comparable à «ا لأيام » (*Al ayâme*, *Les jours*), de Taha Husseïn, ou à « أولاد حارتنا » (*Awlâd hâritnâ*, *Les enfants de notre quartier)*, de Najib Mahfouz, les nouvelles similaires à «كتاب الحيوان » (*Le livre des animaux*) de الجاحظ (Al jahîd), les poètes algériens équivalents à Ahmad Chawky, Mahmoud Darwich ou Samih al-Qâsim ?

En français, où est le roman analogue à *Les Chants de Maldoror*, de Lautréamont, *Les Misérables,* de Victor Hugo, ou au *Journal d'une femme de chambre*, d'Octave Mirbeau ? Où sont les nouvelles possédant la valeur de celles Guy de Maupassant ? Et les poètes comme Louis Aragon ou Jacques Prévert, pour ne pas évoquer Baudelaire et Rimbaud ?

282 À l'époque (1958-1962), pour l'arabe, il n'y avait pas besoin d'importer des enseignants du Moyen-Orient ; tous étaient autochtones, et très compétents.

Certes, quelques uns prennent leur désir pour réalité. Par exemple, ils parlent d'un « Victor Hugo algérien ». Et, auparavant, nous avons constaté l'éloge faite par Amine Zaoui à la littérature française de la nouvelle génération.

Si nous élargissons la question au-delà du monde francophone et arabophone, pour ne pas mentionner les chefs-d'œuvre universels, où est le roman algérien à la hauteur de *I promessi sposi* (traduit en français avec le titre *Les Fiancés*), d'Alessandro Manzoni, œuvre la plus représentative du Risorgimento (Renaissance ou résurrection de la nation) ? Entre autre, il influença grandement la promotion de la langue italienne. En poésie, où est le Pouchkine algérien ? Il libéra la langue nationale russe de celle administrative et liturgique, en s'inspirant mais sans dépendre de littératures étrangères. Où est notre Heinrich Heine ? Son *Le Livre des Chants,* proche de ceux populaires, donna au langage allemand courant la dignité poétique. Où est notre Federico García Lorca ? Son recueil poétique *Romancero gitano,* alliant la poésie appelée savante à celle dite populaire, est considéré une œuvre fondamentale de la littérature espagnole du XXème siècle.

Tous ces auteurs se distinguent, entre autre, par une qualité identique : l'usage de la langue *vernaculaire*, et l'incrustation dans son génie, autant « *savant* » que *populaire*.

Pourquoi les meddahhs (conteurs) algériens ne pourraient-ils pas devenir la source pour composer des poèmes et des romans, en utilisant leur langue, déjà travaillée par eux, puis, éventuellement, convenablement remaniée ?

Et si la poésie, la nouvelle ou le roman sont réellement valables, ne trouveront-ils pas, comme toute autre œuvre du monde, leurs traducteurs dans les langues de la planète ?

On objectera la difficulté d'écrire dans les langages vernaculaires. Rappelons, encore une fois, ces faits historiques : c'est le langage *parlé* qui a donné naissance à la langue *écrite* ; les chants oraux, sacrés ou de vie quotidienne, notamment le travail des champs, ont amené à l'écriture de poèmes, puis de romans.

Et j'ai souligné les *agents* qui en furent les promoteurs : soit un groupe *restreint* d'intellectuels, - celui de la *Pléiade* pour la française, celui de Pékin, pour le chinois simplifié -, soit pratiquement une *seule* personne : Nguyễn Du (Viet Nam), Boccaccio (Italie), Geoffrey Chaucer (Angleterre), Alisher Navoiy (Ouzbekistan), Luis de Camoes (Portugal), Pouchkine (Russie).

La poésie et le roman, en dziriya et en tamazight, gagneront certainement à bien connaître ces réussites pour en tirer les leçons qui s'imposent. C'est la meilleure voie pour transmettre, en même temps, l'algérianité (dans ses composantes arabophone et amazighophone) et sa dimension universelle.

Alors finiront les jérémiades complaisantes et inopérantes sur les méfaits du colonialisme français, mal compensées par les bravades sur le « butin de guerre » ; alors, cesseront les vantardises sur le mythifié-mysthifié « retour aux sources » ;

alors, on s'évitera la ridicule emphase d'Amine Zaoui, concernant la production en français de la génération actuelle.

Pour la diffusion des productions littéraires, en langue maternelle, deux moyens sont possibles.

Le premier est la publication sur papier.

En cas d'impossibilité, on peut recourir au support électronique : enregistrer les œuvres sur une plate-forme internet et/ou sur cd. De cette manière, l'auteur-e a une double possibilité : publier son œuvre sous forme écrite et/ou auditive. Dans ce dernier cas, l'œuvre peut être récitée par l'auteur ou un interprète de son choix. À ce sujet, je conseille de visiter les sites internet de littérature audio, comme celui où, personnellement, je m'alimente beaucoup : http://www.litteratureaudio.com/

Signalons, par exemple, qu'en 1954, le roman *L'Étranger*, lu intégralement par son auteur, Albert Camus, a été enregistré par l'ORTF, et publié en cd. En 2008, Gallimard fit paraître 3 cd du même roman, lu, cette fois-ci, par l'acteur Michael Lonsdale.

Ce genre d'initiative peut être mené par un éditeur, une association ou, à défaut, par l'auteur lui-même.

Les poèmes et les romans, écrits en langue populaire, auront certainement des chances d'être achetés et/ou écoutés. Voici un exemple personnel. Du site précédemment mentionné, je décharge librement beaucoup d'ouvrages enregistrés en audio, - essais, romans, poésie, etc. -, je les mets sur une tablette, puis, j'en écoute le contenu. Gratuitement !

Les jeunes agissent ainsi dans le domaine musical. Qui seront les poètes et romanciers algériens qui parviendront à leur donner le plaisir d'écouter leurs œuvres littéraire de cette manière ?

Quant au peuple qui ne lit pas, ou n'a pas les moyens d'acheter un livre ou un cd, ni d'accéder à internet, il reste la lecture publique partout où cela est possible. À ceux qui, tenant compte de leur qualité de lettrés et d'instruits, dédaigneraient la méthode des meddahhs (conteurs publics), rappelons les poètes russes, entre autres Pouchkine et Maïakovsky ; ils déclamaient leurs poèmes sur des places publiques. Avant eux, les poètes arabes ante-islamiques récitaient leurs œuvres durant les rencontres de marchés ; les meilleures recevaient, ensuite, l'honneur d'être suspendues sur un mur : les fameuses معلقات (muĕallakâtes, signifiant : les accrochées [sur un mur]).

Comme chacun sait, c'est *la quantité* qui produit la *qualité*.

C'est parce que les poètes arabes ante-islamiques s'affrontaient, nombreux, en concours public, que furent écrites les fameuses, à peine mentionnées, «المعلقات السبعة » (les sept [poèmes] accrochées). Et, remarquons-le, le texte du Coran, lui-même, assuma un style poétique s'inspirant directement de cette poésie, tellement elle était prisée par le public. Et l'on sait que cette forme d'expression particulière fut l'un des facteurs d'accueil positif du texte coranique.

C'est parce que la ville de Londres avait beaucoup d'auteurs dramatiques que, par l'effet de la concurrence entre eux pour attirer le public et donc le gain, ont émergé Shakespeare, Christopher Marlowe et Ben Johnson.

C'est parce que d'autres pays ont produit d'innombrables œuvres littéraires qu'il en est sorti quelques productions d'intérêt mondial.

C'est parce que les États-Unis produisent une quantité énorme de films qu'à la fin il en sort quelques uns de haute qualité.

Que l'on produise donc, en Algérie, mille films, mille pièces de théâtre, mille romans, mille nouvelles, mille brochures de poésie, alors on créera les conditions pour qu'une dizaine soient dignes d'intérêt, et, peut-être, une œuvre sera de qualité certaine, quelquefois même un chef-d'œuvre. C'est la règle universelle.

Par conséquent, la faiblesse *quantitative* de la production intellectuelle algérienne est l'une des causes de son état médiocre. D'autres raisons furent exposées dans les chapitres précédents.

Que l'on permette, cependant, d'insister par le rappel de ces deux autres motifs.

L'un est de nature institutionnelle. L'État, par son essence, a besoin de serviteurs, les fameux « Bnî oui oui » (les fils de oui oui, les « Yes men ») du temps de la colonisation, et non de créateurs libres. Ces derniers, de par leur caractéristique, ne sont pas des scribes-mandarins, soucieux de servir la domination étatique (en échange de gains), mais d'œuvrer pour la vérité et pour le peuple, même en crevant de faim, même emprisonnés, même exilés.

L'autre motif est d'ordre individuel. La facile tendance des auteurs algériens, du passé comme du présent, à se prendre pour un Monument ou une Icône, par manque de comparaison avec celles et ceux qui le sont réellement.

2.5.7. Tarjamâte : Traductions

Bien entendu, il faudra accorder son importance à la traduction de tout ce que la production contient d'intéressant au niveau mondial, et pas uniquement français et arabe moyen-oriental. Cet apport permettra aux lecteurs algériens d'élargir leurs horizons culturels (en espérant une décolonisation réelle), d'une part, et, d'autre part, en lisant ces œuvres dans la langue maternelle, dziriya ou tamazight, de se familiariser davantage avec elle, en constatant qu'elle ne se réduit pas à un dialecte incapable de « nuances délicates » et de « débats complexes ».

En ce sens, la traduction, en tamazight, du *Zadig* de Voltaire est une initiative à saluer, et à imiter en dziriya. Soit dit en passant, combien de lecteurs savent que ce titre est pris de l'arabe « sadîg, صديق » ?

Si ma mémoire est fidèle, je crois que *Les Mille et Une Nuits* ont également été traduites en tamazight.

2.5.8. A « soûg al mougaddàsse »[283] w'al harka[284] antaĕoû : le « divin marché » et ses mercenaires

La première expression est l'invention de Dany-Robert Dufour, dans l'essai *Le Divin Marché, la révolution culturelle libérale.* Il y démontre qu'avec l'avènement de l'ultra-libéralisme capitaliste, triomphant sur la planète, le dieu exclusif est devenu l'argent. Son premier commandement est : Pense seulement à gagner du fric et à le dépenser selon ton plaisir !

À ceux qui, en Algérie, par adoration de ce contemporain « Veau d'Or », écrivent des œuvres (chansons, théâtre, cinéma, télévision, poésie, roman, etc.), on comprend leur dédain non avoué sinon leur dénigrement affirmé à l'encontre des idiomes maternels, et donc leur convenance de recourir à des langues *vendables*. La dziriya, pour désigner un mouchard, emploie le mot *bayâĕ* (vendeur) ; en français, on dit également : il a *vendu* ses camarades. C'est correct, puisque cette opération est récompensée par de l'argent. Mon propos ne s'adresse donc pas aux auteurs *bayaĕâ* (vendeurs, marchands) de leur production intellectuelle.

Bachir Dahak le pointe du doigt :

> « Surtout ne pas oublier que le succès et la gloire sont là, blottis derrière les rideaux de certaines officines occidentales qui savent vous récompenser et faire de vous des têtes de gondole... »[285]

Personnellement, j'avais pensé à écrire cet ouvrage directement en dziriya, mais, compte tenu des destinataires auxquels je m'adresse, j'ai estimé plus opportun de le présenter en français. Je souhaite vivement la traduction de ce texte en arabe moyen-oriental pour le soumettre à l'attention des compatriotes pratiquant cet autre idiome.

Pour revenir aux langues commercialisables, elles permettent l'accès à un marché de consommateurs : l'élite du pays, mais, vu son étroitesse, surtout celles française et moyen-orientale. Ces dernières ont l'avantage d'offrir des gains en devises, et un prestige étranger plus consistant.

Ne méconnaissons pas les œuvres écrites dans ces idiomes ; comme dans tout autre, elles sont un enrichissement culturel, à condition, bien entendu, de contenir d'appréciables contenu et forme.

283 Ce mot arabe (مقدس) est adopté parce qu'il semble, sinon employé, du moins compréhensible à l'oreille populaire arabophone.

284 Ce terme désignait les mercenaires autochtones qui servaient l'armée coloniale française durant la guerre d'Algérie. Ici, linguistiquement, le familier de la dziriya constate la puissance du langage parlé par rapport à sa traduction française : les gens en question sont moins blessés par le terme « mercenaire » que par celui de « harki ». Tout comme, en France, à propos de l'occupation nazie, les personnes qui en furent les alliés locaux sont désignés par le mot percutant « collabo ».

285 *L'affaire Bengana et notre lanceur d'alerte*, quotidien *Algérie Patriotique,* 21 mars 2017, http://www.algeriepatriotique.com/article/une-contribution-de-bachir-dahak-%E2%80%93-l%E2%80%99affaire-bengana-et-notre-lanceur-d%E2%80%99alerte

En ce qui me concerne, ma première nouvelle, *Lettera da Roma di un E.C.*, et ma première brochure de poésie, *Parole d'Amore,* furent écrites et publiées en langue italienne, parce qu'elles étaient destinées au public pratiquant cet idiome. Par la suite, j'ai publié leur version en français, ayant disposé de l'opportunité offerte par des maisons d'éditions françaises, avec des titres équivalents : *Lettre de Rome d'un E.C.*, et *Mots d'Amour*.

Cependant, le présent essai est un appel aux auteurs algériens. S'ils désirent vraiment destiner leur production d'abord au peuple algérien, ne devraient-ils pas s'efforcer de les composer dans sa langue maternelle ?

Cette option peut être contestée par les objections suivantes.

1.

La dziriya ne dispose pas de système d'*écriture standard*, et, pour le tamazight, il ne bénéficie pas d'un consensus privilégiant les caractères latins ou tifinegh.

Cela empêche-t-il de commencer, en choisissant personnellement un système d'écriture ? Pour la dziriya, j'ai proposé un modèle, comme base de départ à perfectionner.

2.

Le *marché* algérien des consommateurs est *limité*.

L'argument est réfuté par l'existence de pays comme le Portugal, l'Albanie, Israël, la Flandre belge, les Pays-Bas, le Viet Nam, etc.

3.

La partie de population algérienne capable de *lire* est restreinte.

Il existe une solution, inspirée de celle employée pour les non ou mal voyants : l'enregistrement sonore de l'œuvre, comme dans le site déjà mentionné http://www.litteratureaudio.com/, ou cet autre https://www.audiocite.net/.

4.

Une œuvre écrite dans l'une des langues vernaculaires algériennes n'a pas de chance d'être lue par des *étrangers*, à cause de l'idiome employé.

Cela n'est pas vrai. Quand une œuvre se distingue par ses qualités, elle finit par trouver une traduction dans des langues qui bénéficient d'un marché de consommateurs plus ample, au point de mériter une reconnaissance significative. Deux exemples, pour ne pas citer d'autres : l'Albanais Ismaël Kadaré a été plusieurs fois mentionné pour le Prix Nobel de Littérature, l'Égyptien Nagib Mahfouz l'a obtenu.

Examinons la « *mère* » des questions : le *fric*.

D'abord, à propos de l'*écrivain*.

Précision préliminaire. Je n'affirme pas qu'écrire en ayant en vue de l'argent à gagner est, de manière absolue, condamnable et voué à produire seulement des

œuvres médiocres. Si l'on est doté d'une personnalité consistante, c'est elle qui déterminera la qualité de l'ouvrage et non le besoin, parfois légitime, d'argent pour vivre. Des exemples : Vivaldi et Mozart, Shakespeare et Molière, Balzac, Dostoïevsky et Georges Sand.

Présentant un portrait de cette dernière, Guy de Maupassant écrit :

> « De toutes les passions, l'amour de l'art pour l'art est assurément la plus désintéressée. A côté du désir très légitime de gagner de l'argent, à côté du besoin tout naturel de renommée, l'artiste aime et doit aimer frénétiquement ce qu'il enfante. Aux heures de production, il ne songe ni à l'or ni à la gloire, mais à l'excellence de son œuvre. Il frémit aux trouvailles qu'il fait, s'exalte, comme hors de lui-même, devenu une sorte de machine intellectuelle à produire le beau, et il aime son ouvrage uniquement parce qu'il le croit *bien*. »[286]

Le problème financier doit s'analyser, également, du point de vue du *consommateur* d'œuvres littéraires.

En Algérie, un article constate :

> « De l'auteur à l'éditeur en passant par le diffuseur, arriver à la librairie pour atterrir enfin entre les mains du client lecteur, le livre connaît les pires obstacles. Aujourd'hui, la chaîne du livre s'est rompue et le livre languit… Du coup nous lisons peu ou pas. […] dans ce vide livresque où nous baignons, beaucoup d'entre nous se rabattent sur les livres d'occasion, moins chers. Car la question du budget que nous consacrons au livre compte parmi les nombreux problèmes auxquels nous nous heurtons quand il s'agit de lire. Pour une nouveauté littéraire Algérienne, il faut débourser en moyenne 600 da le roman. Pour un livre déjà paru à l'étranger, il faut débourser en moyenne 800 da, voire plus. On se rabat aussi sur les "Classiques" Algériens, tels que Dib, Mammeri… beaucoup moins chers lorsqu'ils sont réédités par des maisons d'édition Algériennes. »[287]

Invitons à lire les commentaires de lecteurs, suite à l'article ; ils sont très intéressants du point de vue d'une certaine mentalité, et significatifs quant à l'usage de la langue française.

Arrivons aux *agents* de diffusion de la littérature.

L'espoir est de voir apparaître en Algérie des maisons d'édition, sur papier ou/et support électronique, qui publieront de la poésie, des nouvelles et des romans en idiomes maternels. Elles commencent à exister en tamazight.

286 *George Sand d'après ses lettres.* Italiques de l'auteur. Texte publié dans *Le Gaulois* du 13 mai 1882, http://maupassant.free.fr/chroniq/sand.html

287 http://www.elwatan.com/culture/quelques-realites-sur-le-divorce-des-algeriens-avec-la-lecture-et-le-livre-infographie-22-02-2015-288164_113.php, vu 22.02.2015. Les majuscules employées dans les adjectifs sont dans le texte.

Le problème du *prix* supportable par le lecteur est à résoudre. Dans ce domaine, voici une suggestion : créer des maisons d'édition *électronique*, proposant une méthode, elle existe, pour transformer individuellement le texte électronique en livre papier.

Pour le public sachant lire, la maison d'édition publierait des textes en numérique ; pour les analphabètes et les mal ou non-voyants, les mêmes œuvres seraient disponibles en version sonore. Dans les deux cas, le télé-déchargement nécessitera un prix modique.

Il restera aux lecteurs alphabétisés une seule dépense importante, l'achat d'une tablette ; toutefois, cette somme sera dédommagée au terme de l'acquisition d'un certain nombre d'ouvrages. Par la suite, il faudra seulement dépenser le coût de télé-déchargement de l'œuvre.

Quand aux personnes ne pouvant accéder qu'à l'édition sonore, l'appareil qu'ils devraient se procurer, pour écouter, a un prix beaucoup plus moindre que celui d'une tablette.

Précisons, enfin, que, désormais, des milliers sinon des millions d'ouvrages, couvrant l'essentiel de la production mondiale, dans tous les domaines, sont disponibles gratuitement sur internet, parce que libres de droits.

A présent, voyons la réalité algérienne existante, et d'abord dans le domaine *romanesque*.

Sauf erreur, jusqu'à présent, il n'y a pas d'édition en dziriya. En tamazight, des œuvres ont été déjà publiées. On lit :

> « Une collection littéraire de quatre romans vient d'être éditée chez le haut commissariat à l'Amazighité (HCA) traduisant un auteur universel comme Voltaire [il s'agit de Zadig] ou encore l'édition de romans d'auteurs d'expression amazighe dont un roman de Rabah Boucheneb […] Dans cette collection littéraire baptisée « Idlissen-nneɣ » ou « notre culture », une collection qui existe depuis 2003 et qui a mis au grand jour 110 livres dans le genre littéraire ou encore des livres d'Histoire traduits en tamazight. Dans l'édition de la fin 2014, figure aussi le journal intime d'un autre auteur qui s'appelle Igli n Tlelli […] Un auteur né en 1967 et qui a commencé à écrire en kabyle depuis ses 14 ans. Et il n'est pas à son premier livre car il a écrit d'autres livres : en 1996, 2004 et plus récemment encore en 2010, toujours d'expression amazighe. »[288]

Dans le champ *poétique*, en langages vernaculaires, existe une production depuis bien longtemps.

Le chercheur Ahmed-Amine Dellaï déclare :

288 http://www.elwatan.com/culture/zadig-de-voltaire-traduit-en-tamazight-par-rabah-boucheneb-12-02-2015-287359_113.php, vu 13.2.2015.

« Pour nous, il s'agit avant tout de publier l'ensemble de notre patrimoine poétique, après l'avoir patiemment recueilli, étudié et dûment établi. A ce moment-là, nous aurons une véritable littérature algérienne sur les étagères de nos librairies et de nos bibliothèques. Le reste suivra. »[289]

Malheureusement, de ce patrimoine, très peu a été publié. Les causes semblent être au nombre de trois.

Le premier serait le manque d'intérêt de la majorité des chercheurs.

« Au CRASC d'Oran, nous sommes le seul groupe qui travaille, à l'échelle nationale, sur le melhoun. Mais je dois vous avouer que j'ai beaucoup de difficulté à y intéresser les universitaires. Mon seul réconfort est l'engouement que le melhoun suscite dans le large public. »[290]

Le second problème est la non disponibilité des maisons d'éditions :

« Il y a, chez nous, à Oran, un éditeur [Dar El-Gharb] qui s'est pratiquement spécialisé dans la publication des travaux des universitaires. Parmi ces travaux, certains ont un rapport avec la dialectologie et la littérature populaire. Mais c'est très insuffisant par rapport à cet immense chantier qu'est la dialectologie et la littérature populaire en Algérie. Le seul point noir est que ces quelques travaux sont souvent publiés à compte d'auteur. La production poétique, dans cette veine, n'a jamais cessé ; le problème c'est qu'elle manque de visibilité. Il faut encourager les éditeurs à publier les œuvres modernes, d'actualité, et je sais qu'il y en a. »[291]

Le troisième obstacle est l'ostracisme de la part des autorités institutionnelles.

« La télévision, surtout, cette forteresse inexpugnable, doit offrir, d'une manière équitable, à nos poètes de melhoun, en parité avec les poètes de langue classique, les moyens de se faire entendre. Il faut aussi que la poésie critique soit tolérée, et là, je pense à un poème comme Eddachra, un texte de melhoun d'aujourd'hui qui fait fureur dans l'Algérie profonde, repris en chanson par le comique critique 'Atallah, et interdit, m'a-t-on dit, de diffusion. »[292]

2.5.9. Méthode de création

Ce chapitre élargit un peu le thème de cet essai. Ce souci est nécessaire par crainte de laisser croire que l'usage de la langue maternelle autorise la facilité et la superficialité. Cette partie ne concerne pas les personnes qui se limitent à écrire uniquement pour elles-mêmes, satisfaisant un légitime besoin individuel d'amour-

289 *Les Débats*. L'auteur m'a fourni l'article sans date de parution. J'ai consulté le journal mais les archives sont constituées de telle manière qu'il est impossible de retrouver ce document.

290 Idem.

291 Idem.

292 Idem.

propre, ou dans un but thérapeutique. Les personnes visées, ici, sont celles qui proposent leur production d'abord au public.

Pour ces dernières, il ne suffit pas d'ambitionner le statut d'écrivain, - poète, romancier, scénariste, dramaturge -, pour l'être vraiment.

N'imitons pas ces raconteurs d'histoire qui, manquant de scrupule autant que de formation, avides de gain facile, proposent leurs mièvreries aux enfants parce qu'ils les croient stupides. En écrivant dans le langage vernaculaire, ne produisons pas des œuvres bâclées à nos auditeurs ou lecteurs, sous prétexte que l'idiome employé est lacunaire et/ou le public visé est populaire, sous-entendu incapable de « haute » culture. Quand, par exemple, j'ai présenté mes œuvres théâtrales, à l'époque du *Théâtre de la Mer*, certains les ont trouvées d'un niveau intellectuel ne consentant pas leur présentation à un public populaire ; l'accueil de ce dernier, comprenant ouvriers et paysans, parfois analphabètes, les a largement démentis.

Il faut être stupide pour mépriser les enfants, en les croyant capables d'apprécier uniquement les niaiseries de certains contes ou dessins animés ; et il faut être sot pour dédaigner le peuple en lui proposant uniquement les futilités des téléfilms ou de certaines pièces de théâtres.

Pour ceux qui auraient l'honneur de se mettre à écrire en langue maternelle, comme pour ceux qui le feraient dans n'importe quelle autre, il existe des règles à suivre. Les unes sont générales, d'autres sont spécifiques au genre de production. Elles existent depuis l'Antiquité et se trouvent dans toutes les cultures.

Lisons et relisons beaucoup de fois, par exemple, l'*Art poétique* d'Horace, puis, du même titre, celui de Boileau, en particulier le Chant premier, et, aussi, *Of semplicity and refinement in writing* de David Hume. Lisons et relisons les correspondances instructives de ceux qui ont écrit, de toutes les époques et pays, romanciers, poètes, essayistes ; apprenons d'eux les scrupules, la modestie, la patience, l'endurance et les règles de composition. La création nécessite la sueur des méninges.

Comme les maîtres, lisons cent ouvrages, pour découvrir les règles de leur composition, avant de nous permettre de proposer le nôtre. N'oublions pas qu'un Rimbaud de 17 ans et qu'un Lautréamont de 18 ans connaissaient déjà, à leur âge, ce qu'il fallait avant de composer leurs œuvres. Leur contenu en est la preuve.

Un cordonnier, un paysan, un architecte, un médecin ou un ingénieur, qui n'ont pas appris correctement leur métier, ne peuvent pas prétendre à ces professions ; un écrivain qui ne connaît pas suffisamment les règles de sa langue et de son art, même s'il est publié, même sans payer de sa poche, ne ferait que satisfaire la prétention de son ego. Gardons à l'esprit la phrase conclusive du Chant I de *L'Art poétique* de Boileau :

« Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. »

En Algérie, malheureusement, ce genre d'individus est répandu ; il suffit de lire les articles de journaux où se trouvent, à tort et à travers, des mots tels « monument », « icône », « immense », etc.

Quand on a le souci de chercher, on peut facilement apprendre. Que l'on permette quelques citations pour montrer l'importance de ce qu'on peut trouver :

> « Je relis du Montesquieu, je viens de repasser tout *Candide*, rien ne m'effraie. Pourquoi ? A mesure qu'il me semble me rapprocher des maîtres, l'art d'écrire, en soi-même, me paraît plus impraticable. Et je suis de plus en plus dégoûté de tout ce que je produis. Oh ! Le mot de Goethe ! J'eusse peut-être été un grand poète si la *langue* ne se fut pas montré indomptable ! Et c'était Goethe ! »[293]

L'auteur de ces observations est celui de *Madame Bovary*. Dans une autre missive, il conseille :

> « Prends donc, toi, l'habitude de lire tous les jours un classique. (…) Je crois cette hygiène salutaire. »[294]

Personnellement j'applique scrupuleusement ce conseil, le soir, et j'en tire un incontestable profit, outre du plaisir. Des amis auxquels j'avouai cette fréquentation des classiques ont souri, comme s'il s'agissait de vieilleries ; ils ne lisent que ce que la publicité contemporaine leur propose : de l' « actuel » et même du « post-moderne ». Ils n'ont jamais lu, par exemple, les œuvres de Homère, de Rabelais ou de Cervantès ; mais ces amis se croient « à la page », puisque la publicité l'affirme.

Ceux qui ont conscience de l'importance *primordiale* des classiques sauront que le style le meilleur est la simplicité, à ne pas confondre avec la platitude. Voici des extraits d'une présentation, qu'il est bon de lire en entier :

> « Les mots ont une *âme*. La plupart des lecteurs et même des écrivains ne leur demandent qu'un sens. Il faut trouver cette âme qui apparaît au contact d'autres mots, qui éclate et éclaire certains livres d'une lumière inconnue, bien difficile à faire jaillir. Il y dans les rapprochements et combinaisons de la langue écrite par certains hommes toute l'évocation d'un monde poétique que le peuple des *mondains* ne sait plus apercevoir ni deviner. (...) Autant parler musique à des gens qui n'ont pas d'oreilles. (…) Flaubert fut torturé toute sa vie par la poursuite de cette insaisissable *perfection*. Il avait une conception du style qui lui faisait enfermer dans ce mot toutes les qualités qui fondent en même temps un *penseur* et un *écrivain*. (…) il croyait au *style*, c'est-à-dire à une manière unique, absolue d'exprimer une chose en toute sa couleur et son intensité. (…) Une phrase est viable, disait-il, quand elle correspond à toutes les nécessités de la *respiration*. Je sais qu'elle est bonne lorsqu'elle peut être *lue* tout haut. Les phrases mal écrites (…) ne résistent pas à cette épreuve. Elles oppressent la poitrine, gênent les battements du cœur et se trouvent ainsi hors des conditions de la vie. »[295]

Flaubert déclamait systématiquement ce qu'il écrivait, dans une petite chambre qu'il appelait son « gueuloir ».

293 *Correspondance,* lettre du 01.06.1853 à Louise Colet.
294 Idem, lettre du 21.8.1853.
295 Guy de Maupassant, *Chroniques, Chronique sur Flaubert, partie 1*.

Enfin, ceci, dans le même article :

> « Dans le vers, disait-il, le poète possède des règles fixes, il a la mesure, la césure, la rime, et une quantité d'indications pratiques, toute une *science* du *métier*. Dans la prose, il faut un sentiment profond du *rythme*, rythme fuyant, sans règles, sans certitude. Il faut des qualités *innées* et, aussi, une puissance de *raisonnement*, un sens pratique, un sens artiste infiniment plus subtil, plus aigu pour changer à tout instant le mouvement, la couleur, le son du *style*, suivant les choses qu'on veut dire. Quand on sait manier cette chose fluide, la prose française, quand on sait la valeur exacte des mots, et quand on sait modifier cette valeur selon la place qu'on leur donne, quand on sait attirer tout l'intérêt d'une page sur une ligne, mettre une idée en relief entre cent autres, uniquement par le choix et la position des termes qui l'expriment, quand on sait frapper avec un mot, un seul mot, posé d'une certaine façon, comme on frapperait avec une arme, quand on sait bouleverser une âme, la remplir brusquement de joie ou de peur, d'enthousiasme, de chagrin ou de colère, rien qu'en faisant passer un adjectif sous l'œil du lecteur, on est vraiment un artiste, le supérieur des artistes, un vrai prosateur. »

N'est-ce pas ce genre d'informations qu'il faut trouver et méditer longtemps et encore longtemps, avant de prétendre proposer nos écrits au public, à moins de le mépriser par orgueilleuse sottise ?

Celui qui voudrait écrire de la poésie ou un roman en idiome populaire, qu'il lise et médite les œuvres qui ont hissé le leur à la dignité littéraire, créant, ainsi, les langues modernes. Ces productions ont été indiquées dans cet ouvrage.

Ne nous donnons pas l'illusion que les comportements excentriques, singeant les acteurs de cinéma, les positions idéologiques, prétendant à la Vérité Absolue, et la consommation de substances artificielles démontrent ou garantissent la valeur des œuvres, encore moins le génie. Les expédients extra-littéraires peuvent en résulter, mais jamais produire la qualité de l'ouvrage. Ce n'est pas en imitant les attitudes individuels du poète chinois Li Bai, d'Omar Khayyam ou de Baudelaire qu'on peut produire des œuvres semblables aux leurs, mais en y travaillant dur et longtemps, comme eux l'ont fait.

On n'est pas écrivain ou artiste parce que notre ridicule orgueil nous le murmure, ou les flatteurs idiots, dans leur intérêt, nous en bercent les oreilles, ou, encore, les détenteurs du pouvoir nous gratifient par des positions administratives et des honneurs. On ne l'est pas, non plus, parce que l'opinion publique le proclame.

On est écrivain ou artiste parce que les esprits les meilleurs, éthiquement et professionnellement, reconnaissent cette qualité. Très exceptionnellement, en absence de ce dernier facteur, on est réellement un artiste ou un écrivain, quoique méconnu ; ce fut le cas, par exemple, de Vincent Van Gogh et de Lautréamont.

2.5.10. De la reconnaissance

Un certain type de reconnaissance n'est pas la meilleure garantie de l'importance d'un auteur. Un Amine Zaoui, évoquant ci-dessus le prix Goncourt, et ceux qui jugèrent l'importance d'Assia Djebbar sur la base de son admission à l'Académie française (au point d'en faire un prix algérien officiel de littérature), connaissent-ils cette opinion de Guy de Maupassant ?

> « La Société des gens de lettres est une association de gens qui écrivent bien ou mal, souvent mal et quelquefois bien, et qui se sont associés pour tirer tout le profit possible de leurs œuvres et empêcher le pillage littéraire, si facile et si constant. C'est donc uniquement une réunion d'intérêts pécuniaires, une réunion de *marchands* de prose ou de vers, une réunion de commerçants qui mettent en commun, pour l'exploiter, un fonds ayant une valeur *mercantile*. Ils forment donc absolument le contraire d'une académie.
>
> S'il en fallait une preuve, il suffirait de lire les noms des sociétaires. Pour dix qui sont connus un peu ou beaucoup, on en trouve cinquante ignorés du monde entier. Pour dix qui écrivent en une langue élégante ou seulement correcte, on en trouve cinquante qui se servent du charabia négro-français le plus étonnant. Là sont réunis tous ceux qui fabriquent en gros le roman-feuilleton, honorables débitants de lignes, habiles en leur métier spécial, mais qui n'ont pas connu ce qu'un poète nommerait les idéales caresses de la langue française, cette divine maîtresse des artistes. Trublots de la littérature, ils n'ont jamais fréquenté que la bonne de la maison. Cela n'empêche que leurs intérêts soient aussi respectables que ceux de MM. Daudet, Claretie, Coppée et de tous les vrais écrivains qui font partie de cette association, mais cela devrait empêcher ces barbouilleurs de papier de s'ériger en juges aussi intolérants qu'incompétents. »[296]

Rappelons que si l'Académie Française a, par exemple, accueilli Jean d'Ormesson, elle a ignoré Molière et Balzac. A propos de ce dernier, il est intéressant de savoir ce qu'en dit Octave Mirbeau :

> « L'Académie n'a pas voulu de Balzac.
>
> (…) Comment, en quelque sorte, légitimer une telle œuvre, si *subversive*, si dissolvante, si immorale ? Comment couvrir de ce respectable habit vert un homme qui, monarchiste, catholique, mais emporté par la puissance de la vérité au-delà de ses propres convictions, *bouleversait* si audacieusement l'organisation politique, économique, administrative de notre pays, étalait toutes les *plaies sociales*, mettait à *nu* tous les mensonges, toutes les violences, toutes les corruptions des classes *dirigeantes*, et, plus que n'importe quel révolutionnaire, déchaînait dans les âmes « les horreurs de la révolution » ? Est-ce que cela se pouvait ?

296 *Les académies,* texte publié dans *Gil Blas,* 22.12.1884.

Et puis encore, Balzac avait *mauvaise réputation*. Il *n'administrait pas* son nom et son œuvre en bon père de famille. Ce n'était même pas un bohème – et l'on sait qu'un bohème est inacadémisable –, c'était quelque chose de bien pis.

L'Académie admet qu'on soit ivrogne, débauché, voleur, parricide, athée, et même qu'on ait du génie, pourvu que l'on soit très duc, très cardinal, ou très riche, pourvu aussi que cela ne se sache pas, ou qu'elle soit seule à le savoir. Indulgente au mal qu'on ignore, elle est impitoyable au malheur qui se sait. Elle ne pouvait ignorer que Balzac fût affreusement gêné dans ses *affaires*. Il avait eu des entreprises désastreuses, avait failli sombrer dans une faillite retentissante. Il avait des dettes, des dettes vilaines qu'il se tuait à payer et dont, en fin de compte, il est mort. Comme un sanglier, au milieu des chiens, il fonçait sur toute une meute de créanciers, avides et bruyants. Cela manquait par trop d'élégance.

Aucun respect de la *propriété*, d'ailleurs. Généreux et fastueux, comme tous ceux qui n'ont rien, l'argent ne lui tenait point aux doigts, l'argent des autres. Il achetait des bijoux, des vieux meubles historiques, des terrains, des maisons de ville, des maisons de campagne, s'offrait, au mois de janvier, des paniers de fraises, des corbeilles de pêches, qu'il dévorait, dit un chroniqueur du temps, avec une « gourmandise pantagruélique ». Il paraît que « le jus lui en coulait partout ». Est-ce que M. Viennet, poète obscur, vénérable et facétieux, se livrait à de telles débauches, lui ?… Il mangeait à son dessert des figues sèches, comme tout le monde.

– Qu'il *paie* d'abord… qu'il vive *petitement*… nous verrons ensuite, disait M. Viennet.

Balzac n'a pas payé… Il n'a payé qu'en chefs-d'œuvre : monnaie qui n'a pas cours à l'Académie. »[297]

Concernant l'actuelle Académie française, nous avons évoqué son opposition officielle à l'écriture inclusive ; plus de 70 linguistes francophones ont dénoncé cette position comme incompétente et politique[298].

Revenons à l'Algérie. La politisation-idéologisation et le copinage clanique peuvent revêtir un *racisme ethnique.* Son aspect nauséabond révèle dans quelles méprisables fanges tombe la bassesse de ceux qui se vantent de posséder un esprit. En voici l'exemple.

Nous avons un auteur de plusieurs publications poétiques, en langue française (parce que la dziriya ou le tamazight n'était pas sa langue maternelle, contrairement à tous les autres auteurs algériens). Parmi ses publications furent notées et appréciées, entre autre, *Matinale de mon peuple*, paru en 1961, et, plus tard, *Citoyens de beauté* ; il est l'auteur de la plus belle métaphore poétique, inventée par un auteur algérien :

297 *La Mort de Balzac,* 1907, partie 1,
http://fr.wikisource.org/wiki/La_Mort_de_Balzac/1._Avec_Balzac, vu le 15.2.2015.

298 Voir ci-dessus le point 2.2.4. Langues européennes.

« Tu es belle comme un comité de gestion ».

Bien entendu, il s'agit de comité d'*autogestion* (ouvrière ou paysanne). Il faut être poète et libertaire pour penser et écrire ce genre d'image-idée.

L'homme en question, « pied-noir » comme on dit, prit partie, dès 1955, pour l'indépendance nationale.

> « Parallèlement à son activité de journaliste de 1957 à 1960 à El Moudjahid, bulletin clandestin de la révolution en France, Sénac a réussi à conserver les premiers exemplaires de la plate-forme de la Soummam (20 août 1956), chez ses éditeurs parisiens et est en même temps parvenu à y installer une imprimerie pour la cause de ses frères combattants. De plus, sa démission tonitruante de la radio Alger en 1954 prenant fait et cause pour l'indépendance d'Algérie fut plus qu'une prouesse, sachant bien qu'une année auparavant il aurait permis grâce à sa revue «Terrasses» aux écrivains autochtones : Mammeri, Yacine, Dib, Haddad et autres de s'exprimer et de dénoncer le drame algérien. »[299]

Ce « pied-noir », patriote algérien des premières heures de la lutte pour l'indépendance, demeura dans le pays quand d'autres le quittèrent, comme Albert Camus, cet autre « pied-noir » ; ce prix Nobel de littérature préférait sa « mère à la vérité », refusant, ainsi, l'idée d'indépendance nationale du peuple algérien.

Revenons au « pied-noir » patriote algérien. Il fit paraître certains de ses textes sous le nom Yahia El Ouahrani, peut-être à cause de sa naissance en Oranie, à Beni-Saf, ou de son enfance et adolescence vécues à Oran. En 1963, il fut l'un des fondateurs de l'Union des écrivains algériens, dont il assuma le secrétariat général jusqu'en 1967, c'est-à-dire à peine deux ans après le coup d'État militaire du colonel Boumédiène.

Le poète fut, aussi, l'animateur, à la Radio chaîne 3, d'une émission de poésie, largement suivie et enrichissante : *Poésie sur tous les fronts*. C'est par elle que je connus, personnellement, l'existence d'auteurs tels Djamal Amrani, Youcef Sebti, Maïakovsky, Nazim Hikmet ou Pablo Neruda. Cette diffusion encouragea des jeunes à devenir écrivains.

> « L'un des jeunes poètes qu'il avait formé au côté de Youcef Sebti, Hamid Skif, Imaziten, Abdoun en leur consacrant tout un créneau dans son ouvrage «Anthologie de la nouvelle poésie algérienne», qui fut en l'occurrence l'écrivain Tahar Djaout, aurait péri sous les balles des «ennemis de la liberté». Lui, qui s'est d'ailleurs indigné en 1981 de l'assassinat de son maître. »[300]

En 1971, Jean Sénac vint assister à ma première réalisation théâtrale, « *Mon corps, ta voix et sa pensée* », et m'encouragea fraternellement, en m'offrant un de ses recueils poétiques, avec une dédicace.

En janvier 1972, l'émission poétique à la radio de ce «maître» fut interdite par les autorités, alors « socialistes », lesquelles avaient lancé les trois fameuses (plutôt

299 Kamal Guerroua, *Jean Sénac, l'Algérien blessé, Le MATIN.DZ,* 01.06.2012, http://www.lematindz.net/news/8262-jean-senac-lalgerien-blesse.html, vu 2.3.2015.

300 Idem.

fumeuses) réformes, dont l'une était rien moins qu'une « révolution culturelle » (pour singer la chinoise, alors en cours). Épilogue :

> « Le jugeant menacé, certains de ses amis le pressent de quitter Alger. Le « poète qui signait d'un soleil » est assassiné dans la nuit du 29 au 30 août 1973, son meurtre demeurant non élucidé. »[301]

Cet authentique patriote algérien, poète publié et reconnu, diffuseur de poésie et offrant son aide généreuse à la formation de jeunes auteurs autochtones, eh bien cet homme, les institutions l'ont ignoré et continuent à l'ignorer, à tel point que, durant son existence, la nationalité algérienne lui fut déniée. En outre, la presse en parle trop peu, et les intellectuels sont avares de colloques et de rencontres à son sujet. Bien entendu, sauf erreur, aucune institution ne porte son nom, et aucun intellectuel ne s'en offusque.

Est-ce parce que Jean Sénac - Yahia El Ouahrani était d'origine espagnole, son grand-père étant arrivé de Catalogne pour travailler dans les mines de fer de Béni-Saf ? Est-ce parce Jean - Yahia n'était pas musulman, mais chrétien ; pas « socialiste » à la manière officielle, mais libertaire ; ne faisait pas l'éloge du chef de l'État d'alors et de ses « révolutions », mais de l'autogestion ; bref, qu'il ne consentit jamais de compromission avec quiconque, mais se vouait uniquement au peuple algérien opprimé et, au-delà, à ceux de la planète ? Cela a attiré et continue à attirer sur Jean - Yahia des ennemis implacables : tous les autoritaires, quelque soit leur idéologie.

Cependant, Jean Sénac - Yahia El Ouahrani a la meilleure des reconnaissances : celles des personnes qui partagent son idéal de bonté et de beauté, autogestionnaire.

2.5.11. Innovation

Pour produire du nouveau appréciable, il est nécessaire de connaître suffisamment ce qui l'a été auparavant ; cela permet d'éviter une répétition, en croyant sottement fournir une nouveauté, et la prétention mensongère d'inventer à partir de rien.

En outre, évitons la convention figée (« retour aux sources »), et l'emphase outrancière (« butin de guerre », puis « *naissance d'un phénomène linguistique et littéraire sans précédent* » (Amine Zaoui). Ces proclamations accouchent de résultats discutables, sinon stériles. Ne nous laissons pas emprisonner par la tradition, ni impressionner par la production étrangère, avant tout française et moyenne-orientale. S'inspirer ne consiste pas à copier-coller ni à singer, mais à démontrer l'originalité de son propre génie, dans la langue employée.

N'ayons pas peur d'*innover*, mais de façon réellement intelligente, en matière linguistique comme dans tous les autres domaines, sans crainte des conservateurs et des privilégiés de tout acabit. Souvenons-nous : Rabelais fut accusé d'avoir écrit des

301 https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_S%C3%A9nac_%28po%C3%A8te%29#cite_ref-16, vu 2.3.2015.

« immondices » ; Shakespeare fut traité, en France, de « barbare » et d' « ignorant », notamment pour non respect des classiques trois unités, et pour mettre en scène des choses « inconvenantes » pour le « goût » ; on se scandalisa quand Mozart fit chanter en langue *allemande* dans l'opéra, alors qu'auparavant seule la langue italienne dominait ; Flaubert eut à subir un procès pour son *Madame Bovary* ; Baudelaire affronta des ennuis à cause de ses *Fleurs du Mal ;* les « biens pensants » condamnèrent *L'Assommoir* de Zola pour avoir présenté le peuple tel qu'en réalité il vivait ; Victor Hugo fut victime du même reproche, à propos des *Misérables*.

A propos de Zola, Guy de Maupassant informe :

> « Mais voici que le *Bien public* publie un nouveau roman d'Émile Zola, *L'Assommoir*. Un vrai scandale se produit. Songez donc, l'auteur emploie couramment les mots les plus crus de la langue, ne recule devant aucune audace, et ses personnages étant du *peuple*, il écrit lui-même dans la langue *populaire*, l'argot.
>
> Tout de suite des protestations, des désabonnements arrivent ; le directeur du journal s'inquiète, le feuilleton est interrompu, puis repris par une petite revue hebdomadaire, *La République des Lettres*, que dirigeait alors le charmant poète Catulle Mendès.
>
> Dès l'apparition en volume du roman, une immense curiosité se produit, les éditions disparaissent, et M. Wolff dont l'influence est considérable sur les lecteurs du *Figaro*, part bravement en guerre pour l'écrivain et son œuvre.
>
> Ce fut immédiatement un succès énorme et retentissant. *L'Assommoir* atteignit en fort peu de temps le plus haut chiffre de vente auquel soit jamais parvenu un volume pendant la même période. »[302]

Quel auteur algérien, en français ou en arabe moyen-oriental, réalisa ce genre d'œuvre ? Ce que, auparavant, Amine Zaoui a dit de la « nouvelle génération » d'écrivains autochtones en français mérite-t-il d'être, ici, pris en considération ?

Les aveuglements dus aux cramponnements à la tradition ou à la convention (ou, encore, dans le cas de Zaoui, à des prétentions discutables) proviennent de l'ignorance de certains faits, pourtant banals.

Ce qui est conventionnel et traditionnel est d'abord apparu comme *nouveauté* ; c'est la paresse intellectuelle du conformisme qui l'a réduite à une répétition stérile, bloquant les innovations indispensables, sans lesquelles le progrès est impossible.

L'art et la littérature, comme toute autre activité intellectuelle, n'avancent que par la *recherche* et l'*expérimentation*. Bien entendu, elles peuvent aboutir à des échecs. Tout développement comporte un risque d'erreurs qui doivent être corrigées. Malgré les connaissances accumulées, l'humanité a encore à apprendre pour pénétrer les mystères de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, ainsi que ceux de l'esprit et du

302 Émile Zola. Préface du livre *Émile Zola*, Collection « Célébrités contemporaines », A. Quantin, 1883. http://maupassant.free.fr/chroniq/zola2.html, vu 22.1.2015.

cœur humains. Ces connaissances nouvelles concernent les sciences comme les arts et la littérature, sans oublier l'instrument linguistique.

Suite à ce qui vient d'être dit, on comprend ceci : plus un esprit est conventionnel et traditionnel (autrement dit, dogmatique), plus il est ignorant, plus il a l'arrogance de croire détenir la vérité incontestable, au nom de laquelle il s'oppose à l'expérimentation en vue de l'innovation.

Pour revenir à notre sujet principal, se limiter aux langues apprises à l'école et n'envisager aucun effort pour le développement des langues maternelles, voilà encore un comportement conventionnel et traditionnel, même quand il se travestit en pompeuse « noble » action (de « retour aux sources » ou de « butin de guerre »).

Parions qu'il se manifestera avec plus de morgue si quelqu'un aura le courage d'écrire un poème, une nouvelle ou un roman non seulement en langue maternelle, mais, encore plus, en cherchant à en faire une œuvre de recherche expérimentale. Ce ne sera pas le cas du tamazight, désormais accepté, mais de la dziriya; rappelons-nous, à ce sujet, la condamnation à « jamais » de cette dernière, comme langue littéraire, par Dellaï, pourtant chercheur sur la poésie populaire malhoun.

Un exemple. Ayant personnellement employé totalement la structure cinématographique dans ma pièce théâtrale *Alhnana, ya ouled ! (La tendresse, les enfants!),* le commissaire du Festival International de Béjaïa, pourtant « progressiste » et « démocrate » outre à être un professionnel de l'art dramatique, considéra l'œuvre comme n'étant pas du théâtre[303].

L'histoire de l'humanité, dans tous les domaines, langue comprise, montre que les innovateurs furent toujours une minorité ; elle a été obligée d'affronter les multiples obstacles dressés par ceux dont les privilèges étaient menacés par cette innovation.

Une autre cause de mentalité conventionnelle, opposée à la promotion d'une langue vernaculaire, est la priorité accordée à la *politisation-idéologisation*. Il en fut question dans l'examen des slogans « retour aux sources » et « butin de guerre ».

Ce genre d'attitude existe partout dans le monde, mais davantage dans les pays où les problèmes sociaux sont plus prégnants, comme dans l'Algérie actuelle. Ce comportement déteste ce qui le contredit, à savoir la description de la réalité telle qu'elle est ; et ceux qui en font état, en dérangeant les intérêts et les préjugés, sont ignorés, sinon écartés, isolés, vilipendés, quand pas emprisonnés et assassinés.

Un exemple provenant d'ailleurs. Quand Émile Zola publia son roman, *L'Assommoir*, on l'accusa d'avoir donné du peuple une image dégradante et hideuse. Il répondit :

> « Mon œuvre me défendra. C'est une œuvre de *vérité*, le premier roman sur le peuple, qui ne mente pas et qui ait l'*odeur du peuple*. Et il ne faut point conclure que le peuple tout entier est mauvais, car mes personnages ne sont pas mauvais,

303 Voir *ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE*… livre 4, o. c.

ils ne sont qu'ignorants et gâtés par le milieu de rude besogne et de misère où ils vivent. »

Voici l'opinion de Maupassant sur Zola :

« Il a déchiré, *crevé les conventions* du comme-il-faut littéraire, passant au travers ainsi qu'un clown musculeux dans un cerceau de papier. Ce qu'a eu surtout cet écrivain, c'est l'*audace* du mot *propre* (je vois sourire les gens d'esprit) et le *mépris des périphrases*. Plus que personne, il pourrait dire, après Boileau : *J'appelle un chat un chat...*

[…] je m'étonne de voir cette théorie de l'hypocrisie tellement enracinée chez nous, qu'on injurie odieusement un romancier parce qu'il réclame avec énergie la *liberté de tout dire*, la liberté de raconter ce que chacun fait. Nous nous jouons vraiment à nous-mêmes une étonnante comédie. A l'aide de quelques *grands mots* honneur, vertu, probité, etc., nous imaginons-nous sincèrement que nous sommes si différents de nous. Pourquoi mentir ainsi ? Nous ne trompons personne ! Sous tous ces masques rencontrés, tous les visages sont connus ! Nous nous faisons, en nous croisant, de fins sourires qui veulent dire : « Je sais tout » ; nous nous chuchotons à l'oreille les scandales, les histoires corsées, les dessous sincères de la vie ; mais, si quelque audacieux se met à parler fort, à raconter tranquillement, d'une voix haute et indifférente, tous les secrets de Polichinelle mondains, une clameur s'élève, et des indignations feintes, et des pudeurs de Messaline, et des susceptibilités de Robert Macaire. »[304]

Dans le domaine linguistique, également, celui qui utilisera une langue populaire, avec toute sa vivacité et ses richesses, sans l'auto-censure du « politiquement correct », risque de voir l'hypocrisie, travestie en dignité, et la démagogie, masquée en amour de l' « Algérie », l'accuser de mépriser cette dernière.

Cela m'est personnellement arrivé ; suite à la présentation de ma pièce Alhnana*, ya ouled !* au Festival International de Béjaïa en 2012, un journaliste de la nomenklatura reprocha à cette œuvre d'être au-dessous même du théâtre... scolaire[305].

Concluons sur la littérature.

Pour le tamazight, des efforts estimables et prometteurs existent déjà.

Mais la dziriya attend encore, dans le roman, son Cao Xue Qin (曹雪芹), Boccaccio (Italie), Luis de Camoes (Portugal), Geoffrey Chaucer (Angleterre) ; dans la poésie, son Alisher Navoiy (Ouzbekistan), Ronsard ou Du Bellay (France), Dante et Pétrarque (Italie), Nguyễn Du (Viet Nam), Pouchkine (Russie). Tous ces auteurs avaient un point commun : leur génie eut comme base leur amour authentique et leur emploi innovateur, courageux et intelligent de leur langue vernaculaire, populaire.

304 *Émile Zola.* Texte publié dans *Le Gaulois* du 14 janvier 1882, http://maupassant.free.fr/chroniq/zola.html, vu 22.1.2015.

305 Voir *ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE*…, livre 4, o. c.

2.5.10. A dìrasâte wa nàgd [306] : Études et critique

Elles sont essentielles pour la promotion des œuvres en langues vernaculaires.

Pour la djazaïbya, le travail de Ahmed-Amine Dellaï fut signalé. D'autres productions existent probablement, mais peu connues, du moins de ma part. Peut-être que, malgré mes efforts, j'ai mal cherché.

Signalons un exemple particulier. Concernant ma production théâtrale, même parmi les intéressés, j'ai constaté un manque total d'études sur la langue employée, outre à l'absence d'analyses suffisantes sur d'autres aspects dramaturgiques[307].

Concernant la production de romans et nouvelles en tamazight, on constate :

> « En l'absence de traditions dans le domaine de la critique littéraire, l'ouvrage de Nasserdine Ait Ouali vient combler, un tant soi peu, le vide constaté dans ce domaine. (…) Rappelons, à l'occasion, que la critique littéraire n'a pas accompagné les écrivains berbérophones. Les quelques comptes-rendus de presse qui annoncent la parution de nouvelles œuvres ne renseignent pas, malheureusement, sur la valeur littéraire des textes présentés ; tout comme les travaux d'universitaires sur des œuvres de fiction éclairant le lecteur des seuls points de vue sociologique et anthropologique. Cela, bien que nécessaire, n'aide pas à la prise en compte de l'exigence de la qualité par des auteurs sans repères. En l'absence de traditions dans le domaine de la critique littéraire, l'ouvrage de Nasserdine Ait Ouali offre le double intérêt de faire connaître la littérature kabyle et de marquer le début d'intérêt à cette jeune littérature kabyle. Il vient combler, un tant soi peu, le vide constaté dans ce domaine. »[308]

Quant aux œuvres, l'auteur poursuit :

> « L'auteur nous prévient à travers le titre choisi que le roman kabyle d'expression berbère n'a pas acquis toute son identité. Même si celui-ci a entamé le processus de sa maturation artistique, le pari n'est pas encore gagné, tant le nombre d'œuvres et la qualité des écrits n'ont pas encore atteint un stade où l'on peut parler réellement de roman berbère. (…) S'il existe de bons auteurs en berbère et des textes d'une grande qualité artistique, le terrain n'est pas pour autant exempt d'œuvres ratées qui pourraient désorienter des apprentis écrivains en mal de repères. »

Par conséquent, tout reste à faire. Tant mieux pour les pionniers qui ouvriront le beau chantier.

306 Les deux termes n'existant pas en djazaïbya, i'ai pris deux termes de l'arabe classique "دراسات و نقد", algérianisés selon une prononciation populaire.

307 Au point que je fus obligé moi-même d'en fournir un exposé détaillé. Voir *ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE*…, o. c.

308 Arezki Slimani, *L'ECRITURE ROMANESQUE KABYLE D'EXPRESSION BERBÈRE (1946-2014) de Nasserdine Aït Ouali : Le difficile pari de la maturation,* 23 mai 2015, http://www.lexpressiondz.com/culture/216531-le-difficile-pari-de-la-maturation.html

2.6. Sàháfa [309] : presse

L'agence officielle algérienne *Algérie Presse Service* est rédigée en ces langues : arabe moyen-oriental, français, anglais et tamazight (transcrit respectivement en lettres tifinaghes, arabes et latines). Mais pas de dziriya.

J'ai dit[310] que l'emploi du chinois plus proche de l'idiome populaire, le báihuà (白话, langue blanche), a commencé *d'abord* dans les journaux et revues.

En voici l'explication. Les journaux : 1) sont quotidiens ; 2) leur public est le plus large, comprenant les couches les plus démunies, à condition de savoir lire ; 3) le contenu est composé d'informations sur des événements actuels, et leur analyse ; 4) les articles sont courts ; 4) le prix du journal est bas. Tous ces motifs facilitent l'adoption d'une nouvelle langue.

Après les journaux, l'usage de l'idiome est le plus facile dans les revues, pour les motifs suivants : 1) elles sont hebdomadaires ou mensuelles ; 2) leur public, moins important que celui des journaux, est cependant plus large que celui des œuvres littéraires ; 3) leur contenu consiste en analyses sur des faits réels ; 4) les articles, plus longs que ceux des journaux, sont néanmoins beaucoup plus courts qu'un livre de poésie, de nouvelle ou un roman.

En Algérie, je lis avec plaisir des articles où il est fait recourt, quoique très timidement, cependant d'une manière intelligente et agréable, à des expressions de la dziriya. Pour le tamazight, on constate, dans les commentaires d'articles de journaux en ligne, également le recours de lecteurs familiers avec cet autre idiome.

À ma connaissance, un journaliste a innové de manière remarquable avec sa rubrique *Tranche de Vie* dans le *Quotidien d'Oran*. Il s'agit d'El-Guellil. Significatif pseudonyme, et en dziriya !… Sa traduction, par « l'humble » ou « le modeste », ne rend pas la subtile nuance qu'il suggère ; le « guellil » indique, aussi, le pauvre, le démuni de tout, matériellement et, quelquefois, intellectuellement.

Lisez, par exemple, sa production du 9 septembre 2014. Nous y trouvons un usage de la dziriya très pertinent, approprié, délicieux ; il m'a touché, non seulement sur le plan émotif mais, aussi, intellectuel. J'encourage à suivre l'exemple de cet original homme de presse, en lui souhaitant de pouvoir, un jour, fonder et diriger tout un journal de ce style, pour montrer tout l'éclat que peut avoir la dziriya, quand un intellectuel de valeur le manie.

J'ai, également, apprécié l'article « *Des maquis de l'ALN aux trottoirs de la place Audin* », de Mustapha Benfodil[311]. Les propos directs de la femme interrogée sont

309 Ce terme arabe moyen-oriental est adéquat, même si peu employé, en écartant le mot en djazaïbya « journâne », déformation de « journal ».

310 Partie III. / 2..2.1. Báihuàwen et chinois simplifié.

311 *El Watan*, 5.1.2015, édition électronique.

reportés dans son idiome, transcrits en lettres latines, et c'est normal puisque l'article est rédigé en français. Exprimer ces paroles dans cette dernière langue, ou en arabe moyen-oriental dans le cas d'un journal arabophone, aurait été faux et ridicule. Je lis rarement la presse algérienne en arabe moyen-oriental ; je ne sais donc pas si et dans quelle mesure la dziriya y est utilisée.

On pourrait rétorquer que l'application linguistique, ici évoquée, est utilisable exclusivement dans la relation de faits-divers de la vie quotidienne, et dans un genre particulier de rubrique, que ce procédé ne convient pas à la « dignité » d'articles traitant de domaines plus « sérieux », tels l'économie, la politique et la culture.

L'exemple chinois prouve le contraire. Si, néanmoins, l'on objecte que le cas de la dziriya (ou du tamazight) est moins probant, j'invite cependant nos gens de presse à stimuler leurs capacités intellectuelles créatives pour trouver des solutions.

Que l'on me permette des suggestions.

D'abord, dans les *journaux*, publier des articles entièrement en dziriya, (ou en tamazight, si cela ne se fait pas) ; ils devraient être courts et concerner des domaines sociaux simples, où l'emploi de l'idiome maternel est le plus aisé. Cela permettra de vérifier l'impact des articles sur les lecteurs ; ils seront invités à exprimer leur opinion à ce sujet. Celle-ci aidera à porter les améliorations nécessaires. Progressivement, l'utilisation de l'idiome maternel s'étendra à d'autres domaines, et les articles seront plus longs.

Le même processus pourrait être appliqué dans les revues hebdomadaires ou mensuelles.

La rédaction des articles se fera en caractères latins, dans les journaux francophones, et arabes, dans les arabophones. Dans le premier cas, on pourra adopter le système standard, auparavant proposé, éventuellement modifié en cas de besoin. Dans un premier temps, le tableau standard devra être publié, pour familiariser les lecteurs à son emploi.

Pour ne pas risquer des pertes financières, il serait, peut être, judicieux de tenter l'expérience d'abord sur support électronique, pour vérifier l'intérêt des lecteurs à cette innovation. N'oublions pas, cependant, que, parmi eux, les plus démunis, matériellement et/ou culturellement, n'ont pas la possibilité d'accéder à internet, mais au journal papier.

On peut, également, encourager la *lecture* du texte publié, par des personnes capables, à l'intention des analphabètes. Cela aura certainement un effet stimulant, boule de neige.

2.7. Chabka fa'l houa, dhaïf bĕîd, hádra maftouha l'a nâs [312] : cyberespace, blogs et forums

312 In partie VI. / 3. Sources pour l'invention de mots nouveaux, fut expliqué l'emploi de ces expressions, littéralement et respectivement : filet dans l'espace, invité lointain, discussion ouverte aux gens.

L'invention de l'imprimerie a contribué efficacement à la promotion et à la diffusion des langues vernaculaires comme instruments de connaissance et de culture. L'internet peut être un instrument encore plus utile.

Il faut donc trouver le moyen de faire exister les langues vernaculaires dans le cyberespace. Cette activité ne nécessite pas de coûts élevés ni de grands moyens, mais d'abord l'estime de ces idiomes, laquelle produit volonté et intelligence[313].

La création de blogs et de forums, spécialisés sur la promotion des idiomes maternels, dziriya et tamazight (pour ce dernier, il en existe), est de la plus grande importance.

Ces instruments peuvent être réalisés aussi bien par des spécialistes que par de simples citoyens. Ces sites seront une indication très précieuse sur le degré de conscience, d'intérêt et d'engagement pratique dans le développement des langages vernaculaires. On pourrait s'inspirer d'exemples. En voici deux : l'un pour la langue française, et l'autre pour l'allemande[314].

Les langues vernaculaires gagneraient certainement à permettre et à stimuler l'expression libre de *toutes* les opinions, sans en écarter aucune, comme celles, diamétralement opposées, de Brahim Senouci et de Fella Bouredji, déjà examinées dans ce texte. N'oublions pas que la défense des langues vernaculaires, comme de toute autre cause, n'a pas seulement besoin de partisans inconditionnels. Les opinions *adverses* sont également utiles ; elles permettent d'examiner à fond où se situent les problèmes, afin de leur trouver les solutions adéquates.

2.8. Associations, concours, festivals, fêtes

Bien entendu, ils devront être constitués et gérés de manière autonome et autogestionnaire par des citoyens intéressés par les buts à concrétiser : promouvoir les langues populaires en les faisant connaître, apprécier et pratiquer.

2.8.1. Achtirakâte : Associations

Les gouttes de pluie forment les rivières, celles-ci les fleuves, ces derniers les océans.

Les langues maternelles ont également besoin d'associations où spécialistes et citoyens, de manière autonome ou en collaboration, étudient les moyens et méthodes pour développer l'instrument linguistique maternel.

313 Voir l'étude de Marcel Diki-Kidiri, art. c.

314 Respectivement http://lemotpourlafri.me/oulapo et http://www.ideesamkeit.de/html/lustige-woerter-wortschoepfung.php, vus 15.1.2015.

Je suggère la création d'une *Association Nationale pour la Promotion des Langues Maternelles*, dont le sigle sera ANPLM. Elle comprendra deux sections : dziriya et tamazight. Le fait que les deux idiomes soient représentés par une unique association sera une démonstration d'unité du peuple, et de coopération entre ses deux composantes.

Cette association sera l'œuvre autonome de citoyens de tous les horizons, spécialistes et ordinaires, coopérant mutuellement ; elle fonctionnera sur base d'élections démocratiques de ses animateurs. Bien entendu, elle sollicitera des subsides financières de la part de l'État ; si celui-ci n'y répond pas, elle comptera sur les moyens de ses membres et de dons, pour entreprendre ses activités. Celles-ci comprendront tout ce qui peut favoriser son but : sensibilisation, recueils de textes écrits et sonores, diffusion, alphabétisation, etc. Enfin, les textes et communications de l'Association devront être, autant que possible, d'abord et essentiellement écrits en dziriya et en tamazight, publiés sur internet et, éventuellement, sous forme papier.

L'Association devra disposer de sièges dans toutes les villes et villages du pays, y compris les douars les plus reculés.

2.8.2. Concours et festivals

Ils doivent, aussi, être organisés, pour présenter des productions intellectuelles en langage vernaculaire. Celles-ci peuvent concerner de multiples domaines : poésie, nouvelle, roman, articles de presse, essais, etc.

Il faudra, aussi, par toutes sortes d'activités, célébrer le mieux possible la *Journée internationale de la langue maternelle*, proclamée par l'UNESCO le 21 février 2000. Cette date fut choisie en reconnaissance et rappel du jour où, en 1952, les citoyens du Bangladesh, faisant alors partie du Pakistan, manifestaient à Dakha pour la défense de leur langue bengalie, et furent réprimés par le feu de la police et de l'armée de l'État pakistanais.

Des subsides et parrainage peuvent être sollicités de la part de l'État ; en cas de refus de sa part, des citoyens peuvent créer de leur propre initiative ce genre d'activités.

Venons aux *prix littéraires*.

Un « prix Assia Djebar du roman » a été créé par des institutions étatiques : ANEP (entreprise de communication, d'édition et de publicité) et ENAG (Entreprise nationale des arts graphiques), sous l'égide des ministères de la Culture et de la Communication.

Ce prix a deux particularités.

Il est une création *étatique* et non le fruit d'une libre initiative de *citoyens* du secteur littéraire. Cela implique, comme pour n'importe quel État dans le monde, une

forme d'allégeance à la vision étatique de la société. Ce fait diminue la validité *littéraire* de ce prix.

Certes, une récompense créée uniquement par des citoyens, elle aussi, risque d'impliquer une certaine conformité à la vision dominante au sein de ce groupe. Les exemples ne manquent pas, par exemple en France.

On lit ceci :

> « Tout prix littéraire est par nature une prescription découlant de *rapports de force* d'acteurs divers du champ littéraire, n'excluant pas parfois l'insupportable jeu de coulisses. Le gouvernement n'est pas bien indiqué pour sélectionner, conseiller et récompenser les ouvrages de l'année. Hors des choix classicistes qu'il peut faire, sous certaines conditions, pour l'Ecole (ainsi Mme Benghebrit, ministre de l'Education, promettant plus d'auteurs algériens dans les programmes scolaires), sa parole sur la littérature dans ses joutes quotidiennes reste *illégitime*. L'autonomie de la littérature algérienne ne peut être totale si elle ne lève [manque « pas »] l'emprise des décideurs *politiques* sur son champ littéraire. »[315]

L'autre carence, dans ce prix, est l'absence de la dziriya. Ainsi, l'État algérien manifeste pour cette langue le même mépris et déni que l'État colonial.

Cela a été relevé :

> « ce choix d'ouvrir à la compétition et de primer trois langues d'usage des candidats suggère que la question linguistique est résolue en Algérie et qu'elle a trouvé sous les auspices du gouvernement et d'un prix littéraire un débouché sûr. La coexistence pacifique de l'arabe classique, langue officielle, de tamazight, désormais constitutionnel, et du français, improbable «butin de guerre» et «bien vacant», est actée.
>
> Mais cette tripartition linguistique de prix littéraires d'état (Assia-Djebar, mais aussi Ali-Maâchi), passant à la trappe la littérature-orature en algérien (*darija*), vaut-elle engagement ? Faut-il considérer comme aboutie, à travers un prix littéraire, l'embarrassante question linguistique dans notre pays ? Il y a, en la circonstance, une option officieuse retenant les expressions linguistiques les plus pertinentes sur le plan académique, notamment l'arabe classique, le français et tamazight, plus alibi *politique* que *réalité* linguistique et culturelle effectivement consentie dans les efforts de l'Etat. (…) Les choix linguistiques symptomatiques, jamais expliqués du Prix littéraire Assia-Djebar, traduisent plus un *malaise du pouvoir* relativement à l'énoncé d'une question linguistique nationale en suspens, que la reconnaissance d'une situation de pluralité

315 Une contribution de Abdellali Merdaci, *Prix Assia-Djebar : questions sur une consécration littéraire nationale*, 08 février 2017, http://www.algeriepatriotique.com/article/une-contribution-du-pr-abdellali-merdaci-%E2%80%93-prix-assia-djebar-questions-sur-une-cons%C3%A9cration

linguistique qui a longtemps été *conflictuelle*, et, sous certains aspects, continue à l'être. »[316]

Un autre aspect de ce prix en est le soupçon de dépendance néo-coloniale, par son intitulé à une auteure admise à l'Académie… française, au détriment de romanciers de la qualité d'un Mohamed Dib[317].

2.8.3. Haflâte : Fêtes

Il est également utile d'instaurer, pour chacune des langues populaires, une Fête.

Voici mes propositions. Cette activité devrait :

- être consacrée en même temps aux deux idiomes : djazaïbya et tamazight. Ainsi, l'occasion sera offerte pour une connaissance et un soutien réciproques ;
- exister dans toutes les localités, des plus grandes villes aux villages les plus reculés ;
- être l'occasion des activités les plus diverses : ateliers d'écriture, stands de livres, récitals de poésie, lecture de poèmes, de nouvelles ou d'extraits de romans, etc. ;
- se dérouler la dernière fin de semaine du mois de mars ; ainsi, la célébration sera en relation avec le début du printemps ; il deviendrait, également, celui des langues maternelles. Éventuellement, la date pourrait être le 1er novembre ou le 5 juillet, pour suggérer le lien entre libération nationale et libération linguistique.

2.9. Inscriptions publiques privées

Les citoyens ont la possibilité de manifester leur volonté d'identité linguistique algérienne en commençant, ou, dans le cas de la zone amazighe, en généralisant une initiative : rédiger les inscriptions publiques privées, celles des magasins et autres établissements commerciaux, etc., dans la partie arabophone du pays, en dziriya puis en tamazight, et, dans la partie amazighe, en tamazight puis en dziriya. Cette réciprocité d'affirmation et de reconnaissance linguistiques renforcera la communication et, donc, la cohésion du peuple.

Pour la transcription, que chacun fasse son choix, en attendant l'établissement d'un consensus général en ce domaine. En ce qui concerne la dziriya, peut être adopté, à défaut de mieux, le modèle standard auparavant proposé dans ce texte.

La nécessité d'une ouverture aux étrangers implique d'ajouter, en petits caractères, une inscription en anglais, étant donnée sa diffusion internationale ; il sera compris par les voyageurs pratiquant d'autres langues.

Bien entendu, celui qui préférerait l'emploi d'inscriptions en langue française, arabe moyen-oriental ou autre reste libre de le faire. Dans ce domaine, comme dans tous les

316 Idem.

317 Voir mon article *À propos d'un prix littéraire*, 28 déc 2017, http://www.lematindalgerie.com/propos-dun-prix-litteraire

autres, l'imposition est absolument à écarter ; seule la conviction est fructueuse.

Les Chinois, par exemple, résidents à l'étranger, prennent le soin d'utiliser les caractères de leur langue sur les devantures de leurs magasins, quitte à y ajouter, en-dessous, la traduction dans l'idiome du pays d'accueil. N'est-ce pas là un beau respect à la propre langue ?

2.10. Hiâte koul yoûm[318] : vie quotidienne

Dans la vie ordinaire, chacune et chacun peuvent utiliser la langue parlée, en trouvant du plaisir à la manier de la manière la plus judicieuse et élégante, en s'ingéniant à l'améliorer.

Je connais des personnes qui se comportent ainsi. À la télévision, j'ai vu parfois un responsable institutionnel, durant ses déclarations, s'efforcer de renoncer au mélange franco-arabe ou franco-tamazight habituel, pour parler une dziriya ou un tamazight harmonieux, meilleurs et plus convaincants.

Il est possible, - j'en ai fais l'expérience -, qu'en commençant à s'exprimer de cette manière on ressente, dans un premier moment, de l'embarras, dû au manque d'habitude ; il peut être largement compensé par la joie d'élever la langue maternelle à la dignité méritée.

2.11. Maddàrsa [319] : école

Arrivons aux deux questions finales et décisives : l'enseignement à l'école et l'officialisation. Ce thème nécessiterait un livre entier. Toutefois, quelques observations peuvent être avancées.

Koulchi ijî aĕla hsâb al harthà (tout vient selon le labourage), dit le paysan. L'école est le moment du « labourage » de l'esprit du jeune citoyen.

Personnellement, je n'ai pas attendu la fin du régime autoritaire arabisant du colonel Boumédiène pour comprendre la nécessité de l'enseignement de la langue maternelle à l'école.

En 1971, dans la pièce théâtrale que j'ai présentée, *La Fourmi et l'Éléphant*, voici une scène :

> « COMBATTANT VIET MINH 2 *(sortant un journal et y lisant)*
> « Le président du gouvernement provisoire (…)
> sur proposition du ministre de l'éducation nationale,
> décrète :
> 1. En attendant que soit créé un enseignement primaire obligatoire, l'enseignement de (la langue) quoc-ngu dorénavant sera obligatoire et gratuit pour tout le monde.

318 Littéralement: « vie de chaque jour ».

319 Le motif du choix de ce terme fut expliqué in 2.4.1. Tadhrîf : standardisation.

2. Dans un an, tous les Vietnamiens au-dessus de huit ans doivent savoir lire et écrire le quoc-ngu (…)

MILITANT.-

Ainsi la langue *nationale* va progresser ! »

Il était donc question du parler *populaire* comme langue *nationale*. À l'époque de la dictature militaire en Algérie, c'était là une manière de faire allusion à un problème algérien interne, en parlant de quelque chose étranger.

À présent, parlons-en librement. L'*enseignement* de la dziriya et du tamazight suppose l'*officialisation* de ces langues. C'est fait pour la seconde, du moins très relativement[320].

Cependant, des problèmes restent à résoudre, à cause des obstacles dressés par les détenteurs du pouvoir institutionnel, et une partie de l' « élite », partisane de l'arabe moyen-oriental ou/et du français.

Commençons par l'école.

2.11.1. Al hàm : le malaise

Auparavant, furent exposés les problèmes causés par une école qui enseigne aux enfants une langue non maternelle[321].

Tous les opérateurs, objectifs et compétents, ont signalé le malaise dont souffre l'école algérienne. Sur ce point, progressistes et conservateurs sont d'accord, avec des motifs opposés, chacun se basant sur les siens propres. La ministre de l'Éducation nationale, Nouria Benghebrit, a déclaré :

« Le malaise que vit l'école n'est pas une fatalité. »[322]

Ce dont souffre l'école, loin d'être une « fatalité », est clair : l'école est un *enjeu central* de la lutte entre conservateurs totalitaires et démocrates progressistes. Les premiers veulent faire de cette institution une caserne d'endoctrinement, au service d'un État fasciste ; les seconds désirent un lieu de formation citoyenne, ouverte à la connaissance libre et créatrice.

L'emploi du terme « fasciste » semble adéquat. Que l'on pense, par exemple, aux enjeux autour de l'école durant la guerre civile espagnole (1936 - 1939). La problématique fondamentale est identique : d'un côté les conservateurs, soutenus par le clergé catholique, et, de l'autre côté, les républicains laïcs, de toute obédience.

Voici ce qu'il faut ne pas ignorer :

« Les linguistes le savent mieux que nous, que la méthode utilisée pour l'enseignement de l'arabe en première année dès 1965, est définie comme une

320 Voir http://www.lematindalgerie.com/le-pouvoir-na-pas-la-volonte-de-promouvoir-tamazight, 26 décembre 2017.

321 Partie IV. / 1. Moi, c'est qui ? Anâ, chkoûn ?

322 Fatima Arab, http://www.elwatan.com//actualite/nouria-benghebrit-aux-enseignants-le-malaise-que-vit-l-ecole-n-est-pas-une-fatalite-05-10-2016-330076_109.php

méthode "structuraliste et *pavlovienne*". Elle avait pour objectif une "mutation linguistique" : casser le potentiel linguistique acquis par les enfants de 6 ans dans leur langue maternelle (tamazight ou dardja), les *culpabiliser* et les amener à s'exprimer en … arabe classique. »[323]

Résultat :

« Cette méthode "structuraliste pavlovienne" a cassé la dynamique de développement des langues populaires algériennes (tamazight et dardja) et produit des formes de créoles dans les réflexes de résistance. Après 50 ans d'entêtement, aucun Algérien ne s'exprime naturellement en arabe classique. Cette langue est restée ce qu'elle était, la langue des speakers de télé, des prêches et des textes écrits pour les discours *officiels*. »[324]

Un professeur a clairement posé la question :

« Quelle école devons- nous promouvoir ? celle de la *scolastique* ou celle de la *raison* pour rendre *autonome mentalement* nos enfants pour qu'ils ne soient pas otages des sirènes de tout bord ? »[325]

La problématique était semblable durant la guerre civile espagnole. On peut remonter à plus loin : les luttes entre conservateurs et émancipateurs dans toutes les écoles du monde entier, de la Chine impériale à l'Europe féodale. Toujours le même conflit : d'une part, ceux qui veulent asservir l'esprit par un prêt à penser, afin d'exploiter-dominer aisément ; d'autre part, ceux qui veulent libérer cet esprit, pour favoriser une société libre et solidaire.

Par conséquent, la lutte actuelle n'est absolument pas spécifique à l'Algérie. Simplement, ce pays a fini par être, à son tour, un champ de bataille, parce qu'il doit affronter son indispensable modernisation. Celle-ci, naturellement, provoque la réaction des archaïques, menacés dans leurs privilèges. C'est dire que les particularités de l'Algérie s'insèrent dans un processus historique mondial.

Voici comment se présente la situation actuelle dans le pays :

« Hostilité contre Mme Benghebrit et la réforme de l'école.

L'acharnement des conservateurs.

À près d'une semaine de la rentrée scolaire, les milieux conservateurs et islamistes rouvrent les hostilités contre la ministre de l'Education nationale et les réformes engagées à l'école, qu'ils considèrent attentatoires aux «constantes nationales». Malgré les assurances données par Mme Benghebrit et ses appels

323 Signé A. U. L., *Tamazight : la dernière bataille des arabo-islamo-baathistes ?*, http://www.lematindz.net/news/20259-tamazight-la-derniere-bataille-des-arabo-islamo-baathistes.html

324 Idem.

325 Chems eddine Chitour, Ecole Polytechnique enp-edu.dz, article *Algérie : 62e anniversaire de la lutte de libération. L'obligation d'une nouvelle révolution en face de la réalité du monde*, http://reseauinternational.net/algerie-62e-anniversaire-de-la-lutte-de-liberation-lobligation-dune-nouvelle-revolution-en-face-de-la-realite-du-monde/, vu 3.11.2016.

répétés au dialogue, des milieux islamistes menacent carrément de mobiliser la rue pour faire barrage à la modernisation du système scolaire. (…)

Une inquiétude qui a poussé la ministre de l'Education nationale, Nouria Benghebrit, à adresser un message aux «oulémas» à l'occasion de la tenue de leur université d'été. Elle a notamment rappelé que contrairement aux rumeurs entretenues par «les tenants de l'immobilisme», ni l'éducation islamique ni la langue arabe ne seront retirées des programmes scolaires ou de l'examen du baccalauréat. »[326]

On constate que les enjeux concernent la *religion* et la *langue arabe moyen-orientale*. Ces deux facteurs sont, en réalité, les armes de lutte idéologique pour le contrôle du peuple algérien, à travers son école publique. But ultime : préserver des intérêts particuliers de caste et de personnes.

En effet, le contenu religieux en question ne s'inscrit pas dans la partie éclairée de l'Islam, celle d'Ibn Rouchd, rationaliste et ouverte à la connaissance, mais, au contraire, dans la composante obscurantiste, adversaire de la connaissance scientifique, par conséquent de la critique, laquelle stimule l'esprit libre et autonome.

De même, la langue arabe en question est celle qui transmet la vision régressive, et non la progressiste.

Au niveau des citoyens ordinaires, on est arrivé à ce genre de confusion aberrante :

« Ces derniers jours, une polémique à fleurets mouchetés a agité les réseaux sociaux après le post d'une enseignante de Barika (Batna) qui a défendu, devant ses élèves, l'usage généralisé de la « langue du *Paradis* (l'arabe) ». Des internautes se sont empressés de saluer les propos « sensés » de la jeune enseignante, alors que d'autres ont réagi en dénonçant un discours raciste et injurieux envers une partie de la population nationale. »[327]

On constate, également, ce genre de réflexion :

« Quant aux universitaires et aux politiciens, ce qu'on appelle vulgairement et parfois de manière injustifiée «l'élite», leur rapport à la langue est souvent économique. Ils défendent le tamazight, l'arabe ou le français parce que c'est leur *gagne-pain*. Cela a des répercussions négatives sur, non pas la langue, mais la représentation qu'on peut s'en faire. J'en veux pour preuve certains enseignants de tamazight très actifs sur les réseaux sociaux et qui veulent faire de cette langue un outil de *domination fasciste*, en défendant, comme le régime algérien, le principe de la langue et de la pensée *uniques* et en prenant pour cible essentiellement les francophones. »[328]

326 Ali Boukhlef, http://www.elwatan.com//une/l-acharnement-des-conservateurs-31-08-2016-327823_108.php

327 Nadir Iddir, article *Réforme de l'école : Les langues otages de l'école : Les langues otages des luttes idéologiques,* http://www.elwatan.com//une/reforme-de-l-ecole-les-langues-otages-des-luttes-ideologiques-17-10-2016-330901_108.php

328 Ali Chibani, *Guerre contre…* art. c.

Il en est de même de partisans de l'arabe moyen-oriental ; ils voudraient l'imposer comme unique langue, en accusant les autres de « colonialiste » (français), « menace à l'intégrité territoriale » (tamazight), rupture avec l'Islam (dziriya).

Toutefois, à propos de « gagne-pain », une importante nuance s'impose. Au-delà ou en amont de cet intérêt matériel, pour en déceler la légitimité, il faut également connaître le but *social* recherché par l'emploi de telle ou telle langue. S'il est de permettre une éducation consciente et autonome, favorisant l'émergence de citoyens libres et solidaires, là est l'aspect fondamental. Que celui qui réalise ce beau travail en retire de quoi vivre n'a rien de blâmable.

Pour ne pas répéter, renvoyons à l'intéressant article de Nadir Iddir sur ce qu'il appelle « *Genèse d'une aliénation* », à propos de la tentative l'arabisation arbitraire de l'école[329].

En ce qui me concerne, voici ma pensée. Elle est basée sur l'observation directe de certains enfants de ma famille élargie, et sur mes lectures de déclarations d'opérateurs dans l'enseignement.

L'offre scolaire actuelle est inadaptée par rapport aux demandes des élèves, et cela du primaire à l'université. Le problème linguistique est seulement l'un des aspects de cette situation. Il est vrai qu'il se prête à une instrumentalisation idéologique, alimentant une conception sociale, asservissante ou émancipatrice. D'où l'acuité de ce problème et la difficulté de trouver les solutions adéquates.

L'organisation centralisée, bureaucratique et autoritaire du système éducatif aggrave davantage la question linguistique.

Durant le colonialisme, comme après l'indépendance, l'école algérienne était et demeure un champ de bataille ; sa première victime est l'enfant et l'étudiant qui la fréquentent. Rares sont les privilégiés dont les parents, bien nantis, envoient leur progéniture étudier à l'étranger dans les meilleurs écoles privées ou publiques. Libérés des conflits et de la médiocrité des programmes, ils peuvent se construire librement un avenir, selon leurs réelles capacités et convictions. Je n'ai rien lu à ce sujet, mais je ne serai pas étonné de savoir que les enfants de la caste dominante en sont les premiers bénéficiaires. Ils se trouvent, alors, non pas devant des compatriotes méprisant leur langue maternelle, mais face à des professeurs qui enseignent en employant la leur propre. C'est psychiquement et affectivement soulageant, didactiquement efficace.

2.11.2. Al hàl, wîne ? Où est la solution ?

L'issue dépendra du rapport de force entre la tendance asservissante et celle émancipatrice.

F. Hamitouche écrit :

329 *Réforme de l'école : Les langues otages…* art. c.

« Il est impératif de traiter les problèmes linguistiques que connaît l'enseignement en Algérie. A cet effet, nous avons pris position en faveur de l'enseignement de la langue *parlée* au même titre que les recommandations d'un certain nombre d'experts en la matière. Il faut rappeler que depuis l'indépendance, la langue est prise en otage par l'idéologie de l'arabisation qui en terme d'interlocution a fait faillite[330]. »

Rappelons comment fut reconnue la langue tamazight. Outre aux manifestations populaires en pays amazighe, notamment le sursaut du 20 avril 1980, dit « printemps berbère », un processus s'est enclenché à partir de l'année 1995, après le boycott scolaire de 1994 et la création du Haut Commissariat à l'amazighité (HCA). Dernièrement, en décembre 2017, une révolte citoyenne consistante a porté à ceci :

« Le chef de l'Etat "a enjoint au gouvernement de ne ménager aucun effort pour la généralisation de l'enseignement et de l'usage de tamazight, conformément à la lettre et à l'esprit de la Constitution[331]. »

En ce qui concerne la dziriya, à ma connaissance, rien n'est fait, jusqu'à aujourd'hui. Faut-il, comme pour le tamazight, attendre des actions d'intellectuels, comme Mouloud Mammeri, suivies de revendications populaires, avec leur lot de torturés et de morts ?

Avant d'aller plus loin, signalons une position. Elle défend la langue arabe moyen-orientale d'une certaine manière.

« Dans le cas de l'Algérie, dépouillée de ses scories religieuses islamiques, la langue arabe aurait pu produire une éducation algérienne *moderne* digne des pays développés de l'Europe, en dépit d'un faible développement économique. Mais, l'Algérie, dès l'indépendance, a préféré arrimer la langue arabe, *sublime langue poétique et littéraire*, aux pays du Golfe et de l'Orient, où la langue arabe se confond (ou plutôt *se fond* dans) avec la religion islamique. Indissolublement unie au *coran*, la langue arabe ne peut *que* freiner la réflexion, l'esprit critique, dissoudre la rationalité, obérer la floraison de la modernité, tout développement économique. Et c'est la voie empruntée par l'Algérie en érigeant l'islam en religion d'Etat, religion enseignée obligatoirement à l'école, imposée quotidiennement par tous les relais médiatiques du pouvoir.

Tous ceux qui incriminent et attaquent la langue *arabe*, accusée d'être responsable de l'échec scolaire, de la faillite du système éducatif algérien, se *trompent* de cible. En effet, le principal problème de l'éducation en Algérie n'est pas l'enseignement de l'arabe, mais l'*imposition doctrinaire et sectaire de la*

330 *L'autre histoire et la transformation linguistique*, http://www.lequotidien-oran.com/index.php?news=5221084

331 *El Watan,* 27.12.2017, http://www.elwatan.com//actualite/yennayer-journee-chomee-et-payee-des-le-12-janvier-2018-27-12-2017-359452_109.php

religion islamique à l'école. Dans les mêmes conditions d'imposition de la religion islamique telle qu'elle existe depuis les années 1970, même si l'enseignement avait continué à être dispensé majoritairement ou exclusivement en *français*, le résultat aurait été *identique*. On aurait connu et l'islamisme et l'échec scolaire.

En effet, la langue, en fonction de son contenu philosophique et politique et des conditions économiques qui la portent, peut se révéler *réactionnaire ou révolutionnaire*. Il y a des Algériens intégralement arabisants, mais pourtant extrêmement cultivés et politiquement révolutionnaires. Comme il existe des Algériens brillamment francophones, mais pourtant dramatiquement incultes et politiquement réactionnaires.

Enfin, quantitativement, l'Algérie a accompli une véritable révolution en permettant à 100% de ses enfants d'être scolarisés. Mais, qualitativement, le résultat est malheureusement catastrophique. L'Algérie n'éduque pas, elle *endoctrine*. De là proviennent les raisons de l'échec scolaire de nombreux élèves qui décrochent précocement du système scolaire. Sans omettre la dramatique baisse du niveau scolaire[332]. »

Ces intéressantes observations appellent des commentaires.

1.

Il est vrai, et je l'avais signalé auparavant, que la langue arabe enseignée à l'école est conditionnée par une vision religieuse rétrograde de caste dominante. Il est cependant inexacte de lier cette langue au « Coran ». En effet, l'histoire enseigne que de celui-ci on peut induire une vision ouverte à la connaissance scientifique (Ibn Rouchd) ou fermée et hostile à celle-ci (Al ghazali durant la période pessimiste de sa vie).

2.

La langue arabe, certes « sublime langue poétique et littéraire », qu'en est-il de sa capacité *technico-scientifique* à l'époque actuelle ? Cet aspect est aussi important que le premier.

3.

N'importe quelle langue peut endoctriner, et pas uniquement celle employée aujourd'hui dans l'école algérienne.

Même les langues de culture totalement dépourvues de religion, du moins sous forme monothéiste, l'instrument linguistique peut endoctriner, par exemple les langues japonaise et chinoise. De même, la langue russe, à l'époque bolchevique athéiste, fut un moyen d'endoctrinement, asservissant les écoliers à l'autorité d'une

332 Mesloub Khider, éducateur spécialisé, *L'échec du système éducatif*, 06 avril 2017, http://www.algeriepatriotique.com/article/une-contribution-de-mesloub-khider-%E2%80%93-l%E2%80%99%C3%A9chec-du-syst%C3%A8me-%C3%A9ducatif

pensée unique totalitaire. La langue allemande, elle aussi, au temps du nazisme, eut la même fonction[333].

4.

Et voici l'objection principale.

Même libérée de son conditionnement religieux réactionnaire, la langue arabe dont parle l'auteur n'en demeure pas moins *étrangère* à l'idiome vernaculaire de la dziriya, encore davantage au tamazight. Personnellement, bien qu'aimant la langue classico-moyenne-orientale, qui me fut enseignée dans son aspect moderne et progressiste, d'abord au lycée (à l'époque coloniale : 1958-1965) puis à l'université (juste après l'indépendance, en 1965-1966), je n'ai jamais considéré intellectuellement, ni senti affectivement cette langue comme la mienne. Cette dernière est la dziriya, en particulier dans sa variante oranaise.

Là est le problème fondamental à considérer. Comme on l'a vu précédemment, nulle langue, quelque soit soit son prestige (sanskrit, chinois traditionnel, arabe coranique, latin) ne peut remplacer l'idiome vernaculaire comme instrument de connaissance. S'il a des carences, la solution est de les résoudre, et non pas de se replier sur une langue, même réellement « sublime », de « civilisation ». L'intellectuel digne de ce nom doit s'occuper à rendre sublime et civilisée sa langue maternelle ; ainsi, il enrichira son patrimoine spécifique et, par voie de conséquence, celui de l'humanité.

Considérons maintenant le problème de l'introduction des idiomes vernaculaires comme matière d'enseignement scolaire. On lit :

> « Le dialecte au primaire : bonne ou mauvaise idée ?
>
> Contrairement aux idées reçues, il s'agit d'une bonne idée. En effet, l'enseignement en langues maternelles ou premières dans les premières années d'école est une recommandation autant de l'Unesco que de la Banque mondiale[334]. C'est aussi une recommandation des neurosciences et de la neurolinguistique modernes. La raison ? L'école, dans laquelle l'enfant passera de plus en plus de temps, ne doit pas être perçue par lui comme un espace repoussant, froid, de peurs et de non-communication, mais doit tendre à devenir un espace amical en continuité avec le chaleureux espace familial.
>
> Ainsi, l'initiative de la ministère de l'Éducation reste très intéressante du fait qu'elle vise à revaloriser l'algérianité comme identité commune pour tous les Algériens quelle que soit la particularité de leur culture régionale linguistique et religieuse de naissance. Finalement, l'enseignement du dialecte au primaire reste une bonne idée, car cela permet de capitaliser le savoir linguistique et encyclopédique de l'élève acquis en langue maternelle et de son milieu de

333 Voir Karl Kraus, au sujet de la corruption de cette langue, in https://fr.wikipedia.org/wiki/Karl_Kraus#La_phrase_contre_l'imagination, vu 29.12.2017.

334 J'ignore ce que vient faire ici cette institution financière.

naissance et de lui éviter une rupture psychique brutale au contact de l'école qui lui parlerait dans une langue (l'arabe scolaire) qu'il ne comprend pas au début. »[335]

Ajoutons uniquement cette précision : plutôt qu'une « bonne idée », l'enseignement de la langue maternelle est une *nécessité*. Plus de temps sera perdu pour la concrétiser, plus grave et profond sera le traumatisme psychique subi par les enfants, qui deviendront les adultes de demain.

Ali Chibani écrit :

> « Il suffirait de proposer un enseignement linguistiquement différencié selon les régions, avec pour premier objectif de créer des ponts entre les Algériens, et entre les Algériens et le monde. La scolarisation commencerait en tamazight dans les régions amazighophones et en arabe algérien dans les régions arabophones.
>
> Très tôt, les enfants algériens seraient engagés à apprendre la langue de l'autre : l'arabe algérien pour le public amazighophone et le tamazight pour le public arabophone. Il n'y aurait rien de difficile pour ces enfants. C'est ce que prouve l'expérience marocaine où les enfants sont heureux de découvrir des caractères alphabétiques différents et où les arabophones excellent en tamazight mieux que les amazighophones. Le résultat de cette expérience dans ce pays qui abandonne l'arabisation pour revenir à l'enseignement en français est que les enfants arabophones et amazighophones, quand ils se retrouvent entre eux, passent d'une langue à l'autre de manière tout à fait naturelle. »[336]

Un seul commentaire. Le Maroc, au lieu de revenir au français, ferait mieux d'étudier la manière de développer ses langues vernaculaires, l'arabe et le tamazight locaux, de manière à se passer de l'emploi d'une langue étrangère. Pour cela, il faudrait que les dirigeants du pays aient à cœur non seulement une « élite » à former, pour leur assurer la domination, mais le peuple des bidonvilles et des montagnes, celui qui assure la production avec ses mains et sa sueur.

Revenons à l'Algérie. L'introduction de l'enseignement des langues maternelles nécessite la résolution de certains problèmes.

1.

Aspect *technique*. Pour l'enseignement de l'idiome maternel, comment le transcrire : en lettres arabes ou latines ?[337]

2.

Statut de la langue maternelle.

335 Abderezzak Dourari, professeur de l'enseignement supérieur en sciences du langage et en traductologie, propos relatés par R. M. Benyakoub, *Les langues maternelles…* art. c.

336 Ali Chibani, écrivain-journaliste et chercheur, *Guerre contre les langues algériennes*, 06.01.2017, http://www.elwatan.com/contributions/guerre-contre-les-langues-algeriennes-06-01-2017-336548_120.php

337 Le problème a été examiné in VI. Propositions / 2.4. Standardisation et écriture.

Il ne faudrait pas la fournir comme une « sous-langue » (dialecte), inférieure aux « nobles langues » du « savoir » : arabe moyen-oriental et français ou anglais. Car, alors, la bonne intention se révélera négative : elle donnerait à l'idiome maternel une image dévalorisante. Ce résultat aggravera la situation, aux yeux de l'enfant.

3.

On arrive à l'aspect essentiel.

La langue maternelle peut être enseignée de deux manières : pour *domestiquer* ou pour *émanciper* l'enfant, ce futur citoyen.

Dans le premier cas, il n'y a rien à y gagner ; dans le second, tout.

Pour que l'enseignement de la langue maternelle ne soit pas un replâtrage opportuniste manipulateur, deux exigences s'imposent :

1.

La langue doit enseigner la saine curiosité de l'esprit, son ouverture aux multiples réalités du monde, stimuler sa libre réflexion et sa créativité autonomes, bref former un citoyen conscient de ses droits démocratiques et de ses devoirs de solidarité.

2.

Il faudrait, parallèlement à l'enseignement de la langue maternelle, entreprendre les travaux nécessaires pour la rendre progressivement capable d'opérer comme instrument conceptuel dans tous les domaines, culturel et scientifique.

Évidemment, pour y parvenir, un certain temps est nécessaire, pas obligatoirement long. Le plus tôt cet effort commencera, mieux sera le résultat de l'introduction de l'enseignement de la langue maternelle à l'école. Ainsi, quand l'enfant demandera à son enseignante :

- Mais, madame, on nous dit que notre langue maternelle est inférieure à l'arabe moyen-oriental et au français, qu'elle n'est pas une langue de connaissance scientifique et culturelle.

- Elle ne l'est pas encore, mais elle est en train de le devenir grâce à nos savants qui y travaillent. Je vous le montrerai au fur et à mesure de nos leçons, chaque mois et chaque année.

Concernant l'enseignement du tamazight, le processus a démarré mais il souffre d'aléas[338].

Pour sa part, la ministre déclare :

> « La qualité à laquelle nous aspirons exige de chacun de mettre, avant tout, l'intérêt de l'apprenant au-dessus de toute autre considération. »[339]

Soit.

Mais *qui* décide quel est l'intérêt de ce sujet ?

338 Nadir Iddir fournit des détails dans son article in http://www.elwatan.com//actualite/le-hca-souhaite-la-reactivation-de-la-commission-mixte-gelee-24-10-2016-331385_109.php

339 Idem.

Lui demande-t-on quels sont ses désirs et ses buts, pour, ensuite, les satisfaire fidèlement ?… Beh, non ! On dira qu'un enfant n'est pas capable de savoir ce qui est bien pour lui.

Alors, on fera appel à des experts. Reste à savoir de quel coté de la barrière ils se placent : celle de la caste dominatrice ou celle des citoyens aspirant à la liberté solidaire ?

Veillons à ne pas être trompés par un langage de bois « diplomatique ». Soulignons un fait : si, d'un coté, les membres et défenseurs de la nomenklatura agissent de manière masquée, se retranchant derrière la « défense de l'Islam » et des « constantes nationales », parce que leur but réel est inavouable (la sauvegarde d'intérêts de caste dominatrice), de l'autre coté, les esprits libres, au contraire, ne devraient pas mâcher leurs mots : ils doivent déclarer clairement que le but de toute éducation est de rendre le citoyen capable d'employer son intellect de manière complémentairement libre et solidaire, et que ce but n'est pas contradictoire avec un Islam et des « constantes nationales », compris comme sources d'épanouissement et non d'asservissement.

Limitons-nous à l'exemple le plus significatif : Francisco Ferrer.

Est-ce un hasard qu'il soit *espagnol*, également pédagogue *libertaire* ? [340]

Voici une de ses citations, résumant sa conception :

> « Notre enseignement n'accepte ni les dogmes ni les usages car ce sont là des formes qui emprisonnent la vitalité mentale (...) Nous ne répandons que des solutions qui ont été démontrées par des *faits*, des théories ratifiées par la *raison*, et des vérités confirmées par des *preuves certaines*. L'objet de notre enseignement est que le cerveau de l'individu doit être l'instrument de *sa* volonté. Nous voulons que les vérités de la science brillent de leur propre éclat et illumine chaque intelligence, de sorte que, mises en pratique, elles puissent donner le *bonheur* à l'humanité, sans exclusion pour personne par *privilège* odieux. »[341]

Doit-on s'étonner d'apprendre que Francisco Ferrer fut l'objet, de la part de l'Église catholique, d'une haine telle que, sur l'instigation de cette « Sainte » institution, il fut accusé, à tort, de participation à un complot révolutionnaire, puis fusillé en 1909 ?… Voilà le genre de prix que l'amour du bonheur pour tous peut causer, quelque soit le pays et quelque soit la religion invoquée.

La « Escuola moderna » (école moderne) que Ferrer fonda eut une influence fondamentale dans la pédagogie espagnole émancipatrice ; celle-ci eut, également, des partisans à l'étranger, partout où opéraient des personnes voulant réellement « l'intérêt de l'apprenant ».

Signalons une application significative de la méthode de Ferrer.

340 Voir présentation ici : https://fr.wikipedia.org/wiki/Francisco_Ferrer
341 https://fr.wikipedia.org/wiki/Escuela_moderna

Durant les premières années de la révolution russe, dans la partie gérée non par les bolcheviques, autoritaires, mais par les libertaires, voici un exemple concret de réalisation en matière scolaire :

> « Dès que les circonstances le permirent, les makhnovistes et toute la population de Goulaï-Polé s'adonnèrent à la tâche de faire renaître l'œuvre éducative.
>
> Ce qui mérite surtout notre attention, ce sont les idées maîtresses sur lesquelles les initiateurs basèrent cette œuvre.
>
> 1 ◦ Ce sont les travailleurs eux-mêmes qui doivent veiller à la bonne marche de l'instruction et de l'éducation de la jeune génération laborieuse.
>
> 2 ◦ L'école doit être non seulement une source de connaissances indispensables, mais aussi, à titre égal, un moyen de formation de l'homme conscient et libre, capable de lutter pour une vraie société humaine, d'y vivre et d'y agir.
>
> 3 ◦ Pour qu'elle puisse remplir ces deux conditions, I'école doit être indépendante, donc séparée de l'Église et de l'Etat.
>
> 4 ◦ L'enseignement et l'éducation de la jeunesse doivent être l'œuvre de ceux qui y sont portés par leurs dispositions, leurs aptitudes, leurs connaissances et autres qualités indispensables en cette matière. Naturellement, cette œuvre sera placée sous le contrôle effectif et vigilant des travailleurs.
>
> Il y avait, à Goulaï-Polé, quelques intellectuels partisans des principes de l'École libre de Francisco Ferrer. Sous leur impulsion, un vif mouvement se produisit et aboutit rapidement à une ébauche très intéressante d'une vaste entreprise d'éducation.
>
> Les paysans et les ouvriers se chargèrent de l'entretien du personnel pédagogique nécessaire pour toutes les écoles du village et des environs.
>
> Une commission mixte - composée de paysans, d'ouvriers et d'instituteurs - fut créée et chargée de pourvoir à tous les besoins, tant économiques que pédagogiques, de la vie scolaire.
>
> La commission élabora, en un temps record, un plan d'enseignement libre, inspiré par les idées de Francisco Ferrer .
>
> En même temps, des cours spéciaux pour adultes furent organisés.
>
> Des cours de notions " politiques " - ou plutôt sociales et idéologiques - commencèrent à fonctionner.
>
> Beaucoup de personnes qui, jadis, avaient abandonné leur activité dans l'enseignement et même quitté Goulaï-Polé, mises au courant de la reprise, retournèrent à leur poste. Quelques spécialistes, qui habitaient ailleurs, vinrent au village pour y prendre part.
>
> Ainsi l'œuvre d'éducation reprit sur des bases nouvelles. »[342]

342 Voline, *La révolution inconnue*, point 10.5.3 Nouvelles tentatives d'un travail constructif dans la région insurgée. Librement accessible sur internet.

Évidemment, en Algérie, on est totalement loin et étranger à cette conception. Mais n'est-il pas possible à des citoyens, dotés d'un esprit éclairé, de créer des écoles privées s'inspirant de celles décrites ci-dessus ?… Quand certains imposent l'ignorance, la connaissance est un combat, pacifique mais néanmoins un combat émancipateur.

Mais, alors, demandera-t-on, que serait le rôle de l'*État* ?

Voici une première piste de réflexion :

> « Une éducation générale dispensée par l'État ne peut être qu'un dispositif visant à fabriquer des gens sur le même modèle ; et comme le moule dans lequel on les coulerait serait celui qui satisfait le pouvoir dominant au sein du gouvernement - prêtres, aristocratie ou majorité de la génération actuelle -, plus cette éducation serait efficace, plus elle établirait un despotisme sur l'esprit, qui ne manquerait pas de gagner le corps. Une éducation instituée et contrôlée par l'État ne devrait figurer tout au plus qu'à titre d'expérience parmi d'autres, qu'à titre d'exemple et de stimulant propre à maintenir les autres expériences à un bon niveau. À moins, bien sûr, que la société soit dans son ensemble si arriérée qu'elle ne puisse ou ne veuille se donner des institutions scolaires convenables sans que le gouvernement ne s'en charge. Dans ce cas seulement, pour choisir le moindre de ces deux grands maux, le gouvernement pourrait alors se charger des écoles et des universités, comme de constituer des sociétés par action dans un pays où les entreprises privées ne sont pas de taille à entreprendre de grands travaux industriels. Mais en général, si le pays dispose d'assez de personnes qualifiées pour enseigner sous les auspices du gouvernement, ces mêmes personnes pourraient tout autant enseigner dans un système privé, puisque leur rémunération serait garantie par une loi rendant l'éducation obligatoire, doublée d'une aide de L'État destinée à ceux qui seraient incapables de prendre la dépense à leur charge. »[343]

Bien entendu, en Algérie, rien ne prédispose à ce genre de solution.

Le journaliste Nadir Iddir indique, pour ce qu'il appelle « Sortir de la « guerre des langues »[344] :

> « Pour M. Chibani, le succès de l'arabisation comme programme de domination idéologique et de rattachement mythique de l'Algérie à un nouvel espace géographique et historique (l'Égypte, les monarchies du Golfe) se traduit par l'enregistrement par la population algérienne des discours haineux et exclusifs formulés par ses dirigeants. «Une partie de la population considère que

343 John Stuart Mill (1859), *De la liberté*, Chapitre V : Applications, p. 82. Traduit de l'anglais par Laurence Lenglet à partir de la traduction de Dupond White (en 1860). Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, site web : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

344 *Réforme de l'école : Les langues otages…* art. c.

la langue arabe est une langue qui forme des terroristes et des ignorants et qu'elle n'est pas en mesure de transmettre les savoirs scientifiques qui font progresser les nations. Une partie juge que tamazight est une langue mineure, démunie du langage technique et de la légitimité historique qui pourraient faire d'elle une langue scientifique.

Une dernière considère le français comme la langue des mécréants et des occidentalisés. En d'autres termes, comme l'a fait l'État, la société algérienne reprend les clichés racistes coloniaux et les répète», résume le chercheur. Quelle est la solution pour sortir de cette guerre des langues ? «Il faudrait reprendre l'héritage rationnel de la langue arabe scolaire exclu actuellement de nos écoles», suggère M. Dourari, qui défend aussi la promotion des langues maternelles (arabe dialectal et tamazight). «Il faudrait que les dirigeants algériens cessent de monter une partie du peuple contre l'autre partie et mettent un terme aux discours et aux pratiques ségrégationnistes.

(…) Il s'agit de choisir entre le rêve de Jean El Mouhoub Amrouche de voir naître une Algérie ouverte à ses différences et le projet d'une Algérie nasséristeségrégationniste», lance M. Chibani. «Dans l'Algérie d'aujourd'hui, l'étudiant a besoin de pouvoir utiliser au moins deux langues écrites : l'arabe moderne et le français, si l'on considère le cursus des études. Il faut y ajouter une troisième : l'anglais dans le contexte de la mondialité», résume M. Grandguillaume, qui défend également la promotion des langues parlées pour «générer l'estime de soi». »[345]

Bien entendu, répétons-le : toute solution viendra uniquement de la lutte actuelle opposant deux forces sociales antagonistes : l'une asservissante, l'autre libératrice.

Notons un phénomène particulier.

On lit :

« Dans une vidéo postée sur sa page facebook, le président d'un obscur Front de la Sahwa salafiste libre d'Algérie a menacé le gouvernement de «faire sortir les Algériens dans la rue» si le nouveau programme scolaire n'est pas retiré. «Ou vous retirez cette réforme, ou nous allons mobiliser la population et les associations pour le soutien à la langue arabe», a-t-il gueulé, l'index levé. »[346]

Question : pourquoi les émancipateurs n'évoquent pas le même genre de mobilisation pour appuyer leurs thèses ? Par manque de volonté ou de capacité ?

Si, au contraire, ils défendent fermement la promotion des langues vernaculaires, dziriya et tamazight, et s'ils savent l'expliquer correctement au peuple, ne deviendront-ils, alors, les plus forts ? Que ces émancipateurs se rappellent la fameuse prédiction de Saint-Just (je cite de mémoire) :

« Ceux qui font la révolution à moitié ne font que creuser leur propre tombeau. »

345 Idem.
346 Idem.

Les émancipateurs peuvent-ils se contenter de déclarations verbales ou écrites, sans les compléter par un travail d'explication auprès des citoyens ordinaires ?… J'ai auparavant proposé des solutions : associations, fêtes, blogs, etc.

Si les émancipateurs parviennent à concrétiser ces solutions, alors, ils n'auront plus peur de la menace de l'adversaire, voulant « mobiliser la rue » ; il ne trouvera que peu de gens.

Voici des pistes de réflexion, résumant tout ce qui vient d'être exposé auparavant.

Principe fondamental.

L'école ne doit pas être en contradiction avec la *vie*, mais à son service. Cela veut dire que l'institution éducative doit enseigner à l'instauration d'une communauté humaine *libre* et *solidaire*. Sans liberté, il est impossible de choisir la solidarité ; sans la solidarité, la liberté risque fort de se manifester par le plus fort au détriment du plus faible.

Ajoutons ce que l'expérience historique montre, partout et toujours dans le monde : les meilleurs progrès culturels, dans tous les domaines, se sont concrétisés là où se conjuguaient harmonieusement liberté et solidarité.

État et société civile

Partout et toujours dans le monde, l'institution étatique reflète le rapport de force entre les classes sociales qui composent la communauté humaine. La nature de cet État est d'être centralisateur, bureaucratique, au service d'abord de son existence, c'est-à-dire de ses fonctionnaires.

Par conséquent, une école conforme à la réalité sociale, plus exactement à un idéal de *liberté solidaire*, ne devrait pas dépendre uniquement de l'État, ce qu'on appelle école « publique ».

Même quand cet État s'est prétendu « populaire », dans les sociétés soit disant « socialistes » ou « communistes », il a été une institution constituée de bureaucrates, au service d'abord de leurs intérêts de caste.

Parler d'école « publique », comme émanation d'un État qui en conçoit les programmes et en contrôle l'application, c'est employer un adjectif impropre et trompeur. De même, le qualificatif « privée », accolé aux écoles proposées et gérées par des individus ou associations non étatiques, manque de précision.

Les écoles gérées par l'*État,* comme celle dirigées par des *entités privées,* sont toutes les deux *publiques*, dans le sens qu'elles se proposent, de manière déclarée, comme service à autrui.

La différence réside dans ce fait : les premières sont le produit de l'institution étatique, telle que décrite ci-dessus ; les secondes le sont en dehors de celle-ci, par des citoyens dotés de moyens financiers adéquats.

Bien entendu, dans les deux cas, l'école est le résultat des rapports et lutte de classes sociales. Ainsi, les écoles dites « privées », peuvent être instituées aussi bien par des éléments favorables à une vision sociale exploiteuse-dominatrice, qu'à ceux partisans d'une conception sociale libre et solidaire.

Prôner, comme l'ont fait tous les progressistes jusqu'ici, l'existence uniquement de l'école dite publique, conçue et gérée par l'État, fait de l'action éducative la proie du rapport de force sociale dont cet État est le résultat. Ainsi, nous avons l'école « libérale », « socialiste », « religieuse », etc.

Vouloir uniquement des écoles dites « privées » laisse l'action formatrice directement dépendantes des luttes des classes sociales.

Il en découle que la solution est peut-être dans un compromis. Il consiste à accepter une activité formatrice gérée l'une par l'État, et l'autre par des institutions citoyennes.

De cette manière, l'école ne dépendra pas uniquement de l'État ni des organismes privés. Ainsi, les citoyens conservent la liberté de choisir à qui confier l'éducation de leurs enfants, en fonction de la qualité de leur conscience, dont dépend l'attention porté à la progéniture.

On objectera ceci. Les écoles privées risquent de fournir une meilleure qualité d'enseignement ; donc, les enfants de la catégorie sociale la plus riche bénéficieront de privilèges par rapport à ceux de l'école étatique.

Réponse : si cette dernière est déficiente, il faudrait, alors, lui apporter les améliorations nécessaires pour être au niveau des écoles privées. Si ce changement positif se révèle impossible, il est la preuve que cet État ne remplit pas correctement sa mission envers les citoyens. Il faudrait donc changer les gérants de cet État jusqu'à trouver ceux capables de remplir correctement leur mission.

Si cette solution se révèle impossible, suite à un rapport de forces sociales insuffisant, il reste à créer des écoles privées, conformes au désir des citoyens.

Évidemment, le lecteur algérien, obnubilé par la situation actuelle dans le pays, pensera que ces observations sont des divagations de « martien ». Les propositions de Francisco Ferrer, dans une société espagnole dominée par l'obscurantisme, allaient bien au-delà de mes réflexions. Un petit malin rétorquera : « Ha ! Ha !… Mais il a été fusillé ! »

Cependant, ses idées ne l'ont pas été, elles ont donné de bons fruits.

Donc, invitons les opérateurs algériens du secteur éducatif à discuter les idées et propositions exposées ici. Ils le feront, sans aucun doute, selon leur position dans la division de la société en deux parties antagonistes. On ne sort pas de ce dilemme, quelque soit les arguments avec lesquels on le masque : l'école algérienne, comme toute autre dans le monde, sera celle du conditionnement à la *servitude* ou de la formation à la *liberté solidaire*. Tout dépend du rapport de force entre oppresseurs et libérateurs.

Qu'en est-il de chaque idiome en particulier ?

Le *tamazight*, après des oppositions diverses, principalement institutionnelles, est reconnu comme langue d'enseignement scolaire, avec des aléas dans la concrétisation de cette décision officielle. [347].

Concernant la dziriya, sauf erreur, jusqu'à ce jour personne n'a présenté de requête. En outre, il est probable que la demande d'enseignement de la dziriya subira, davantage que le tamazight, des oppositions plus nombreuses et plus vigoureuses, dans la mesure où les adversaires y verraient une menace plus grave de se « couper du Coran et de l'héritage arabe ». Dans le chapitre « *Retour aux sources* », espérons avoir montré que cette crainte ne se justifie pas.

D'après mes informations, un seul cours d'enseignement de la dziriya existe. Il est dispensé par le Centre d'Études... Diocésain d'Alger :

> « Pour ceux qui souhaitent communiquer au quotidien en arabe dialectal ou s'initier à l'arabe moderne, les Glycines proposent un enseignement aux francophones et non francophones, en cours réguliers et sessions intensives. (…)
>
> La *Méthode Kamal*, méthode audio-visuelle, vise l'apprentissage de la langue parlée au quotidien.»[348]

Arrivons aux *propositions*. Quelles devraient être les langues d'enseignement à l'école ?

Pour constituer réellement l'unité de la nation et le sentiment d'appartenance de tous ses citoyens, l'unique solution raisonnable, comme dans tous les pays, est celle-ci : la langue *enseignée* doit correspondre à celle *parlée*. En Algérie, elles sont deux : la dziriya et le tamazight.

Malgré la répression, quelquefois sanglante, dont fut victime la promotion du second, il bénéficie finalement d'une reconnaissance officielle. La promotion de la dziriya dépendra de l'intelligence et de la force de ses promoteurs.

Dans la partie linguistiquement *arabophone*, la dziriya devrait être la première langue, et le tamazight, la seconde ; dans la partie *amazighe*, le tamazight devrait être la première langue, et la dziriya, la seconde.

Ce *bilinguisme*, bien conçu et pratiqué, ne pose pas de problème ; au contraire, il est enrichissant. Je parle en connaissance de cause : au lycée, j'ai étudié contemporainement en français et en arabe moyen-oriental, outre au latin, avec de

347 Sur l'historique de l'enseignement du tamazight dans les écoles, des informations détaillées sont disponibles ici : https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues_berb%C3%A8res#En_Alg.C3.A9rie, vu 12.2.2015.

348 Voir https://www.glycines.org/les-cours-d-arabe-%D8%AA%D8%AF%D8%B1%D9%8A%D8%B3-%D8%A7%D9%84%D9%84%D8%BA%D8%A9-%D8%A7%D9%84%D8%B9%D8%B1%D8%A8%D9%8A%D8%A9/

bons résultats. En Belgique, les Wallons, francophones, apprennent aussi le Flamand, et, vice-versa, les Flamands étudient le français, de manière satisfaisante.

Les langues française et arabe moyen-orientale deviendront des langues d'option libre, comme, dans les pays européens, c'est le cas pour le latin et le grec, avec cette différence que l'arabe moyen-oriental et le français ne sont pas des langues dites « mortes ». Il faudrait y ajouter l'apprentissage de l'anglais, pour son usage de communication actuellement planétaire, puis d'autres idiomes, notamment le chinois. Son emploi est de plus en plus répandu, suite à la présence économique de plus en plus importante du pays dont il est la langue principale.

Dès lors, dans l'école algérienne, ces apprentissages n'auront pas seulement l'avantage d'introduire aux affaires commerciales ; l'autre précieuse utilité est d'ouvrir les enfants algériens à des horizons culturels enrichissants ; ceux-ci permettent, en outre, de s'affranchir de l'emprisonnement aliéné dans les deux seules langues française et arabe moyen-orientale.

Reste la question de l'enseignement *scientifique*. Quelle langue utiliser ?

Peut-on rehausser la dziriya et le tamazight au rang de langue scientifique ? Oui, puisque cela fut possible pour d'autres idiomes populaires. Il a déjà été mentionné que, pour croire à ce but et l'atteindre, il faut comprendre la nécessité de fournir un *effort intellectuel* semblable à celui des promoteurs des autres langues dans le monde. Entre-temps, pendant la période transitoire d'élaboration de ces deux langues, l'enseignement scientifique pourrait utiliser le français, sinon l'anglais, puisque, même en France, sauf erreur, certains cours de haut niveau se font dans ce dernier idiome.

Un enseignement *correctement organisé* sera efficace. Citons l'expérience des lycées « franco-musulmans », de l'époque coloniale. Comme signalé auparavant, j'y ai étudié, outre au français et à l'arabe moyen-oriental, également le latin, avec de bons résultats. À l'époque, je désirais apprendre, aussi, le grec ancien, par amour de la philosophie, et l'anglais, pour mon admiration de Shakespeare ; malheureusement, ils n'étaient pas prévus au programme.

Venons aux *agents* et *moyens*.

Encore une fois, il est nécessaire de solliciter l'*État*, parce qu'il est, en principe et formellement, l'institution représentant le peuple.

En attendant, des initiatives *citoyennes* sont possibles et doivent être lancées. Certaines existent :

> « Les Chinois qui se trouvent en Algérie n'hésitent pas à inscrire leurs enfants pour des cours d'arabe et, tenez-vous bien, de... tamazight. (…) Au même

moment, des Algériens tentent par tous les moyens d'éviter à leurs enfants des cours dans ces deux langues. »[349]

Symptomatique, n'est-ce pas, d'une certaine mentalité de citoyens algériens ?

Oui, c'est entendu, les Chinois sont motivés par l'appât du gain commercial, en s'intégrant linguistiquement au peuple où ils opèrent. Mais les Algériens, qui refusent à leurs enfants des cours de langue vernaculaire, ont-ils un motif honorable ?

Concernant le tamazight, Rachid Oulebsir note :

> « Mis à part quelques individus et associations culturelles, on peut dire sans risque de nous tromper que ni les partis politiques, ni les syndicats, ni les organes élus (APC, APW), ni les entreprises publiques et privées... ne s'y intéressent. On notera, par exemple, qu'au niveau de la présence graphique, seules les institutions de l'Etat accordent un tant soit peu de considération à cette langue (inscriptions, enseignes, frontons en tamazight). Les entreprises privées, les particuliers, les villages ne semblent pas être du tout concernés par la présence de cette langue dans leur environnement.
>
> Autre fait important ! Certains parents d'élèves, militants ou responsables de partis, élus et autres personnes relevant de la petite bourgeoisie (comme les grands commerçants, les profs, les médecins, les pharmaciens, ...) ne transmettent même pas (à la traditionnelle) cette langue à leurs progénitures ; ils les dissuadent à pratiquer cette langue, à suivre cet enseignement, même lorsqu'il existe[350]. »

Des citoyens pourraient donc créer des cours de dziriya, et multiplier ceux en tamazight ; il leur est également possible d'organiser des cours d'alphabétisation dans ces langues, en recourant, selon les commodités, à l'écriture respectivement latine ou arabe, et latine ou tifinegh. Ils ne feraient qu'imiter ceux qui donnent des cours d'alphabétisation en arabe classico-moyen-oriental, pour permettre la lecture du Coran et, par là, sensibiliser davantage à une certaine foi musulmane. Ne faut-il pas, également, par la dziriya et le tamazight, sensibiliser à l'*algérianité*, afin de favoriser l'existence de citoyens en harmonie culturelle et psychique avec eux-mêmes et avec les exigences de la liberté solidaire ?

3. Officialisation : arraçmiya

L'Algérie deviendra une nation normale quand ses deux langues vernaculaires, la dziriya et le tamazight, assumeront le rôle qui leur est dû, comme langues à part entière, opérantes dans tous les domaines de la vie sociale.

349 *Les Chinois à la conquête de l'Algérie,* http://www.grands-reporters.com/Les-Chinois-a-la-conquete-de-l.html, vu 10.1.2015.

350 Kamel Bouamara, *Le tamazight en Algérie évolue…* art. c.

Cela a été dit, à l'exemple d'autres nations, selon la règle démocratique, dans la partie arabophone, la dziriya précédera le tamazight, tandis que, dans la partie amazighe, le tamazight devancera la dziriya.

Cependant, dans les administrations, le citoyen aura la possibilité d'employer au *choix* l'un des deux idiomes officiels, étant donné que les fonctionnaires devront savoir les utiliser.

Il n'est pas nécessaire de recourir à une troisième langue, qui serait commune à tout le pays. C'est le cas de la plupart des pays bilingues.

Un idiome de communication *commun* est nécessaire seulement dans une nation où existe une majorité linguistique significative par rapport à d'autres, minoritaires. C'est le cas, par exemple, de la Chine, du Cambodge, de l'Italie. Encore que, là, les langues minoritaires sont pratiquées dans les régions peuplées par leurs locuteurs.

N'est-il pas *démocratique* d'examiner ce genre de solutions, avec le sérieux qu'elles méritent, en vue d'une révision constitutionnelle, et, espérons-le, en cas de consensus, d'instituer les organismes qui travaillent pour cette finalité ?

Il faudra, bien entendu, que les députés soient de *réels* représentants des intérêts des *citoyens* dont ils sont officiellement les mandataires. Là réside le problème.

Si les propositions démocratiques seront ignorées ou jugées inacceptables par les membres de l'Assemblée nationale, une alternative existe : que les intellectuels lancent un débat national, libre et démocratique. Si les autorités y demeurent sourdes, qu'il soit fait recours à une mobilisation citoyenne conséquente. On dispose d'un précédent. En décembre 2017, le refus de l'Assemblée nationale de considérer la généralisation du tamazignt a provoqué une protestation citoyenne telle que le chef de l'État fut contraint de donner un camouflet aux députés, en déclarant ce que les citoyens protestataires réclamaient[351].

Le débat dont il est question, une fois organisé, devrait se conclure par un référendum national qui donne une réponse au problème. Le plus important est l'établissement d'un *réel consensus,* si pas unanime, du moins majoritaire. C'est la seule manière, pour une nation, de fonctionner dans les meilleures conditions.

Voyons, maintenant, la situation spécifique de chaque langage.

3.1. Tamazight

> « Le 10 avril 2002, une révision de la constitution algérienne ajouta l'article 3bis, reconnaissant le « tamazight » comme langue nationale. (« Loi n° 02-03 du 27 Moharram 1423 correspondant au 10 avril 2002 portant révision constitutionnelle »). »[352]

Concernant l'officialisation du tamazight, renvoyons à deux documents :

351 Voir http://www.elwatan.com//actualite/yennayer-journee-chomee-et-payee-des-le-12-janvier-2018-27-12-2017-359452_109.php

352 https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues_en_Alg%C3%A9rie#Arabe_alg.C3.A9rien, vu 2.1.2015.

- une précieuse et claire contribution de Hacène Hirèche[353] ;
- une interview de Mohand-Akli Haddadou, linguiste et auteur[354].

Remarquons l'existence de préoccupations.

> « Les avis exprimés ici et là sur la nécessité de normaliser la langue, de choisir en urgence une graphie (les caractères arabes souvent cités en premiers), ne présagent rien de bon. Pour réaliser ce forfait, certains perçoivent déjà des manœuvres en cours de la part de l'État pour la "fabrication de spécialistes de la langue tamazight" pour faire le sale boulot.
>
> Sans risque de nous tromper, l'objectif ultime des stratèges est de fabriquer à partir des différents parlers une langue "tamazight classique" que personne ne comprendrait et ne pratiquerait, et d'aboutir à terme à la marginalisation et à la disparition de cette langue. »[355]

Je vois une autre menace, évoquée auparavant[356]. La langue tamazight, que l'on se propose d'employer, sera inspirée de celle utilisée par le *peuple*, en vue de l'améliorer, ou fabriquée par une élite, au point de rendre *difficile* sa compréhension par les citoyens ordinaires ? Cette hypothèse s'explique par la tentation de l'élite amazighe de se démarquer du peuple pour en tirer des privilèges. À ce propos, un écrivain et chercheur écrit, très justement :

> « Quand une langue est fabriquée in vitro à l'université ou ailleurs, elle se coupe des langues du peuple, de ses parlers vernaculaires, sa symbolique langagière qui s'abreuvent du substrat culturel et symbolique ancien, des réalités socio-économiques quotidiennes et de la mondialisation culturelle. Ces deux univers, école et société, ont besoin l'un de l'autre. L'université coupée du marché linguistique environnant tournera en vase clos et produira une langue morte, tandis que la société coupée de son élite est désarmée face à tous les travers réducteurs de la symbolique identitaire et face aux puissantes gommes des cultures soutenues par des États et des puissances de l'argent[357]. »

Quant à l'officialisation du tamazight, elle ne convainc pas « un ensemble de militants de la cause amazighe et de la société civile » ; les signataires déclarent :

> « Son élévation à la dignité de langue officielle, fruit d'âpres et longues luttes depuis les années 1940, est plus formelle que réelle tant il est vrai que

353 *El Watan,* 24.07.2014, http://www.elwatan.com/contributions/revision-constitutionnelle-tamazight-langue-officielle-aux-oubliettes-24-07-2014-265662_120.php

354 Nadir Iddir, *Mohand-Akli Haddadou. Linguiste et auteur «La vocation de l'Algérie est plurilingue»,* http://www.elwatan.com/actualite/la-vocation-de-l-algerie-est-plurilingue-17-10-2016-330906_109.php

355 Signé A. U. L., *Tamazight : la dernière bataille…* art. c.

356 Dans la partie II. DEFINITIONS.

357 Rachid Oulebsir, *Le pouvoir n'a pas la volonté de promouvoir tamazight,* in http://www.lematindalgerie.com/le-pouvoir-na-pas-la-volonte-de-promouvoir-tamazight, 26 décembre 2017.

l'administration dispose de moyens tantôt abrupts et tantôt subtils pour rendre son officialisation inopérante. »[358]

L'enseignement du tamazight, lui aussi, laisse à désirer. Rachid Oulebsir observe :

« A l'évidence, l'enseignement des langues maternelles en Algérie n'est pas pris en charge. Quand il l'est, il est partiel, comme c'est le cas de tamazight. Un enseignement régionalisé dans sa graphie et maintenu facultatif même dans les wilayas où la population le réclame. L'apprentissage et la transcription de cette langue n'ont aucun sens si elle n'est pas langue officielle, donc obligatoire, jouissant comme l'arabe des moyens institutionnels de l'État. L'absence de volonté politique rend caducs tous les efforts de la société civile à travers le mouvement associatif usé par le volontariat et le bénévolat. »[359]

Certains pourraient juger que la reconnaissance officielle, exprimée par le chef de l'État en décembre 2017, rend les témoignages précédents dépassés. Rappelons la distance existante entre les déclarations d'intention et la réalisation concrète. La Constitution reconnaît les droits démocratiques d'association et de liberté d'expression ; pourtant, sont-ils correctement respectés dans les faits ?

Concernant le tamazight, la situation la plus récente (décembre 2017) est analysée de la manière la plus complète et la plus objective par Rachid Oulebsir, écrivain chercheur en Patrimoine culturel immatériel amazigh[360].

3.2. Dziriya

Pour celle-ci, tout est à commencer. Mais, si une réelle prise de conscience apparaît, tout devient possible.

4. Agents et moyens : Al mastaĕàmlîne w'al imkaniyâte

Tout le long de ce texte, chaque fois que cela paraissait nécessaire, furent signalés les agents susceptibles de participer à la promotion des langues populaires, et les moyens utilisables.

Synthétisons.

4.1. Mastaĕamlîne : agents

358 *L'officialisation de tamazight est formelle*, 19 avril 2017, http://www.lematindz.net/news/24099-lofficialisation-de-tamazight-est-formelle.html

359 http://www.elwatan.com/hebdo/magazine/rachid-oulebsir-auteur-editeur-chercheur-independant-en-patrimoine-culturel-immateriel-le-pouvoir-ignore-les-langues-maternelles-26-02-2015-288447_265.php, vu 27.2.2015.

360 In http://www.lematindalgerie.com/le-pouvoir-na-pas-la-volonte-de-promouvoir-tamazight, 26 décembre 2017.

L'histoire des nations montre que le premier agent de transformation sociale *positive* est la partie la *meilleure* de l'élite intellectuelle, celle des *libres penseurs*. Dans la partie *Définitions*, il fut précisé que cette partie réellement éclairée est quantitativement minoritaire ; néanmoins, son action peut se révéler comme *force qualitative* décisive, permettant un changement social radical.

Cela se réalise dans des conditions sociales déterminées : quand les citoyens ne peuvent plus supporter leur asservissement, tandis que les dominateurs sont incapables de continuer l'exercice de leur emprise.

Pour ce qui est de la promotion des langues populaires, distinguons quatre types d'agents : l'État, les partis démocratiques, les associations citoyennes, les intellectuels.

4.1.1. A daoula : l'État

L'*État*, incarné par ses dirigeants, est examiné en premier parce qu'il est, sinon devrait être, le représentant du peuple, seule source de son existence. Où serait la légitimité d'un État satisfaisant uniquement les intérêts d'une partie minoritaire, au lieu de l'ensemble de ses citoyens, du moins de leur majorité ?

Cette considération théorique de principe n'ignore pas ce qui fut dit auparavant : que, dans la réalité, tout État est la résultante du rapport social fondamental entre oppresseurs-exploiteurs et opprimés-exploités.

Bien qu'examinant, dans cette partie, le cas de la dziriya, le tamazight sera cité ; cet exemple montre que le raisonnement concernant la dziriya risque de se manifester de manière identique.

Dans un article, l'auteur se préoccupe de la menace de disparition du tamazight[361]. Après avoir constaté :

> « les berbérophones ont, aujourd'hui, du mal à se comprendre entre eux »,

il affirme :

> « l'État est appelé à engager des mesures politiques très fortes pour la protection de cette langue, aujourd'hui menacée de disparition ».

Il est normal de faire appel en premier lieu à l'État, quand une action dépend de ses prérogatives institutionnelles. Mais si les responsables institutionnels, quelques soient les motifs, ne manifestent pas d'intérêt, ou s'y opposent, que faire ?

Hacène Hirèche répond :

> « La balle est dans le camp des décideurs civils et militaires, mais aussi dans celui de la classe politique d'opposition et de la société civile. »[362]

Alors, examinons-les, concernant la dziriya.

361 *El Watan,* 06.12.14, http://www.elwatan.com/actualite/la-langue-tamazight-menacee-de-disparition-linguiste-06-12-2014-280461_109.php

362 *El Watan,* 24.07.2014, http://www.elwatan.com/contributions/revision-constitutionnelle-tamazight-langue-officielle-aux-oubliettes-24-07-2014-265662_120.php

4.1.2. Hzoûb houkm a cchaĕb[363] : partis démocratiques

Donc, le second agent d'intervention, ce sont les *partis démocratiques*. Eux aussi, pour être crédibles, doivent défendre et promouvoir *tous* les intérêts de la partie de citoyens qu'ils déclarent représenter.

Si ces partis sont réellement démocratiques, qu'ils le démontrent, aussi, sur le terrain des langues du peuple. Cet aspect n'est pas moins important que d'autres, vu ce qui a été dit à propos de l'importance de l'instrument linguistique.

Aussi, il faut juger ces partis sur la base de leur programme d'action : vérifier s'il contient la revendication des langues vernaculaires, sinon que les militants demandent à leurs chefs le motif de cette absence, puis exigent l'insertion de la promotion des langues populaires parmi les actions à concrétiser.

4.1.3. Lajtimâĕ al madanì : société civile

Par cette expression, distinguons deux autres agents de changement : d'une part, les *associations de citoyens,* d'autre part, les *intellectuels libres penseurs.*

L'action des premières se justifie de deux manières : *proposer* et stimuler l'action de l'État et des partis démocratiques. En cas d'inertie de ces institutions, entreprendre des initiatives de manière *autonome*, en faisant appel aux seuls citoyens. Les Algériens amazighes ont ainsi agi pour le tamazight. Concernant ces derniers, notons, cependant, les réserves signalées par Rachid Oulebsir[364].

Les *intellectuels libres penseurs,* en tant que tels, doivent également agir. Rappelons que, dans les autres pays, l'initiative de promotion des idiomes vernaculaires en langues officielles fut *d'abord et essentiellement* due à une *minorité d'intellectuels*, quelquefois mais exceptionnellement, aidés par des dirigeants institutionnels.

En Algérie, la reconnaissance progressive du tamazight par les autorités institutionnelles est le résultat de l'action combinée, d'abord, d'une minorité d'intellectuels amazighes, suivis, ensuite, par une partie consciente des citoyens, soutenus, enfin, par des partis politiques démocratiques.

En Algérie, la reconnaissance progressive du tamazight par les autorités institutionnelles est le résultat de l'action combinée, d'abord, d'une minorité d'intellectuels amazighes, suivis, ensuite, par une partie consciente des citoyens, soutenus, enfin, par des partis politiques démocratiques.

363 Littéralement : partis du pouvoir du peuple. L'adjectif « dimocratìya », employé par l'arabe moyen-oriental, est écarté. Auparavant, dans le texte, ce terme fut jugé moins pertinent.

364 Voir ci-dessus au point *Qu'en est-il de chaque idiome en particulier ?*

Pour la dziriya, le précédent du tamazight indique est que la promotion de la première suivra le même processus. Ce dernier sera probablement plus difficile. En effet, les ennemis de la dziriya ne sont pas uniquement les dirigeants étatiques, le clergé et les intellectuels partisans du « butin de guerre » français et du « retour aux sources » arabo-islamiques. Le pire des ennemis réside, semble-t-il, en nous-mêmes, qui nous disons démocrates, progressistes et amoureux du peuple. Essayons de prouver comment et pourquoi.

Considérons cette fameuse phrase de Jules César : *« Veni, vidi, vici »*. Tout le monde, notamment les latinistes, en admirent la richesse sémantique et stylistique.

Traduisons-la en français : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » César parlait de sa conquête de la Gaule ; sa phrase exprime d'une manière excellente la rapidité fulgurante des trois actions évoquées.

Au Moyen-Age, les membres de l'État, du clergé et les lettrés à leur service taxaient la traduction française de « vulgaire », car exprimée dans le langage du « vulgum » (le peuple). À l'époque, le latin était la langue de l'État et de l'Église, tandis que le parler français était considéré par les « élites » dominantes comme un simple dialecte.

Cependant, à la Renaissance, des intellectuels libres penseurs français, regroupés autour des poètes Ronsard et Du Bellay, ont produit le fameux document « Défense et illustration de la langue française ». Ils sont parvenus à transformer l'idiome français en langue à part entière, renonçant au latin.

Résultat ?… Aujourd'hui, tout le monde trouve la langue française un instrument linguistique à part entière. Certains Algériens l'ont estimée à tel point qu'ils en ont fait un « butin de guerre », au détriment de leur langue maternelle, le tamazight et la dziriya.

À présent, voici un test très simple.

Traduisons la même phrase de César en dziriya, transcrite en lettres latines : « Jîte, choûft, arbahht. »

Si la lecture de cette traduction porte un Algérien à exprimer une moue de gêne, un sourire de dédain ou un rire de mépris, nous avons, alors, la preuve que cette personne a une mentalité colonisée ou néo-colonisée. En effet, il faut être victime de ce conditionnement pour trouver la traduction en dziriya ridicule ou prêtant à rire, pour le simple fait qu'elle est exprimée en dziriya.

Si, par contre, on dispose d'un esprit libre de toute aliénation coloniale ou néo-coloniale, on apprécie la traduction en dziriya. Plus encore : on l'admire, comme sémantiquement plus proche du latin en comparaison de la traduction en français. En effet, le latin comme la dziriya emploient simplement trois mots sous forme de verbe. C'est net, précis, concis, incisif. Ajoutons, également, une heureuse coïncidence. La phrase latine est rythmée par la même lettre finale « i ». En dziriya, la traduction comprend une sorte de rythmique semblable, avec la triple répétition de la lettre « t ».

Par contre, la structure du français contraint cette langue à recourir à des pronoms précédant les verbes ; cette exigence atténue l'aspect concis et incisif de la phrase latine. Le français ne conserve, par un hasard positif, que la triple lettre finale « u ».

Concentrons-nous, alors, sur la seule dziriya. Partant du test ci-dessus, on comprendra que la promotion de cette langue sera l'œuvre, comme le français, auparavant, d'un même type de minorité d'intellectuels éclairés de la partie linguistiquement arabophone. Espérons voir cette initiative soutenue par des dirigeants de partis démocratiques et, soyons optimistes, par la partie consciente du peuple, enfin, soyons encore plus optimistes, par des dirigeants institutionnels. Rappelons-nous la splendide invitation de mai 68, en France : « Soyez réalistes ! Demandez l'impossible ! »

Deux méthodes paraissent possibles.

La première consiste à attirer l'attention des dirigeants de l'État, des partis démocratiques et des associations, par l'exposition des problèmes linguistiques et par des propositions concrètes à réaliser.

La seconde voie est d'agir en tant qu'intellectuels, de manière spécifique, dans tous les domaines où cela est possible, comme ce fut le cas pour le tamazight, comme pour d'autres langues du monde.

Cela pourrait coûter à certains le renoncement à des fauteuils institutionnels, donc à des salaires et à des privilèges. Ils le feront, comme d'autres ailleurs, s'ils mettent au-dessus de ces facteurs la dignité de citoyen et d'intellectuel, épris de l'intérêt commun.

Selon leur degré de conscience au sujet du problème linguistique, les quatre types d'agents énumérés (intellectuels, associations citoyennes, partis politiques, État) peuvent œuvrer ensemble, complémentairement, sinon intervenir séparément, de façon autonome.

Cependant, étant donnée la situation actuelle, il semble que l'initiative doit venir, d'abord, d'une minorité d'intellectuels libres penseurs de la composante linguistiquement arabophone algérienne. Ce fut le cas pour les autres langues du monde, mentionnées dans ce texte.

4.1.4. Al garàyîne : lectorat

Existe-t-il un *lectorat* significatif pour les œuvres écrites en langues maternelles ?

Pour le tamazight, Saïd Sadi affirme, parlant de son roman :

> « Je ne crois pas que le lectorat fasse défaut malgré les ravages de l'arabisation. Les deux premières éditions d'Askuti ont été tirées respectivement à 3 et 4000 exemplaires. Elles ont été épuisées en moins d'une année chacune. »[365]

365 Nadir Iddir, *Dr Saïd Sadi. Ancien président du RCD, auteur Askuti…* art. c.

Cette constatation laisse croire à la disponibilité de lecteurs. Mais n'est-elle pas due à la médiatisation de l'auteur ?

En effet, d'autres affirment :

> « C'est avec tristesse que Mourad Irnaten nous évoque le parcours du combattant auquel sont soumis les jeunes écrivains en tamazight pour faire aboutir leurs projets. Il déplore le recours aux publications à compte d'auteur faute d'éditeurs et de lecteurs potentiels dans cette langue. »[366]

Il reste à produire des œuvres réellement intéressantes pour le public, d'une part, et, d'autre part, établir dans le pays un système de production et de distribution des œuvres à la mesure de l'attente du public. Et cela pas uniquement sous forme papier, mais tout autant électronique ; cette dernière méthode exige, comme on le sait, des moyens financièrement nettement moins coûteux.

Actuellement, on en est loin.

En ce qui concerne la dziriya, il faut craindre l'absence de lecteurs. Pour deux motifs.

Sans avoir procédé à une enquête, et me basant uniquement sur mes observations personnelles, il me semble que la sensibilité des Arabophones à leur idiome maternel est encore nettement insuffisante.

1.

Au cas où naîtrait une conscience et un désir de ce langage, il faudrait au lecteur consentir à l'effort, car il s'agit bien de cela, de s'habituer à cette nouveauté : lire de la dziriya en lettres latines ou arabes, selon le choix de translittération employé.

Pour consentir à cela, il faut d'abord *aimer* la langue. Pour y parvenir, il faut décoloniser l'esprit, obtenir l'indépendance linguistique.

Là, aussi, il paraît qu'on en est loin.

2.

La diminution de lecteurs est un phénomène mondial. Sa cause principale est la domination du système capitaliste, pour lequel ne servent que des individus *techniquement* opérationnels, dans le domaine productif matériel.

Quant à la culture, des citoyens ignorants sont plus exploitables que ceux qui lisent ; ces derniers, disposant de livres adéquats, peuvent exercer leur faculté critique, puis sentir le besoin de s'épanouir d'une manière harmonieuse. Ce n'est pas dans l'intérêt des employeurs.

Afin de parvenir à la désaffection pour la lecture, les deux moyens les plus efficaces sont, en premier lieu, un bombardement continu et massif de soit disant informations, en réalité fausses ou futiles ; l'autre moyen est l'emploi, également continu et massif, des images et des instruments pour les recevoir (cinéma,

366 Mokrane Gacem, 01/04/2015, http://www.lematindz.net/news/17066-mourad-et-jedjiga-irnaten-ecrivains-en-tamazight-la-continuite-assuree.html

télévision, téléphones portables, smartphones, affiches publicitaires dans l'espace public, etc.). N'oublions pas de mentionner la grave influence conditionnnatrice de réseaux tels facebook, dans la manipulation des esprits[367].

Le tout charrie un unique message, ou, plus exactement, conditionnement : chacun pour soi, quelque soit les moyens pour y arriver, et vive le plus rusé et le plus méchant, s'il parvient à devenir riche et puissant, et même président de la nation !

En Algérie, ce dispositif est aggravé par une conception religieuse rétrograde. Pour celle-ci, un seul livre compte, le Coran, mais dans une interprétation unilatérale, tendancieuse, favorisant l'asservissement général des citoyens, au bénéfice d'une caste cléricale dominatrice[368].

L'État gère les institutions d'instruction, de l'école primaire à l'université, et les structures de diffusion de livres (édition et distribution) de telle manière que la connaissance réelle, scientifique et culturelle, soit la plus restreinte possible, par peur que sa diffusion produise des citoyens conscients de leurs droits à une existence libre et solidaire, et non d'assistés asservis.

Il faut donc principalement et d'abord que les citoyens les plus éclairés, en premier lieu les intellectuels libres penseurs, réfléchissent et trouvent les moyens de sensibiliser les autres, et d'abord les plus jeunes, à la lecture de livres utiles ; ceux-ci enseignent à jouir d'une liberté qui est, également, solidarité.

4.1.5. A tàkl ĕlâ rouâhnâ : compter sur nous-mêmes

A sbàr yadbàr ou yàddî l'al gbàr (la patience épuise et porte au tombeau). Cela veut dire : patienter, en espérant que l'État entreprenne la promotion des langages vernaculaires, risque de ne rien voir se réaliser.

Les préoccupations au sujet du tamazight furent mentionnées. Nous constatons l'ignorance totale de la dziriya.

Cette langue possède un terme à la double signification : *soûg* signifie, selon l'insertion dans une phrase, soit *marché*, soit *conduire*.

On peut, alors, exprimer ce jeu de mots : *Soûg soûgak !* (Conduis [dans le sens : gérer convenablement] ton marché).

Cette idée me fut inspiré par une déclaration de Azeddine Guerfi[369]. Elle est significative.

367 Voir l'article *Comment une cellule secrète de Facebook manipule les opinions publiques*, in http://www.voltairenet.org/article199197.html

368 Voir Nasserdine Aït Ouali, *Les lecteurs : une espèce en voie de disparition en Algérie*, http://www.lematindz.net/news/23935-les-lecteurs-une-espece-en-voie-de-disparition-en-algerie.html, 03 avril 2017.

369 Directeur des éditions Chiheb, une des plus importantes maisons d'édition d'Algérie, libraire et commissaire du Festival international de la littérature et du livre de jeunesse (Feliv). http://www.elwatan.com//culture/le-constat-est-l-absence-de-veritable-lectorat-de-moins-de-quarante-ans-21-10-2016-331179_113.php

Partant de la situation actuelle lamentable, il fournit tous les articles, mesures et décrets *étatiques* permettant d'améliorer nettement la situation des livres : production, distribution, lectures. Le tableau est prometteur. Mais, nous en sommes aux déclarations *verbales* de l'État, sans rien de concret.

Doit-on attendre tout *uniquement de l'État* ?

D'autre part, l'auteur déplore :

> « l'absence de véritable lectorat au niveau de la population de moins de quarante ans, y compris une part très importante de la population scolaire et estudiantine qui n'a jamais lu un livre. »

Question : comment avoir un lectorat quand l'État n'agit pas pour le faire exister, par une production régulière, suffisante et répondant à ses intérêts, et une distribution convenable, suffisamment diffuse sur tout le territoire ?

Il semble que sans l'État rien ne peut être réalisé ; pourtant l'Algérie n'est pas régi par un système strictement et totalement étatique. Dès lors, ne doit-on pas compter sur soi-même pour créer un marché de manière autonome et inventive ?

Impossible ?… Non. En voici une preuve.

Tout le monde sait que les jeunes algériens, du moins la plupart de ceux scolarisés, ont accès à un ordinateur. Et ils en raffolent. Par conséquent, pourquoi ne pas créer, dans le pays, des maisons d'éditions et des librairies électroniques ? Dans ce cas, les frais de production et de diffusion, donc le prix du livre sont nettement moins coûteux que l'édition papier.

Et si le lecteur veut transformer son livre électronique en forme papier, il peut trouver sur internet une procédure aisée pour y parvenir ; sinon, la maison d'édition la fournit.

Par rapport à l'Algérie, dans les pays développés de bons systèmes d'édition et de diffusion en support papier existent, ainsi que davantage de lecteurs, en outre munis de possibilités économiques. Malgré cela, les éditions et librairies électroniques se multiplient rapidement. Pourquoi pas en Algérie, où toutes les conditions devraient nettement suggérer l'adoption de la solution électronique ?

Le motif de cette carence n'est-il pas dans un fait ?… L'électronique génère peu de… *profit* au marchand de livres. N'est-ce pas le motif du manque d'attention consacrée à ce genre de production et de diffusion ?

Dès lors se pose la question : dans quelle mesure les maisons d'éditions algériennes sont intéressées à la diffusion d'ouvrages en langages vernaculaires ?

Pour le tamazight, des maisons d'éditions existent. En dziriya, il faut attendre sa promotion par des auteurs soucieux d'elle.

Cet exposé doit être élargi par des considérations complémentaires. Elles sont générales, mais leur mention ici concerne leur application dans le domaine *linguistique*.

Henry David Thoreau observe :

« That government is best which governs least » (Le meilleur gouvernement est celui qui gouverne le moins)[370].

On peut exprimer cela autrement : *les meilleurs citoyens sont ceux qui font appel le plus à eux-mêmes et le moins au gouvernement*.

Il est correct de dire : c'est le devoir de l'État d'agir, puisque, d'une part, nous lui payons des taxes, et, d'autre part, cet État représente notre volonté.

N'est-il pas également correct de penser : en cas de manque d'action de l'État, il appartient à nous d'agir, à travers nos partis et nos associations, ou comme intellectuels, citoyens ?

On entend ce genre de réflexion désabusée :

- Had al blâd ma ĕatâtnî walou, aĕlâch ana naĕtiha ? (Ce pays ne m'a rien donné, pourquoi devrais-je lui donner ?)

La réponse est :

- Qu'est-ce que l'Algérie a octroyé aux combattants d'avant 1962 ? N'est-ce pas eux qui lui ont offert l'indépendance nationale, au prix de leurs souffrances et de leur vie ?

Entendons-nous. Il ne s'agit pas de dédouaner l'État de ses devoirs envers les citoyens, mais simplement de rappeler, encore une fois, qu'un État est d'abord l'instrument de la caste qui l'occupe et de l'oligarchie qui le soutient. Par conséquent, s'il ne répond pas aux sollicitations des citoyens, à eux de compter sur eux-mêmes.

Pour la promotion de nos langues, il en est de même.

Un exemple. Dernièrement, en Algérie, devant l'amoncellement de saletés dans les rues, j'ai demandé aux riverains la cause de cette situation.

- Les services communaux ne travaillent pas.

- D'accord, ai-je répliqué poliment, mais pourquoi les gens aggravent la situation en jetant leurs immondices à tort et à travers ?

La réponse fut accompagnée d'un haussement d'épaules résigné, suivi de :

- Hada houa chaĕbna ! » (Ainsi est notre peuple !)

Tant que cette excuse sera tenue comme valable, aucun progrès ne sera fait. Le peuple algérien, comme tous les autres, doit se rappeler un principe : les citoyens ont à compter sur eux-mêmes, avant d'attendre la bonne volonté des détenteurs de pouvoir. En outre, qu'ils évitent de justifier leur inaction par le « maktoûb » (destin), car c'est insulter Dieu en l'accusant d'être l'auteur de leur déplorable situation.

Certains, - dirigeants institutionnels, responsables de partis démocratiques ou intellectuels -, justifient leur inertie par l'assertion suivante : le peuple manque de conscience citoyenne.

Et alors ?... À supposer que cela soit vrai, n'est-ce pas l'un des rôles de ces dirigeants ou intellectuels de trouver les solutions pour l'en affranchir, et le faire devenir un peuple de citoyens conscients et agissants ?

370 Dans son livre *On the Duty of Civil Disobedience*.

Autrement, ne doit-on pas en tirer cette triste conclusion : à l'incapacité du peuple d'agir correctement, s'ajoute celle des dirigeants et des intellectuels d'assumer leur rôle envers ce peuple ?

Le problème et la responsabilité résident-ils d'abord dans le peuple, ou plutôt dans ceux qui prétendent détenir le savoir ou/et le pouvoir ?

Peut-être, avec le temps et beaucoup d'efforts, certainement enthousiasmants, ceux qui dédaignent actuellement leurs langues maternelles (ou l'une d'entre elles) finiront progressivement par en découvrir la valeur, et, ainsi, jouir de leur algérianité, pleine et harmonieuse.

4.2. Imkaniyâte : moyens

4.2.1. Jamĕiâte chaĕbya : universités populaires

Ce genre d'institution, créées librement par des citoyens et pour les citoyens, serait un moyen très utile pour enseigner, entre autre, les langues maternelles, et diffuser les œuvres les employant.

Il reste à savoir si l'État consentirait à leur existence légale. Dans la négative, il appartient aux citoyens de lutter, de manière pacifique, pour obtenir ce droit. En attendant, même s'il faut se réduire à des réunions dans une maison privée, il faut commencer, l'objectif demeurant la naissance de ces universités populaires.

Bien entendu, les organisateurs et intervenants doivent agir de manière bénévole, et les participants accéder gratuitement.

Les exemples existent dans d'autres pays européens. Ils sont des sources d'inspiration.

Pour le moment, j'ai connaissance d'une seule université populaire existante, à Alger. Gratuite et ouverte à tous, elle a été créée en 2016 par des… Français catholiques[371], au service des Algériens. L'initiative est à saluer. Reste aux autochtones à les… imiter, à moins que cela soit déjà fait.

4.2.2. Nachre al maktabâte : diffusion des écrits

Cela fut dit, le support papier a l'inconvénient de nécessiter un matériel de production et un réseau de diffusion, tous les deux coûteux. Le papier ne doit être considéré qu'en cas de nécessité absolue, d'autant plus qu'en Algérie les problèmes d'édition et de distribution sont tels que l'accès au livre par le lecteur est dérisoire.

Un moyen alternatif de promotion des langues populaires est le numérique. Tout en possédant un impact de diffusion très important, il exige le moins d'investissement

371 Javier Cacho Gómez, *Alger : ouverture d'une université populaire créée par des catholiques*, 25 mars 2016, http://www.forbesafrique.com/Alger-ouverture-d-une-universite-populaire-creee-par-des catholiques_a1855.html. Voir site : https://www.glycines.org/

matériel et financier. Il faut l'utiliser en priorité, et dans tous les domaines possibles.

Un domaine particulier est la création de bibliothèques *numériques* ; elles devraient contenir tout ce qui est possible, écrit ou lu, en dziriya ou en tamazight. Les contenus seront aussi bien des écrits que des enregistrements audio.

Étant donnée l'importance de l'usage de la télévision de la part des citoyens, elle doit être employée le plus possible. En cas de réticence de celle qui dépend de l'État, il faut recourir aux télévisions privées, sensibles au développement des langues vernaculaires. Et pourquoi en créer par un groupe de citoyens, comme c'est le projet actuellement en cours d'une télévision en tamazight, située au Canada ?

Enfin, pour toucher le plus et le mieux les citoyens les plus ordinaires, les *places publiques*, utilisées de manière adéquates, sont très utiles. Rappelons-nous nos anciennes « halga[372] » traditionnelles.

Une « halga » dans les années 1930, en Algérie. Auteur de la photo inconnu.

Si les autorités les interdisent[373], l'alternative est l'emploi de lieux privés fermés.

5. Plurilinguisme : Hadrâte makhtalfa [374]

Plusieurs intellectuels algériens proposent et voient l'avenir de l'Algérie dans le plurilinguisme. Ils ont en vue principalement le français, l'arabe moyen-oriental et le tamazight ; certains y ajoutent l'anglais ou de le substituer au français. Rarement, des propositions sont présentées en faveur de la dziriya.

Est-ce raisonnable ?

372 Terme algérien pour désigner les spectacles populaires, présentés par des artistes issus du peuple, sous forme de cercle formé par les spectateurs.

373 Durant la guerre de libération nationale, les autorités coloniales les avaient prohibées, de crainte de les voir diffuser des contenus favorables à l'indépendance.

374 Littéralement: langues diverses.

La revendication pour les deux langues maternelles, dziriya et tamazight, est naturellement compréhensible.

Mais les autres idiomes ?… Quelle fatalité ou quelle exigence nous condamnent à leur utilisation, si le prix en est la négation des deux ou de l'une de nos langues maternelles ?

Évidemment, tant que ces dernières ne sont pas devenues des langues de connaissance pareilles au français, à l'arabe moyen-oriental et à l'anglais, le recours à ces derniers est compréhensible. Mais, et c'est le point fondamental, cet emploi ne doit pas se réaliser au détriment des langues vernaculaires, mais uniquement en vue de les promouvoir.

Bien entendu, pour y parvenir, il faut du temps ; sa durée dépend de la volonté et de l'intelligence des intellectuels algériens, comme ce fut le cas d'autres langues. Dans ces derniers cas, les intellectuels n'ont pas proclamé un futur bi- ou pluri-linguisme, ignorant leur langue vernaculaire ; ils ont mis le premier au service de la seconde.

Ce plurilinguisme doit être considéré comme *provisoire* ; il prendra fin quand les deux idiomes vernaculaires arriveront au statut de langue à part entière. Et le plus vite sera le mieux.

Autrement, nous tombons, encore une fois, dans un piège précédent : celui du « butin de guerre ». Clarifions.

Affirmer le plurilinguisme comme le futur de l'Algérie, sous-entendant les trois langues citées (français, arabe-oriental, tamazight), ce serait :

- d'une part, considérer que le peuple amazighe, malgré son adoption du tamazight, ne pourrait pas s'affranchir du français (ou de l'arabe moyen-oriental) ;
- d'autre part, que la dziriya demeurera toujours un dialecte réduit à l'ordinaire conversation quotidienne.

Ce comportement des intellectuels algériens les rendraient *inférieurs et serviles* à leurs pairs ; ces derniers, dans leurs pays, ont réussi à transformer l'idiome de leurs parents en langue de culture et de science. Que ceux qui admirent, légitimement, le français, l'anglais, l'arabe moyen-oriental ou toute autre langue, pour leurs capacités cognitives, se rappellent les conditions de leur formation.

Intellectuels algériens ! Yakfî (cela suffit) avec le complexe d'infériorité ! Ahnâ machî hmîr ! (Nous ne sommes pas des ânes !)

On lit :

> « Ben Mohamed reste marqué par cette "Une" d'Algérie actualité reprise d'un entretien d'Abdellah Rekibi, un des chantres de l'arabisation dans les années 1970 : "Il s'agit d'arabiser les esprits". »[375]

Eh bien, non !… Les Algériens n'ont besoin, par l'entremise de l'instrument linguistique, ni d'être « arabisés », ni « francisés », ni « anglicisés ». Leur nécessité est de s'*algérianiser*, par l'emploi de leurs langues maternelles, et sa transformation

375 Collectif, *Algérie arabe, en finir avec…* art. c.

en langue pour tous les usages de la vie. Alors, ils pourront y ajouter de manière enrichissante, et non asservissante, la connaissance et la pratique d'autres langues du monde, selon les exigences et le goût personnels.

Il ne s'agit pas, ici, d'une revendication identitaire archaïque et renfermée sur elle-même, mais du moyen authentique pour participer, avec une contribution spécifique, à l'enrichissement de soi-même, de son propre peuple et de la communauté humaine planétaire.

VII.

CONCLUSION

AL KHLÂS [376]

376 De l'arabe classique "الخلاصة".

Espérons que les personnes, ayant eu la patience de lire cet ouvrage jusqu'ici, n'écarteront pas les idées et propositions qui leur paraîtraient les plus hardies, fantaisistes ou irréalistes. Elles ne le sont pas plus que celles qui ont porté à la promotion des autres langues, dans des conditions identiques sinon plus difficiles.

Pour la solution des problèmes sociaux, parmi lesquels celui linguistique, l'expérience montre ceci : il est illusoire de demander exclusivement à l'État de les résoudre ; il faut, d'abord, compter sur l'action des intellectuels libres penseurs, complétée par celle des citoyens éclairés.

Il est nécessaire d'expliciter suffisamment les enjeux. Quelque soit la nation et l'époque, le problème linguistique est l'un des aspects de la confrontation entre deux forces sociales antagonistes ; l'une veut le maintien ou la création de privilèges, l'autre vise à une égalité solidaire entre les citoyens.

« Errare humanum est, perseverare diabolicum » (L'erreur est humaine, (y) persévérer est diabolique), a écrit Augustin d'Hyppone. Cicéron l'a dit d'une autre manière : « Cuiusvis est errare : nullius nisi insipientis, in errore perseverare » (Quiconque peut faire des erreurs ; seul l'insensé persiste dans l'erreur). En Extrême-Orient, Confucius affirma : « L'homme sage apprend de ses erreurs. L'homme plus sage encore apprend de celles des autres. »

Cependant, on constate facilement que plus l'homme en question possède de *pouvoir* social, moins son orgueil lui permet de reconnaître sa méprise. Seul l'homme, dont la vanité n'a pas étouffé la conscience, a la possibilité de s'amender.

En Algérie, une certaine fierté exagérée empêche la reconnaissance de nos défauts et de nos faiblesses. Mais, paraphrasant les auteurs auparavant cités, affirmons : il n'est pas honteux d'admettre nos défaut et faiblesses, au contraire, la honte consiste à les ignorer ou les cacher, tandis que notre réelle fierté, autrement dit notre qualité et notre force, est d'admettre nos carences, pour, ensuite, les corriger.

Par conséquent, oui à la fierté, si elle est synonyme de dignité, et non de compensation illusoire d'un complexe d'infériorité. « Mazâl wagfîne ! » (Encore debout !), clamait fièrement un slogan, diffusé à la télévision nationale, pour fêter les 50 années d'indépendance nationale.

D'accord, debout, mais dans quelle *posture,* et à quels *prix tragiques* ?… Capables de vaincre militairement le terrorisme, mais pas complètement, et pas du tout idéologiquement ; capables de fournir l'argent pour construire des autoroutes, mais pas de les faire réaliser par des nationaux ; capables d'aller se soigner à l'étranger (pour les membres de la nomenklaruta), mais pas de produire les conditions pour recevoir les soins nécessaires en Algérie ; capables de produire du pétrole et du gaz, mais pas de les transformer en moyens de développement économique équilibré du pays ; capables de mettre fin à la dictature, mais pas d'établir une réelle démocratie, etc., etc.

Ces faits ne justifient pas la fierté, mais la modestie, pour ne pas dire la honte. Seulement ainsi, les améliorations sont possibles.

Proposons ces réflexions aux intellectuels algériens qui, comme moi (dans ma jeunesse lycéenne), ont cru aux bienfaits du « retour aux sources » et du « butin de guerre ».

Si nous avons le courage de considérer les résultats obtenus, nous devons admettre qu'ils sont nettement insuffisants, sur tous les plans ; plus grave encore, la personnalité et l'identité de l'Algérien ont subi des dégâts, constatables dans son existence quotidienne comme dans la vie sociale. L'un des motifs de cette déplorable situation est le déni jeté sur l'importance fondamentale de la langue maternelle.

Espérons avoir montré que la cause de ce déni est l'existence d'une double dépendance contradictoire : l'aliénation culturelle, et donc linguistique, produite par l'ex-colonisateur français et par le néo-colonisateur moyen-oriental. L'indépendance politique de l'Algérie n'a pas mis fin à sa situation de « province », dépendante linguistiquement et culturellement d'autres nations, pour ne pas évoquer le domaine économique.

Écartons la naïveté d'attendre une révolution linguistique, quoique les experts ont presque toujours été surpris par l'apparition de mouvements sociaux imprévus.

Ignorons, aussi, la candeur de penser qu'en Algérie un *manifeste*, pareil à celui du groupe de la *Pléiade* française, ou du chinois Hu Shi, suffirait à convaincre ceux qui écrivent d'adopter la dziriya.

La suggestion est la suivante. Elle s'adresse uniquement aux intellectuels algériens motivés, d'abord, non par le gain financier et la gloire médiatique, mais par l'intérêt de leur peuple et de la culture authentique.

Tout en poursuivant leurs productions en français ou/et en arabe moyen-oriental, que ces intellectuels commencent à rédiger, également, des textes en langage vernaculaire, en prenant le soin, bien entendu, de le remanier de façon adéquate. En tamazight, il s'agit de persévérer ; en dziriya, de commencer.

Concernant cette dernière, il faut plus que l'usage de quelques expressions « typiques » dans un texte écrit dans l'idiome français ou arabe moyen-oriental, en employant entièrement le langage populaire. Après cela, comptons sur l'effet des exemples pour faire boule de neige.

Certes, les plus âgés d'entre nous ne verront peut-être pas le langage de leurs parents hissé à la hauteur d'une langue à part entière. Mais ils peuvent, au moins, réaliser certaines actions.

1.

Admettre que le temps a montré suffisamment l'ambiguïté et les résultats décevants des prétentions au « retour aux sources » et au « butin de guerre ».

Si les intellectuels éclairés français du passé n'avaient pas eu l'intelligence de rejeter le latin, n'y voyant ni un « butin de guerre » ni un « retour aux sources », la langue française n'existerait pas aujourd'hui ; et ceux qui la considèrent « butin de guerre » ne l'auraient pas eue.

Alors, que les partisans de ce soit-disant « butin » se rendent finalement compte d'être les *Ah Q* de leurs langues maternelles.

Quant aux défenseurs algériens du « retour aux sources », eux aussi, devraient savoir ceci : si les intellectuels arabes moyen-orientaux les plus éclairés du passé n'avaient pas transformé le langage de la « jahiliya »[377] en langue pour tous les usages, ces Algériens n'auraient pas de sources auxquelles retourner.

Dès lors, qu'ils imitent ces intellectuels moyen-orientaux. Ces derniers ont amélioré leur propre langue ; que les intellectuels algériens fassent de même.

2.

Reconnaître les potentialités des idiomes populaires, nos authentiques *trésor de paix* et retour aux *sources*, celles de notre *peuple*.

Pour y parvenir, il suffit de s'inspirer des intellectuels qui ont construit les langues française et arabe moyen-orientale, pour ne pas évoquer d'autres, déjà mentionnées.

3.

377 Littéralement : « ignorance ». Terme employé par les Arabes, devenus musulmans, pour indiquer la période précédant la révélation coranique.

Commencer par poser de premiers jalons, offrant ainsi une base aux plus jeunes pour la transformation des langages populaires en langues à part entière. Ce qui est réalisable a été suggéré dans cet ouvrage.

Non plus suiveurs mais innovateurs.

Quand, donc, les intellectuels algériens adopteront ce comportement ?

F. Hamitouche écrit :

> « A bien des égards, la pensée historique fait subir aux Berbères l'inadéquation civilisationnelle sous forme de stigmates. Ainsi, l'influente théorie du progrès ravale ces derniers aux rangs de peuple sans histoire suivant en cela les considérations philosophiques de Hegel. (...) ce même Hegel en traitant de l'Afrique septentrionale dit ceci : " C'est un pays qui ne fait que suivre le destin de tout ce qui arrive de grand ailleurs sans avoir une figure déterminée qui lui soit propre ". »[378]

Hegel n'a-t-il pas raison, si l'on considère les tenants algériens du « butin de guerre » et du « retour aux sources » moyen-orientales ?

L'une des utilités des langues française et arabe moyen-orientale est de les faire contribuer à forger *nos* langues maternelles de manière à ce qu'elles leur deviennent équivalentes comme instrument de connaissance et de culture. C'est l'unique façon de rendre utiles le « butin » français et les « sources » moyen-orientales : en les mettant au service des langues populaires. C'est ainsi qu'ont agi les intellectuels éclairés dans les autres pays, vis-à-vis des langues alors dominantes, pour promouvoir leurs idiomes vernaculaires.

Tout le long du présent texte, je ne crois pas m'être contenté de prendre mes désirs pour réalité ; l'effort a été d'examiner les problèmes réels, puis à envisager les solutions praticables. Cette démarche ne prétend évidemment pas détenir la vérité, mais seulement provoquer un débat salutaire en ce qui concerne le problème linguistique en Algérie. Non pas un débat « politiquement correct », sauvegardant des privilèges, mais visant uniquement les intérêts du peuple. Seule la reconnaissance de la vérité, aussi pénible soit-elle, peut procurer de réelles solutions.

Ceux qui jugeraient *démagogique* le contenu de ce texte, qui sont-ils sinon des personnes soit incapables d'effort intellectuel suffisant, soit préoccupés par la sauvegarde de *privilèges* ?

Partout et toujours, le sang versé par les peuples prouve un fait : ceux qui les dominent sont animés par des passions et des conceptions malsaines, contraires à la justice envers les citoyens. Autrement, pourquoi faut-il tant de conflits, de violences, de souffrances et de sang, pour réaliser un progrès humain significatif ? En quoi

378 F. Hamitouche, *L'autre histoire…* art. c.

consiste ce dernier sinon à réduire le nombre des détenteurs de privilèges, au détriment de la majorité des citoyens ?

Le but de cet essai est de contribuer à l'apparition d'une prise de *conscience*. Pour la promotion du tamazight, elle est, désormais, acquise et se manifeste, malgré les oppositions qui perdurent. Pour ce qui est de la dziriya, nous ne sommes pas même au début.

Les *difficultés* existantes ont été mentionnées.

Sont-elles plus insurmontables que celles affrontées par nos parents pour acquérir l'indépendance nationale ? Pour obtenir notre indépendance linguistique, les obstacles auxquels nous devons faire face ne rendent-ils pas l'entreprise belle et enthousiasmante ? Là où d'autres intellectuels ont réussi, pourquoi les nôtres ne le pourraient-ils pas ? Dans le domaine linguistique, pareillement à tous les autres, le développement se réalise au prix d'erreurs. Je ne me souviens pas du nom du savant qui a constaté : nous ne progressons pas vers plus de vérité, mais vers moins d'erreur.

Plus difficile est la mission, plus estimable est le mérite. L'ijtihâd khîr mna dhàl (l'effort vaut mieux que l'humiliation). Relever le défi, c'est déjà mettre fin à la résignation, c'est vivre librement.

Des modalités de *résilience* ont été proposées.

D'une part, elle repose sur des *principes éthiques*. Concernant la langue, comme tout autre domaine de la vie humaine, le problème fondamental est de mettre fin à l'orgueil stupide de dominer, ou de croire dominer, pour le remplacer par le plaisir sain de coopérer pour le bien de tout le peuple, y compris la partie la plus démunie.

Cette conception suppose la conscience d'un fait : l'intérêt personnel existe de manière fructueuse seulement en relation *complémentaire* avec l'intérêt commun. Sur le plan linguistique, cela implique la reconnaissance de la langue vernaculaire comme instrument à promouvoir, pour le transformer en moyen de communication, de connaissance et de culture. Ainsi, le citoyen, employant dans la vie ordinaire un langage qu'il retrouve, amélioré, dans l'enseignement et dans tous les autres domaines de la vie sociale, a la possibilité de se construire une personnalité harmonieuse ; ainsi, il participe, dans les meilleures conditions, aux progrès de son pays, et, donc, de l'humanité.

D'autre part, concernant la résilience, nous disposons d'*exemples pratiques*. Dans le monde, des intellectuels, et quelques rares fois, des dirigeants institutionnels, ont eu le mérite de créer, à partir du langage vernaculaire, des langues à part entière. Ces entreprises ont contribué non seulement au progrès des nations en question, mais de l'humanité dans son ensemble.

Ce qui a été possible ailleurs peut l'être en Algérie. Alors, sur le plan linguistique, les Algériens seront, vraiment, « wagfîne » (debout).

Souhaitons avoir suffisamment montré qu'aimer les langues est une attitude belle et utile, mais plus beau et plus utile encore accorder la priorité à l'idiome maternel. J'apprécie les langues que les conditions historiques m'ont porté à étudier : l'arabe moyen-oriental et le français. J'estime, également, leurs versions populaires et argotiques. Partout, ma préférence va aux langages vivants et colorés du parler ordinaire ; je complète ce plaisir de communication humaine avec le bénéfice que les langues « savantes » m'offrent, pour améliorer ma connaissance et ma culture.

Mais, c'est par la langue maternelle que j'établis des relations harmonieuses avec *moi-même*, avec le *peuple* dont je fais partie, avec sa *culture*, qui est aussi la *première* dans laquelle j'ai vécu mon enfance et mon adolescence. Si cet idiome a des lacunes, c'est à moi, à chacun de nous, selon ses capacités intellectuelles, de les combler, tout au moins d'y contribuer.

Étant donnée la situation particulière de l'Algérie, la reconnaissance des langages vernaculaires, comme instruments d'enseignement et leur officialisation, a de nombreux et fondamentaux avantages. Elle mettra fin : 1) aux barrières linguistiques qui divisent les citoyens ; 2) à la division de l'identité algérienne, marquée par une image perturbée de la notion de soi, causée par une double dépendance contradictoire ; 3) à l'emploi schizophrénique de langues différentes, l'une dans la vie ordinaire, l'autre dans l'enseignement, la communication officielle, la connaissance et la culture.

Alors, les citoyens auront un meilleur accès à la vie intellectuelle, la nation gagnera en homogénéisation sociale, les activités culturelles et scientifiques progresseront.

On voudrait redonner au peuple algérien la dignité conquise lors de la libération nationale ? Qu'on lui propose des actions qui, offrant un sens exaltant à son existence, stimulent son enthousiasme. L'une de ces actions est la promotion de ses langues maternelles jusqu'à en faire des langues à part entière. Nous le constatons désormais pour le tamazight. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour la djazaïrbya ?

Il est, donc, légitime outre qu'utile de promouvoir et de reconnaître la promotion officielle du tamazight, mais, également, de la dziriya.

Dans l'exposé furent notées des différences de situation entre tamazight et djazaïrbya.

Le premier est sur la voie de sa promotion, mais des difficultés existent pour sa transformation en langue officielle à part entière. On constate : 1) le problème de la standardisation ; 2) une certaine indifférence d'une frange non négligeable des citoyens (amazighes ou arabophones) ; 3) des obstacles institutionnels sous forme de manipulations politico-idéologiques qui menacent de stériliser le développement réel du tamazight.

Pour la djazaïrbya, la situation est autre. Le problème de la standardisation présente nettement moins de difficultés. Par contre, des obstacles sérieux existent : 1) l'occultation totale de cet idiome par les autorités ; 2) l'indifférence des citoyens (arabophones et amazighophones) ; 3) l'hostilité de beaucoup d'intellectuels, tant

francophones qu'arabophones, et, parmi ces derniers, pas seulement les intégristes islamistes, mais, également, d'autres se déclarant, pourtant, « démocrates » et « progressistes » ; 4) le peu de voix en défense de cet idiome, et le manque presque total initiatives concrètes de la part des intellectuels libres penseurs.

Ces constations ne sont pas encourageantes, ni pour le tamazight ni pour la djazaïrbya. Toutefois, les promotions de langues, exposées au début de ce texte, avaient-elles des obstacles moins graves ?

Comme dans leur cas, pour les langues maternelles algériennes, il faudra de l'enthousiasme, de l'énergie et du temps ; l'important est de concevoir au mieux comment lancer l'entreprise afin qu'elle obtienne les résultats escomptés.

Cependant, la passion et l'amour de la langue maternelle n'autorisent pas la superficialité ; au contraire, ils exigent le meilleur effort intellectuel, guidé par la plus saine *raison*. Celle-ci implique un travail ardu et patient : capacité de distinguer le vrai du faux par une connaissance de la réalité, non conditionnée par des préjugés, examen suffisamment mené, réflexions correctement élaborées, propositions convenablement conçues.

Ce travail n'est pas un combat où un ego hypertrophié voudrait se distinguer au détriment d'un autre ; la fierté et l'orgueil, mal conçus, ne sont pas des garanties de vérité ni de succès, tout au contraire. Si des adversaires confondent l'argumentation avec des préjugés ou des injures, il est utile d'examiner et comprendre sereinement les motifs de cette attitude, et trouver les remèdes ; les invectives peuvent n'être qu'une manifestation maladroite d'une sensibilité tellement blessée qu'elle a perdu sa capacité de raisonner.

L'entreprise linguistique exige, par conséquent, une bonté du cœur, complétée par la qualité de l'esprit ; l'action doit être une coopération entre des personnes équilibrées, dotées de bon sens, dont tout l'honneur est de s'entraider sur la base d'un consensus clair, accepté et désiré. Il en découle que toute observation, toute critique est la bienvenue, doit être prise en considération, à la seule condition d'avoir réellement comme but la promotion de la langue maternelle.

Les *agents* et les *moyens* concrets qui semblent nécessaires ont été indiqués.

N'attendons pas l'initiative de l'État, ni l'établissement de dictionnaires et de grammaires, etc. Que chacune et chacun, individuellement ou collectivement, agisse dans le domaine qui lui est propre. Les articles de presse, la poésie, la nouvelle et le roman peuvent donner l'exemple. Toutes les initiatives sont utiles, elles se compléteront l'une l'autre, permettant le progrès de l'ensemble. L'ère électronique facilitera grandement toute l'entreprise.

Nous voici à la fin du plaidoyer pour les langues maternelles.

En introduction, la question fut posée de savoir si la revendication des langues dziriya et tamazight est un rêve utopique, voire nuisible, ou une revendication

légitime et urgente. Aux citoyens d'en débattre, en premier lieu les intellectuels libres penseurs, en souhaitant le plus de sérénité et de sérieux, pour aboutir à des initiatives concrètes.

Parmi les personnes qui auraient été convaincues de la validité des arguments présentés, qui aura le mérite de commencer ?

Une anecdote, à ce sujet. Quand, à la fin de 1968, je fus le premier à utiliser l'espace scénographique en forme de « halga » (cercle) populaire, à l'exception de Kaki, les autres hommes de théâtre ont ignoré ou dédaigné mon innovation, parce qu'elle s'inspirait du patrimoine culturel *populaire*, et refusait la conventionnelle scène dite italienne. Par la suite, vu le *succès,* de public et de critique, de cette innovation, elle fut adoptée plus ou moins par d'autres, sans même en reconnaître la paternité[379]. Cela ne fait rien, l'essentiel est que la nouveauté populaire fut imitée.

Il en sera probablement de même avec la parution, en dziriya, du premier article de presse, de la première nouvelle et du premier roman. Espérons, également, que la production poétique ne se limitera plus aux auteurs dits « populaires », mais s'élargira aux personnes appelées « instruites ». Bien entendu, l'utilisation de la langue vernaculaire doit être faite de la manière la plus rigoureuse possible, tel qu'exposée auparavant[380].

Je n'écarte pas le projet de relever, moi aussi, le défi, dans le cas où je voudrais m'adresser à la partie arabophone du peuple, puisque j'en partage l'idiome. Je l'ai déjà fait dans mes œuvres théâtrales. Si j'en envisage dans d'autres domaines, alors la dziriya s'impose. Elle n'aura pas d'éditeurs ?… Et alors ? Créer librement un blog gratuit ou site internet peu coûteux est possible. A l'exemple de ce que j'ai réalisé auparavant : j'avais fondé et dirigé le *Théâtre de la Mer* de manière indépendante, sans ressources financières, et c'est ainsi qu'il connut le succès[381].

Les œuvres en langue populaire, portées à la connaissance du public, pourraient être l'objet de dédain ; mais les personnes qui ont à cœur les langues populaires sauront apprécier au moins l'effort d'innovation, et suggérer des améliorations. Ainsi se développera une littérature en langue vernaculaire, et se créeront les conditions de son officialisation.

Qui auront donc l'honneur de commencer cette entreprise de libération linguistique et culturelle, pour notre djazaïrbya ? Certains l'ont déjà entamée dans l'écriture de leurs SMS et courrier électronique.

379 Voir *ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE*…, o. c. livre 1. EN ZONE DE TEMPÊTES / PARTIE VII. LES ŒUFS DU PANIER / 2.2. Innovations radicales, et livre 2 : ÉCRITURE DE L'HISTOIRE… / PARTIE I. ŒUFS QUI EURENT DES POUSSINS, MAIS… / les parties sur la "Halga".

380 Partie VI. / 2.5.9. Méthode de création.

381 Voir *ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE,* o. c. livre 1.

Une dernière fois, n'oublions pas l'enseignement fourni par l'histoire, celle de la formation des langues modernes des autres nations. Elle a su affronter avec succès les mentalités aliénées, aveuglées par leurs privilèges.

Quand donc viendra le groupe qui donnera à la djazaïrbya sa dignité et son indépendance linguistiques, dans ses diverses expressions ?

Que l'on me permette de me citer :

> « Si le tamazight a déjà dépassé son 1er novembre 1954 et lutte pour obtenir son 5 juillet 1962, la dziriya attend encore son déclenchement.
>
> Que les Algériens arabophones aident leurs compatriotes amazighes à poursuivre leur lutte pour l'indépendance réelle de leur langue, et se mettent à préparer le 1er novembre 1954 de leur propre idiome maternel. De manière pacifique et démocratique, bien entendu ! »[382]

Pour paraphraser quelqu'un d'autre, je conclurai pour nous tous, moi compris : Citoyennes et citoyens ! Encore des efforts linguistiques pour être algérien-ne-s !

Les personnes qui croient que le tamazight est, désormais, en bonne voie de promotion devraient d'abord prendre connaissance et méditer l'analyse alarmante de Rachid Oulebsir ; il y démontre en quoi :

> « Le combat est encore très long[383]. »

D'un autre coté, on affirme :

> « Du point de vue sociopolitique, cette langue [tamazight] a connu deux types de statuts : de 1962 à 1990, elle était tout simplement niée et interdite ; de 1990 à nos jours, elle est plus tolérée que reconnue.
>
> Au cours de cette dernière période, elle a évolué et évolue encore dans des conditions politiques et sociolinguistiques malheureuses': le terrain où elle évolue est miné de partout par des manipulateurs d'ordre politique et "scientifique"[384]. »

Pour ce qui est de la djazaïrbya, qu'en sera-t-il ?

Ayâ, al khaouâte ! Aya, al khaouâ ! Achkoûn yábda ? (Allez, les sœurs ! Allez, les frères ! Qui commencera ?)

Finissons avec une tentative, accompagnée de sa traduction littérale en français. La lecture de la dziriya sera, peut-être, un peu malaisée ; c'est normal au premier contact. L'habitude est nécessaire pour rendre la compréhension facile. S'il en est ainsi des caractères parmi les plus difficiles, le chinois, il en sera certainement moins pour la dziriya. *Koul chî ba nnìya* (Tout dépend de la bonne volonté).

Natmánnà J'espère

382 *Le Matin d'Algérie*, 27 février 2017, http://www.lematindz.net/news/23512-cesser-de-loucher-pour-reapprendre-a-nous-voir.html

383 Voir http://www.lematindalgerie.com/le-pouvoir-na-pas-la-volonte-de-promouvoir-tamazight, 26 décembre 2017.

384 Kamel Bouamara, *Le tamazight en Algérie évolue…* art. c.

Tgouloû tabghoû a cchaëb,
aëlâch ma tastaëarfouch b'loughtàh ?
Ahhchoumâ, Ahhchoumâ !

Tgouloû tahhtârmoû a cchaëb,
aëlâch ma taëatoûhch gîma al thagâftah ?
Ahhchoumâ, Ahhchoumâ !

"Ahhnâ djazaïriyìn !", tgoûloû,
aëlâch b'hadra machî djazaïrìya tatkalmoû ?
Ahhchoumâ, Ahhchoumâ !

Fal maddarsâte al djazaïrìya,
aëlâch tammanëoû al hadrâte al djazaïrìya ?
Ahhchoumâ, Ahhchoumâ !

Tgouloû "yakfîna mn'al istiëmâr !",
aëlâch râkoum at'hadmou a cchakhsia al djazaïrìya,
kimâ koul al mastaëamrîne allî tahhoû aëla bladna ?
Ahhchoumâ, Ahhchoumâ !

Al jazaïrî al hhour, gârî walla gallîl,
gbal koul chày,
yahdar haddàrtah,
antaë babah wa màh,
yáktab bîhâ,
wi roudha châbba.

Natmánnà wa ndîr koul mâ najjàm
bach ijî anhâr al mkárràme
wîne al Jazaïrî al mathâggàf
yaëti al hadrate yemmah gîmat'ha
ou yastaëmalha
bâch twallî al hadra al wataniya.
Hakka, al gârî w'al gallîl
yatkalmoû hadrâ wahda.
Yahyoû al hadrâte a cchaëbiya !

Vous dites aimer le peuple,
pourquoi ne reconnaissez-vous pas sa langue ?
C'est honteux, honteux !

Vous dites respecter le peuple,
pourquoi n'accordez-vous de valeur à sa culture ?
C'est honteux, honteux !

"Nous sommes algériens !", dites-vous,
pourquoi une langue non algérienne parlez-vous ?
C'est honteux, honteux !

Dans les écoles algériennes,
pourquoi interdisez-vous les langues algériennes ?
C'est honteux, honteux !

Vous dites : "Assez avec le colonialisme !"
pourquoi détruisez-vous la personnalité algérienne,
comme tous les colonisateurs tombés sur notre pays ?
C'est honteux, honteux !

L'Algérien libre, instruit ou humble,
avant tout,
parle sa langue,
celle de son père et sa mère,
écrit par elle,
et la rend belle.

J'espère et je ferai tout mon possible
pour que vienne le jour béni
où l'Algérien cultivé
accorde à la langue maternelle sa valeur
et l'utilise
pour qu'elle devienne la langue nationale.
Ainsi, le lettré et l'humble
parleront le même langage.
Vivent les parlers populaires !

Juillet, 2018.